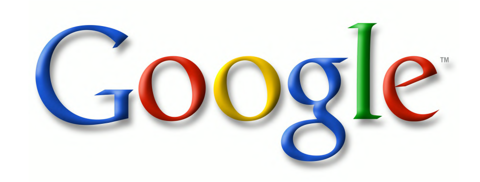
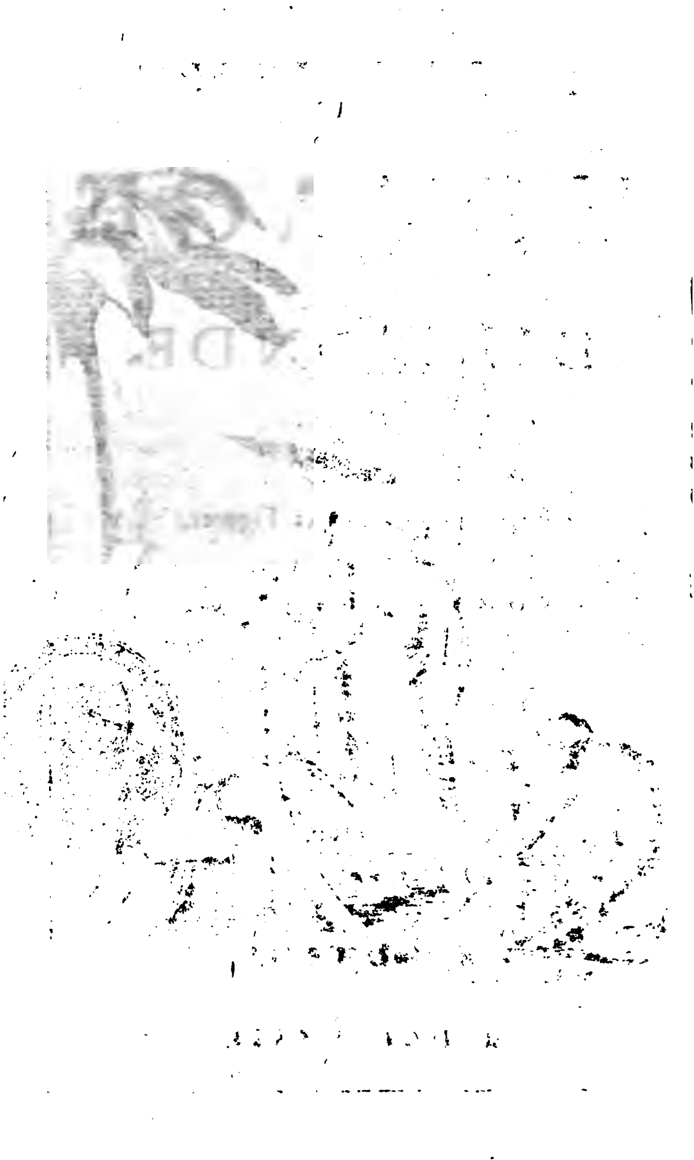

Google








T.
Scotin le jeune sculp.



SUPLEMENT DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Contenant une description d'Achin, ville de Sumatra, du Royaume de Tonquin, & autres Places des Indes, & de la Baye de Campêche.

Enrichi de Cartes & Figures.

Par GUILLAUME DAMPIER.

TOME TROISIÉME.



A ROUEN,

Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, ruë Ecuyère.

M. DCC. XXIII.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

PREFACE.

Ans la Préface de mon premier Volume, j'ai rendu compte à mon Lecteur du dessein de la methode & du stile que j'y ai suivi, & que je me proposois dans la Relation de mes Voyages : de sorte qu'il ne me reste qu'à l'entretenir de ce troisiéme Volume. Je n'ai pas crû y devoir observer à tous égards ma premiere methode, & je l'ai divisé en trois Parties, à cause que les matieres dont il traite, different beaucoup entre elles, soit par raport au tems ou à quelques autres circonstances ; mais je l'ai toûjours retenuë en ce que chaque Partie est divisée en plusieurs Chapitres, afin qu'il y eût quelque uniformité entre les trois Volumes.

*La premiere Partie contient la Relation que j'avois promise de mes Voyages d'*Achin*, qui est dans l'isle de* Sumatra*, en divers endroits des* Indes Orientales*, & dont je n'avois pas donné le détail jusques ici, pour les raisons alleguées dans mon premier Volume. Mais je m'acquite aujourd'hui de ma parole avec usure, puis que j'accompagne mes propres observations, sur tout à l'égard de* Tonquin*, de celles de quelques* Anglois*, qui ont fait un long sejour dans ce Royaume. Je suis très-convaincu moi-même de leur capacité & de leur bonne foi, qualitez requises pour des choses de cette nature : & mon Lecteur auroit eu la satisfaction de savoir à qui il est redevable de plusieurs de ces Remarques, s'ils avoient bien voulu me permettre de les nommer. Cependant j'ai presque toû-*

jours distingué avec soin ce que j'avois vû moi-même, de ce que j'avois apris sur le raport des autres. Cette Partie est un Suplément *du premier Volume, & je puis ajoûter qu'elle rend complet le* Voyage autour du Monde.

La seconde Partie contient l'Histoire de ce qui se passa durant le sejour que je fis à la Baye de Campêche*, soit en qualité d'associé avec les Coupeurs de bois de teinture, ou de Negociant avec eux. Mon Lecteur verra bien d'abord que ceci précede mon Voyage autour du Monde; c'est ce qui m'a conduit à remonter si haut, & à parler de mon premier engagement à cette maniere de vie errante & vagabonde. Pour ce qui regarde la Description que j'y donne de* Campêche*, des païs voisins du* Jucatan *& de la* Nouvelle Espagne*, &c. je renvoye mon Lecteur à l'Ouvrage même.*

La troisiéme Partie est une Relation des Vents, des Saisons, des Tempêtes, & des Marées qu'il fait autour du Monde, & en particulier des Courans de la Zone terride; ce qui peut servir à perfectionner la Navigation*, & cette Partie de l'*Histoire naturelle*, qui traite de ces Matieres. C'est un précis de ce que j'ai remarqué moi-même, ou de ce que j'ai apris des autres sur ce sujet, dans les longues courses que j'ai faites sur mer, & quoi que je n'aye pas manqué de parler de ces sortes de choses, dans le corps de la Relation de mes Voyages, lorsque l'occasion s'en est presentée; j'ai crû neanmoins qu'il étoit à propos de les ramasser toutes ensemble dans un discours methodique, & de traiter de chacune à part, afin qu'on les puisse voir tout de suite sans interruption. Pour rendre même plus intelligible ce que j'en raporte, j'ai mis une Carte Geographique à la tête de la premiere & de la seconde Partie, & deux au commencement de la troisiéme, qui traite des Vents,*

&c.

&c. afin que la varieté des Vents alisez, fut en quelque maniere representée à la vûë, & que le Lecteur se trouvât moins embarassé par la multiplicité des noms, qui marquent les differens rumbs de la boussole, ou des autres termes qu'il m'a fallu employer dans un discours de cette nature. Ces deux dernieres Cartes contiennent la Zone Torride *& autant de païs vers l'un & l'autre Pole, qu'il m'en faloit pour l'execution de mon dessein. Leur plan differe de celui des Cartes Communes, en ce que pour representer d'une seule vûë l'Ocean* Atlantique *& la mer du Sud, la division des Hemispheres n'est point faite au premier Meridien, à compter du* Pic de Teneriffe, *ni au trois cens cinquantiéme degré, suivant l'usage ordinaire, que j'ai suivi dans la Mappemonde, qui est inserée à la tête de mon premier Volume; mais je les ai divisez au trois cens degré, quoi que j'aye retenu la Graduation ordinaire de l'Equateur, à la prendre du Meridien qui passe aux* Canaries, *ou au* Cap Verd. *Mais à propos d'*Ocean Atlantique, *il est necessaire d'avertir mon Lecteur, que je ne comprens pas seulement sous ce nom la mer Septentrionale, mais tout ce vaste Ocean qui est de l'un & de l'autre côté de l'Equateur, entre l'*Europe *& l'*Afrique *d'un côté, & l'*Amerique *de l'autre. Si l'on me demandoit pourquoi je prens cette liberté je croi qu'il me suffiroit de répondre, que j'avois besoin d'un terme general qui designât tout cet Ocean entier, & que je n'en ai point trouvé de plus commode que celui-là. Mais pour en donner une raison plus solide, j'ajoûterai que si la découverte d'une mer au Sud de l'Isthme de* Darien *ou des côtes de* Mexique, *a été une raison suffisante pour étendre le nom de* Mer du Sud *à tout cet Ocean le plus vaste du monde, quoi qu'elle soit plûtôt à l'Oüest de tout le Continent de l'*Ame-

fique ; *j'ai pour le moins autant de droit de donner une signification, qui n'est pas de beaucoup si generale, au nom de* Mer Atlantique, *que d'autres ont étendu depuis long-tems à une si grande partie de l'Ocean, & si éloignée de ses premieres bornes, qu'on avoit d'abord renfermées dans le voisinage du Mont* Atlas, *& les Côtes de la* Mauritanie. *Je sai bien que l'étenduë de cet Ocean, qui est au Sud du Fleuve* Niger, *portoit ordinairement le nom de* Mer d'Ethiopie ; *mais je ne voi pas qu'il y eut de bonnes raisons pour en user de même ; car quoi que les anciens apellassent du nom d'Ethiopie toutes les parties Meridionales de l'Afrique, jusques à l'une & l'autre mer, cependant à ce compte-là on auroit dû laisser le nom commun de* Mer d'Ethiopie *à l'Ocean, qui est de chaque côté du* Cap de Bonne-Esperance. *Et si l'on veut resserrer la signification de ce nom, pourquoi le donner plûtôt à la mer qu'on trouve à l'Oüest de l'*Afrique, *qu'à celle qui répond à sa côte Orientale, puis que cette derniere approche bien plus de l'*Ethiopie *interieure, proprement ainsi nommée, aujourd'hui l'*Empire des Abissins, *& qui par consequent devroit plûtôt avoir le nom de* Mer d'Ethiopie ? *Aussi me suis-je hasardé à l'apeller de ce nom dans mon premier Volume, où je l'ai confonduë avec la* Mer des Indes, *sous laquelle est compris tout l'Ocean, depuis la côte Orientale d'A*frique *jusqu'aux Isles les plus éloignées des* Indes Orientales, *la* Nouvelle Hollande, *& la* Nouvelle Guinée ; *encore que l'étenduë qu'on donne ordinairement à la* Mer des Indes *soit beaucoup moins grande. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé à propos d'employer des termes generaux, & ces trois noms d'*Ocean Atlantique, Indien *&* Meridional, *me servent pour marquer tout le circuit de la* Zone Torride, *& les autres endroits de ces mers, dont j'avois occasion de parler.*

J'ai ajoûté à la fin de ce Volume un Indice general de tous les deux, & je n'aurois pas publié le premier sans y en mettre un, si je ne l'avois reservé pour celui-ci, afin qu'on n'eût pas l'embarras de feüilleter deux Alphabets.

*C'est ainsi que le Suplément que je m'étois proposé de donner au public, est devenu lui-même un Volume aussi gros que le premier. Malgré tout cela il y manque une partie que j'avois résolu d'y ajoûter, c'est-à-dire la description des côtes Meridionales de l'*Amerique*, tirée des Livres des Pilotes* Espagnols*, &c. J'avouë de bonne foi que mon dessein étoit de l'inserer dans ce Volume; mais outre la secheresse de cet Ouvrage, la peine qu'il y auroit d'en venir à bout, & le peu de loisir que j'avois pour cela, j'en ai tout-à-fait perdu l'envie, lors qu'après avoir examiné la chose de plus prés, j'ai trouvé que ces Relations & ces Cartes se contredisent en plusieurs endroits, & qu'il y a même des particularitez qui sont des erreurs manifestes, contraires à l'experience que j'en ai moi-même. Cependant avec tous ces défauts, elles peuvent être fort utiles à ceux qui naviguent dans ces quartiers-là, parce qu'elles sont exactes pour l'essentiel; mais j'ai eu de la repugnance à entreprendre un Ouvrage de cette nature, où il n'y auroit presque autre chose à faire qu'à corriger des erreurs, sans pouvoir éviter même d'y en laisser encore un plus grand nombre. Peut-être qu'il se trouvera d'autres personnes qui auront plus de tems & de moyens pour y réüssir, & que de nouvelles découvertes leur pourront donner de plus grandes lumieres pour se conduire dans ce Labirinthe. Pour moi, il me suffit qu'à cela prés j'ai tâché d'executer le mieux qu'il m'a été possible, ce que j'avois promis au Public.*

TABLE DES CHAPITRES,
Contenus dans le III. Tome.

PREMIERE PARTIE.

II. PARTIE. Tom. III.

Voyages de Campêche.

VOYAGES

I. T

5

4

P. Ing

3

2

1

1



VOYAGES DE L'AUTEUR

à Achin, Ville de Sumatra, à Tonquin, & autres places des Indes Orientales.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Liaison de ce Discours avec le Voyage autour du Monde. Depart de l'Auteur d'Achin, qui est dans l'Isle de Sumatra, avec le Capitaine Weldon. Leur route le long du détroit de Malacca, Pulo Nuttée, & autres Isles. Riviere & Royaume de Ihor. Pulo Oro & Pulo Tiamon; on y trouve des Tortuës vertes. Pulo Condore. Bas fonds de Pracel, riviere de Cambodia, côte de Champa, Pulo Canton, Cochinchinois, Pulo

Champello, riviere & ville de Quinam. Huile de Marsoüins & de Tortuës. Ceux qui échapent du naufrage sont ordinairement arrêtez dans la Cochinchine & à Pegu. Bois d'Aguala vient de la Baye de Siam. Baye de Tonquin. Isle d'Ainam & autres Isles. Rokbo une des branches de la principale riviere de Tonquin. Isle des Pêcheurs. Riviere de Domea, l'autre branche. Sa barre & son entrée. Montagne de l'Elephant. Isle des Perles, Pilotes de Batsha. Ils montent la riviere de Domea. Domea, ses Jardins, & les Hollandois qui demeurent dans cette Ville. Ils laissent leurs vaisseaux à l'ancre au dessus de Domea, où les habitans du païs bâtissent une petite Ville. Ils vont à la Capitale dans des Chaloupes du païs. Riviere & païs d'alentour. Mendians lépreux. Hean Ville considerable. Il y a des Chinois. Le Gouverneur. Embarquement & Marée. Ils arrivent à Cachao, capitale de Tonquin.



CEUX qui liront la Relation que j'ai faite de mon Voyage autour du monde, s'apercevront aisément que je n'entre dans aucun détail des courses que j'ai faites d'Achin dans l'Isle de Sumatra, à Tonquin, Malacca, le Fort Saint George & Bencouli, & que je n'en donne pas la description que je m'étois proposé. Je ne fais que les y nommer en passant ; mais je vais presentement en parler d'une maniere plus distincte & plus étenduë.

Mais pour garder l'ordre des tems, il est bon que mon Lecteur se ressouvienne que lors que je partis la premiere fois d'Achin, c'étoit pour aller à Tonquin avec le Capitaine Weldon, vers le mois de Juillet 1688. comme je l'ai dit dans la pag..... du ..... Volume. J'y ai representé une ou deux pages auparavant l'état miserable où nous fumes réduits, mes compagnons

& moi, par les fatigues que nous essuyames dans nôtre trajet de Nicobar à Achin. Quelque foible neanmoins que je fusse, je ne laissai pas de tenter quelque expedition, & de m'occuper d'une maniere à pouvoir fournir honnêtement à mon entretien. Le Capitaine Weldon vint toucher à Achin, pour y vendre les Esclaves qu'il avoit amenez du Fort Saint George, c'étoit son chemin pour passer le détroit de Malacca, & pour se rendre à Tonquin, où il alloit. J'eus par là occasion de faire ce Voyage, où il m'invita fort honnêtement, & je fus d'autant plus porté à l'entreprendre, qu'il y avoit un fort bon Chirurgien sur son bord, & que j'avois besoin de ses avis. Ce fut aussi cette consideration qui détermina Monsieur Hall mon ami à nous suivre, outre qu'il avoit résolu de faire ce même Voyage, & qu'il se trouvoit alors dans un état pire que le mien. D'ailleurs le Capitaine Weldon me promit qu'il acheteroit une chaloupe à Tonquin, dont il me donneroit le commandement pour aller delà negocier dans la Cochinchine, à Champa, Cambodia, & quelques autres païs voisins, Comme il n'y avoit presque personne de nôtre nation qui eut entrepris un semblable commerce, il y avoit sujet d'esperer qu'on pourroit en retirer un profit considerable. Cependant ce projet n'aboutit à rien.

Le Capitaine Weldon ayant terminé ses affaires à Achin, je passai avec lui le détroit de Malacca, & nous arrivames bien-tôt à la Ville de ce nom. Je devrois presentement faire la description de cette Ville & de son païs, mais j'aurai dans la suite une occasion plus favorable d'en parler. Nous trouvames ici le Cesar de Londre, commandé par le Capitaine Wright, qui venoit de Bombai & s'en alloit dans la Chine. Il s'arrêta à Malacca pour faire de l'eau

& se rafraîchir, comme ont accoûtumé de faire les vaisseaux qui passent ce détroit. Il nous aprit que trois autres vaisseaux Anglois avoient moüillé ici, & avoient pris la route de l'Est dix jours auparavant. Ces trois vaisseaux étoient venus du Fort saint George avec le Capitaine Weldon, mais celui-ci ayant des affaires à Achin ils continuërent leur voyage, & prirent les devans. Le Cesar fut bien-tôt prêt de remettre à la voile, & partit le lendemain de nôtre arrivée à Malacca.

Nôtre Capitaine ne connoissant pas bien la Baye de Tonquin, non plus que les gens de son vaisseau, il loüa un Pilote Hollandois à Malacca; & aprés qu'il eut fini ses affaires nous mîmes à la voile deux jours aprés le Cesar de Londres. Comme nous souhaitions fort de joindre ces quatre vaisseaux, nous forçames de voiles autant que nous pûmes, de sorte qu'ayant un vent d'Oüest fort, & accompagné de terribles Boufées & de Tourbillons violens, nous les découvrîmes le jour d'aprés, car ils n'avoient pas encore traversé un passage qu'on appelle le détroit de Sincapore. Nous les joignimes bien-tôt & passames de compagnie, & aprés avoir navigué environ trois lieuës plus avant, nous moüillames auprés d'une Isle appellée Pulo Nuttée, qui appartient au Royaume de Ihor.

Le Capitaine Weldon fit ici provision de bois & d'eau, & quelques Indiens habitans du païs vinrent à nôtre bord dans leurs Canots. Nous achetames d'eux quelque peu de noix de Cocos; du Plantain, & du Poisson frais. Nous n'y demeurames pas plus de vingt-quatre heures, parce que les autres vaisseaux avoient fait la plus grande partie de leur eau dans les Isles voisines, avant que nous les eussions joints. Car quoi que les vaisseaux ayent accoûtumé de faire

de l'eau lors qu'ils sont dans la ville de Malacca, il ne leur est pas moins ordinaire de la décharger vers quelqu'une de ces Isles pour en prendre de meilleure.

Nous mîmes à la voile le jour d'aprés, & rangeâmes la côte de Malacca. Passant ensuite par l'embouchure de la riviere Ihor, nous laissames plusieurs autres Isles à nôtre droite. La riviere de Ihor passe par la Ville de ce nom, qui est la capitale du petit Royaume de Ihor. Ce Royaume est situé dans le Continent de Malacca, & consiste dans l'extrémité ou la pointe, où l'on double ce Cap. Il est fertile en poivre & autres bonnes denrées.

Les habitans sont Mahometans, ils ont beaucoup de bravoure, & une extrême passion pour le commerce. Ils se font un grand plaisir d'aller sur Mer ; toutes les Isles voisines étant en quelque maniere des Colonies de ce Royaume, & dépendantes de son gouvernement. Ils trafiquent le long des côtes dans leurs propres vaisseaux, & vont en divers endroits de Sumatra, Malacca, &c. Leurs vaisseaux sont petits, mais fort commodes, & les Hollandois en achetent une grande quantité à un prix trés modique ; & en font ensuite de fort bons vaisseaux Marchands ; mais ils les ajustent auparavant à leur maniere, & y mettent un gouvernail dont les Ihoriens ne se servent point, quoi qu'ils entendent trés-bien la marine à leur maniere. Ils font leurs vaisseaux fort pointus aux deux bouts, quoi qu'ils n'en fassent servir qu'un pour la proüe : Et au lieu d'un gouvernail ils ont à chaque côté de la poupe une espece de rame fort large, dont ils laissent tomber une dans l'eau à leur gré, selon qu'il faut aller d'un côté ou d'autre, laissant toûjours abatuë celle qui est * oppo-

* *To thée Leevvard.*

ſée au vent. Ils ont des barques qu'ils appellent Proes, extrémement bien travaillées, & d'une grande propreté. Nous les appellons des demi-Lunes, parce qu'elles s'élevent de chaque bout au deſſus de l'eau d'une telle maniere ; qu'elles reſſemblent beaucoup à une demi-Lune qui a les cornes en haut. Ils en prennent un grand ſoin, elles vont bien à la voile, & ils s'en ſervent beaucoup dans leurs guerres. Ceux de Ihor ont fait autrefois tout leur poſſible pour avoir commerce avec nôtre nation, & je ne ſai quelles raiſons nos gens ont eûës de ne pas négocier avec eux. Les Hollandois y font un trafic trés conſiderable, & il n'y a pas long-temps qu'ils ont fait tout leur poſſible pour porter le Roi, qui eſt fort jeune, à leur faire hommage.

Entre pluſieurs Iſles qui ſe trouvent au bout du détroit de Malacca, nous paſſames tout auprés de celle de Pulo Oro & de Pulo Timaon. On touche ſouvent à cette derniere Place pour avoir du bois, de l'eau, & d'autres rafraichiſſemens, mais pour nous nous les doublames. Entre pluſieurs choſes que l'on trouve autour de ces Iſles ; on y voit une grande quantité de Tortuës verdâtres, qui ſont excellentes.

Nous étant enfin débarraſſez de toutes ces Iſles, & ayant pris le large, nous allames de conſerve juſqu'à ce que nous vinmes à la vûë de Pulo Condore, où aprés nous être rendus & avoir parlé enſemble, chacun prit ſa route pour le voyage qu'il avoit deſſein de faire. Le Ceſar, & deux autres vaiſſeaux qui alloient à la Chine, prirent la route de l'Eſt, tenant le Sud de Pulo Condore. C'étoit leur meilleur chemin, pour éviter les Bans de ſable de Pracel. Nous & le Saphir du Fort ſaint George, commandé par le Capitaine Laci primes plus au Nord, & laiſſant Pulo Condore à nôtre droite, nous ai-

tames vers le Continent, & vinmes auprès de la riviere de Cambodia : Mais la laiſſant auſſi à nôtre droite nous rangeames les côtes vers l'Eſt, nous tenans prés du rivage de Champa : & étant venus à la pointe qui borne le Sud-Oüeſt & la Baye de Tonquin, nous la doublâmes ; & aprés avoir rangé les côtes du Nord, & laiſſant toûjours Champa à nôtre gauche, & les dangereux Bancs de Pracel à douze ou quatorze lieuës ſur nôtre droite, nous continuames nôtre route le long de la côte, juſtement au deſſous de Pulo Canton.

Cette Iſle eſt ſituée environ à dix-huit degrez au Nord. Elle eſt beaucoup frequentée par les Cochinchinois ; dont le païs commence ici autour, & eſt contigu au Royaume de Champa. Ce ne ſont preſque que des pêcheurs qui viennent ici, & leur occupation principale eſt de faire de l'huile de Marſoüins. Car on y trouve une grande quantité de ces poiſſons-là dans de certaines ſaiſons de l'année, & c'eſt alors que les Cochinchinois s'y rendent pour les prendre. Les gens que nous trouvames à Pulo Condore, dont j'ai parlé dans le quatorziéme chapitre de mon Voyage autour du Monde, étoient de ces Cochinchinois-là. Les tortuës auſſi qu'ils prennent ſont la plûpart employées à faire de l'huile, que l'on tire de leur graiſſe, & il y en a une grande quantité ſur toutes ces côtes.

Nous continuames nôtre route le long de ce rivage, juſqu'à ce que nous vinmes aux Iſles de Champello. Il ſemble qu'elles ont quelque raport avec Champa, à cauſe du ſon de ce mot, qu'on pourroit prendre pour un diminutif Portugais de Champa : Cependant elles ſont ſituées ſur la côte de la Cochinchine, & lui apartiennent, quoi qu'inhabitées. Elles ſont au nombre de quatre ou cinq, éloignées de quatre ou cinq

lieuës du bord de la Mer. On les apelle Champello de la Mar, pour les distinguer de quelques autres; qui sont plus enfoncées dans la Baye de Tonquin, nommées Champello de Terra. Ces dernieres sont situées vers le seiziéme degré quarante-cinq minutes au Nord, mais celles de Champello de la Mar, sont environ à treize degrez quarante-cinq minutes Nord.

On trouve vis-à-vis dans ces dernieres Isles, dans la haute Mer, une riviere large & navigable, qui s'y décharge. La ville de Quinam est située sur le bord de cette riviere, & l'on dit que c'est la principale du Royaume de Cochinchine. Pour ce qui regarde sa distance de la Mer, sa grandeur, ses forces, ses richesses, &c. elles me sont inconnuës. J'ai seulement oüi dire que si un vaisseau échouë sur les côtes de ce Royaume, ceux de l'équipage qui se sauvent & peuvent gagner la terre, sont faits Esclaves du Roi. C'est ainsi que l'on en usa avec le Capitaine Jean Tiler, qui desesperoit d'obtenir jamais sa liberté. Mais aprés avoir demeuré là fort long-tems, il trouva moyen de se faire connoître au Roi, de sorte que lui aiant promis d'y revenir negocier, il le laissa aller. Je me suis trouvé avec lui dans un de ses vaisseaux, aprés que cette avanture lui fut arrivée, mais je ne l'ai jamais trouvé d'humeur d'y avoir plus aucun commerce. Cependant j'ai apris de ce Capitaine Tiler; & de plusieurs autres, que quelque rigueur qu'ils exercent sur ceux qui échapent du Naufrage, ils ont une passion extrême pour le commerce, quoi qu'ils manquent presentement de moyens pour le faire valoir. Il semble qu'ils tiennent cette passion de quelques Chinois fugitifs, qui s'enfuirent de devant les Tartares, lors qu'ils conquirent leur païs. Se

trouvant bien venus des Cochinchinois, & ayant parmi eux plusieurs Ouvriers, ils aprirent à leurs genereux Protecteurs diverses sortes d'Arts fort utiles, qu'ils ignoroient tout-à-fait auparavant. Il y a beaucoup d'apparence que cette pratique barbare de saisir tous ceux que le Naufrage jette sur leurs côtes, pourra bien-tôt être abolie par l'introduction du commerce, qui a même déja fait quelque progrés parmi eux. Car les Marchands de la Chine entretiennent à present un petit Négoce avec ces gens-là, & ils emportent de chez eux quelque peu de poivre, de bois d'Aloes, & de celui d'Aguala, que l'on estime beaucoup pour sa bonne senteur, & dont on fait grand cas dans les autres places des Indes. Ils en aportent aussi du poivre bâtard, qui y croît en abondance. Je n'ai pas ouï dire que les Cochinchinois ayent aucune flote considerable, mais j'en ai trouvé plusieurs dans leurs Barques ou Chaloupes découvertes, de quatre, cinq ou six tonneaux; ils s'occupent sur tout à transporter de la poix & du goudron, de l'Isle de Pulo Condore, à pêcher le long de la côte & de l'Isle, pour faire de l'huile, & à aller querir du bois d'Aguala dans la Baye de Siam. Au reste je ne saurois assurer si c'est là que ce bois croît ou non: j'ai seulement oui dire que ce n'est autre chose qu'un bois flotant que la Mer jette sur ce rivage.

La coûtume de saisir tous ceux que le Naufrage jette sur les côtes, n'étoit pas moins ordinaire autrefois à Pegu qu'elle l'est presentement dans la Cochinchine; mais je ne saurois dire si elle y est encore en usage. Ils regardent ces gens-là comme des personnes que Dieu a conservées d'une maniere particuliere, & qu'il a voulu leur envoyer, afin qu'ils les nourrissent & les entretinssent. C'est pour cela que le Roi ordonne à

fes fujets d'en avoir foin. On n'exige d'eux aucun travail, & ils ont la liberté de demander l'aumône. Ils amaffent par ce moyen dequoi fe nourrir & s'habiller. Les habitans du païs ont beaucoup de tendreffe & de charité pour eux. Mais continuons nôtre voyage. Nous nous éloignames un peu de toutes ces Ifles, & aprés avoir côtoyé cinq ou fix lieuës plus loin, nous nous arrêtames précifement du côté du Nord-Eft de la Baye de Tonquin. Son entrée du côté de l'Oüeft fe trouve entre le Sud-Eft de la pointe de Champa, qui eft fituée à prés de douze degrez de Latitude Septentrionale, & l'Ifle d'Hainan du côté de l'Eft, prés de cette partie de la Chine qui eft au Sud-Oüeft. L'Ifle d'Hainan eft au dix-neuviéme degré de Latitude Septentrionale ou environ. Cette Ifle eft affez confiderable, elle eft bien peuplée, & fes habitans font Chinois. Ils ont des vaiffeaux en leur propre, & font un grand commerce fur Mer. J'ai vû plufieurs de leurs vaiffeaux, quelques-uns de cent tonneaux, avec une efpece de rame large des deux côtez, & d'autres femblables à des Jonkos ordinaires fans ces rames. Mais je ne fai abfolument rien de leur commerce que ce que j'ai dit dans mon Voyage autour du Monde, chapitre feptiéme, qu'ils avoient des huitres à perles.

Auprés du bout de la Baye de Tonquin il y a une grande quantité de petites Ifles, dont je parlerai plus au long dans la fuite. L'entrée de la Baye femble être fermée par les grands Bancs de Pracel, qui s'étendent tout du long devant elle, laiffant neanmoins deux grands canaux de chaque côté, de forte que les vaiffeaux peuvent entrer & fortir par l'un ou par l'autre. C'eft pourquoi les vaiffeaux même qui vont du détroit de Malacca ou de Siam à la Chine,

peuvent aller & venir par ces canaux, sans craindre les bancs de sable.

La Baye de Tonquin est large d'environ trente lieuës dans la plus grande largeur. On peut y jetter par tout fort commodement la sonde & l'ancre. On ne trouve dans le milieu, où il y a le plus de profondeur, qu'environ quarante-six brasses d'eau. Dans cet endroit la vase y est noire & le sable de couleur de poivre, mais du côté de l'Oüest il y a un limon mêlé de sable rougeâtre : Outre les Isles dont nous avons parlé ci-dessus, il y en a d'autres moins considerables sur la côte de Cochinchine, mais il n'y en a point qui soit éloignée de plus de quatre ou cinq miles du rivage.

Il y a aussi dans le fond de la Baye quelques petites Isles, qui sont tout prés du rivage de Tonquin. Il y en a deux qui sont plus considerables que les autres, non pas pour leur grandeur, mais parce qu'elles servent de balises pour les deux principales rivieres, ou plûtôt pour les deux branches de la principale riviere de Tonquin. Une de ces rivieres, ou de ces branches, s'apelle Rokbo. Elle se décharge dans la Mer tout auprés du Nord-Oüest de la Baye, & son embouchure est environ à vingt degrez six minutes au Nord. Je n'ai jamais été sur cette riviere, ou pour mieux dire, sur cette branche de la grande riviere; mais on m'a assuré qu'elle n'avoit pas plus de douze pieds d'eau à son entrée; mais que son fond est un limon tout-à-fait moû, & par consequent trés-commode pour les petits Vaisseaux; c'est la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

A une lieuë ou environ de l'embouchure de cette riviere vers l'Oüest, il y a une petite Isle assez élevée, apellée l'Isle des Pêcheurs. Elle est éloignée de deux miles du bord de la Mer,

& l'on y trouve un fort bon ancrage tout autour à dix-sept ou dix-huit pieds d'eau. De sorte qu'elle n'est pas seulement un bon indice pour connoître la riviere, mais encore un lieu où l'on peut entrer sûrement, & où les Vaisseaux peuvent trés commodement jetter l'ancre, pour se mettre à couvert quand ils arrivent là : Sur tout s'ils ne peuvent pas d'abord entrer dans la riviere, soit parce qu'ils arrivent dans une saison trop avancée, soit à cause du mauvais tems qui ne le leur permet pas.

L'autre riviere ou branche est celle par où nous entrames. Elle est beaucoup plus large & plus profonde que la premiere. Je ne sai pas quel est son nom particulier, neanmoins je l'apellerai pour la distinguer de l'autre, la riviere de Domea, à cause que la premiere Ville considerable que j'ai vûë sur son bord, porte ce nom-là. L'embouchure de cette riviere est à vingt degrez quarante-cinq minutes de latitude. Elle se décharge dans la Mer vingt lieuës au Nord-Est de Rokbo. Il y a entre ces deux rivieres plusieurs sables & bas fonds trés-dangereux, qui s'étendent deux lieuës dans la Mer ou même davantage. Toute la côte, depuis la Cochinchine à l'Oüest, jusqu'à la Chine qui est à l'Est, est aussi remplie de basses & de sables, qui s'avancent neanmoins beaucoup plus en Mer, en de certains endroits qu'en d'autres.

C'est par cette riviere de Domea, que la plûpart des Vaisseaux Européens entrent, à cause de sa profondeur. Il y a neanmoins ici une barre large d'environ deux miles, & le passage peut bien avoir demi mile de large, ayant des sables de chaque côté. Les Pilotes qui ont le plus pratiqué cette riviere, nous aprennent que sa profondeur varie selon les differens tems & les diverses saisons. Car en certains tems de

l'année, il n'y a pas plus de quinze ou seize pieds d'eau dans la haute marée, au lieu qu'en d'autres tems il s'en trouve jusqu'à vingt-six ou vingt-sept. On dit que les plus hautes marées sont dans les mois de Novembre, de Decembre & de Janvier, lors que le Monson du Nord regne; & les plus basses dans ceux de Mai, de Juin & de Juillet, quand le Monson du Sud à cours; mais je ne saurois entrer dans aucun détail là dessus, n'en ayant aucune experience.

Le Canal de la Barre est de sable dur; ce qui le rend beaucoup plus dangereux, & les marées remuant & transportant le sable, forment divers chemins toutes les fois qu'elles montent & décendent, ce qui augmente encore le danger. C'est pourquoi les Vaisseaux qui vont là ont ordinairement besoin d'un Pilote pour les conduire; & s'ils arrivent lors que la marée est basse, ils sont obligez d'attendre qu'elle soit haute, avant qu'un Pilote vueille se charger de les tirer d'affaires. La marque de cette riviere est une grande montagne haute & fort étenduë dans le païs, que l'on apelle l'Elephant. Il faut mettre le Cap vers cette montagne Nord-Oüest quart au Nord, faisant ensuite voiles vers le rivage, vous trouverez moins de profondeur jusqu'à ce que vous veniez à six brasses d'eau, & alors vous serez à deux ou trois miles du pied ou de l'entrée de la Barre, & environ à la même distance d'une petite Isle, apellée l'Isle des Perles, qu'on tient alors le plus prés qu'il se peut au Nord-Nord-Est. Ayant ces indices & cette profondeur, vous pouvez jetter l'ancre & attendre un Pilote.

Les Pilotes que l'on prend pour entrer dans cette riviere sont des Pêcheurs, qui se tiennent dans un village apellé Batcha, à l'embouchure de la riviere. Il est situé de telle maniere qu'ils

peuvent voir les Vaisseaux qui attendent un Pilote, & entendre les coups de canon, que les Européens tirent souvent, pour faire connoître leur arrivée.

C'étoit dans cette rade devant la Barre, à la vûë du païs de l'Elephant que nous trouvames l'Arc en Ciel de Londres, commandé par le Capitaine Pool, lequel étoit à l'ancre en attendant un Pilote, lors que nous arrivames avec le Capitaine Laci. Le Capitaine Pool venoit tout droit d'Angleterre, & aprés avoir passé le Détroit de la Sonde, il avoit moüillé à Batavia.

Il avoit demeuré ici deux ou trois jours avant que nous y arrivassions : Mais le tems des hautes marées approchant, le Pilote se rendit à nôtre bord, & nous passames sur la Barre tous trois de compagnie, & lors que le flux n'étoit monté qu'à demi, nous eumes quatorze pieds & demi d'eau sur la Barre. Aprés avoir passé la Barre nous trouvames plus de profondeur, & un fond de limon. La riviere a plus d'un mille de large à son embouchure, mais elle s'étrecit à mesure que l'on monte plus haut. Nous eumes un petit vent de Mer assez moderé, qui joint à un trés-bon flux, nous servit admirablement bien pour aller à l'endroit où nous devions jetter l'ancre.

Ayant monté environ cinq ou six lieuës dans la riviere, nous passames par un village apellé Domea. C'est un trés-beau village, & le premier que nous vimes de considerable pendant que nous fumes sur le bord de cette riviere. Il est situé à la droite de la riviere en montant, & il en est si prés que la marée baigne quelquefois les murailles des maisons ; car ici elle hausse & baisse de neuf ou dix pieds. Ce Village peut bien avoir cent maisons. Les Vaisseaux Hollandois qui trafiquent ici se tiennent soû-

jours dans la riviere devant ce Village ; & les Matelots Hollandois qui y repassent tous les ans en revenant de Batavia, sont fort bons amis de ceux du païs, & y ont autant de liberté qu'ils en sauroient avoir dans leurs propres maisons. Car les Tonquinois sont en general fort sociables, sur tout les gens de métier & les plus pauvres du peuple. Mais j'en parlerai plus au long dans son propre lieu.

Les Hollandois ont apris le Jardinage aux natifs du païs : Ils ont par ce moyen beaucoup d'herbages propres à faire de la salade ; ce qui entr'autres choses, est un grand rafraichissement pour les Hollandois lorsqu'ils y arrivent.

Quoi que les Vaisseaux Hollandois qui vont negocier dans ce Royaume ne montent pas plus haut que Domea, neanmoins les Anglois ont accoûtumé de s'avancer encore prés de trois miles ; & c'est-là où ils jettent l'ancre pendant le tems qu'ils sejournent dans ce païs-là. C'est aussi ce que nous fimes ; car aprés avoir passé par Domea, nous allames ancrer à cette distance. La Marée n'est pas si forte ici qu'à Domea ; cependant nous n'y trouvames pas une seule maison. Mais nos Vaisseaux n'y eurent pas demeuré long-tems, que les gens du païs y vinrent des environs, & commencerent à y bâtir des maisons à leur maniere, de sorte que dans un mois il se forma une petite Ville tout proche de nôtre ancrage.

Cette pratique est assez ordinaire dans les autres parties des Indes, particulierement dans les endroits où les Vaisseaux doivent faire un long sejour. Les pauvres gens du païs se servent de cette occasion pour échanger & troquer ce qu'ils peuvent : Et en rendant quelque petit service, ou en demandant l'aumône, mais sur tout en menant des femmes pour les loüer, ils tirent des Matelots ce qu'ils peuvent.

L'endroit où nôtre Vaisseau alla jetter l'ancre n'étoit pas éloigné plus de vingt miles de la Mer : Mais le négoce de ce Royaume se fait à Cachao la principale Ville. C'est à cause de cela que les Compagnies des Indes Orientales Angloise & Hollandoise y ont des Commis qui y resident continuellement. Cette Ville est encore beaucoup plus avancée dans la riviere ; étant éloignée d'environ quatre-vingt miles du lieu où nous avions mis à l'ancre. Nôtre Capitaine se prépara d'abord à y aller ; la coûtume étant d'y envoyer les Marchandises dans les chaloupes du païs qui sont assez larges & assez commodes. D'ailleurs on loüe ces chaloupes, aussi-bien que ceux qui les conduisent, à un prix trés-raisonnable.

Ces gens-là sont Tonquinois ; ils se servent également de rames & de voiles. Les Commis que nous avons à Cachao furent informez de nôtre arrivée, avant que nous eussions mis à l'ancre : Là-dessus le principal de ce Comptoir, accompagné de quelques Officiers du Roi de Tonquin, vint nous joindre quatre ou cinq jours aprés nôtre arrivée. Les Officiers du Roi vinrent pour faire la revûë de nôtre Vaisseau & de la charge. Nôtre Capitaine les reçût fort honnêtement. Il fit faire quelques décharges du canon, les régala deux ou trois jours, & leur fit des presens quand ils s'en retournerent à Cachao.

Le Chef des Commis ne tarda pas beaucoup à les suivre : Nos trois Capitaines s'en allerent aussi avec lui & quelques autres, avec qui j'eus aussi la permission d'aller. Le Capitaine Weldon m'avoit recommandé au Chef des Commis, pendant qu'il étoit à nôtre bord. Et la raison qui me fit aller à la Ville étoit pour le porter, s'il étoit possible, à m'aider dans le voyage

de la Cochinchine, Champa, ou Cambodie, que le Capitaine Weldon avoit dessein de me faire entreprendre ;& ce ne fut assurément pas sa faute si ce projet n'eut aucune suite.

Nous allames de nôtre bord dans les chaloupes du païs, que nous avions loüées, avec le flux de la Marée, & nous jettames l'ancre durant le reflux. Car la Marée est forte jusques à trente ou quarante miles au delà du lieu où nous avions laissé nôtre Vaisseau. Nos gens se contenterent de prendre garde à leurs Marchandises (parce que les Tonquinois ont la main fort legere) & laisserent entierement la conduite des chaloupes à leurs maîtres. Ces Barques n'ont qu'un Màt ; ils l'abatent lors que le vent est contraire, & ils se mettent à la rame. Pendant que nous remontions ainsi la riviere, tantôt à voiles, tantôt à force de bras, nous avions l'agreable perspective d'un païs spacieux, plat & fertile. C'étoit en general des pâturages ou des champs tout couverts de Ris. On n'y voit point d'arbres si ce n'est auprés des Villages, où ils sont fort épais, & paroissent extrêmement beaux de loin. Il y a beaucoup de ces Villages sur le bord de la riviere, qui sont entourez d'arbres du côté qui avance dans le païs, mais découverts du côté de la riviere.

Lors que nous aprochions de quelqu'un de ces Villages, nous étions ordinairement abordez par de pauvres mendians, qui venoient vers nous dans leurs petits bateaux faits de verges, & platrez par dedans & par dehors avec de l'argile, mais ils faisoient eau de tous côtez. Ce sont de pauvres lepreux que les gens du païs obligent, à cause de cela, à vivre en leur particulier, leur permettant neanmoins de demander publiquement l'aumône. Dés qu'ils nous découvrirent, ils se mirent à jetter des cris la-

mentables ; & quand nous passames auprès d'eux, nous leur donnames quelque peu de Ris, qu'ils reçurent avec des marques extraordinaires de joye.

Dans quatre jours nous arrivames à Hean, Ville située à l'Est de la riviere, qui se rejoint ici : Car un peu avant que nous arrivassions à Hean, nous avions trouvé l'endroit où elle se partage en deux branches, celle de Domea que nous remontions, & celle de Rokbo; de sorte qu'il se forme une Isle triangulaire entre ces deux branches & la Mer. J'ai déjà dit que l'embouchure de l'une de ces branches, étoit à vingt lieuës de celle de l'autre.

Hean est éloignée d'environ soixante lieuës du lieu où nous laissames nôtre Vaisseau, & de prés de quatre-vingt de la Mer qui est de ce côté-là. Mais le long de la riviere, ou plûtôt de la branche qui s'apelle Rokbo, où la terre s'avance plus vers le Sud, il semble qu'elle est plus éloignée de la Mer. C'est une Ville fort considerable, elle peut bien avoir deux mille maisons. Mais les habitans sont la plûpart des gens fort pauvres, ou bien ce sont des Soldats, qui y demeurent en Garnison, quoiqu'il n'y ait ni murailles, ni Fort, ni de gros canon.

Il y a ici une ruë qui apartient aux Marchands Chinois. Il y a quelque tems qu'il y en avoit une grande quantité qui demeuroient à Cachao. Mais ils s'y multiplierent si fort dans la suite, que les gens du païs eux-mêmes en étoient oprimez. Ce que le Roi ayant apris il leur ordonna de se retirer, leur permettant neanmoins de s'établir par tout ailleurs dans ses Etats, excepté dans la ville de Cachao : Mais la plûpart ont abandonné le païs à l'heure qu'il est, ne trouvant point d'endroit qui leur fut plus propre pour demeurer que cette Ville-là, parce qu'elle

est la seule Ville de Commerce qu'il y ait dans le païs, & le Commerce est la vie des Chinois.

Cependant il s'en trouva quelques-uns qui voulurent bien aller s'établir à Hean, où ils ont demeuré depuis. Mais ces Marchands ne laissent pas d'aller nonobstant les défenses, à Cachao, pour acheter & pour vendre des marchandises, mais on ne leur permet pas d'y resider actuellement. Il y avoit deux de ces Marchands Chinois qui negocioient tous les ans dans le Japon en soye crue & travaillée, & en raportoient sur tout de l'argent. Ils portent tous de longs cheveux treslez par derriere, comme c'étoit la mode de leur païs avant qu'il fut conquis par les Tartares. Les François ont aussi leur Comptoir à Hean, mais on ne leur permet pas de s'établir à Cachao, & le Palais de leur Evêque est le plus beau bâtiment de toute la Ville : mais j'aurai occasion d'en parler davantage dans la suite.

Le Gouverneur de la Province fait ici sa residence. Il est un des principaux Mandarins de la Nation, & il y a toûjours dans la Ville une grande quantité de Soldats & de bas Officiers, qu'il occupe à ce qu'il lui plaît quand il en a besoin. Outre cela il y a encore ici les Fregates du Roi, destinées à servir sur la riviere, dont je donnerai la description ci-aprés. Elles sont toûjours prêtes à partir, lors qu'il s'agit de faire quelque expedition. Et quoi que les Européens ne montent jamais jusqu'ici, que je sache, avec leurs Vaisseaux, neanmoins les Chinois & les Siamois font monter les leurs par la riviere de Rokbo, jusques à Hean, & ils y mettent à l'ancre. Nous y trouvames plusieurs Jonkos Chinois. Ils vont à flot au milieu de la riviere, car l'eau ne hausse & ne baisse pas beaucoup dans cet endroit-là.

On ne peut pas même distinguer le flux d'avec le reflux, par le changement de la riviere,

car elle coule toûjours vers le bas, quoi qu'avec moins de rapidité lors que la Mer est haute, que dans les autres tems. Car quoi que la Marée s'oppose au courant de l'eau, elle ne le fait que foiblement à cette hauteur de la riviere; mais encore qu'elle n'ait pas assez de force pour faire changer son cours, elle peut neanmoins le ralentir & faire hausser un peu l'eau.

Le Gouverneur, ou son Député, donne un Passeport à tous les Vaisseaux qui montent ou qui décendent la riviere. On ne permettroit pas à une chaloupe de passer sans en avoir un. C'est aussi ce qui nous obligea de nous arrêter; mais comme ce ne fut pas long-tems, je ne voulus pas pour lors décendre à terre. J'eus pourtant quelque tems aprés une occasion plus favorable pour voir Hean.

Nous allames de Hean à Cachao dans nos chaloupes, demeurant encore prés de deux jours dans nôtre voyage, à cause que nous n'avions plus la Marée pour nous aider. Nous abordames un Comptoir Anglois, & j'y demeurai sept ou huit jours, avant que de retourner à nôtre bord, ce que je fis encore dans une chaloupe du païs. Nous eumes fort beau tems en remontant la riviere, mais il plut pendant le sejour que je fis la premiere fois à Cachao; & nous eumes aprés cela un temps fort humide. Mais puis que j'en suis venu ici, je m'en vais faire une description generale du païs, que je tirerai tant de mes propres remarques, que de l'experience de plusieurs Marchands & autres personnes dignes de foi, qui ont fait ici leur demeure, & dont quelques-uns y ont fait un sejour de plusieurs années.

CHAPITRE II.

Tonquin & sa situation, son terroir, ses rivieres & ses Provinces. Herbes, racines, fruits & arbres qu'il produit. Oranges apellées Cam-chain & Cam-quit. Leurs Limons, &c. Leurs fruits apellez Betle & Lichea. De l'Arbre nommé Pone & du Lack, qui porte le vernis. Mûriers & Ris. Leurs Animaux domestiques. Oiseaux privez & sauvages. Filets pour prendre les Canards sauvages, les Sauterelles & les Poissons. Balachaun, Nukemum. Soi. Maniere de pêcher. Marchez, provisions, nourriture & maniere d'aprêter les viandes. Leur Chau ou Thé. Temperature de l'air pendant toute l'année. Des grandes chaleurs auprés des Tropiques. Des Inondations qui y arrivent tous les ans, aussi-bien que dans les autres endroits de la Zone Torride. Des debordemens du Nil en Egipte. Des Tourbillons apellez Tifbons. Des influences qu'a la pluye sur la Moisson, à Tonquin & ailleurs, dans la Zone Torride.

LE Royaume de Tonquin est borné au Nord & au Nord-Est par la Chine, à l'Oüest par le Royaume de Laos, & au Sud & à l'Est, par la Cochinchine & par la Mer, qui baigne une partie des côtes de ce Royaume. Pour ce qui regarde ses bornes ou son étenduë particuliere je ne saurois en bien juger, y étant venu par Mer, & étant ensuite allé directement à Cachao. Mais il est trés-probable que c'est un assez grand Royaume, par la quantité de grandes Provinces qu'on dit qu'il renferme. La partie de ce Royaume qui aboutit à la Mer, est un païs tout uni. On n'y voit des montagnes que celle de l'Elephant, & une suite de quelques

autres, beaucoup moins hautes, qui s'étend delà jusques à l'embouchure de la riviere de Domea. Le païs est par tout extrémement bas, plat & uni, jusqu'à prés de soixante miles en avançant dans le Royaume, & il n'est guere plus haut à quarante miles au-delà jusques à Cachao, & même plus loin. On n'y trouve aucunes montagnes considerables, quoi qu'en general le païs soit assez élevé, & qu'il y ait de côté & d'autres quelques petites éminences, ce qui fait un païsage extrémement agreable. L'autre côté qui est plus avancé que celui-ci, est encore plus uni que la plaine d'autour de Hean & de Cachao. Pour ce qui regarde le païs qui est au delà de celui-ci & beaucoup plus avancé vers le Nord, on m'a assuré qu'il y avoit une chaine de hautes montagnes qui le croisent de l'Est à l'Oüest, mais je n'ai rien pû aprendre de ce qu'il y a au delà.

Le terroir de ce païs est generalement fort riche. Le païs le plus bas, que j'ai dit être du côté de la Mer, est presque tout de terre noire, & assez profonde. Il y a dans de certains endroits une argile extrémement forte. La terre du païsage dont nous avons parlé, est pour l'ordinaire jaunatre ou grisatre, mais d'une matiere beaucoup moins liée & moins gluante que la premiere. Cependant elle ne laisse pas d'avoir en de certains endroits, la qualité de l'argile. Dans le plat païs, qui est auprés des montagnes dont nous venons de parler, on dit qu'il y a quelques Rocs de marbre, fort hauts & fort escarpez, qui sont dispersez d'un côté & d'autre à des distances inégales, ce qui joint à leur situation dans ces plaines à perte de vûë, les fait ressembler de loin à tout autant de Châteaux ou de grandes Tours. Et ils paroissent d'autant mieux, que le païs d'alentour n'est

point chargé de bois, comme dans quelques endroits du voisinage.

J'ai déja dit quelque chose de la grande riviere & de ses branches Rokbo & Domea, avec lesquelles le païs est principalement arrosé, quoi qu'il y ait aussi plusieurs autres petites rivieres, qui se perdent toutes dans celle-ci, & s'aprochent de la Mer. Et il y a aparence qu'il s'en trouvent encore beaucoup d'autres, qui continuent leur cours jusqu'à la Mer, où elles se jettent sans mêler leurs eaux avec celles d'aucune autre riviere, quoi que celles-ci ne soient pas si navigables que la grande, dont nous venons de parler. Le païs est generalement bien arrosé, & il peut avoir commerce avec les Etrangers, par le moyen de la grande riviere & de ses branches. Elle prend sa source vers les montagnes du Nord, ou même au delà; d'où coulant par le Sud vers la Mer, elle passe par cette plaine où nous avons dit qu'il y avoit des Rocs de Marbre, & vient en même-tems à Cachao, qui est à 40. ou 50. miles au Sud de cette montagne, Elle est à peu prés aussi large que la Thamise à Lameth; mais elle est si basse dans le tems des chaleurs, qu'on peut fort aisément la passer à gué à cheval. Elle est plus large à Hean, c'est-à-dire vingt miles plus bas que la Thamise ne l'est à Gravesend; il en est de même au dessous de Hean, dans l'endroit où elle se partage.

Le Royaume de Tonquin se divise, à ce qu'on dit, en huit grandes Provinces; savoir les Provinces de l'Est & de l'Oüest; celle du Nord & du Sud, & la Province de Cachao au milieu de ces quatre. Je crois que cette cinquiéme Province est la principale de toutes, étant dans le cœur du païs. Les trois autres Provinces, qui sont celles de Tenan, de Tenehoa, & de Ngeam, aprochent plus des frontieres.

La Province de Tenan est la plus Orientale, ayant la Chine au Sud-Est, l'Isle d'Hainan & la Mer au Sud & au Sud-Oüest, & la Province de l'Est au Nord-Oüest. Ce n'est qu'une petite Province, qui raporte principalement du Ris.

La Province de l'Est s'étend depuis Tenan jusqu'à la Province du Nord, ayant aussi la Chine à son Est, une partie de la Province du Sud & la Province de Cachaó à l'Oüest, & la Mer au Sud. C'est une fort grande Province, dont le païs est extrémement bas, & qui est presque toute pleine d'Isles, particulierement sa partie du Sud-Est, qui est bornée par la mer du côté de Tenan. La Mer fait ici le fond d'une Baye. Il y a une grande quantité de Pêcheurs qui demeurent auprés de la Mer. Mais ce qu'elle produit le plus abondamment, c'est du Ris. Il y a aussi de bons pâturages, & beaucoup de bétail, &c. Hean est la Capitale de cette Province, & le siege du Mandarin, qui en est le Gouverneur.

La Province du Sud, est cette Isle triangulaire faite par la Mer. Elle a la riviere de Doméa à son Est, qui la separe de la Province de l'Est; & celle de Rokbo à son Oüest, qui la separe de Tenan; ayant la Mer à son Sud. Cette Province est un païs extrémement bas, plat & uni. Elle produit du Ris en grande quantité;il y a aussi de grands pâturages, & beaucoup de pêcheurs auprés de la Mer.

Tenehoa à l'Oüest de Rokbo, a la Province de l'Oüest à son Nord, Hainan à son Oüest, & la Mer à son Sud. Cette Province est aussi un païs bas, abondant principalement en Ris & en Bétail. On y fait un grand négoce de la pêche, comme l'on fait generalement sur toutes les côtes de la mer.

La Province de Ngeam a Tenehoa à l'Est, est bornée au Sud & à l'Oüest par la Cochinchine, &

& a la Province de l'Oüest à son Nord. C'est une Province assez grande, fertile en ris & en bétail. Il y a toûjours ici des Soldats qui gardent les frontieres contre les Cochinchinois.

La Province de l'Oüest a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oüest, la Province de Cachao à l'Est, & au Nord la Province du Nord. C'est une grande Province extrêmement agreable, & d'un fond également fertile en bois & en pâturages. Son produit consiste particulierement en Laque. On y nourrit aussi une grande quantité de vers à soie, pour faire de la soie.

La Province du Nord est un grand païs, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Loas à l'Oüest, la Chine à l'Est & au Nord, le Royaume de Bao ou de Boatan au Nord-Oüest, & au Sud elle est bornée par trois des principales Provinces de Tonquin, sçavoir la Province de l'Oüest, celle de Cachao, & celle de l'Est. Comme cette Province du Nord est grande, aussi est-elle diversifiée par la qualité de son terroir. La plus grande partie est une campagne, où sont plusieurs hautes montagnes, qui produisent de l'or, &c. C'est particulierement sur ces montagnes qu'on trouve les Elephans sauvages de ce païs. Les autres parties de cette Province produisent du Laque &, de la Soye, &c.

La Province de Cachao dans le cœur du Royaume, est située entre les Provinces de l'Est, Oüest, Nord & Sud. C'est un fort beau & bon païs. La terre est jaune ou grise, & assez chargée de bois, &c. Les deux principales choses sur quoi roule leur négoce, c'est-à-dire le Laque & la Soye, s'y trouvent en abondance. Il y vient aussi quelque peu de ris. Mais on peut dire qu'aucune de ces Provinces ne manque de ces sortes de choses, quoi qu'elles n'en soient pas

si bien fournies les unes que les autres, à cause de la difference du terroir.

Ce païs produit de son propre crû tout ce qui est necessaire pour la vie de l'homme. Ils n'ont guere besoin de manger des racines, ayant une si grande quantité de ris; ils ont neanmoins pour diversifier des Yames & des Patates, qui réüssiroient aussi-bien ici qu'en aucun autre endroit du monde, si ceux du païs avoient l'industrie de les cultiver.

Le païs est par tout couvert d'herbes d'une sorte ou d'autre, mais les endroits qui sont secs & arides, ont le même sort que les autres païs secs qui se trouvent entre les Tropiques, qui est d'être couverts de pourpier, qui devenant sauvage, est extrêmement pernicieux à toutes les autres herbes ou plantes, qui sont encore tendres; & ceux du païs ont la peine de l'arracher de leurs champs ou de leurs jardins, quoi que d'ailleurs il soit extrêmement doux, & qu'il puisse faire une fort bonne salade dans un païs chaud.

Il y a une sorte d'herbe fort commune dans ce païs, qui croît dans les étangs, & flote sur la surface de l'eau. Elle a des feüilles vertes, étroites, longues & épaisses. Ceux du païs en font beaucoup de cas, & en mangent à foison. Ils prétendent qu'elle est fort saine, & ajoûtent qu'elle est bonne à chasser le venin. Ce païs produit plusieurs autres sortes d'herbes sauvages, & les jardins sont assez bien fournis de celles qui sont les plus saines & les meilleures. On y trouve sur tout quantité d'oignons, dont le païs produit une grande abondance.

Le Plantain & les Bananes viennent aussi heureusement ici qu'en aucun autre endroit; mais on ne les y regarde que comme des fruits, & l'on ne s'en sert pas pour du pain, comme

on fait en divers endroits de l'Amerique. Outre ces fruits-là il y en a encore de plusieurs autres sortes qui sont excellens, soit qu'ils poussent hors de terre, ou qu'ils viennent sur des arbres. Ceux qui poussent hors de terre sont les Courges, les Melons, &c. Et ceux qui viennent sur les arbres sont les pommes de pin, quelque peu de Mangos, les Oranges, les Limons, les Noix de Coco & de Guava, les Mûres, le Betel, qu'on estime tant; le fruit nommé Lichea, &c. Il y a plusieurs sortes d'Oranges, dont deux sont plus excellentes que toutes les autres. L'une de ces deux sortes est appellée Cam-chain, & l'autre Cam-quit. Cam en langage Tonquinois, signifie une Orange; mais j'ignore la signification des mots chain & quit, qui servent de distinction.

Le Cam-chain est une grosse Orange, d'une couleur jaunâtre. La peau en est assez rude & épaisse, & le dedans est jaune comme de l'ambre. Elle a une odeur extrêmement agreable, & le goût en est très-délicieux. Cette sorte d'Orange est la meilleure que j'aye jamais goûtée de ma vie. Je ne crois pas qu'il y en ait de meilleures au monde. Chacun en peut manger hardiment; car elles sont si peu mal-faisantes, qu'on ne les défend pas même à ceux qui ont la fiévre, ou quelqu'autre maladie.

Le Cam-quit est un fruit rond & fort petit, n'étant pas la moitié aussi gros que le premier. Il est d'une couleur rouge enfoncée, ayant une peau fort douce & fort déliée. Le dedans est aussi extrêmement rouge, & d'un goût qui ne cede en rien au Cam-chain; mais on assure qu'il est fort mal sain, sur tout à l'égard de ceux qui sont sujets à des flux de ventre. Car il est capable d'augmenter, & même de causer cette maladie. Ces deux sortes d'Oranges se

trouvent ici en grande abondance, & à fort bon marché. Leur saison est depuis Octobre jusqu'à Février ; mais alors les Cam-chains deviennent plus rouges, & leur peau devient aussi plus mince. On n'estime guere les autres sortes d'Oranges.

Les Limons de Tonquin sont les plus gros que j'aye jamais vûs. Ils sont communément de la grosseur d'un Citron ordinaire ; mais beaucoup plus ronds ; quand ils sont meurs, ils ont la peau extrêmement mince & douce, & d'un jaune pâle. Ils ont prodigieusement du jus ; mais ils n'ont pas un goût si vif, ni si piquant que ceux des Indes Occidentales.

Les noix de Coco & de Guava, viennent ici parfaitement bien ; mais on n'y en trouve pas beaucoup des dernieres.

Le Betel de Tonquin est estimé le meilleur des Indes ; on y en trouve une grande quantité. C'est lors qu'il est jeune, verd & tendre, qu'on en fait le plus de cas, parce qu'alors il a plus de jus. On en fait de même à Mindanao ; mais dans les autres endroits des Indes Orientales, on le mâche ordinairemeut lors qu'il est dur & sec.

Le Lichea est une autre sorte de fruit fort délicat, Il est de la grosseur d'une petite poire, un peu ovale, & d'une couleur rougeâtre, ayant la peau assez épaisse & rude, le dedans blanc, renfermant un gros noyau noir de la figure d'une féve.

Le païs est plein de bois dans quelques endroits ; mais la plate campagne est toute de prez pleins d'herbes, ou de champs semez de ris. Elle est seulement entourée de quelques petits bois répandus tout le long du plat païs d'une maniere fort agreable. Les arbres dans les bois sont de differente sorte, & la plûpart

inconnus dans ces païs. Il y a de trés-bon bois pour bâtir, soit des Vaisseaux ou des maisons; on en peut même tirer pour faire d'assez bons mâts.

On y trouve un arbre que ceux du païs apellent Pone, dont on se sert principalement à faire des cabinets & autres ouvrages, qui doivent être vernis. C'est une espece de bois doux, assez semblable au sapin, mais non pas d'un si grand usage. Il croît encore un autre arbre dans ce païs, qui porte le vernis dont on couvre les cabinets, & autres jolies pieces de cette sorte. Celui-ci vient en grande quantité dans de certains endroits; mais particulierement dans la plate campagne. Il y a aussi un grand nombre de Mûriers pour nourrir les vers à soie, en quoi consiste principalement le commerce du païs. Les feüilles des vieux arbres ne nourrissent pas si bien les vers à soie que celles des jeunes; c'est pourquoi ils en élevent une grande quantité de jeunes tous les ans pour leur donner à manger, & lors que la saison est passée, ils les arrachent, & en plantent encore davantage pour l'année suivante. Ainsi ceux du païs ne laissent jamais venir ces arbres assez grands pour porter du fruit. Je n'ai pas oüi dire qu'on gardât aucun Mûrier pour manger, si vous en exceptez quelques-uns que nos Marchands Anglois ont élevez à Hean, & encore ne portent-ils qu'un très-petit fruit assez méchant.

Il y a dans ce Royaume une grande quantité de ris, particulierement dans le bas païs, où il est engraissé par le débordement des rivieres. On en fait deux recoltes par an, & même fort abondantes, si les pluies & les inondations sont favorables. L'une de ces recoltes se fait en Mai, & l'autre en Novembre, & quoi que le païs qui est bas se trouve quelquefois inondé dans le

tems de la moiſſon, elle ne pourrit pas pour cela; mais on l'amaſſe telle qu'elle eſt, & on la porte toute trempée à la maiſon dans les Canots, ou après l'avoir bien liée en petites bottes, on la pend pour la faire ſecher. Ils s'en ſervent au lieu de blé, & comme le païs en produit une grande abondance, les habitans ne vivent preſque d'autre choſe.

Les animaux de ce païs ſont les Elephans, Chevaux, Buffles, Taureaux, Chevres, Daims, Cerfs, quelques Brebis pour le Roi, les Pourceaux, Chiens, Chats, Lezards, Serpens, Scorpions, Crapaux, Grenoüilles, &c. Le païs eſt ſi peuplé qu'ils n'ont que très peu de Cerfs ou de bêtes à poil pour la chaſſe, à moins que ce ne ſoit dans les endroits les plus reculez du Royaume. Mais ils ont une grande quantité d'oiſeaux tant privez que ſauvages. Les privez ou domeſtiques ſont les coqs, poules, canards en grand nombre, & de la même ſorte que les nôtres. On bâtit de petites maiſons aux Canards afin qu'ils y aillent pondre leurs œufs, on les y enferme tous les ſoirs, & on les en laiſſe ſortir le matin. Il y a auſſi quelques Oies, Perroquets, Perdrix, Perruches, Tourterelles, &c. avec pluſieurs ſortes de petits Oiſeaux. Les ſauvages ſont les Canards, Poules d'eau, Sarcelles, Herons, Pelicans; ceux qui vivent d'écreviſſes, (dont je parlerai dans la deſcription de la Baye de Campêche) & autres petits Oiſeaux de riviere. Le nombre des Canards, Poules d'eau & Sarcelles, eſt innombrable. Ces Oiſeaux viennent ici chercher à manger aux mois de Mai, de Juin & de Juillet; & alors ils ne volent que par couples; mais depuis Octobre juſqu'à Mars vous en verrez de grandes troupes enſemble, qui couvrent le païs qui eſt bas & marécageux. Je n'ai jamais vû en

aucun endroit des volées d'oiseaux si grandes & si nombreuses. Ils sont extrêmement farouches & craintifs depuis que les Anglois & les Hollandois se sont établis dans le païs : Car presentement les Originaires les tirent aussi-bien qu'eux. Mais avant qu'ils y vinssent, les Tonquinois ne les prenoient qu'avec des filets, & cette coûtume n'est pas encore tout-à-fait abolie. Les filets dont ils se servent sont quarrez ; & ils les font plus ou moins grands selon qu'ils en ont besoin. Ils plantent deux pieux hauts d'environ dix ou onze pieds tout droits dans la terre auprès de l'etang où les Canards se rendent, & ils attachent une corde à un des côtez du filet, qui s'étend depuis le bout d'un pieu jusqu'à l'autre, d'où l'autre côté du filet pend abatu vers la terre ; de sorte que le soir lors que les Canards volent vers l'étang, il y en a plusieurs qui donnent dans ces filets, & s'y prennent.

On voit dans le Royaume de Tonquin une espece de Locustes ou Sauterelles, dans une quantité prodigieuse. Ces sortes d'animaux sont à peu près de la grosseur du bout du doigt, & de sa longueur, à le prendre depuis la premiere jointure. Elles se nourrissent dans la terre, particulierement aux bords des rivieres, & dans les fossez qui se trouvent dans les païs qui sont bas. Vous les voyez premierement sortir de la terre par troupes, aux mois de Janvier & de Février, qui est le tems de les prendre, puis qu'elles ne paroissent que dans ce tems-là. Elles ont alors une couleur blanchâtre avec deux petites aîles, semblables à celles des abeilles, & ne sont pas plutôt sorties de la terre qu'elles prennent leur vol ; mais soit manque de force ou d'habitude, elles ne tardent guere à retomber à terre. Celles qui s'efforcent de

voler au-delà de la riviere, tombent ordinairement dans l'eau, où elles se noyent, ou deviennent la proie des poissons, ou bien elles sont emportées dans la mer pour y être devorées. Mais les habitans du païs font garde auprès des rivieres pendant ces deux mois, & ils en prennent une grande quantité, les écumans de dessus l'eau avec de petits filets. Ils les mangent fraiches, après les avoir fait griller sur les charbons, ou bien ils les salent pour les garder. Elles sont grasses & succulentes, également estimées par les pauvres & par les riches, comme une viande bonne & saine, soit qu'elles soient fraiches ou salées.

Les rivieres & les étangs sont fournis de plusieurs sortes d'excellent poisson, sans parler de la quantité de Grenoüilles qu'ils prennent à la ligne, & dont les Tonquinois font un très-grand cas. La mer contribuë aussi beaucoup à la subsistance du pauvre peuple, en leur fournissant un prodigieux nombre de poissons, qui viennent en foule sur ces côtes dans leur saison, & que l'on préfere ordinairement aux poissons de riviere. On en compte de diverses sortes, outre les Tortuës de mer qui viennent aussi dans leur saison sur les côtes, pour y poser leurs œufs dans les sables. Il y a aussi une grande quantité d'Ecrevices de mer, aussi-bien que de riviere, & d'autres poissons à écailles, comme de petites Ecrevices, des Chevretes, &c. Il y a ici une sorte de petit poisson qui ressemble beaucoup à un Anchois par sa figure, aussi-bien que par sa longueur, & qui est fort bon salé. On y trouve encore d'autres sortes de petits poissons, dont j'ignore les noms. Une de ces sortes-là vient en troupe sur le rivage, & les pêcheurs en prennent une si grande quantité, qu'ils en chargent leurs

bâteaux. Ils prennent parmi ceux-là dans leurs filets un grand nombre de Chevretes, qu'ils portent à terre, mêlées ensemble, tels qu'ils les prennent, afin d'en faire du Balachaun.

Le Balachaun est une certaine composition, dont le goût est extrêmement fort, c'est neanmoins un mets très-délicat pour les habitans du païs. Pour le faire ils mettent un mélange de Chevrettes & d'autres petits poissons, dans une espece de petite Saumeure, faite d'eau & de sel, & tenuë dans un pot de terre bien bouché. Comme la Saumeure est foible, aussi ne rend-elle pas les poissons durs & fermes, & il y a apparence qu'on le fait exprès, parce que les poissons ne sont pas vuidez. C'est pourquoi ils se mettent en pâte en peu de tems, & après qu'ils ont demeuré assez long-tems en cet état de sorte que le poisson s'est changé en une espece de boüillie, alors ils en tirent le jus dans de nouvelles terrines, & le gardent pour leur usage. La pâte du poisson qui reste aprés cela s'apelle Balachaun, & le jus qui en est sorti est nommé Nuke-mum. Les pauvres gens mangent le Balachaun avec leur ris. Il sent un peu le rance, quoi que d'ailleurs le goût n'en soit pas tout-à-fait desagreable; mais qu'au contraire il paroisse assez bon dès qu'on l'a un peu accoûtumé. Le Nuke-mum est d'une couleur brune pâle tirant sur le gris, & fort claire. Il est aussi d'un très-bon goût, & l'on s'en sert comme d'une bonne sauce pour la volaille, non-seulement parmi les gens du païs, mais aussi parmi les Européens, qui l'égalent à ce que nous apellons Soy. J'ai même oui dire que le poisson entre dans la composition du Soy; ce que le goût rend extrêmement probable, quoi que j'aye appris d'un Gentilhomme de ma connoissance, qui connoissoit fort particulie-

rement une personne qui va souvent de Tonquin au Japon, d'où vient le veritable Soy, qu'on ne le faisoit d'autre chose que de froment & d'une sorte de féves, mêlez avec de l'eau & du sel.

Leur maniere de pêcher differe très-peu de la nôtre. Dans les rivieres ils prennent quelques-uns de leurs poissons à la ligne ou à l'hameçon, & les autres avec des filets de differentes sortes. Ils mettent leurs filets à l'embouchure des rivieres, contre le courant de l'eau ou de la marée. Ceux-ci ont deux grandes ailes, qui s'ouvrent de chaque côté à l'entrée du filet, pour y conduire les poissons; de sorte que passant par un coû assez etroit, ils sont pris dans une espece de sac qui se trouve au bout.

Dans les endroits où l'embouchure de la riviere est si large que les ailes du filet ne peuvent pas atteindre d'un rivage à l'autre, comme cela arrive particulierement à Batsha, ils y supléent avec de petites cannes qu'ils plantent toutes droites, l'une auprès de l'autre, en droite ligne, & lors que la marée coule avec rapidité, (& c'est dans ce tems-là que les poissons remuënt le plus) les cannes qui sont des deux côtez de la riviere font un tel bruit, en se heurtant les unes contre les autres, que les poissons en étant tout effrayez, se retirent vers le filet dans le milieu de la riviere. Ils ont aussi des filets plus haut dans la riviere, qui sont quarrez comme un grand linceul. Cette derniere sorte a deux grandes perches qui se croisent l'une l'autre. Une longue corde est attachée à l'endroit où elles se croisent; de sorte que le filet suspendu à leurs quatre bouts, pend en bas en forme de sac. Pour s'en servir commodement on enfonce bien ferme dans la riviere une grosse barre, qui sort huit ou dix pieds au dessus de l'eau: au-

haut de cette barre il y a une mortaise où l'on enchasse une longue perche, qui le traverse en maniere de fleau de balance; au plus pesant bout de laquelle on attache la corde qui tient le filet, & à l'autre bout ils mettent une autre corde pour retirer le filet quand il est necessaire. Les pêcheurs le font aller au fond de la riviere avec des pierres, dont ils le chargent; & quand quelque poisson vient à passer dessus, il y en a un qui prend vîte la corde qui est à l'autre bout du traversier, & tire par-là le filet & les poissons hors de l'eau. Ils prennent une grande quantité de poissons de cette maniere. Ils se servent aussi quelquefois de ces grands filets qui se croisent, & qui balayent pour ainsi dire toute la riviere.

Dans les étangs, tels que sont ceux que les Mandarins ont ordinairement auprès de leurs maisons, on entre dedans & on trouble l'eau avec les pieds, jusqu'à ce qu'elle soit toute épaisse & bourbeuse, & lors que les poissons montent sur la surface de l'eau, ils prennent ceux qu'ils veulent avec un petit filet, attaché à un cercle au bout d'une perche.

On trouve de toutes ces sortes de provisions dans les marchez qui se tiennent regulierement dans tout le Royaume de Tonquin, une fois la semaine, dans le voisinage de quatre ou cinq Villages, dans chacun desquels ils se tiennent par ordre successivement; de sorte que le même Village n'a son Marché que cinq ou six semaines après la tenuë du dernier. Ces Marchez sont infiniment mieux fournis de ris que de chair ou de poisson. Aussi le ris fait-il la principale nourriture du païs, & particulierement des gens pauvres. On ne laisse pas neanmoins d'y trouver même dans les Marchez qui se tiennent à la campagne, du porc, grand nom-

bre de cochons de lait, des canards, des poules, quantité d'œufs, du gros & du petit poisſon, du Balachaun, & du Nuke-mum, frais ou ſalé, & toute ſorte d'herbes, de racines & de fruits. Mais on trouve à Cachao, où il y a Marché tous les jours, outre les proviſions dont nous venons de parler, de la chair de bœuf, de bufle, de chévre, de cheval, de chat & de chien (à ce qu'on m'a dit) & des ſauterelles.

Les Tonquinois aprêtent leurs viandes avec beaucoup de propreté, & leur donnent un goût fort ſavoureux; ce qu'ils font de pluſieurs manieres toutes inconnuës en Europe; mais ils ont quantité de ragoûts qui feroient aſſurément ſoulever le cœur à un Etranger, & qu'ils trouvent eux-mêmes bien délicats, par exemple ils en font un de porc cru, qui eſt fort commun & à fort bon marché. Ce n'eſt autre choſe que du porc coupé bien menu, où le gras & le maigre ſont mêlez enſemble; ce qui étant enſuite mis en bouletes, & roulé comme des ſauciſſes, eſt preſſé juſqu'à ce qu'il ſoit bien dur, après quoi on l'envelope dans un linge bien blanc; & on le ſert à table ſans autre façon. Le bœuf cru eſt un autre ragoût que l'on eſtime beaucoup à Cachao. Lorſqu'ils tuënt un bœuf, ils en brûlent le poil, comme nous brûlons les cochons en Angleterre; après quoi ils les ouvrent, & pendant que la chair eſt encore chaude, ils en coupent de grandes tranches du maigre, & les mettent dans le vinaigre le plus fort qu'ils peuvent trouver, où ils les laiſſent trois ou quatre heures, ou même davantage, juſqu'à ce qu'elles ſoient aſſez amolies; & alors ſans autre façon ils les tirent & les mangent avec un plaiſir ſingulier. Pour ce qui eſt des chevaux, je ne ſai s'ils les tuënt à deſſein de les

vendre à la boucherie, ou s'ils le font seulement lors qu'ils voyent qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent vivre ; comme j'ai vû qu'on faisoit à l'égard des bœufs dans le Royaume de Galice en Europe : où, lors que le bétail est accablé par le travail & la fatigue, & qu'il est devenu si pauvre & si maigre qu'il ne sauroit se soûtenir, ils le tuënt & l'envoyent au marché. Je puis bien dire que je n'ai jamais mangé de plus méchant bœuf qu'à la Coruna.

On porte très-souvent de la chair de cheval au marché de Cachao, & on l'estime autant que celle de bœuf. Ils mangent aussi des Elephans, & la trompe de cet animal est un present fort agreable à une personne de qualité, quand même l'Elephant seroit mort de vieillesse ou de maladie. Car il y a ici très-peu d'Elephans sauvages, & ceux qu'on y trouve sont si farouches, qu'on a bien de la peine à les prendre. Mais le Roi en ayant un grand nombre de privez, lors qu'il y en a quelqu'un qui vient à mourir, on le donne aux pauvres, qui en emportent d'abord la chair ; pour la trompe on la coupe en pieces, & on la presente aux Mandarins. Pour ce qui est des chiens & des chats, on les tuë à dessein de les vendre à la boucherie, & la chair en est fort estimée, même par ceux de la premiere qualité, ainsi que je l'ai appris de personnes dignes de foi. Ils font aussi beaucoup de cas des grosses grenoüilles jaunes, sur tout lors qu'elles sortent fraichement de l'étang. Ils ont encore plusieurs autres mets exquis de cette nature, dont le peuple fait négoce dans tous les Villages en les vendant à toute heure, qu'il soit jour de marché, ou non. Leurs mets les plus communs après le ris boüilli, sont quelques petits morceaux de lard, dont ils enfilent cinq ou six ensemble,

qu'ils mettent ensuite à une petite broche pour les faire rôtir. On trouve aussi dans les Marchez, & chaque jour dans les Villages, certaines femmes assises dans les ruës avec un petit pot sur un feu fort mediocre, plein de Chau, comme ils l'apellent, qui est une sorte de Thé ordinaire, d'un brun rougeâtre, & c'est-là ce qu'ils boivent ordinairement.

Le Royaume de Tonquin est generalement assez sain, sur tout dans les tems secs, où il est aussi fort agreable; car à Tonquin & dans tous les païs qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en seches & humides ou pluvieuses, avec autant de justesse qu'on les distingue dans les autres païs en Hiver & Eté. Mais comme le changement de l'Eté en Hiver & de l'Hiver en Eté, n'arrive pas tout-à-coup; mais qu'il se trouve entre-deux les saisons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre, on voit aussi sur la fin de la saison seche, de tems en tems de petites pluies, qui précedent les mois où elles regnent avec une violence extrême : de même qu'à la fin de ce mauvais tems, il fait d'assez beaux jours qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont generalement fort semblables dans le même tems de l'année, dans tous les endroits de la Zone Torride, qui sont du même côté de l'Equateur; mais à deux ou trois degrez de chaque côté, le tems est plus mêlé, & plus inconstant, (quoi qu'il approche de l'humidité extrême) & souvent même il est contraire au tems qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus avant vers le Tropique; de sorte que lors que le tems humide ou pluvieux regne dans les parties Septentrionales de la Zone Torride, il peut neanmoins faire un tems sec & chaud, à deux ou trois degrez au Nord

de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées. Je dis ceci par rapport à l'humidité ou à la secheresse des païs qui sont dans la Zone Torride; mais il peut aussi être generalement vrai à l'égard du chaud ou du froid qu'il y fait. Car à l'égard de toutes ces qualitez, il y a aussi une difference qui naît de la constitution ou situation particuliere du païs, ou d'autres causes accidentelles; outre celle qui dépend de leur differente latitude ou position à l'égard du Soleil. C'est aussi que la Baye de Campêche dans les Indes Occidentales, & celle de Bengala dans les Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont extrêmement chaudes & humides. De dire maintenant si cela vient de leur situation, étant dans un païs fort bas, ou si les brises qui y souflent rarement ou foiblement, comme dans la plûpart des Bayes, ne contribuënt pas à cela, c'est ce que je laisse à juger aux autres. Cependant si on prend garde à la latitude de ces endroits-là, se trouvant auprès des Tropiques, ils doivent par cette seule raison être generalement plus sujets aux grandes chaleurs que ceux qui sont auprès de l'Equateur.

C'est ce que j'ai éprouvé dans plusieurs endroits des Indes Orientales, aussi-bien qu'Occidentales, qui ont une pareille latitude: Là où ces parties du monde qui sont auprès des Tropiques sont toûjours les plus chaudes, particulierement à trois ou quatre degrez auprès d'eux, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en peut donner plusieurs raisons, sans parler de celles qui viennent par accident de la constitution particuliere du païs, des vents qui regnent auprès des Tropiques & semblables. Car le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la

nuit est toûjours de la même longueur. Mais le plus long jour a prés de treize heures & demie sous les Tropiques; de sorte que cela prenant une heure & demie de la nuit, la longueur du jour & la courte durée de la nuit, font ensemble une difference de trois heures; ce qui est trés-considerable. Outre que dans ces endroits qui sont à trois degrez des Tropiques, ou à la latitude de vingt degrez au Nord, le Soleil vient dans deux ou trois degrez du Zenith, au commencement de Mai, & ayant passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrez au-delà, avant qu'il revienne & qu'il repasse encore une fois le Zenith; de sorte que les habitans ont, pour ainsi dire, le Soleil sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au lieu que quand le Soleil vient sous la Ligne dans Mars ou Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & il ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrez d'un côté jusqu'à trois degrez de l'autre côté de la Ligne; de sorte qu'à cause du peu de sejour qu'il y fait, la chaleur ne peut pas être égale à celle d'auprés des Tropiques, où il continuë si long-tems d'être vertical à leur Midi, & où il demeure beaucoup plus long-tems sur l'horison chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte que n'est celle de sous la Ligne.

Mais pour revenir à Tonqüin il y fait une chaleur excessive durant les mois humides; particulierement lors que le Soleil peut se dégager des nuées & les penetrer, & alors le vent ne s'y fait sentir que mediocrement. J'ai oüi dire à une personne qui y avoit demeuré plusieurs années, qu'elle croyoit que c'étoit l'endroit le plus chaud qu'elle eût jamais vû, quoi qu'elle eût été en plusieurs autres parties des

Indes. Et pour ce qui regarde les pluies, ils n'en sont pas les moins partagez, quoi que j'aye trouvé d'autres endroits dans la Zone Torride qui en ont encore davantage; & cependant ils sont dans la même latitude, & du même côté de l'Equateur. La saison humide commence ici à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, où les pluyes sont extrêmement violentes, quelques-unes durent plusieurs heures, & d'autre deux ou trois jours de suite. Cependant ces pluyes ne laissent pas d'être accompagnées de quelques intervales de beau tems assez considerables, sur tout au commencement ou à la fin de la saison.

Ces pluyes-là causent ces inondations, qui ne manquent jamais de revenir tous les ans dans ces païs qui sont entre les Tropiques; & c'est alors que toutes les rivieres se débordent. Cela est si generalement connu de tous ceux qui ont tant soit peu frequenté la Zone Torride, que le débordement du Nil n'est presentement plus un mystere, quoi que les Anciens ayent donné la gêne & la torture à leur esprit, pour en trouver la cause, & qu'ils se soient imaginez qu'il venoit des neiges fonduës, ou du vent Etesias, ou de je ne sai quoi d'autre. Car ces débordemens doivent necessairement se décharger dans les païs bas qu'ils trouvent dans leur chemin; comme est l'Egypte par raport au Nil, qui vient de fort loin dans la Zone Torride, décendant de la haute Ethiopie. Et toute personne qui voudra se donner la peine de comparer le tems où arrivent les inondations d'Egypte avec celui où elles se font dans quelqu'une des parties de la Zone Torride où passe le Nil, elle trouvera que celui d'Egypte est autant posterieur à l'autre, qu'on peut raisonnablement

concevoir qu'il faut du tems aux eaux qui croiſſent tous les jours, pour parcourir une ſi grande étenduë de païs. Ils auroient tout auſſi-bien pû crier au Miracle à l'égard de toute autre riviere qui vient d'un peu loin dans la Zone Torride; mais ne connoiſſant que la Zone temperée Septentrionale, & le Nil étant la ſeule grande riviere que l'on ſçût qui venoit d'un païs fort éloigné, & ſitué auprès de la Ligne; ils ne pûrent que prendre ce ſeul fleuve pour le ſujet de leurs recherches. Cependant le même effet doit être produit par chaque grande riviere qui coulera de la Zone Torride dans la Zone temperée Meridionale. Et pour ce qui eſt de la Zone Torride, les inondations annuelles & leurs cauſes n'y ſont pas moins connuës que les rivieres mêmes.

Mais il arrive particulierement en Amerique dans la riviere de Campêche, Riogrande, & quelques autres, que ces inondations font de grands ravages. Elles emportent quelquefois des arbres d'une groſſeur incroyable, & ne manquent pas de revenir regulierement dans la même ſaiſon de l'année. C'eſt ce que j'ai remarqué de la riviere d'Ylo ſur les côtes du Perou dans mon premier Ouvrage, p. 104. Mais elle differe des inondations d'Egypte en ce qu'outre que cette riviere eſt dans la Zone Torride, elle ſe trouve auſſi dans la latitude du Sud, & qu'ainſi elle ſe déborde dans une ſaiſon de l'année toute contraire, ſavoir lors que le Soleil étant dans les ſignes du Sud, produit les pluies & les inondations dans ce côté de la Ligne.

Mais pour revenir de cette diſgreſſion, le tems eſt beaucoup plus moderé à Tonquin dans le mois d'Août, par rapport à la chaleur ou à l'humidité, quoi qu'il y faſſe quelques groſſes pluies, & eſt encore plus temperée en Se-

ptembre & en Octobre. Neanmoins le plus mauvais tems qu'il fasse pour les Matelots arrive dans un des trois mois que je viens de nommer ; car c'est alors qu'on attend ces violentes tempêtes apellées Typhons. Ces vents sont si terribles, que les Chinois qui y trafiquent ne veulent pas bouger du Port, pour la peur qu'ils en ont jusqu'au mois d'Octobre, aprés lequel il n'y a plus rien à craindre des violentes tempêtes, jusqu'à l'année prochaine.

Les Typhons sont une espece de violens tourbillons, qui regnent sur les côtes de Tonquin aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre. Ils viennent ordinairement lors que la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toûjours précedez par un tems beau, clair & serein, accompagné de vents doux & moderez. Ces petits vents tournent du vent ordinaire de ce tems de l'année, qui est ici Sud-Oüest, & deviennent Nord & Nord-Est. Avant que ces tourbillons viennent il paroît une grosse nuée au Nord-Est, qui est fort noire auprès de l'horison ; mais vers la partie superieure elle est d'une couleur rougeâtre enfoncée ; plus haut encore elle est plus brillante, & ensuite jusques à ses extrémitez elle est pâle, & d'une couleur blanchâtre qui éblouït les yeux. Cette nuée est affreuse à voir & effrayante. On la voit quelquefois douze heures avant que le tourbillon vienne. Lors qu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, vous pouvez attendre à coup sûr que le vent souflera d'abord. Il se leve avec impetuosité & soufle au Nord-Est, d'une maniere terrible douze heures durant, plus ou moins. Il est aussi accompagné de terribles coups de tonnerres, avec de gros & de frequens éclairs, & une pluie extraordinairement

violente. Lors que le vent commence de s'abattre, la pluie cesse aussi tout-à-coup, & le calme succede. Cela dure ainsi une heure plus ou moins; alors le vent venant à peu prés Sud-Oüest, il souffle avec autant de violence de ce côté-là, & aussi long-tems qu'il a souflé auparavant étant Nord-Est.

Les mois de Novembre & de Décembre sont extrêmement secs, chauds, sains & agreables. Janvier, Février & Mars sont assez secs; mais on y a alors des broüillards fort épais le matin, & quelquefois des pluyes froides. L'air est aussi bien froid dans ces trois mois, sur tout en Janvier & en Février, & en particulier lors que le vent est Nord-Est ou Nord-Nord-Est; mais je ne saurois dire si cela procede de ces pluyes d'où le vent vient, ou du païs par où il passe. Car j'ai observé d'ailleurs, que ces sortes de vents étoient plus froids quand ils venoient du Continent. Le mois d'Avril est censé moderé tant à l'égard du froid & du chaud, que par raport à la secheresse ou à l'humidité.

Voilà quel est ordinairement l'état de leur année. Cependant ces differentes saisons ne sont pas si exactes dans leur retour, qu'il n'y ait quelquefois la difference d'un mois ou davantage. Et lors qu'elles reviennent, elles ne sont pas toûjours semblables durant toute l'année. Car quelquefois les pluyes sont plus violentes & plus longues, & en d'autres tems elles sont plus moderées. Quelques années même elles ne sont pas suffisantes pour produire une recolte mediocre, ou bien elles viennent si à contretems, qu'elles gâtent tout le ris, ou du moins n'avancent que très-peu sa crûë; car toute l'agriculture de ce païs & des autres qui sont dans la Zone Torride, dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraissent la

terre ; de sorte que si la saison humide se trouve plus seche qu'à l'ordinaire, le païs qui porte le ris n'étant pas bien détrempé par le débordement des rivieres, la recolte ne sera que très-mediocre. Et le ris étant leur pain, & par consequent le soûtien de leur vie, s'il vient à manquer, un païs aussi peuplé que celui-là ne sauroit subsister, à moins qu'il ne soit secouru par ses voisins. Mais lors que les habitans se trouvent dans la dure necessité de pourvoir à leur subsistance par le moyen de la mer, plusieurs du pauvre peuple vendent leurs enfans pour avoir du pain, & par ce moyen-là se conservent la vie, pendant que d'autres qui n'ont point d'enfans à vendre deviennent affamez, & meurent miserablement dans les ruës. Cette maniere de vendre les enfans n'est pas particuliere à ce seul Royaume ; elle est ordinaire dans les autres endroits des Indes Occidentales, particulierement sur les côtes de Malabar & de Coromandel. La famine y vient beaucoup plus souvent, & y fait quelquefois des ravages si furieux, qu'ils passent toute creance. Car ces païs-là sont generalement fort secs, & beaucoup moins fertiles en ris qu'à Tonquin. Il n'y a pas là non plus de grandes rivieres pour engraisser la terre. Ainsi comme leur recolte dépend uniquement des saisons où les pluyes viennent humecter la terre, lors que ces saisons manquent, comme cela arrive très-souvent, ils ne sauroient alors avoir aucune recolte du tout. Ils n'ont quelquefois que peu ou point de pluyes, pendant des trois ou quatre années de suite, & ils perissent tous alors miserablement. Il arriva une semblable famine deux ou trois ans avant que j'allasse au Fort saint George, laquelle fut si cruelle que des milliers de gens perissoient de misere, & heureux ceux qui

pouvoient tenir, jusqu'à ce qu'ils pussent attraper quelques Villes maritimes habitées des Européens pour se vendre à eux, quoi qu'ils fussent sûrs d'être transportez à l'instant hors de leur propre païs. Mais la famine ne fait jamais un si grand degât à Tonquin, & on ne sauroit veritablement donner le nom de famine à la plus grande cherté qu'il puisse y arriver. Car il y a du ris dans les tems même les plus miserables, & c'est plûtôt par pauvreté que tant de gens perissent ou vendent leurs enfans, que pour autre chose, car ils trouveroient assez de ris s'ils avoient de l'argent pour l'acheter; mais quand le ris est ainsi cher, toutes les autres provisions de bouche le sont aussi à proportion.

Il y a encore cette difference entre les païs de Malabar & de Coromandel, & celui de Tonquin, que plus ceux-là ont de l'eau, mieux ils s'en trouvent; au lieu qu'il peut arriver ici que les eaux seront trop grosses pour le bas païs, mais cela est rare. Lors neanmoins que cela arrive, ils font des digues pour retenir les rivieres, & ils creusent des fossez pour écouler les eaux, & secher le païs; mais souvent cela ne sert pas de grande chose lors que les Courans sont violens, & particulierement s'ils viennent hors de leurs saisons. Car lors que les inondations viennent dans la saison qui leur est propre, elles ne font aucun mal, encore qu'elles soient fort grandes & qu'elles couvrent tout le païs: elles causent au contraire un grand bien, parce que le limon qu'elles laissent engraisse extrêmement la terre; & après tout, quand même le païs bas seroit endommagé par ces débordemens, la campagne qui est plus élevée, étant naturellement seche, elle n'en rapporte que mieux, & elle est comme d'un secours à l'au-

tre, ce que celle-ci lui rend dans de meilleures saisons. Les païs bas ont cet avantage dans la saison seche, qu'on peut très-aisement faire des canaux de côté & d'autre d'une riviere, afin d'en tirer de l'eau pour l'arroser; de sorte qu'il arrive rarement qu'elle souffre beaucoup, soit que la saison soit seche ou qu'elle soit humide. Si on considere en effet le nombre de ses habitans, & l'extrême pauvreté de la plus grande partie, on conviendra qu'il ne sauroit qu'arriver ici quelquefois ce qui arrive dans tous les païs extrémement peuplez, savoir que les pauvres gens se trouvent souvent fort incommodez, & particulierement les gens de métier qui vivent dans les grandes Villes; car le commerçe est ici une chose fort casuelle, & les gens ne sont occupez qu'à proportion du nombre des Vaisseaux qui y viennent pour chercher leurs marchandises; & s'il n'y vient que peu de Vaisseaux, comme cela arrive quelquefois, les pauvres gens risquent alors de mourir de faim, faute de trouver de l'ouvrage qui les fasse vivre. Ce n'est pas seulement dans ce païs; mais encore dans beaucoup d'autres fertiles en Soies, qu'il y a une quantité prodigieuse de pauvre peuple, qui travaille à bon marché, & vit très-mediocrement avec un peu de ris; & si le ris n'étoit pas à fort bon marché comme il y est ordinairement, les pauvres gens ne seroient pas en état de fournir à leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des habitans de Tonquin. Leur figure, dispositions, habileté, vêtemens, bâtimens, villages, bois, fossez, canaux, & jardins. De Cachao la Capitale. Fours où ils mettent leurs hardes, & tout ce qu'ils ont, pour le garantir du feu. Autres précautions qu'ils prennent contre les incendies. Les ruës de la Ville, le Palais du Roi, & les maisons du Comptoir Anglois & Hollandois. Mole artificiel au-dessus de la Ville, pour resister à la violence des inondations. Des Dames du païs, & des femmes du commun. Festins sur les tombeaux des morts, & Fêtes annuelles. Leur Betel & Arack, &c. Leur Religion, Idoles, Pagodes, Prêtres, Offrandes & Prieres. Leur Langue & leur Doctrine. Leurs Arts méchaniques, métiers, manufactures, avantages & trafic.

LE Royaume de Tonquin est extrêmement peuplé, étant rempli d'un grand nombre de petites Villes ou de Villages. Les habitans sont en general d'une taille moyenne & bien faite. Ils sont d'une couleur basanée comme les Indiens; mais je croi que c'est le teint le plus beau & le plus uni que j'aye jamais vû de cette sorte; car on peut s'apercevoir du moindre changement qui arrive sur le visage de quelques-uns d'eux, soit qu'ils pâlissent ou qu'ils rougissent à la vûë de quelque accident imprévû; ce que je n'ai jamais pû remarquer dans l[es] autres Indiens. Ils ont generalement le visag[e] plat & ovale. Leurs nez & leurs lévres sont assez bien proportionnez, & avec cela agreables. Ils ont les cheveux noirs, longs, & fort épais, & ils les laissent pendre sur leurs épaules.

Leurs

Leurs dents sont aussi noires qu'il leur est possible de les faire. Car jugeant que c'est un grand ornement, ils les teignent de cette couleur, & demeurent des deux ou trois jours à y travailler. C'est ce qu'ils font lors qu'ils ont douze à quatorze ans, tant garçons que filles, & ils n'osent prendre pendant le tems de l'operation aucune nourriture, excepté de l'eau, du chau, ou quelque autre chose de liquide, encore sont-ils fort sobres là-dessus, de peur comme je crois de s'empoisonner par la couleur, ou le fard. Toutes les personnes des deux sexes, & les gens de qualité aussi-bien que les pauvres, doivent tous être peints de cette maniere. Ils disent qu'ils ressembleroient autrement aux bêtes brutes, & que ce leur seroit une terrible ignominie que d'être semblables aux Elephans & aux chiens, à qui ils comparent ceux qui ont les dents blanches.

Ils sont en general adroits, agiles, actifs, & ingenieux, dans tous les Arts méchaniques qu'ils exercent. C'est ce qu'on peut voir par la quantité de soies fines qu'on y fait, & par tous ces Ouvrages curieux qu'on en tire tous les ans. Ils sont aussi laborieux & diligens dans leurs professions; mais le païs étant extrêmement peuplé, il y en a beaucoup de fort pauvres, faute de trouver dequoi s'occuper; & quoi que le païs soit plein de soies, & d'autres choses qu'on pourroit travailler, ils ne font neanmoins pas grand chose, si ce n'est lors qu'il arrive des Vaisseaux étrangers. Car c'est l'argent & les autres choses qu'y portent particulierement les Anglois & les Hollandois, qui les font vivre, parce que les Ouvriers n'ont pas de l'argent pour se mettre en train de travailler; de sorte que les Marchands Etrangers sont obligez de leur confier par avance de l'argent jus-

ques à la valeur, pour le moins, du tiers ou de la moitié de leurs marchandises; encore faut-il qu'ils le leur donnent deux ou trois mois ou plus avant que les ouvrages soient achevez, & qu'ils les leur ayent rendus. De maniere que n'ayant point de marchandises prêtes chez eux, jusqu'à ce qu'ils ayent reçû de l'argent des Marchands étrangers, les Vaisseaux qui y negocient doivent necessairement y sejourner pendant tout le tems qu'on travaille à leurs marchandises, ce qui dure ordinairement cinq ou six mois.

Les Tonquinois sont de trés-bons domestiques, & je croi qu'ils sont les meilleurs des Indes. Car comme ils sont generalement adroits & dociles, aussi sont-ils fidéles lors qu'on les a loüez, & avec cela diligens & obeïssans; cependant ils ont l'esprit timide & servile, à cause apparemment qu'ils vivent sous un gouvernement arbitraire. Ils souffrent le travail avec beaucoup de patience; mais ils sont extrêmement inquiets & abatus dans leurs maladies. Ils ont un grand defaut, qui est neanmoins extrêmement commun entr'eux, savoir le jeu. Ils y sont tous si attachez, serviteurs & autres, que ni la crainte de leur Maître, ni quoi que ce soit d'autres, n'est capable de les en tirer, jusqu'à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont, même jusqu'à leurs propres habits; c'est un vice qui régne parmi les peuples de l'Orient, & sur tout parmi les Chinois, comme je l'ai remarqué dans le quinziéme Chapitre de mon premier ouvrage. Et je puis ajoûter ici que les Chinois que j'ai trouvez établis à Tonquin n'y étoient pas moins adonnez que les autres que j'ai vûs par tout ailleurs; car aprés qu'ils ont perdu leur argent, leurs biens & leurs habits, ils coucheront sur le jeu leurs

femmes & leurs enfans, & enfin ils joüeront à crédit, & engageront sur leur honneur ce qu'ils ont de plus cher au monde, c'est-à-dire leurs cheveux; & quoi qu'il leur en puisse couter, on peut bien être sûr qu'ils les racheteront. Car un Chinois libre, tel que sont ceux qui ont fui de devant les Tartares, ne seroit pas moins honteux d'avoir des cheveux courts, qu'un Tonquinois pourroit l'être s'il avoit les dents blanches.

Les habits des Tonquinois sont de soye ou de coton. Le pauvre peuple & les soldats ne portent presque que des habits de coton teints en tané brun. Les gens riches & les Mandarins portent ordinairement du drap large d'Angleterre, dont les principales couleurs sont le rouge & le vert. Lors qu'ils se presentent devant le Roi, ils portent de longues robes qui pendent jusques sur les talons, & personne n'oseroit paroître devant lui sans avoir cette sorte d'ajustement. Les gens de qualité ont aussi de grands bonnets faits de la même étoffe que leurs longues robes, mais ceux d'une qualité médiocre, & les pauvres gens, vont ordinairement tête nuë. Neanmoins les Pêcheurs & les Ouvriers qui se trouvent le plus exposez par leur travail aux injures de l'air, ont des chapeaux à large bord faits de roseaux, de paille, & de feüilles de Palmeto. Ces chapeaux sont aussi vuides que des ais, & ils ne tiennent point du tout sur la tête; c'est pourquoi ils ont une espece de coliers ou d'attaches autour du coû, qui tiennent à leurs chapeaux, & qui venant jusques sous le menton, y sont noüées pour tenir leurs chapeaux fermes sur la tête. Ces sortes de chapeaux sont fort ordinaires, mais ils les portent rarement, excepté en tems de pluie. Leurs autres habits sont en fort petit nombre,

& de fort peu de prix. Ils se contentent pour l'ordinaire d'une paire de culotes déchirées. Quelques-uns ont une méchante jaquette ; mais ils n'ont ni chemise, ni bas, ni souliers.

Les bâtimens des Tonquinois sont très-peu de chose. Leurs maisons sont petites & basses. Les murailles ne sont que de bouë ou d'un cloisonnage de bois, enduit de fange par-dessus. Les toits sont couverts de paille, & même fort mal, sur tout à la campagne. Les maisons sont trop basses pour avoir des étages ; ils y font neanmoins deux ou trois compartimens à fleur de terre, faits avec un cloisonnage de cannes ou de bâtons, & ils s'en servent à differens usages. Il y a dans chacun une fenêtre pour donner du jour. Ces fenêtres ne sont autre chose que de méchans trous quarrez, qu'ils bouchent la nuit avec un ais fait exprès pour cela ; ces especes de chambres sont assez mal garnies. On trouve dans celle du fond un ou deux méchans lits, ou même davantage, à proportion de la grandeur de la famille. Les premieres chambres sont garnies de tabourets, bancs, ou chaises pour s'asseoir. Il y a aussi une table, & un petit Autel à côté, sur lequel il y a deux encensoirs. Il n'y a point de maison qui n'ait son Autel. On voit dans un de ces encensoirs une petite botte de joncs, & j'ai toûjours remarqué qu'un de leurs bouts avoit été brûlé ; mais qu'on avoit ensuite éteint le feu. Cette chambre exterieure est celle où ils apprêtent ordinairement leurs viandes ; mais c'est ce qu'ils font aussi fort souvent en pleine ruë, ou devant leur porte, ou dans la court lors qu'il fait beau tems. Ils se délivrent par-là de l'incommodité que pourroit leur causer la chaleur du feu, ou la fumée.

Ils ne demeurent point dans des maisons qui

ſoient ſeules & écartées dans la campagne; mais ils vivent enſemble dans des Villages. Il eſt rare de voir une maiſon qui fut toute ſeule. Les Villages ſont ordinairement de vingt, trente ou quarante maiſons, & ils ſont répandus fort près les uns des autres dans tout le païs. On a neanmoins de la peine à les voir, à moins que d'en être à la porte, à cauſe des arbres & des petits bois qui les environnent. Et il eſt auſſi rare de voir des bois ſans villages dans le païs bas auprès de la mer, que de voir un village ſans bois; mais le païs élevé eſt tout plein de grand bois, & les villages y ſont tous comme dans une grande forêt. Les villages & le païs qui les environne, appartiennent la plûpart à des gens de qualité, & les habitans n'en ſont que les fermiers, qui travaillent & cultivent la terre.

Les villages du païs bas, ſont auſſi entourez de grandes chauſſées & de profonds foſſez, qui renferment tout le bocage où chaque village ſe trouve ſitué. Ils font ces chauſſées pour empêcher l'eau d'inonder leurs jardins, & de venir dans leurs maiſons lors que le tems humide ou pluvieux arrive, & que la terre des environs eſt couverte de deux ou trois pieds d'eau. Les foſſez ou tranchées ſont pour conſerver l'eau dans le tems ſec, & ils s'en ſervent pour arroſer leurs jardins lors qu'il eſt neceſſaire. Chacun y peut faire couler l'eau quand il lui plaît, par le moyen des petits canaux, qui vont depuis le reſervoir juſqu'à leurs jardins. Ordinairement chaque court ou chaque jardin, eſt ſeparé de celui qui le touche par un de ces petits conduits qui s'y trouve de chaque côté. Les maiſons ſont diſperſées d'un côté & d'autre dans le bocage, ſans être jamais jointes l'une à l'au-

tre, mais chacune eſt à part, & fortifiée d'une petite haye. D'ailleurs chacune a une petite porte, ou un tourniquet, par où l'on entre d'abord dans le jardin; car la maiſon y eſt ſituée au beau milieu, & le jardin s'étend depuis le derriere de la maiſon, juſqu'au foſſé du village, avec un égout bordé d'une haye de chaque côté. Chacun a dans ſon jardin ſes arbres fruitiers qui portent des oranges, des limons, du betel, avec des citrouilles, des melons, des pommes de pin, & grande quantité d'herbes. La demeure de ces bocages eſt trés-agreable dans le tems ſec, mais elle eſt auſſi trés-incommode dans la ſaiſon humide. Car quoi qu'ils ſoient défendus par des chauſſées, comme nous l'avons dit, cependant il ne laiſſe pas d'y avoir une prodigieuſe quantité de bouë & de fange qui incommode furieuſement. On ne ſauroit aller d'un village dans un autre, ſans avoir de l'eau à moitié jambe, ou même juſqu'au genou, à moins qu'on n'y aille dans de petits bâteaux que ces gens-là gardent pour cet uſage. Mais nonobſtant tout cela ils ſont preſque toûjours dans la bourbe & l'humidité, même dans le milieu de leurs villages ou de leurs jardins, pendant que cette ſaiſon dure. Les habitans du païs élevé ne ſont pas ſujets à ces incommoditez-là; ils vivent plus agreablement & avec plus de propreté, parce que leur païs n'eſt jamais inondé; & quoi qu'ils demeurent dans des villages & des bourgs, auſſi-bien que les premiers, ils n'ont neanmoins pas beſoin de les environner de chauſſées & de foſſez, puis qu'ils ſont tout-à-fait à couvert dans leurs forêts.

Cachao la Capitale du Royaume, ſe trouve ſituée dans ce païs-là; auſſi eſt elle découverte de cette maniere, n'ayant ni murailles, ni

remparts, ni fossez. Elle est éloignée d'environ quatre-vingt milles de la mer, à l'Oüest de la riviere, dans une petite plaine, quoi que passablement élevée. Il peut y avoir dans Cachao prés de vingt milles maisons. Elles sont generalement basses, les murailles faites de bouë, & le toit de paille. Neanmoins quelques-unes sont bâties de briques, & couvertes de tuiles. La plûpart de ces maisons ont une court, ou un derriere qui leur appartient. Vous verrez dans chaque court un petit bâtiment voûté, assez semblable à un four; il a prés de six pieds de hauteur, & la gueule est à fleur de terre. Il est bâti de brique depuis le haut jusqu'au bas, & enduit de tout côté de bouë & de plâtre. Quoi qu'une maison n'ait point de court, elle ne laisse pas d'avoir une espece de four comme celui-ci, mais plus petit & plus élevé au beau milieu de la maison. On auroit de la peine à trouver une maison dans cette ville qui n'en ait un. Ils s'en servent pour y conserver tout ce qu'ils ont de meilleur quand il arrive quelque incendie; car ces maisons couvertes de pailles sont fort sujettes à prendre feu, particulierement dans les tems secs, ce qui embrase plusieurs maisons en un instant; de sorte qu'à peine ont-ils le tems de serrer leurs hardes dans ces fours voûtez, quoi qu'ils en soient si proches.

Comme chaque particulier a la commodité de pouvoir conserver ses biens, lors que le feu se met en quelque endroit, le Magistrat a aussi grand soin d'ordonner tous les moyens necessaires pour le prévenir, ou pour l'éteindre avant qu'il ait gagné trop avant; car ils sont obligez au commencement de la saison seche de tenir une très-grande cruche pleine d'eau au haut de leur maison, pour être toute prête à jetter lors que l'occasion s'en presentera. Cha-

cun doit avoir outre cela une grande perche avec un ſeau au bout, pour puiſer l'eau des égouts, & la jetter ſur la maiſon. Mais quand le feu eſt allé ſi avant que tous ces expediens-là ne ſervent plus de rien, ils coupent alors les attaches qui tiennent le couvert de paille, & le laiſſent couler le long des chevrons juſqu'à terre. Ils n'ont pas beaucoup de peine à faire cela; car leurs toits ne ſont pas poſez comme les nôtres, ni faits de ſimples feüilles attachées ſeparément, comme dans les Indes Occidentales, & dans pluſieurs endroits des Orientales, où ils couvrent leurs maiſons de feüilles de Palmier; mais ils ſont compoſez de differentes pieces, chacune de ſept ou huit pieds en quarré; de ſorte que quatre ou cinq de ces careaux, plus ou moins ſelon la grandeur de la maiſon, en couvriront un côté, & comme ils ne tiennent aux chevrons avec de petites attaches qu'en peu d'endroits, on peut les couper fort aiſément, & abattre la moitié du couvert tout à la fois.

Auſſi ces carreaux ſont d'un meilleur uſage & plus commodes que du chaume, qui n'eſt point lié enſemble, parce qu'on peut les enlever plus facilement s'il en vient à tomber quelqu'un ſur le four, où l'on a ſerré les hardes & les meubles. Par ce moyen-là les maiſons voiſines peuvent être d'abord découvertes avant que le feu les ait gagnées, & alors, ou l'on peut en ôter le toit, ou du moins le mettre en quelque endroit où il puiſſe brûler tout ſeul. Pour cet effet chacun eſt obligé d'avoir une longue perche à ſa porte, avec une eſpece de faucille au bout, dont on ſe ſert pour découvrir les maiſons; & ſi quelqu'un étoit attrapé ſans avoir ſa cruche pleine d'eau ſur ſa maiſon, avec le ſeau au bout de la perche, & la faucille devant la

porte, il ne manqueroit pas d'être très-severement puni de cette negligence. Ils exigent qu'on soit fourni de tout cela avec une rigueur extrême, parce que malgré toutes ces précautions, le feu ne laisse pas de les incommoder beaucoup, & même fort souvent.

Les principales ruës de cette Ville sont fort larges, quoi qu'il y en ait quelques-unes d'étroites; elles sont pour la plûpart pavées, ou plutôt cimentées de petites pierres, mais très-mal. Dans la saison humide elles sont extrêmement boueuses, & on trouve dans la Ville aussi-bien qu'autour, lors que le tems est sec, plusieurs reservoirs d'eau croupissante, & quelques fossez pleins d'une boüe noire, qui rend une très-mauvaise odeur. Cela ne peut qu'en rendre le sejour très-desagreable; on pourroit même s'imaginer qu'il devroit être préjudiciable à la santé; cependant il est assez sain, autant que j'en puis juger par moi-même, ou que je l'ai pû apprendre des autres.

Les Rois de Tonquin qui font leur résidence continuelle dans cette Ville, y ont deux ou trois Palais. Il y en a deux qui sont très peu de chose; ils sont bâtis de bois, mais ils ont plusieurs canons placez dans les maisons voisines. Il y a aussi les écuries du Roi pour ses Elephans & ses chevaux, & un espace quarré & assez large, où les Soldats font montre & se rangent en bon ordre devant le Roi. On apelle le troisiéme Palais le Palais Royal: Il est bâti avec beaucoup plus de magnificence que les deux autres; quoi qu'il ne soit aussi que de bois, & tout ouvert comme on dit que sont les Divans en Turquie. Les murailles qui l'entourent sont très-remarquables: On dit qu'elles ont trois lieües de circonference. La hauteur de cette muraille peut avoir cinq à six pieds, & presque

autant de largeur ou d'épaisseur. Elle est revêtuë de brique des deux côtez. Il y a diverses petites portes pour entrer ou sortir du Palais ; mais la maitresse porte regarde la ville, & on dit qu'elle ne s'ouvre jamais que lors que le Boua ou Empereur veut entrer ou sortir. Il y a deux moindres portes auprès de celle-là, une de chaque côté ; on les ouvre à tous ceux qui ont quelque affaire au Palais, soit pour entrer ou pour sortir ; mais on n'accorde pas cette liberté aux étrangers. Cependant ils peuvent monter sur la muraille par les degrez qui sont au pié de la porte, & se promener tout autour ; il y a quelques endroits où cette muraille s'est éboulée.

On voit dans l'enceinte de ces murailles de grands viviers où il y a des bâteaux pour le divertissement de l'Empereur. Mais je reserve à parler de ce Prince, dont le Palais est plutôt la prison que la Cour ; dans le Chapitre qui suit, où je traiterai du Gouvernement.

La maison du Comptoir Anglois, où il n'y a pas beaucoup de gens, est trés-agreablement située au Nord de la ville, & regarde sur la riviere. C'est une fort jolie maison basse, & la meilleure que j'aye vûë dans la Ville. Il y a au milieu une belle chambre où l'on mange, & de chaque côté des appartemens propres pour les Marchands, les Facteurs, & les Domestiques, qui apartiennent à la Compagnie, avec plusieurs autres commoditez. Cette maison est parallele à la riviere, & à chaque bout il y a d'autres maisons plus petites, destinées à d'autres usages, comme la cuisine, des magasins, &c. qui font une ligne depuis le corps du logis jusqu'à la riviere, & forment deux ailes, avec une court quarrée, qui est ouverte du côté de la riviere. Il y a dans ce quarré auprés du bord

de la riviere une perche faite exprès pour mettre l'étendart Anglois lors qu'il est necessaire ; car nos gens ont accoûtumé, lors qu'ils sont à bord, d'arborer leur pavillon les Dimanches & les autres jours remarquables.

Le Comptoir des Hollandois se joint au nôtre du côté du Sud. Mais je n'y ai jamais été ; ainsi je n'en puis rien dire que ce que les autres m'en ont raporté ; savoir, qu'ils n'y occupent pas tant de terrein que nous, quoi qu'ils y fussent établis plusieurs années avant nous : il n'y a que peu de tems que les Anglois se sont transportez ici de Hean, où ils avoient d'abord fixé leur demeure.

Voilà tout ce qu'il y a dans la Ville ou autour qui vaille la peine d'être remarqué, si vous en exceptez un ouvrage qui est du même côté en montant la riviere. C'est un prodigieux amas de bois de charpente, ajusté ensemble avec beaucoup d'adresse & d'artifice, sur de gros pieux enfoncez dans la riviere, assez prés du bord. Ces pilotis sont fichez en terre les uns auprès des autres, & par-dessus il y a de gros arbres qui se croisent, & qui sont clouez à chaque bout aux pieux d'une telle maniere, que la violence de l'eau renverseroit plûtôt toute la machine, que d'en détacher une seule partie ; d'ailleurs l'espace qui est entre les pilotis & le rivage, est comblé de pierres. Cet ouvrage est élevé d'environ seize ou dix-sept pieds au-dessus de l'eau dans le tems sec ; mais lors que la saison humide vient, les inondations montent jusqu'à deux ou trois pieds du sommet. Il a été fait pour resister à la violence de l'eau dans la saison pluvieuse ; car alors le courant donne avec tant de force dans cet endroit là, qu'avant qu'on eût planté ces pieux, il renversoit la digue, & menaçoit d'une ruïne entiere

tout ce qui se presentoit devant lui, sans en excepter même la Ville; ce qui ne seroit que trop arrivé, si l'on ne s'étoit pas hâté de prendre ces mesures pour le prévenir. Cela étoit d'autant plus à craindre, qu'il y a tout auprès un étang assez large, & que le terrain est fort bas entre la riviere & la Ville; de sorte que si les eaux débordées eussent une fois atteint jusques à l'étang, elles auroient pû gagner jusqu'aux portes de la Ville; car quoi qu'elle soit sur une hauteur où les inondations du païs ne sauroient atteindre, cependant le fond sablonneux où elle est bâtie, n'auroit pas été capable de resister toûjours à une telle violence. Du moins les inondations ordinaires font très-souvent de grands changemens dans la riviere, emportent une pointe de terre, & en forment une autre au côté opposé, sur tout dans cet endroit du païs où les bords de la riviere sont fort hauts: car plus près de la mer où la terre est aussi-tôt inondée, les débordemens n'y font que peu de ravage, & ne viennent pas avec tant de rapidité.

Mais pour revenir aux habitans du païs, ils sont fort civils & honnêtes à l'égard des Etrangers, sur tout ceux qui font quelque négoce, les caressent beaucoup; mais les Grands sont fiers, hautains & ambitieux, & les Soldats sont insolens. Pour le menu peuple il est adonné au larcin; de sorte que les Facteurs & les Etrangers qui y negocient, sont obligez de faire bonne garde la nuit, afin de mettre en sûreté leurs marchandises, quoi qu'il y ait de severes punitions contre les voleurs. Il est vrai qu'ils ont une grande facilité à voler ici, parce que la bâtisse des maisons y est trés-legere; mais plûtôt que de manquer leur coup, ils feront un chemin sous terre, & employeront d'autres stratagêmes fort subtils. J'ignore les ceremo-

nies qu'ils font à leurs mariages, ou à la naissance de leurs enfans, & en pareilles occasions si tant est qu'ils en fassent quelques-uns. La Poligamie est permise dans ce païs, & ils achetent leurs femmes du Pere ou de la Mere. Le Roi & les Grands en ont plusieurs, suivant qu'ils y sont portez par leur inclination & leurs moyens. Les pauvres gens s'en passent moins par un veritable desir de vivre dans le celibat, que pour n'avoir pas le moyen d'acheter une femme. Car quoi qu'il y en ait plusieurs d'entre eux qui ne soient pas en état d'en acheter une ; & encore moins de l'entretenir, malgré tout cela ils trouvent presque tous quelque expedient pour en avoir une, parce qu'il s'en trouve ici à trés-grand marché, & qui sont bien-aises d'avoir un mari, quelque pauvre qu'il puisse être ; mais lors que le tems devient ensuite mauvais, c'est alors que le mari se voit obligé de vendre femmes & enfans, afin d'acheter du ris pour vivre lui-même.

Cela n'arrive neanmoins pas si souvent ici que dans quelques autres endroits, comme je l'ai remarqué ci-devant à l'égard des côtes de Malabar & de Coromandel. La coûtume qu'ont ces gens-là de vendre les femmes, dégenere aisement en cette autre, qui est de loüer des maîtresses, & donne une grande liberté aux jeunes femmes, qui s'offrent de leur propre mouvement à tous les Etrangers qui voudront convenir avec elles du prix qu'elles demandent. Il y en a parmi elles de tout prix, depuis cent risdales jusqu'à cinq ; & celles qui sont le rebut de tout le monde, se trouveront encore caressées par les Matelots les plus pauvres ; tels que sont les Lascars, qui sont des Mores des Indes qui viennent ici dans des Barques, depuis le Fort saint George & autres endroits. Ils n'ont

neanmoins rien à leur donner, si ce n'est quelques bribes de leurs provisions, selon que leur portion peut le permettre. Les Grands mêmes qui demeurent à Tonquin, offriront leurs filles aux Marchands & aux Officiers, quoi que selon toutes les apparences leur demeure ne doive pas être de plus de cinq ou six mois dans le païs. Les femmes ne se font nulle peine de devenir grosses d'un homme blanc; car les enfans n'en seront que plus beaux que leur mere, & ils en seront par consequent plus estimez lors qu'ils seront grands, sur tout si ce sont des filles. Ce n'est pas ici une charge fort incommode que celle de les nourrir; & au pis aller, si les meres n'ont pas le moyen de les élever, elles n'ont qu'à les vendre lors qu'ils sont jeunes.

Mais pour revenir à ce que nous disions, si les femmes qui se louënt ainsi elles-mêmes ont eu l'œconomie de conserver ce qu'elles avoient gagné à la sueur de leur corps, elles se procureront bien-tôt un mari, qui ne manquera pas d'amour ni d'estime pour elles, & elles à leur tour lui deviendront également fidéles & obeïssantes; car on dit que lors même qu'elles sont avec les étrangers, elles leur gardent une exacte fidelité; mais sur tout à l'égard de ceux qui font un long sejour dans le païs, ou qui y reviennent tous les ans, comme il arrive d'ordinaire aux Hollandois. Plusieurs de ceux-ci ont gagné beaucoup de bien par le moyen de leurs Dames Tonquinoises; mais sur tout en leur confiant de l'argent & des marchandises; car c'est un grand avantage dans un païs aussi pauvre que celui-là, d'attendre les occasions favorables pour acheter, & lors que ces Marchandes ont quelques fonds, elles trouvent les moyens de l'augmenter beaucoup, parce qu'elles achetent de la soie cruë dans la saison morte

de l'année. Elles la font travailler ensuite à de pauvres ouvriers, lors qu'ils n'ont presque pas de besogne en main, & de cette maniere elles ont leurs étoffes beaucoup mieux faites, & à meilleur marché qu'on ne les peut avoir lors que les Vaisseaux y sont arrivez; alors les ouvriers ont tant d'occupation, qu'ils se font payer ce qu'ils veulent si l'ouvrage est fort pressé. Mais de cette maniere-là elles ont leurs marchandises prêtes à l'arrivée des Vaisseaux, & avant le tems ordinaire du travail; de sorte qu'elles n'y trouvent pas moins leur compte que les Marchands.

Lors que quelqu'un meurt on l'inhume dans son propre terrein; car il n'y a point ici de cimetieres communs. Un mois après les amis du mort, sur tout s'il étoit chef de famille, doivent faire un grand festin sur le tombeau. Il est de l'office des Prêtres d'assister à cette solemnité; aussi ne manquent-ils jamais de s'y trouver, & de prendre garde que les amis du défunt s'en aquitent avec honneur. Pour celebrer ce festin on est obligé de vendre une piece de terre, quand même on auroit assez d'argent d'ailleurs, & le prix qui en revient est employé à l'achat de tout ce qui est necessaire pour cette solemnité, qui est plus ou moins grande selon la qualité du mort. Si c'est une personne du premier rang, on éleve une tour de bois sur le tombeau: elle peut avoir sept ou huit pieds en quarré, & vingt ou vingt cinq de hauteur. A la distance de vingt verges, ou environ, de la tour, il y a de petites Cabanes avec des étaux pour y mettre les provisions dessus, qui consistent en une grande quantité de viandes & de fruits de toutes sortes. C'est-là où les gens de la campagne se rendent de tous côtez pour se remplir le ventre, car ces festins semblent être

ouverts à tous venans, du moins à ceux du voisinage. J'ignore la maniere dont on les prépare, & les regles qu'on y observe; mais je sais bien que le monde y demeure jusqu'à ce que tout soit prêt; alors le Prêtre entre dans la tour, grimpe jusqu'au haut, & se faisant voir de-là, il fait une harangue au peuple qui est au bas: il décend ensuite, & d'abord qu'il est décendu on met le feu au fondement de la tour, & on la brûle entierement, après quoi chacun se met à manger. Je me suis trouvé à un de ces festins, dont j'aurai occasion de parler dans un autre endroit.

Les Tonquinois ont deux Fêtes tous les ans. La principale se fait à la premiere nouvelle Lune du nouvel an, & leur nouvel an commence à la premiere nouvelle Lune, qui paroît aprés la mi-Janvier, car autrement cette Lune est rapportée à l'année précedente. Dans ce temslà ils se divertissent dix ou douze jours, & alors on ne travaille point; mais chacun se met aussi propre qu'il lui est possible, sur tout les gens du commun. Ceux-ci passent le tems à joüer, ou à faire divers exercices; & on voit les ruës pleines de gens, tant de la Ville que de la campagne, qui regardent avec la derniere attention tous ces divertissemens. Il y en a qui dressent des Escarpouletes dans les ruës, & qui tirent de l'argent de ceux qui veulent s'y branler. Leur figure est à peu près comme celle des nôtres, dont on se sert dans les champs autour de Londres lors que le peuple s'y divertit aux jours de Fêtes; mais ceux qui s'y branlent se mettent tout droit au bas de la machine sur un bâton couché horizontalement, & bien attaché par les bouts à deux cordes suspenduës, qu'ils tiennent ferme avec les mains, & ils s'elevent de cette maniere à une si prodigieuse hauteur, que

si elle venoit à rompre, ils se fracasseroient pour le moins tout le corps, s'ils ne se tuoient pas tout-à fait. Les autres employent le tems à boire. Le thé est leur breuvage ordinaire, mais ils se régalent aussi avec du rack chaud, qu'ils mêlent aussi quelquefois avec leur thé, mais de quelle maniere qu'on le prenne il a un très-méchant goût, quoi qu'il ne laisse pas d'être bien fort; & c'est pour cela qu'ils l'estiment beaucoup, sur tout en cette saison où ils s'abandonnent au plaisir jusqu'à la fureur, & qu'ils s'enivrent comme des bêtes. Les gens riches sont plus retenus; mais ils ne laissent pas de se bien divertir. Les personnes de qualité régalent leurs amis; alors la bonne chere & le meilleur rack ne manquent pas, quoi qu'à dire la verité tout celui qu'ils ont ne vaille pas grand chose. Ils l'estiment neanmoins beaucoup tel qu'il est, & le regardent comme un cordial d'une vertu particuliere, sur tout lors qu'on y a fait infuser des serpens & des scorpions, à ce que l'on m'a raporté. On ne le regarde pas seulement comme un cordial excellent; mais encore comme un puissant Antidote contre la lepre & toute sorte de poison; de sorte que c'est donner à quelqu'un une grande marque de respect que de le régaler de cette liqueur. J'ai appris ce que je viens de dire d'une personne qui a été traitée de cette maniere par des personnes du premier rang. C'est alors sur tout qu'ils mâchent une grande quantité de Betel & qu'ils s'en font des presens les uns aux autres.

Les feüilles de Betel sont le grand régal qu'on fait en Orient à tous ceux qui rendent des visites, & on les donne toûjours avec de l'arak enveloppé dedans. Ils mettent l'arak en petites boules après avoir ôté l'écorce verte & dure qui couvre la noix, & l'avoir partagée ensuite

par sa longueur en trois ou quatre morceaux, plus ou moins, selon sa grosseur. Cela fait, ils portent la feüille de l'un & de l'autre côté avec du Chinam, qui est un composé de limons réduits en pâte, & qu'on garde exprès pour cet usage dans une boëte, & ils en étendent une couche fort mince dessus.

Mais puisque je suis à parler de l'Arak, je remarquerai en passant une faute qui s'est glissée dans mon premier Ouvrage vers la pag. 355. que je souhaite que l'on corrige. On y a donné par mégarde le nom de Betel à cette noix, & l'arbre qui porte l'Arak a été pris pour celui qui porte le Betel; au lieu que le Betel signifie les feüilles qu'ils machent. Ils roulent fort proprement dans ces feüilles ainsi couvertes de Chinam, un morceau de la noix d'Arak, & en font une boulette d'un pouce de long, & de la grosseur du bout du doigt. Chacun a ici une boëte qui peut tenir une grande quantité de ces boulettes, où ils en ont toûjours un bon nombre de prêtes; car toutes sortes de gens de quelque qualité qu'ils soient, depuis le Prince jusqu'au mendiant, en machent en abondance. Les pauvres gens en portent un sachet plein; mais les Mandarins & les Grands ont des boëtes ovales très-curieuses, faites exprès pour cet usage, qui peuvent bien tenir cinquante ou soixante rouleaux de Betel. Ces boëtes sont fort proprement vernies & dorées, en dedans aussi-bien qu'en dehors, avec un couvercle qu'on ôte pour les ouvrir; & si quelque Etranger va leur rendre visite; sur tout si c'est un Européen, il peut être sûr qu'en autres choses dont on le regalera, il s'y trouvera une boëte de Betel. Le valet qui la porte se tient au côté gauche de l'Etranger, qui se sert de cette main pour ouvrir la boëte, & en tire les noix avec l'autre.

Ce seroit faire un affront que de les prendre, & en general de donner ou de recevoir quelque chose de la main gauche, que l'on n'employe dans toutes les Indes qu'aux usages les plus vils & les plus bas.

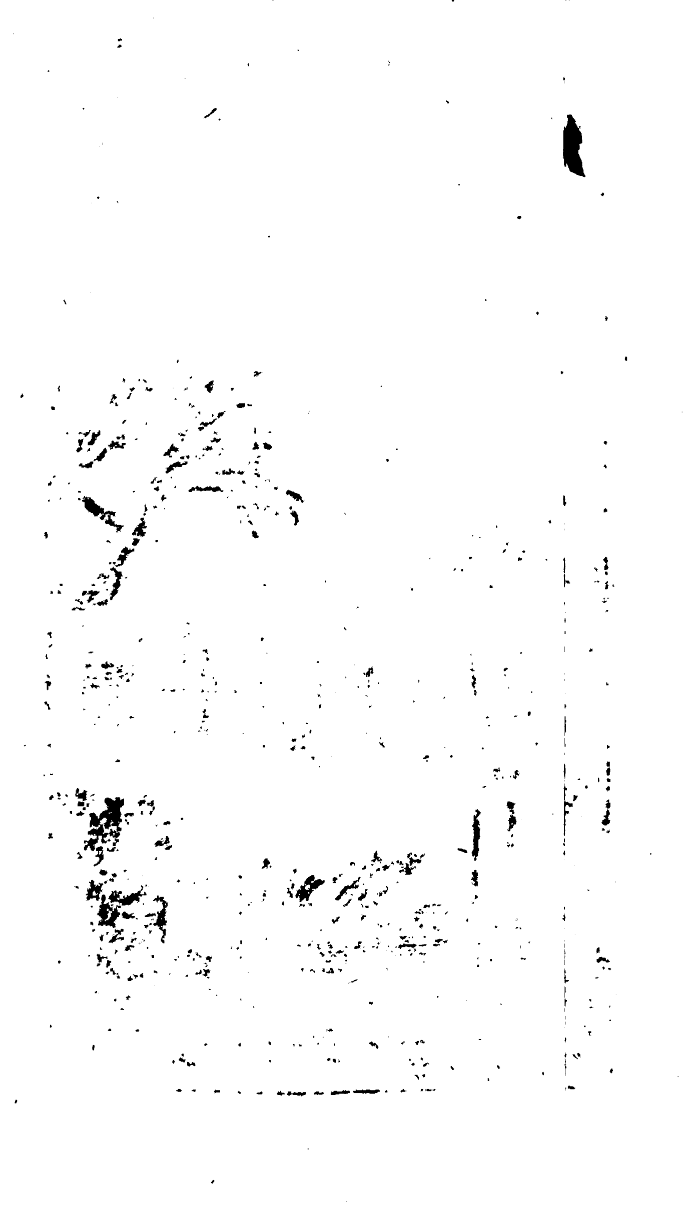
On juge qu'une personne entend bien son monde lors qu'elle louë le goût ou la propreté de ce present, car ils aiment tous d'être flâtez. Vous vous rendez par là extrêmement agreable au Maître de la maison, & vous l'engagez à vous accorder son amitié ; vous pouvez même être sûr qu'il ne manquera pas de vous envoyer dans la suite, tous les deux ou trois jours au matin un de ses domestiques ; pour vous faire compliment de sa part, vous porter un present de Betel, & s'informer de l'état de vôtre santé. Il vous en coûtera une petite gratification qu'il faudra faire au valet, qui raporte de bon cœur à son Maître avec quel plaisir vous avez reçû son present : par ce moyen vous gagnerez de nouveau ses bonnes graces, & il ne manquera pas de vous faire des complimens d'une maniere fort respectueuse, la premiere fois qu'il vous rencontrera.

Je fus invité à une de ces réjoüissances du nouvel an, par une personne de la campagne ; ainsi j'allai à terre de même que plusieurs autres Matelots qu'on avoit invitez à de pareilles Fêtes. Je ne sais pas quel traitement on leur fit, mais celui qu'on me préparoit avoit une si maigre apparence que je me retirai au plus vite. Le plat principal qui ne manque jamais, étoit du ris, que j'ai dit être leur nourriture ordinaire ; outre cela mon ami, afin de me mieux régaler moi & ses autres hôtes, étoit allé pêcher le matin dans un étang, tout proche de sa maison, où il avoit fait une grosse capture de grenoüilles, qu'il aporta avec une joye extrême,

aussi-tôt que j'arrivai dans sa maison. Je fus surpris de lui voir mettre un si grand nombre de ces petits animaux dans une corbeille, & sur ce que je lui demandai ce qu'il en vouloit faire, il me répondit que c'étoit pour manger, mais je ne sai point de quelle maniere il les aprêta. Ses ragoûts ne me parurent pas assez délicats pour m'obliger à dîner avec lui.

L'autre grande Fête qu'ils ont se celebre aprés qu'on a serré la recolte de Mai vers le commencement de Juin. Ils font aussi dans cette Fête des réjoüissances publiques, mais beaucoup plus moindres que celles de la Fête du nouvel an.

Leur Religion est la Payenne, & ils sont de grands Idolâtres. Ils ne laissent pas neanmoins de reconnoître un pouvoir suprême, infini, qui gouverne tout, qui les voit, eux & leurs actions, & qui en prend assez de connoissance pour récompenser les bons & punir les méchans dans un autre monde. Car ils croyent l'immortalité de l'ame; mais l'idée qu'ils ont de la Divinité est fort obscure. Cependant il paroît clairement par les figures qu'ils font pour la representer, qu'ils la croyent exceller en connoissance, en force, en courage, en sagesse, en justice & autres vertus; car quoi que leurs Idoles, qui ont la figure humaine, soient fort differentes les unes des autres, cependant elles representent quelque chose d'extraordinaire, tant par leur posture & leur air, que par la forme de leurs corps ou de leurs membres. Il y en a qui sont extrêmement grasses & corpulentes; & d'autres sont fort maigres. Les unes ont plusieurs yeux, les autres plusieurs mains, & toutes empoignent quelque chose. Leurs regards sont aussi fort differens, & representent en quelque maniere ce qu'on a vou-





Representation des Temples ou Pagode et postures ou ils se mettent pour faire penitence, et pour accomplir lesquelles ils sont fort adonnés.
N.° 1 Thaibout. 2 T

lu imiter en les faiſant, ou bien elles ont quelque choſe dans leurs mains, ou auprés d'elles qui ſert à faire connoître ce que la figure ſignifie. On exprime auſſi pluſieurs paſſions dans leur air; comme l'amour, la haine, la joie, le chagrin, ou la douleur. J'ai oüi dire à un de mes amis qu'il avoit vû une de ces Idoles qui étoit à genoux les feſſes appuyées ſur le gras des jambes, les coudes ſur les genoux, & les deux pouces ſous le menton pour ſoûtenir la tête, qui ſembloit pancher ſur le devant: que ſes yeux triſtes & mornes s'élevoient vers le Ciel; qu'elle étoit ſi maigre, & qu'elle avoit l'air ſi triſte & ſi dolent, qu'elle étoit capable d'exciter la compaſſion de tous ceux qui la regardoient, & qu'il en avoit été lui-même fort touché.

Ils ont auſſi pluſieurs Idoles qui ont la figure de bêtes, comme d'Elephans ou de Chevaux, & je n'en ai vû que de ces deux ſortes. Les Pagodes ou Temples des Idoles, n'ont pas l'éclat ni la magnificence qu'on y voit dans quelques-uns des Royaumes voiſins. Ils ſont bâtis d'ordinaire de bois, & avec cela bas & petits, mais ils ſont preſque tous couverts de tuiles, ſur tout les Pagodes des Villes; mais à la campagne il y en a quelques-unes qui ſont couvertes de paille. Je n'ai vû d'Idoles, d'Elephans, ou de Chevaux, qu'à la campagne, & je n'en ai vû aucune de celles qui ſont dans la ville de Cachao, où j'ai appris qu'elles avoient generalement la forme humaine.

Les figures d'Elephans & de Chevaux que j'ai vûës, étoient les unes & les autres à peu prés de la hauteur d'un bon cheval, chacune étoit placée au milieu d'un petit Temple qui n'étoit juſtement qu'aſſez grand pour les tenir,

& elles avoient la tête du côté de la porte. Il y en a quelquefois une, & quelquefois deux ensemble dans un Temple, qui demeure toûjours ouvert. On trouve aussi de côté & d'autres dans le païs, d'autres bâtimens comme les Pagodes, les Tombeaux, & semblables; mais plus petits que ceux ci, car ils ne passent pas la hauteur d'un homme ; mais je les ai toûjours vûs si bien fermez, qu'il ne m'a pas été possible de voir ce qu'il y avoit dedans.

Il y a plusieurs Prêtres Payens qui apartiennent à ces Pagodes, & on dit que les Loix du païs leur prescrivent un genre de vie tout-à-fait rigide, comme de s'abstenir des femmes, & particulierement de toute sorte de boissons fortes,& de vivres dans la pauvreté. Cependant il ne semble pas qu'ils observent fort exactement ces régles ; mais comme ils ne tirent presque toute leur subsistance que des offrandes qu'on leur fait, & qu'ils sont en grand nombre, ils sont ordinairement fort pauvres. L'offrande qu'on fait au Prêtre consiste pour l'ordinaire en deux ou trois poignées de ris, une boëte de Betel, ou quelqu'autre present de cette nature. Une des choses qui engage le peuple à les aller trouver, c'est pour se faire dire leur bonne fortune, en quoi ils prétendent être fort habiles ; aussi se choquent-ils extrêmement si quelqu'un veut leur contester là-dessus leur science, ou bien disputer sur la verité de leur Religion. Ils demeurent dans de petites maisons qui sont très-peu de chose ; elles sont jointes aux Pagodes, où ils se tiennent toûjours pour offrir les demandes du pauvre peuple, qui s'y rend frequemment pour cet effet. Car ils n'ont point de tems fixé pour faire leurs devotions, & il ne paroît pas qu'ils estiment un jour plus qu'un autre, si vous en exceptez leurs

Fêtes annuelles. On apporte au Prêtre par écrit a demande que l'on veut faire, il la lit tout haut devant l'Idole, & la brûle ensuite dans un encensoir, pendant que le supliant demeure toûjours prosterné par terre.

Je croi que les Mandarins & ceux qui sont riches viennent assez rarement dans les Pagodes; mais ils ont un Clerc qui leur apartient, & qui lit la demande chez eux dans leur court. Il sembleroit par là que les Mandarins ont de meilleurs sentimens que le commun peuple, à l'égard de la Divinité; car il n'y a point dans ces courts-là d'Idoles devant laquelle on fasse cette ceremonie: on se contente de lever les yeux au Ciel. Lors qu'ils font cette demande ils ordonnent que l'on apprête une grande quantité de bonnes viandes, & rassemblent tous leurs Domestiques dans la court où la ceremonie doit se faire. On met ces viandes sur une table, où l'on place aussi deux encensoirs, & alors le Mandarin presente un papier au Clerc, qui le lit à haute voix; il commence par une longue énumeration des biens que Dieu lui a accordez, comme la santé, les richesses, les honneurs, la faveur du Prince, &c. & une longue vie s'il est vieux, & vers la fin il y a une priere à Dieu pour lui demander la continuation de toutes ces faveurs,& qu'il les veüille bien augmenter. Mais ce qu'ils souhaitent sur tout c'est une longue vie & la faveur du Prince, laquelle ils regardent comme la plus grande de toutes les benedictions. Pendant qu'on lit ce papier, le Maître se tient à genoux, & baisse la tête jusqu'à terre. La lecture finie, il prend le papier, & le met avec les joncs qui sont dans l'encensoir, où il se brûle. Ensuite il y jette trois ou quatre petits paquets de papier sacré, qui est extrémement fin & doré, & après qu'il est aussi brûlé, il or-

donne à ses domestiques de manger les viandes qu'on a préparées. Je tiens ceci d'un Anglois qui entendoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit souvent trouvé à une pareille ceremonie. Cette coûtume de brûler du papier est fort en usage parmi les idolâtres de l'Orient, & j'ai remarqué dans mon premier Livre que les Chinois l'avoient pratiquée dans un Sacrifice qu'ils firent à Bencouli.

Les Tonquinois parlent beaucoup du gosier, quoi qu'il y ait plusieurs mots dans leur Langue qui se prononcent entre les dents. J'ai oüi dire qu'elle a beaucoup de rapport avec le Chinois, sur tout avec la Dialecte de Fokien : Et quoi qu'ils prononcent differemment leurs mots, ils ne laissent pas d'entendre leurs écrits de part & d'autre, tant les termes & les caracteres se ressemblent entr'eux. Le langage de la Cour sur tout approche extrêmement du Chinois, parce que les Courtisans sont tous gens de lettres, & qu'ils parlent ainsi avec plus d'élegance & de pureté que les autres; ce qui fait que leur Langue differe beaucoup de celle du vulgaire, qui est fort corrompuë; mais pour ce qui regarde la Langue Malayenne, que le Frere de Monsieur Tavernier assure dans son Histoire de Tonquin être la Langue de la Cour, je n'ai jamais pû apprendre de personne qu'on l'y parle, quoi que je m'en sois informé avec un soin particulier, ainsi je ne saurois être là-dessus de son sentiment; car je n'ai remarqué ni appris que les Tonquinois ayent aucun commerce avec les Malayens, ni avec aucun de leurs voisins, & cependant je ne vois pas par quel autre moyen les Malayens auroient pû aprendre leur Langue. Il n'y a nulle apparence qu'elle y ait été apportée par les conquêtes, le commerce ou la Religion; d'ailleurs ils ne font aucun voyage du

côté

tée de Malacca; mais du côté de la Chine. C'est pourtant d'ordinaire par quelqu'une de ces voies que les hommes aprennent la langue d'une autre Nation. J'avoüe que l'extrême douceur de cette langue pourroit porter quelques personnes à l'apprendre par curiosité; mais les Tonquinois ne sont pas assez curieux pour se donner cette peine-là.

Ils ont des Ecoles pour instruire la jeunesse, & lui donner une bonne éducation. Les caractéres dont ils se servent pour écrire, sont les mêmes que ceux des Chinois, autant que j'en puis juger, & ils écrivent avec un pinceau de poil, tous debout, & sans être assis auprés d'une table comme nous. Ils tiennent leur papier d'une main & écrivent de l'autre, & ils forment leurs caracteres avec beaucoup d'exactitude & de netteté. Ils écrivent les lignes du haut en bas perpendiculairement; ils commencent la premiere ligne à la droite, & continüent ainsi vers la gauche. Aprés qu'ils savent écrire, on les instruit dans les Sciences que leurs Maîtres sont capables de leur enseigner. Ils s'attachent beaucoup aux Mathematiques. Il semble qu'ils entendent un peu de Geometrie & d'Arithmetique, & qu'ils savent mieux l'Astronomie. Ils ont parmi eux des Almanacs; mais je n'ai pû savoir s'ils étoient faits dans Tonquin, ou si on les faisoit venir de la Chine.

Quelques-uns d'eux ont fait des progrés assez considerables dans l'Astronomie depuis que les Jesuites sont venus dans ces païs: ils leur ont apris la revolution des planetes, aussi-bien que la Philosophie naturelle, mais particuliérement la Morale; & lors que les jeunes Etudians sont graduez, on les fait passer par un examen trés-rigoureux. Ils doivent composer quelque chose par maniere d'essai; mais il faut

qu'ils prennent bien garde de n'y rien mettre que du leur, car si on découvre que quelqu'un leur a aidé, ils en sont punis, dégradez, & déclarez incapables de subir jamais un second examen.

Les Tonquinois ont apris plusieurs arts, qui regardent la Méchanique ou le Commerce; de sorte qu'on trouve ici des gens de plusieurs professions; comme des Maréchaux, Charpentiers, Scieurs, Menuisiers, Tourneurs, Tisserans, Tailleurs, Potiers, Peintres, Changeurs, Papetiers, Vernisseurs, Fondeurs de cloches, & autres Artisans. Presque toutes leurs scies sont ajustées sur des chassis, & il y a deux hommes qui les tirent un de chaque côté. Le trafic du change de l'argent est ici une profession fort considerable. Ce sont les femmes qui le font valoir, & elles ont une adresse & une habileté particuliere pour cet emploi. Elles tiennent leurs cabales de nuit, & savent aussi-bien remplir leur caisse, & augmenter leur capital, que le plus fin Actioniste de Londres.

Les Tonquinois ont deux sortes de papier qui est passablement bon. Ils font l'un de soie, & l'autre d'écorce d'arbre. Aprés avoir bien pilé celle-ci dans de grands mortiers, avec des pilons de bois, ils en font d'excellent papier pour écrire.

Les marchandises qu'on vend dans ce Royaume, sont l'or, le musc, la soie cruë, aussi-bien que travaillée, des toiles peintes, plusieurs sortes de drogues, du bois pour la teinture, des ouvrages de vernis, de la vaisselle de terre, du sel, de la graine d'anis, de la graine contre les vers, &c. Il y a beaucoup d'or dans ce païs. Il ressemble à l'or de la Chine; il est aussi pur que celui du Japon, & même beaucoup plus fin. Onze ou douze Tales d'argent,

en valent un d'or. On apelle Tale une somme qui est à peu prés de la valeur d'un * Noble d'Angleterre. Outre la soie cruë qu'on tire de ce Royaume, on y trouve aussi quantité d'étoffes de soie, qu'on fait pour les païs Etrangers; comme celles qu'on nomme Pelangs, Sucs, Hakins, Piniascos, & de la Gaze. Les Pelangs & les Gazes, sont les unes & les autres, ou unies, ou bien à fleurs. Ils font plusieurs autres ouvrages de soie, mais ce sont-là principalement ceux que les Anglois & les Hollandois achetent.

Les ouvrages de Laque qu'on fait ici, ne le cedent à aucuns autres, si ce n'est à ceux du Japon, qu'on regarde comme les meilleurs du monde. Cela vient sans doute de ce que le bois y est beaucoup meilleur qu'à Tonquin; car il ne paroît aucune difference sensible dans la peinture ou dans le vernis. La Laque de Tonquin est une espece de gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des arbres. Le Peuple de la campagne en amasse une si grande quantité, qu'ils en portent tous les jours de pleins tonneaux à vendre au marché de Cachao, sur tout dans la saison de l'ouvrage. Elle est naturellement d'une couleur blanche, & de la consistence de la crême; mais l'air change sa couleur & la fait paroître noirâtre. C'est pourquoi les gens de la campagne qui la portent à la Ville, la couvrent de deux ou trois feuilles de papier, ou d'autre chose, pour la tenir fraiche, & lui conserver sa couleur naturelle. Les cabinets, pupitres, & autres ouvrages qui doivent être vernis, sont faits de bois de sapin ou de pone; mais les Menuisiers de ce païs-là ne sauroient comparer leurs ouvrages

* *Un Noble vaut six Chelins & huit sols.*

avec ceux des Européens, & lors qu'ils mettent le vernis sur ces beaux ouvrages de menuiserie, il leur arrive assez souvent de rompre ou de gâter les pointes, les jointures ou les coins des tiroirs ou layettes des cabinets; outre cela nos meubles different extrêmement des leurs, & c'est ce qui obligea le Capitaine Pool de prendre avec lui dans son second Voyage, un fort habile Menuisier, pour faire des meubles à la mode, afin qu'on pût les y vernir. Il y porta aussi des ais de sapin, qui sont beaucoup meilleurs que le bois de pone de ce païs-là.

On tient que les maisons où l'on travaille la Laque sont trés-mal saines, à cause d'une espéce de poison qu'on dit qu'il y a dans cette gomme, qui monte par les narines jusqu'au cerveau des ouvriers, & leur fait sortir des pustules & des ulceres, quoi que pourtant l'odeur n'en soit pas trop forte, ni desagreable. Ceux qui s'occupent à ces ouvrages n'y sauroient travailler que dans la saison seche, ou lors que les vents du Nord, qui sechent beaucoup, soufflent, parce qu'ils mettent plusieurs couches de Laque l'une sur l'autre, & qu'il faut que la derniere mise soit seche avant qu'on puisse y en mettre une nouvelle. Elle devient noirâtre d'elle-même lors qu'on l'expose à l'air; mais l'huile & les autres ingrediens qu'on y mêle, rehaussent encore sa couleur. Lors que la derniere couche est seche, ils la polissent & la rendent luisante comme un verre. C'est ce qu'ils font principalement en la frotant bien avec la paume de leurs mains. Ils donnent à la Laque la couleur qu'ils veulent, & ils en font de trés-bonne colle, & la meilleure, dit-on, qui se fasse dans le monde. C'est une drogue à bon marché, avec laquelle ils font aussi du vernis, mais il est défendu d'en transporter ailleurs.

On trouve ici de la Terebentine en abondance & à bon marché. Nôtre Capitaine en acheta une quantité considerable pour l'usage du Vaisseau ; & le Charpentier en fit de trés-bonne poix, & s'en servit pour couvrir les fentes aprés qu'on les avoit calfeutrées.

La vaisselle de terre, ou la porcelaine de ce païs est grossiere & d'une couleur grise, ou cendrée ; cependant ils font une grande quantité de tasses qui tiennent demi pinte ou davantage. Elles sont plus larges vers le bord que vers le fond ; de sorte qu'on peut les enchasser l'une dans l'autre. Les Européens en ont vendu dans plusieurs endroits du païs Malayen. C'est ce qui obligea le Capitaine Pool d'en acheter prés de cent mille au premier voyage qu'il fit ici, dans l'esperance de les vendre à Batavia lors qu'il s'en retourneroit ; mais ne trouvant pas à les y vendre, il les porta à Bencouli dans l'isle de Sumatra, où il les vendit à un prix fort avantageux au Gouverneur Bloom, qui en revendit la plus grande partie aux originaires Malayens, & y gagna beaucoup. Il en restoit neanmoins quelque mille dans ce Fort lors que j'y passai, le païs en étant plein jusqu'à en regorger. Le Capitaine Weldon en acheta aussi trente ou quarante mille, & les porta au Fort saint George ; mais je ne sai point de quelle maniere il s'en défit. Les porcelaines de la Chine, qui sont beaucoup plus fines que celles ci, en ont gâté depuis quelque tems la vente en plusieurs endroits. On ne laisse pas neanmoins de les estimer toûjours, & même de les bien vendre à Rakam dans la Baye de Bengale.

Je ne connois pas trop bien les diverses sortes de drogues qu'on achete, & qu'on vend ici ; mais je sai bien qu'on y trouve le Quinquina, la Rubarbe, le Gingembre, le Galingam, &c.

Mais j'ignore si quelques-unes de celles-ci croissent dans ce païs, ou si on les y porte des païs voisins; quoi que pour le gingembre, je croi qu'il y vient. Il y a aussi une autre sorte de fruit qui croît, à ce que l'on dit, sur de petits buissons, & que les Hollandois apellent Anis, à cause qu'il a une senteur & un goût fort comme celui de la graine d'anis. Il n'y a que les Hollandois qui le transportent d'ici à Batavia, où ils le font distiller avec leur Arak, pour lui donner le goût de l'anis. Cette sorte d'Arak n'est pas propre à faire la boisson que les Anglois apellent Punch; aussi ne s'en servent-ils à cet usage que faute d'Arak pur. Cependant on se sert de cet Arak anisé pour en prendre un petit coup sans y mêler autre chose. Les Hollandois sur tout en boivent de longs traits au lieu de Brandevin, quoi qu'il soit extrêmement fort. Il est aussi en vogue & en grande estime dans toutes les Indes Orientales.

Il y a dans ce païs une sorte de bois pour la teinture, assez semblable à celui de Campêche, quoi que je ne sache pas s'il vaut plus ou moins que l'autre. J'ai ouï dire qu'il s'apelle bois de Sappan, & qu'il vient de Siam. Il n'est pas si gros que celui qu'on coupe dans la Baye de Campêche, car le plus gros morceau que j'en aye vû ici, ne passoit pas la grosseur de ma jambe, & presque tous les autres étoient plus petits & tortus. Ils ont plusieurs autres sortes de teintures, mais je n'en sai aucunes particularitez. Ils teignent ici en diverses couleurs, mais j'ai ouï dire qu'elles ne sont pas d'une longue durée. Il y a dans ce païs plusieurs sortes de grands arbres de haute futaye, fort bons pour la bâtisse, mais qui se pourrissent bien-tôt, à ce que l'on dit. Le sapin, & le pone; sont les meilleurs pour faire des mâts. On trouve ici

quantité de graine contre les vers, mais elle ne croît pas dans ce Royaume ; on l'y porte du Royaume de Boutan, ou de la Province de Yunam, limitrophes de ce Royaume, mais qui apartiennent à la Chine. C'est de-là que vient le musc & la rubarbe, & on dit que ces trois choses sont particulieres à Boutan, & à Yunam. Le musc vient dans les testicules des boucs. Les mêmes païs portent aussi de l'or & en fournissent celui-ci, car quelques mines d'or qu'on dise que les Tonquinois ont sur leurs montagnes, ils ne travaillent pourtant pas à le tirer.

Il semble qu'avec de si riches denrées le Peuple devroit être fort opulent ; il est vrai cependant qu'il est pour la plus grande partie fort pauvre, ce qu'on ne trouvera pas étrange si on fait attention au trafic qu'ils peuvent faire. Car ils negocient peu, ou point du tout, pour eux-mêmes sur mer, si ce n'est pour des provisions de bouche ; comme du ris, du poisson, & autres qui se consument dans le païs. Mais le principal commerce de ce païs est soûtenu par les Chinois, Anglois, Hollandois, & autres Marchands Etrangers, lesquels y font leur residence, ou y reviennent tous les ans. Ils en tirent les denrées du païs, & y apottent celles qu'ils savent y être de bon debit. Les marchandises qu'on y entre sont, outre l'argent, du salpêtre, du soulphre, des draps larges d'Angleterre, des ratines, des toiles peintes, du poivre & d'autres épiceries, du plomb, du gros canon, &c. Mais entre les canons les longues couleuvrines sont ici les plus estimées. On vous donne pour ces marchandises de l'argent monnoyé ou d'autres marchandises, selon la convention que vous faites. Mais le païs est si pauvre, comme je l'ai déja dit, que les Mar-

chands ſont obligez d'attendre trois ou quatre mois pour recevoir leurs marchandiſes, après qu'ils l'ont payée, parce qu'on n'occupe les pauvres Ouvriers qu'à l'arrivée des Vaiſſeaux, & qu'alors on les fait travailler avec l'argent qui eſt venu par cette voye. Le Roi achete des canons & quelques pieces de drap large; mais il paye ſi mal, que les Marchands ne ſouhaiteroient pas avoir affaire avec lui s'ils pouvoient l'éviter. Pour ce qui eſt de ceux qui ſe mêlent de trafic, ils ſont ſi juſtes & ſi honnêtes au raport de tout le monde, que j'ai ouï dire à une perſonne qui avoit negocié dix années parmi eux, & qui avoit employé durant ce tems-là pluſieurs milliers de livres ſterling, qu'il n'avoit jamais perdu la valeur de dix livres ſterling avec eux.

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement de Tonquin. Les deux Rois Boüa & Choüa. La revolte des Cochinchinois, & l'origine de la constitution presente des affaires à Tonquin. De la prison de Boüa. De la personne & du gouvernement du Roi Choüa, à present regnant. Les tresors du Roi, ses Elephans & son artillerie. Leur maniere de faire la poudre à Canon. Des Soldats, de leurs armes, occupations, ou emploi, &c. Des forces navales, de leurs belles galeres, & de la maniere dont ils les conduisent. Garde qu'on fait dans les Villes; maniere dont ils exercent la justice, & dont ils punissent pour dettes, & pour toute autre sorte de crimes. Des Mandarins Eunuques; leur avancement & leurs emplois; la maniere dont ils reçoivent le serment de fidelité pour le Roi, qui est de faire avaler un verre de sang de poule, & l'épreuve qu'on fait en Guinée avec des eaux ameres. De la maniere de vivre des Mandarins. Des baguettes dont on se sert dans les repas, & de leur civilité envers les Etrangers.

CE Royaume est une Monarchie absoluë, mais telle qu'il n'y en a point de semblable au monde; car ils ont deux Rois, & chacun est Souverain dans ce qui est particulierement de son ressort. L'un est appellé Boüa, & l'autre Choüa. J'ai ouï dire que ce dernier mot signifie Maître. Le Boüa & ses Ancêtres étoient les seuls Monarques de Tonquin; mais je ne sai s'ils étoient absolument indépendans, ou s'ils n'étoient pas tributaires de la Chine; dont on a crû que Tonquin étoit une Province frontiere, s'il n'en étoit pas une Colonie. Car il y a un

grand raport dans leur langage, leur Religion & leurs coûtumes. Les deux Rois qu'ils ont à present ne sont ni parens, ni alliez, non pas même dans les degrez les plus éloignez. Il ne m'a pas été possible d'aprendre combien de tems leur Gouvernement a continué dans l'état où il se trouve presentement, mais il paroît qu'il a été tel pendant quelques successions. On en raporte diversement l'occasion, mais quelques-uns le font de cette maniere.

Les Boüas ou anciens Rois de Tonquin, étoient autrefois Maîtres de la Cochinchine, & ils tenoient cette Nation soûmise à leur Empire par le moyen d'une Armée de Tonquinois qui y demeuroit continuellement sous la conduite d'un General ou Deputé qui gouvernoit le païs. Lors que la Cochinchine secoüa le joug des Tonquinois, le Roi avoit deux Generaux de ses Troupes, l'un dans la Cochinchine, & l'autre dans Tonquin même. Ces deux Generaux ayant eu entr'eux quelque different, celui qui étoit dans la Cochinchine se revolta contre son Souverain le Roi de Tonquin, & il se servit du pouvoir qu'il avoit là sur l'Armée, pour se faire lui-même déclarer Roi de la Cochinchine. Depuis ce tems-là ces deux Nations ont toûjours été en guerre l'une contre l'autre. Neanmoins depuis quelque tems elles sont l'une & l'autre, plûtôt sur la défensive que sur l'offensive. Le General Tonquinois voyant que celui qui commandoit dans la Cochinchine, avoit si bien réüssi à secoüer le joug du Boüa, voulut aussi faire la même chose; & aprés avoir gagné l'affection de l'Armée, dépoüillé le Roi son maître de toute autorité Royale, il se saisit de sa personne, & s'empara des revenus de la Couronne, en lui laissant neanmoins le titre de Roi, à cause aparemment du

zéle particulier que le peuple avoit pour cette famille. Ainsi le Royaume de Tonquin tomba entierement entre les mains de ce General Tonquinois, & de ses décendans qui portent le titre de Choüa; les Boüas de l'ancienne famille n'ayant que l'ombre de l'autorité dont ils joüissoient auparavant. Le Boüa vit comme un prisonnier d'Etat, dans le vieux Palais, avec ses femmes & ses enfans, & il se divertit à se promener en bâteau sur les étangs, qui sont dans l'enclos des murailles du Palais; mais il ne passe jamais ces bornes-là. Tous les Tonquinois ont une veneration singuliere pour lui, & on diroit que le Choüa est aussi dans les mêmes sentimens; car il ne lui fait aucune violence; mais le traite avec tout le respect imaginable. Le peuple dit qu'ils n'ont d'autre Roi que le Boüa, & ils semblent craindre extrêmement la perte qu'ils feroient s'il venoit à mourir sans laisser un heritier. Toutes les fois que le Choüa se presente devant lui, ce qui arrive deux ou trois fois l'année, il lui fait mille complimens & lui proteste que sa vie est entierement devoüée à son service, & que ce n'est que pour l'obliger qu'il a pris le Gouvernement de tout son Royaume, & il lui donne toûjours la droite. Lors qu'il arrive des Ambassadeurs de l'Empereur de la Chine, ils ne remettent leurs commissions qu'au Boüa, & n'ont d'audience que de lui seul. Mais aprés tout ce manége, il se trouve que le Boua n'a que peu de Domestiques, qu'aucun des Mandarins ne lui fait la Cour, & qu'il n'a point de Gardes. Tout ce qui concerne la Magistrature, l'Armée, la Tresorerie, les Reglemens en matiere de paix ou de guerre, tout cela est à la disposition du Choua. Tous les avancemens se font par son moyen, & le Boua même n'a de Domestiques

que ceux qu'il plaît au Choüa de mettre auprés de lui. Excepté ces Domestiques il n'y a personne qui le puisse voir, & encore moins les Etrangers peuvent-ils obtenir cette permission; aussi n'ai-je rien pû apprendre de sa personne; mais pour ce qui est du Choüa, j'ai sçû que c'étoit un homme lepreux, colere, & d'un trés-méchant naturel. Il vit dans le second Palais, où il a dix ou douze femmes; mais je ne sai pas combien il a d'enfans. Il gouverne ses Sujets avec une autorité absoluë & fort tirannique; car & leurs vies & leurs biens sont à sa disposition. On dit que la Province de Tenchöa appartenoit à ses Ancêtres, qui étoient de grands Mandarins avant cette usurpation. De sorte qu'il semble presentement qu'il ait pour elle une estime toute particuliere. Il y tient son Tresor, qui, à ce qu'on dit, est d'une grande valeur. Ce trésor est enterré dans de grandes citernes, pleines d'eau, & fait exprés pour cet usage, & il y tient une grande quantité de Soldats pour le garder. Les Soldats, aussi-bien que le tresor, sont sous la charge du Gouverneur de la Province, qui est un de ses principaux Eunuques.

Le Choüa est toûjours muni d'une forte Garde autour de son Palais, & il y a de grandes Ecuries pour ses Chevaux & ses Elephants. Les Chevaux sont de la hauteur de treize ou quatorze paumes, & trés-bien tenus. Il y en a deux ou trois cens. On tient les Elephants à part dans de grandes Ecuries, ou chacun a sa place ou son compartiment particulier, avec une personne pour le nourrir & le dresser. Le Roi peut avoir cent cinquante ou deux cens Elephants. On les abreuve & les lave tous les jours dans la riviere.

Il y a quelques-uns de ces Elephants qui sont

fort doux & faciles à gouverner, & d'autres sont plus farouches & plus indociles. Lors qu'un de ceux-ci doit passer par les ruës, quand même ce ne seroit que pour l'abreuver, celui qui le conduit fait battre une espece de tambour devant lui, pour avertir le peuple qu'un Elephant farouche doit passer, & d'abord chacun se retire de la ruë & laisse le passage libre à cet animal, qui ne manqueroit pas de faire du mal à tous ceux qu'il trouveroit en son chemin, sans que ceux qui le conduisent pussent le retenir.

Devant le Palais du Choüa il y a une grande place quarrée, où l'on fait la revûë des Soldats ; à l'un des côtez il y a un siege où les Mandarins se mettent pour voir faire l'exercice aux Soldats, & on voit de l'autre côté un endroit couvert où est tout le canon & la grosse artillerie. Il peut y avoir cinquante ou soixante canons de fer, depuis le fauconneau jusqu'à la demi-couleuvrine ; deux ou trois couleuvrines ou demi-canons, & quelques vieux mortiers de fer qui sont sur des pieces de bois. Les canons sont montez sur leurs affuts, mais ces affuts sont vieux & fort mal faits. Il y a un canon de fonte beaucoup plus gros que le reste, & qu'on supose être de huit ou neuf mille livres pesans. Il est percé en cone, son calibre est d'un pied de diametre, mais il est beaucoup plus étroit vers la culasse. Il est tout-à-fait mal bâti, mais on ne laisse pas de l'estimer beaucoup ici, sans doute parce qu'il y a été fondu, & qu'il est le plus gros qu'ils ayent jamais fait. Il y a dix ou douze ans qu'il a été fondu, & à cause de sa pesanteur, ils ne pouvoient pas venir à bout de le monter, si bien qu'ils furent obligez d'avoir recours aux Anglois pour le faire monter sur son affut, où il est presentement

plûtôt pour servir de parade, que pour être de quelque usage. Mais quoi que ce ne soit qu'une piece fort commune & sans art, neanmoins les Tonquinois entendent trés-bien la fonte des metaux, & ils sont fort habiles à préparer la terre dont ils se servent pour faire les moules.

Ce sont-là tous les gros canons que j'ai vûs, ou que j'ai oui dire qu'il y eût dans le Royaume; & quoi qu'il n'y ait aucun Fort, le Roi ne laisse pas d'avoir toûjours de grosses Troupes sur pied, qu'on fait monter jusqu'au nombre de soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes effectifs. Ils sont presque tout Infanterie, armez d'un sabre & d'un mousquet, dont le canon peut avoir trois pieds & demi ou quatre pieds de long. Le calibre peut être aussi large que la bouche de nos pistolets de selle, ils sont tous à rouët, fort massifs & pesans. Tous les Soldats font eux-mêmes leur poudre. Ils ont de petites machines pour y mêler ensemble tous les ingrediens qui entrent dans sa composition, & ils en font une aussi petite quantité qu'il leur plaît. Ils ne savent pas la grener, ce qui fait qu'elle est toute en morceaux fort inégaux, dont quelques-uns sont de la grosseur du pouce, pendant que d'autres ne sont pas plus gros qu'un pois. Je n'ai jamais vû de poudre bien grenée parmi celle que font toutes les Nations de l'Orient. Les Soldats ont chacun un Cartouche couvert de cuir, où ils mettent leurs charges à la maniere des Pirates des Indes Occidentales. Mais au lieu de les avoir dans du papier, elles sont dans de petits tuyaux de cannes, qui tiennent chacun une charge de poudre, qu'ils vuident dans le canon de leur mousquet; ainsi chacune de ces boites ou cartouches peut passer pour une bandouliere. Ils tiennent leurs armes extrêmement nettes & luisan-

res: pour cet effet chacun a une canne creuse pour couvrir le canon de son mousquet, & pour empêcher que la poussiere ne le gâte lors qu'il est pendu au croc dans la maison. Lors qu'ils marchent à la pluie ils ont aussi une autre canne pour couvrir leurs mousquets. Elle est assez large pour couvrir tout le canon, & trés-bien vernie; de sorte qu'outre son agrément & sa beauté, elle sert encore à conserver le mousquet & le tenir sec.

Lors que les Soldats marchent, ils ont à leur tête un Officier qui conduit les files, & chaque file est de dix hommes; mais j'ai apris d'une personne qui a vû leur marche, qu'ils ne gardent pas leurs rangs lors qu'ils marchent. Les Soldats sont la plûpart de bons hommes, forts, bien faits, & vigoureux; car c'est-là principalement ce qui peut les faire entrer au service du Roi. Il faut aussi qu'ils ayent bon apetit, & c'est ce qui les rend plus recommandables que les autres qualitez dont je viens de parler; du moins un homme ne sauroit être mis sur le pied de Soldat, s'il ne mange beaucoup plus que les autres; c'est par-là qu'on juge de sa force & de sa bonne constitution. Ainsi lors qu'un Soldat veut s'enrôler, on essaye d'abord son apetit sur le ris, qui est la nourriture ordinaire du peuple de ce Royaume, & selon qu'il s'aquite bien ou mal de son devoir dans ce premier essai de sa valeur, on le reçoit au service du Prince, ou on le renvoye. On assure qu'à ces épreuves ils mangent d'ordinaire huit ou neuf mesures de ris, d'une pinte chacune. Ils sont ensuite estimez & avancez à proportion de la maniere dont ils ont officié ce premier jour; & les plus gros mangeurs sont employez sur tout à la garde du Roi, & ils accompagnent presque toûjours sa personne. La Pro-

vince de Ngeam produit les hommes les plus braves & par consequent les plus gros mangeurs. C'est pour cette raison-là que presque tous ceux de cette Province sont employez dans les Troupes. Aprés trente ans de service un Soldat peut avoir son congé, & alors le Village où il a pris naissance, doit envoyer un autre homme pour servir à sa place.

Il n'y a ici que peu de Cavalerie : elle est armée d'un arc & d'une lance, comme les Mores & les Turcs. Les Cavaliers aussi bien que les Fantassins sont fort adroits à se servir de leurs armes, & ils tirent parfaitement bien, tant du mousquet que de l'arc ; car on les exerce souvent à tirer au blanc. Il y a tous les ans par ordre du Roi une partie d'Arquebusiers, & il récompense le meilleur tireur, à qui il donne une jolie casaque, ou un present d'environ mille Cash, comme ils les apellent, ce qui fait à peu prés la valeur d'un écu. Le but est une coupe de terre blanche, placée contre une hauteur, & l'endroit d'où ils tirent en peut être éloigné d'environ quatre-vingt verges. Celui qui casse la premiere coupe obtient la plus belle casaque ; car il y en a d'autres moins jolies & de moindre valeur pour le reste des Soldats, qui ont le bonheur de casser les autres coupes, ou bien on leur donne un Cash à la place. Tout cela se fait aux dépens du Roi, qui encourage beaucoup cet exercice, comme un moyen d'avoir de bons tireurs ; & en effet ils le sont presque tous en general. Ils chargent & tirent avec une promptitude qui passe celle de tous les autres peuples. Ils tirent en un seul tems la baguette, ils versent d'abord la poudre & la bale, & bourrent aussi en un seul tems, ensuite ils retirent la baguette & la remettent en son lieu en deux autres tems. Ils font ces

quatre tems avec beaucoup d'adresse & de promptitude; & lors qu'ils tirent au blanc, ils couchent en joüe, tirent d'abord à la premiere visee, & ils ne laissent pas d'attraper fort juste.

Quoi que le Roi de Tonquin n'ait point de Forts, il tient pourtant une grande quantité de Soldats dans les Villes frontieres de son Royaume, mais sur tout au Sud-Est, pour s'opposer aux Cochinchinois ses mortels ennemis. Et quoi qu'il arrive assez rarement qu'ils en viennent à une bataille rangée, il se fait neanmoins souvent des escarmouches, qui font tenir les Soldats de part & d'autre sur leurs gardes. Quelquefois même il se fait de l'un ou de l'autre côté des irruptions considerables dans le païs de son ennemi, où ils tuënt, saccagent, & emportent tout le butin qu'ils peuvent faire. Le Roi a aussi environ trente mille hommes auprés de sa personne, qu'il loge dans Cachao ou autour, & qui sont prêts de marcher à la moindre occasion. La saison seche est le tems où les Armées se mettent en campagne, ou marchent contre les ennemis; car ils ne sauroient marcher dans ces païs-là durant la saison humide. Lors qu'une Armée marche pour quelque expedition, le General & les autres principaux Officiers montent des Elephants, qui portent sur leurs dos une petite maison, ou si vous voulez un petit Château, bâti d'ais & fort propre. C'est là-dedans que s'asseyent les Generaux, également à couvert du Soleil & de la pluye. Ils n'ont point de pieces d'Artillerie dans leurs Armées. A la place ils font charrier sur le dos des hommes de gros mousquets qui portent jusqu'à quatre onces de bales. Le canon de ces mousquets peut avoir six ou sept pieds de long, & quoi qu'un homme en

puiſſe bien porter un ſur ſon dos, il ne ſauroit neanmoins le tirer comme il fait un mouſquet ordinaire; mais il le place ſur ſon affut, qui fait auſſi la charge d'un autre homme, ainſi ils le menagent entre eux d'eux. L'affut n'eſt autre choſe qu'une piece de bois ronde, épaiſſe d'environ quatre pouces, & longue de ſix ou ſept pieds. Un de ſes bouts eſt ſoûtenu par deux pieds, ou une fourche qui a trois pieds de hauteur, & l'autre bout apuye ſur la terre. Le mouſquet eſt placé au-deſſus entre deux dents de fer qui roulent ſur un pivot, afin de pouvoir tourner le bout du mouſquet du côté que l'on veut. A l'extrémité du canon où eſt la lumiere, il y a une couche aſſez courte que le tireur apuye contre ſon épaule, lors qu'il veut lâcher le coup. On ſe ſert de ces mouſquets pour forcer un paſſage, ou pour tirer d'un côté d'une riviere à l'autre, lors que l'ennemi eſt poſté ſi avantageuſement, qu'il n'y a pas d'autre moyen de le chaſſer. Les deux hommes qui les portent ne ſont guere plus chargez que s'ils portoient un mouſquet ordinaire. Dans les courſes qu'ils font dans les païs ennemis, ils ne portent que peu de bagage, outre leurs armes neceſſaires, leur munition de guerre, & leurs proviſions de bouche; de ſorte que s'il leur arrive d'être mis en deroute, ils prennent auſſi-tôt la fuite ſans aucun embarras. On peut même dire en general que leurs combats ne ſont pas opiniâtres dans ces païs, parce qu'ils ne peuvent pas ſoûtenir long-temps une vigoureuſe attaque.

Outre les Soldats des frontieres & ceux qui ſont auprés du Roi à Cachao, il y en a pluſieurs autres qui font garde en divers endroits du Royaume, ſur tout dans les grands chemins & ſur les rivieres. Ceux-ci foüillent tout

ce qu'on transporte hors du Royaume, pour voir si on ne sort rien de défendu, sur tout des armes, & ils prennent garde qu'on ne fasse point entrer de marchandises de contrebande. Ils reçoivent aussi les droits de la Doüane, & ils ont soin de les faire payer à toutes les marchandises avant que de les laisser passer outre. Ils foüillent donc tous les Voyageurs, & les examinent avec beaucoup de severité, & si on saisit quelques personnes sur un simple soupçon, on les traite fort rigoureusement, jusqu'à ce qu'elles ayent donné de bonnes preuves de leur innocence. De sorte qu'aucun homme mal affectionné pour le Gouvernement, & rebelle au Prince, ne sauroit faire quatre pas sans être découvert ; & c'est ce qui affermit beaucoup l'autorité du Roi, & qui le met à l'abri d'une revolution.

Les forces Navales du Roi ne consistent qu'en une espece de Galeres plates, & qui semblent plûtôt faites pour servir d'ornement & de parade, que de machines de guerre, si ce n'est peut-être pour transporter les Soldats d'un endroit à un autre. Ces bâtimens ont cinquante, soixante, ou soixante-dix pieds de long, & environ dix ou douze de large dans le milieu. Les deux bouts ont à peu prés cette hauteur-là hors de l'eau, sur tout le derriere ou la poupe ; mais le corps ou le milieu n'a pas plus de deux pieds & demi au-dessus de l'eau, & c'est par-là qu'on y entre ou que l'on en sort. Depuis cet endroit-là jusques aux deux bouts, ils s'elevent insensiblement & avec beaucoup d'artifice à une hauteur considerable ; de sorte que toute la fabrique en paroît fort jolie & fort bien faite lors qu'on les fait voguer. La tête ou la prouë n'est pas tout-à-fait si haute que la poupe, & l'on ne fait pas non plus une si gran-

de dépense pour l'orner. Car quoi que la sculpture & la peinture n'y manquent pas, cependant l'ouvrage n'en est pas comparable à celui de la poupe, où il y a toute sorte de sculpture, & qui est vernie & bien dorée. La place où se met le Capitaine est sur la poupe; elle est fort proprement couverte pour le défendre du Soleil ou de la pluye; & comme c'est l'endroit le plus élevé du bâtiment, il ressemble à un petit Trône, sur tout celui de la Galere du General. Celle-ci est beaucoup plus magnifique que les autres, quoi qu'elles soient toutes construites à peu prés de la même maniere. Elle est couverte depuis la poupe jusqu'au milieu, d'une toile assez commune, pour garantir les hommes & les armes de la pluye dans la saison humide, & de l'extrême ardeur du Soleil dans la seche. Vers le milieu il y a des apostis de chaque côté pour y mettre les rames, & un simple tillac tout uni, où les rameurs se tiennent auprés de leur attirail. Chaque Galere porte un petit canon de bronze, de la grosseur d'un fauconneau, ou d'une couleuvrine; qui est planté sur l'avant, & passe à travers un sabord qu'il y a dans le capion de prouë. Elles ont aussi un petit mât avec une voile de natte, & voguent avec seize, vingt, ou vingt-quatre rames.

Les Soldats sont toûjours ceux qui rament. Ils sont tout nuds, excepté qu'ils portent une piece de drap noir, un peu étroite, en guise de ceinture, qu'ils passent entre les cuisses, aprés qu'elle a fait le tour du corps, & la rejoignent par derriere. Chacun se tient debout derriere sa rame, qui est posée sur le bord dans une entaillure, & il la pousse en avant avec beaucoup de force. Ils plongent tous à la fois leurs rames dans l'eau, & afin qu'ils aillent ainsi de concert entr'eux, il y a un homme qui bat la

mesure sur un petit jonc, ou espece de tambour avec chaque coup de rame. Alors les rameurs repoussent tous ensemble par un certain bruit sourd qui vient du fond du gosier, frapent un coup de pied sur le tillac, & plongent en même-tems leurs rames dans l'eau. C'est ainsi que le tambour & les rameurs se répondent alternativement; ce qui produit un son mâle, & fort agreable pour ceux qui s'en tiennent un peu éloignez sur l'eau ou sur le rivage.

Ces bâtimens ne prennent que deux pieds & demi d'eau. Ils ne peuvent servir que sur les rivieres ou le long des côtes de la mer, & encore faut-il qu'il fasse fort beau tems. Ils sont d'une plus grande utilité dans les rivieres larges, auprés de la mer, où ils peuvent profiter de la marée. Car quoi qu'ils voguent assez vite lors qu'ils sont legerement chargez, neanmoins lors qu'ils ont soixante, quatre-vingt, ou cent hommes sur leur bord, comme il arrive quelquefois, ils ne peuvent aller qu'avec peine contre le fil de l'eau. Cependant quand le besoin le requiert, il faut que les rameurs fassent de longues traites contre le courant, quoi qu'ils ne puissent en venir à bout qu'avec bien du travail.

Les Soldats qui sont dans ces bâtimens, sont armez d'arcs, d'épées & de lances, & lors qu'on en commande un bon nombre pour faire quelque expedition, on les divisent en escouades. Ils sont distinguez par leurs drapeaux, qui sont de differentes couleurs, ce qui parut dans une expedition qui se fit dans le tems que nous y étions; car c'est ainsi qu'ils marcherent vers le haut de la riviere, contre quelques-uns de leurs voisins du côté du Nord. On envoya environ soixante de ces Galeres qui monterent la riviere, & il y avoit depuis seize jus-

qu'à quarante Soldats bien armez dans chacune. Leur General qui s'apelloit Ungée Comey, étoit un grand Mandarin, le même que le Roi avoit établi pour examiner le commerce de nôtre Nation, & qu'il avoit fait Directeur ou Protecteur du Comptoir des Anglois, qui en parloient comme d'une personne extrémement genereuse. Il y avoit encore deux principaux Officiers sous lui, chacun dans son bâtiment particulier. Ces trois avoient des pavillons pour les distinguer; le premier étoit jaune, le second bleu, & le troisiéme rouge ou vert. Ils partirent de Cachao, pour aller du côté des montagnes, mais ils ne revinrent point pendant que nous étions-là. Je sçûs neanmoins aprés en être parti, que cette expedition n'avoit abouti à rien, & que le General Ungée Comey n'étoit plus dans les bonnes graces du Roi.

Lors que les Galeres ne servent pas actuellement, on les pousse à terre, & on les enferme dans des maisons qui sont bâties exprés pour cela. On les y met debout sur la carene, on les nettoye bien, & elles y sont tenuës propres & seches. Ces maisons sont éloignées de cinquante ou soixante pas du bord de la riviere, & lors qu'ils y veulent mener les Galeres, ils passent une grosse corde tout autour de la poupe, & la tendent le long de chaque côté vers la prouë. Alors trois ou quatre cens hommes prêts avec la corde à la main n'attendent que le signal, lequel n'est pas plûtôt donné par le son d'un jonc, qu'ils commencent à tirer de toute leur force, & qu'en faisant un grand bruit d'une voix perçante & aiguë, ils la traînent dans un moment au lieu où elle doit être mise à couvert. C'est aussi là l'ouvrage des Soldats, qui aprés avoir ainsi enfermé toutes leurs Gale-

ſes, retournent à leur premier ſervice. On employe auſſi quelques Soldats à faire garde pour la ſûreté des particuliers, auſſi-bien que pour les affaires du Roi, & on remarque que les Tonquinois donnent de fort bons ordres la nuit dans toutes les Villes & Villages; mais en particulier dans les grandes Villes, & ſur tout à Cachao. Il y a un gros corps de Garde dans chaque ruë, tant pour conſerver la tranquilité, que pour prévenir les deſordres. Ces gens-là ſont armez de longs bâtons, & ils ſe tiennent dans la ruë auprés de la maiſon où eſt le Corps-de-garde, pour examiner tous ceux qui paſſent la nuit. Il y a auſſi une corde à la hauteur de la poitrine, qui croiſe la ruë, & perſonne ne ſauroit paſſer cet endroit-là qu'il ne ſoit queſtionné, à moins qu'il ne veuille riſquer de ſe faire roüer de coups par le Guet. Ils ſavent manier leurs armes avec tant d'adreſſe, que s'ils ont deſſein de faire du mal, ils caſſeront une jambe ou une cuiſſe le plus adroitement du monde; car c'eſt là ſur tout qu'ils donnent. Il y a d'ailleurs des ceps tout auprés de chaque corps de Garde, pour y mettre les vagabonds qui raudent la nuit. Mais pour une petite piece d'argent on peut paſſer le plus aiſément du monde, & ce ne ſont ordinairement que les pauvres gens qui y ſont arrêtez. Ces Gardes ſont des Soldats; mais ils appartiennent au Gouverneur, ou à quelque autre perſonne d'autorité, qui n'écoute jamais les plaintes qu'on pourroit faire contre eux, quelques juſtes qu'elles ſoient. C'eſt pourquoi ils mettent aux ceps ceux qu'il leur plaît, & les conduiſent le matin devant le Magiſtrat, qui condamne ordinairement les priſonniers à quelque amende, & qu'elle ſoit groſſe ou petite, il en a toûjours ſa part. Perſonne n'oſeroit

se plaindre qu'on lui a fait tort, lors qu'on l'a traité de cette maniere, sur tout dans un cas comme celui-ci, quoi que sa cause fut la meilleure qui se puisse. Ainsi le pauvre peuple n'a pas moins besoin de s'armer de patience dans cè païs-ci, que dans aucun autre endroit du monde.

Mais malgré tous ces abus, ils observent une coûtume dans l'administration de la justice, qui est assez plaisante. Car lors qu'il arrive une querelle, ou une dispute entre des personnes de la plus basse condition, & qu'ils ne peuvent pas s'accorder sans aller devant le Magistrat, celui-ci ayant égard à leur pauvreté, n'impose aucune grosse amende sur l'agresseur; mais il lui ordonne pour peine de régaler la personne qu'il a offensée, d'un grand pot de terre plein d'Arack, d'une volaille ou d'un petit cochon qui ne tette plus, afin que faisant ainsi bonne chere ensemble, ils puissent noyer toute leur animosité dans cette excellente liqueur, & renoüer leur ancienne amitié.

Mais si c'est un different qui vienne de quelque dette, ils s'y prennent de differentes manieres. Souvent on ordonne aux debiteurs de se rendre prisonniers dans la maison de leurs creanciers, où ils sont bien batus, ou on leur attache une piece de bois aux jambes pour les empêcher de se sauver. Ces malheureux prisonniers ne mangent que du ris, & ne boivent que de l'eau, & ils se trouvent avec cela exposez aux insultes & aux avanies de leurs inexorables creanciers, jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait à la dette. Les peines qu'ils infligent aux criminels, & quelquefois mêmes à d'autres, sont trés-rigoureuses. Les uns sont chargez de chaînes de fer, attachées à leurs jambes avec un gros morceau de bois, tel que celui qu'on met

met aux débiteurs, dont nous venons de parler. D'autres ont leur coû enfermé entre deux grosses planches faites comme un pilori, mais dont on peut soûtenir le poids, & manier même; aussi les portent-ils par tout où ils vont, & lors même qu'ils veulent aller reposer ils sont forcez de coucher & de dormir comme ils peuvent en cet état.

Ils ont une autre sorte d'instrumens pour punir les criminels, assez semblable à celui-ci, lequel ils apellent Gongo. Il est fait aussi pour porter autour du coû; mais il a la figure d'une échelle. Ses côtez sont composez de deux grosses cannes, longues de dix ou douze pieds, avec plusieurs bâtons ronds, tels que sont ceux des échelles, qui servent à tenir les côtez separez l'un de l'autre, mais ils sont beaucoup plus courts que les échelons ordinaires; car les deux grosses cannes ne sont éloignées l'une de l'autre qu'autant qu'il faut pour l'espace du coû, & les deux bâtons du milieu ont entr'eux la même distance à chaque côté du coû; de sorte qu'ils forment ainsi un petit quarré, par où il semble que cet homme porte une échelle sur ses épaules, & qu'il á la tête entre les échelons. Encore ne seroit-ce pas une affaire si on pouvoir être liberé de ce joug dans six, neuf, ou douze heures, mais de les porter un, deux, ou trois mois, ou même davantage, comme j'ai apris qu'ils font quelquefois, cela me paroît un châtiment fort severe. Cependant c'est une espece de consolation pour quelques-uns de ces malheureux, d'avoir la liberté de sortir & d'aller où ils veulent; car d'autres portent ce joug, & avec cela ils sont retenus prisonniers. Pour ceux qu'on enferme dans les prisons publiques, ils y sont plus mal-traitez qu'un chien ne sauroit l'être, puis qu'on les fait presque

mourir de faim, & que par dessus le marché on les rosse de coups.

Ils ont une sorte de châtiment particulier pour ceux qui sont soupçonnez d'incendie, ou que l'on croit avoir donné occasion au feu par leur negligence. Le Maître de la premiere maison où prend le feu, ne sauroit guere se justifier du soupçon d'en être la cause, ni par consequent échaper à la severité des Loix. La peine que l'on inflige en pareil cas, est de faire asseoir le criminel dans une chaise haute de douze ou quatorze pieds, tête nuë, & de l'exposer ainsi trois jours consecutifs à la plus cuisante ardeur du Soleil, & pour comble de disgrace, cette chaise est placée devant l'endroit où sa maison étoit bâtie.

Les autres moindres crimes sont punis à coups de cannes; ce que nous apellons bâtonner. On fait mettre le criminel ventre à terre, & chausses bas, dans cette posture un vigoureux compagnon lui donne de bons coups sur le derriere, avec une canne fenduë, large de quatre doigts, & longue de cinq pieds. Le nombre des coups est plus ou moins grand à proportion de la nature du crime, ou selon qu'il a plu au Magistrat de l'ordonner. Mais l'argent peut gagner les bonnes graces de l'executeur, qui sait fort bien moderer ses coups lors qu'on lui a fait quelque generosité par avance. Sans cela ses coups sont si pesans, que le pauvre criminel court risque d'en demeurer estropié un mois ou deux. Aprés qu'un homme a souffert quelqu'un de ces châtimens, il ne sauroit obtenir aucune faveur ni aucun emploi du public.

Ils n'ont point de Cours de Justice; mais chaque Magistrat particulier donne ses commissions pour se saisir des criminels, & d'a-

bord qu'on les a pris, il les examine, & comme la ſentence qu'ils prononcent eſt finale & ſans apel ; auſſi n'eſt-elle pas plûtôt paſſée qu'elle s'execute ſans differer plus long-tems. On punit ordinairement les crimes capitaux en tranchant la tête. Le criminel eſt d'abord conduit de la maiſon du Magiſtrat dans la ſienne propre ; car il n'y a point ici de lieu public deſtiné aux executions, mais on punit le criminel auprés de ſa maiſon, ou dans l'endroit où il avoit commis le crime. On l'y fait aſſeoir à terre, le corps droit & les jambes étenduës. L'Executeur muni d'une large épée à deux tranchans, lui en donne du revers ſur la nuque, & lui fait ſauter la tête d'un ſeul coup : Elle tombe d'ordinaire ſur les genoux du patient, & le corps ſe renverſe ſur le dos.

Le larcin n'eſt pas ſenſé un crime digne de mort ; on ſe contente de le punir en coupant quelque membre, ou quelque partie d'un membre, à proportion de la grandeur de la faute. Car quelquefois on ne coupe que la jointure d'un doigt, pour d'autres crimes on coupe un doigt entier ou plus d'un, & enfin pour d'autres toute la main.

Les Magiſtrats & les autres Grands du Royaume ſont appellez Mandarins. La plûpart de ceux-ci qui ſervent le Roi, ſont Eunuques ; & non-ſeulement ils ſont mutilez, mais on leur coupe tout. J'ai oüi dire que ces derniers ſont fort ſavans à leur maniere, ſur tout dans les Loix du païs. Ils s'élevent par leur merite, ou par la faveur, d'un degré à un autre, tant ceux qui ſont employez dans les affaires civiles que ceux qui le ſont dans celles de la guerre ; & il y a peu de poſtes conſiderables, ſoit par la dignité ou le profit qui tombent en d'autres mains que les leurs. Perſonne ne ſauroit fre-

quenter le Palais Royal sans en avoir la permission de ces Eunuques Mandarins ; & c'est pour cette raison qu'ayant un libre accès auprés du Roi, & pouvant en éloigner ceux qu'ils veulent, ils reservent pour eux-mêmes toute sa faveur. Quelques-uns des autres Mandarins en sont si outrez, que soit par envie ou mécontentement, ils en sechent, comme on dit, de chagrin, même jusqu'à en mourir. Sur quoi on m'a fait l'histoire d'un qui s'appelloit Ungee Thuanding : Ungee semble être un titre d'honneur parmi eux. C'étoit un homme fort habile dans les Loix, grand politique, & d'une humeur fiere & ambitieuse. Il cherçha tous les moyens imaginables pour s'avancer, mais il n'en pût jamais venir à bout, parce qu'il n'étoit pas Eunuque. Il enrageoit de voir élever ses inferieurs ; mais lors qu'il s'aperçût qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir de sa vie aux premieres dignitez, à moins que de lever cét obstacle qui lui en fermoit l'entrée, un jour tout transporté de rage & de fureur, il prit un couteau bien afilé, & se qualifia dans toutes les formes. Il avoit une femme & six enfans, qui craignoient tous extrêmement pour sa vie ; mais pour lui, quelque triste que fut l'état où il se trouvoit, il n'en fut point du tout ébranlé. Aprés cela le Roi l'avança, & il vivoit encore sur le pied de grand Mandarin, lors que j'étois dans le païs. D'ailleurs il avoit soin de l'Arcenac, en qualité de grand Maître de l'Artillerie.

Il y avoit aussi un autre Mandarin, appellé Ungee Hane, qui se voyant exposé au mepris & aux insultes des Eunuques, fut obligé de le devenir lui-même, pour aller du pair avec eux. Ce Gentilhomme étoit Seigneur d'un ou de deux Villages, où lui & ses fermiers se trou-

voient souvent exposez aux avanies de ces Eunuques fiers & hautains ; de sorte qu'aprés avoir soufert quelque teins leurs mauvais tours, & vû que cela ne finissoit point, il convint avec un habile Operateur pour se faire mutiler ; car il y en a plusieurs dans ce païs qui font profession de cet art, & qui y sont si experts qu'ils entreprendront de mutiler un homme, quel âge qu'il ait, pourvû qu'il leur donne autant de mille cash qu'il a d'années. On dit qu'ils endorment premierement le patient ; mais je ne saurois dire combien ils demeurent à le guerir, aprés avoir fait l'operation. Je n'ai oüi parler que de trois Mandarins qui eussent des emplois considerables dans le Gouvernement, sans être Eunuques. L'un étoit Gouverneur de la Province de l'Est, dont la fille étoit mariée à un Prince de la famille Royale : Les deux autres qui étoient Gouverneurs de Cachao, étoient aussi mariez, & avoient des enfans, dont l'un avoit épousé la fille du Roi. Tous les Mandarins gouvernent avec une autorité absoluë dans leurs départemens, quoi que dans une grande soûmission pour le Roi, qui est absolu sur eux, comme ils le sont sur le peuple.

Ces Mandarins Eunuques vivent avec beaucoup de magnificence. Plusieurs d'entr'eux ont le commandement de la Milice, & ils ont des Gardes dans leurs maisons, y ayant un certain nombre de soldats choisis pour la garde de chaque Mandarin selon sa qualité. Ils sont en general avares jusques à l'excés, & fort malins. Quelques-uns sont Gouverneurs des Provinces ; mais tous sont élevez dans des postes considerables, & fort lucratifs.

Les Mandarins reçoivent une fois tous les ans le serment de fidélité pour le Roi, de tous les principaux Officiers qui sont au-dessous

d'eux. Cela se fait en grande ceremonie : Ils coupent la gorge à une poule, & en laissent couler le sang dans un bassin d'Arack. On donne ensuite à boire un trait de ce breuvage à tous les assistans, aprés qu'ils ont déclaré en public leur sincerité & leur attachement au service du Roi. Ceci est regardé comme l'engagement le plus solemnel qu'un homme puisse faire. Cette maniere de donner à boire un breuvage solemnel, se pratique aussi dans les autres païs en diverses occasions, particulierement sur les côtes d'or de la Guinée, où lors qu'un homme ou une femme est accusé d'avoir commis un crime de quelque nature qu'il soit; mais en particulier l'adultere, & qu'on ne le sauroit prouver d'une maniere évidente, le Fetissero ou Prêtre décide le procés, en donnant un peu d'eau amere à la personne accusée. Et si elle refuse de la prendre, elle est dés-là censée coupable, sans aucune autre preuve; mais si elle la prend, on dit que si cette personne est coupable, cette eau lui enfle d'abord le ventre jusqu'à ce qu'elle creve; mais que si elle est innocente, elle n'en reçoit aucun mal. Je ne sai pas de quel artifice se sert le Fetissero pour composer cette eau; mais il est constant que cette sorte d'épreuve est extrêmement en usage parmi eux; & il semble que c'est un reste de l'ancienne coûtume qu'avoient les Juifs, d'éprouver par les eaux de jalousie, dont il est parlé dans le Livre des Nombres, Chapitre cinquiéme. Je ne saurois bien dire si l'évenement qui suit cette épreuve est semblable à celui qui arrivoit parmi les Juifs; mais il semble qu'ils en sont fortement persuadez, & la personne coupable est pour l'ordinaire si épouvantée lors qu'on la méne faire cette épreuve, qu'elle choisit le plus souvent de soufrir plûtôt la peine établie dans la

païs, qui est d'être venduë aux Européens pour esclave. Ce breuvage est apellé l'eau amere, &c. on la donne pour épreuve sur le moindre soupçon, même pour quelque petite offense. Je tiens ceci de diverses personnes qui ont été dans la Guinée, & entr'autres de Monsieur Canbi.

Mais pour revenir aux Eunuques Mandarins, quoi qu'ils soient de cruels ennemis à l'égard de ceux pour qui ils ont de l'aversion, ils sont d'un autre côté extrêmement bons pour leurs amis, & fort complaisans envers ceux qui leur rendent visite, qu'ils soient Etrangers ou non, & ils les regalent même souvent. Ils aiment avec passion qu'on les visite, & ils s'en tiennent fort honorez. Lors qu'ils traitent quelqu'un, ils sont ravis de le voir boire & manger avec bon apetit, parce qu'ils comptent que c'est un effet de l'amour & de la tendresse qu'ils ont pour eux. Il faut avouër qu'en general les Tonquinois sont fort honnêtes envers ceux qui les visitent, & qu'ils leur font la meilleure chere qu'ils peuvent.

Dans leurs repas ordinaires aussi-bien qu'extraordinaires, ils se servent au lieu de fourchettes ou de cuilliers, de deux petites baguettes de bois rondes, à peu prés de la longueur & de la grosseur d'une pipe. Ils les tiennent toutes deux à leur main droite, l'une entre le premier doigt & le pouce, & l'autre entre le doigt du milieu & le premier doigt, comme nos enfans tiennent leurs cliquêtes. Ils s'en servent avec une adresse admirable, & prennent avec cela le plus petit grain de ris: Ce seroit une incivilité parmi eux de toucher la viande avec les doigts lors qu'elle est aprêtée; & quoi qu'un Etranger qui n'est pas accoûtumé à ces baguettes ait d'abord assez de peine à s'en servir,

neanmoins un peu d'usage l'y fait bien-tôt, & les personnes qui demeurent ici doivent l'aprendre, aussi-bien que les autres coûtumes innocentes du païs, afin que leur compagnie devienne par-là plus agreable aux naturels. Tous les Tonquinois ont quantité de ces baguettes chez eux, tant pour leur propre usage, que pour celui des Etrangers, qu'ils invitent à manger. On n'a pas moins de soin ici de les mettre sur la table, qu'on en a en Angleterre d'y servir des couteaux, des fourchettes & des cuilliers; & une personne qui ne sait pas se servir proprement de ces baguettes, ne peut que faire une sotte figure à leur table. Les plus riches, & sur tout les Mandarins, ont les leurs garnies d'argent. Les Chinois s'en servent aussi, & les Matelots Anglois les appellent Chopsticks, c'est-à-dire, lardoires de morceaux. Lors que les Eunuques Mandarins viennent à mourir, toutes leurs richesses apartiennent au Roi, qui en qualité d'heritier, se saisit d'abord de tous leurs biens, & amasse par là de grandes richesses. Car il n'y a que trés-peu d'argent dans le Royaume, au-delà de celui qui tombe entre les griffes de ces Vautours. C'est peut-être un des motifs qui porte le Roi à n'avancer guere d'autres personnes qu'eux; & ce sont en éfet autant d'éponges qui s'emplissent pour lui. Et quoi qu'on ait voulu dire de leur amour pour la justice, je n'ai jamais pû aprendre qu'ils meritent cet éloge; au contraire il est sûr que par leurs extorsions & leurs injustices, ils rüinent le commerce, & apauvrissent un Royaume qui sans cela seroit trés-florissant. Enfin tout Eunuques que sont ces Mandarins, ils ne laissent pas d'être aussi amoureux du beau Sexe que les autres hommes, & ils ne sauroient se passer de la compagnie des femmes; aussi entretiennent-ils

tous plusieurs jeunes & jolies filles pour badiner & passer le tems avec elles. Ils aiment aussi que les Etrangers leur fassent la Cour, & les prient de leur donner une Maîtresse. Rien ne sauroit les obliger plus fortement que de leur faire une demande de cette nature; & le Mandarin à qui on s'adresse pour cela ne manque point de procurer une jeune Demoiselle à son ami, quand ce ne seroit que pour une ou deux nuits, ou bien pour quatre ou cinq mois. Il arrive même qu'il prend un soin tout particulier des deux personnes qu'il a ainsi mises ensemble, & qu'il s'interesse beaucoup dans leurs affaires; car ce vilain emploi passe ici pour fort honnête & fort honorable. Cependant les maisons publiques de débauche, quoi qu'en fort grand nombre dans le païs, sont generalement regardées comme quelque chose d'infame & de scandaleux.

CHAPITRE V.

On envoye de Cachao quelques Barques à Tenan, pour chercher du ris. Rencontre de quelques personnes qu'on prend pour des Pirates. Cash sorte de monnoye : Huitres à perles. Second Voyage de l'Auteur à Cachao. Des Pagodes, des Festins & Tours mortuaires qu'il rencontra en chemin. Evêques & Missionnaires François établis à Hean. Leur maison ; l'acueil qu'ils firent à l'Auteur, & l'entretien qu'il eut avec un de leurs Prêtres. L'état de leur Mission & celui du Christianisme dans ces païs Idolâtres. L'Auteur fait de la poudre à canon. Il va de Hean à Cachao, & aprés y avoir sejourné quelque tems, il retourne aux Vaisseaux. Des profits que pourroit faire la Compagnie Angloise dans ces païs-là. Départ de l'Auteur de Tonquin.

J'Ai déja parlé de la premiere fois que je montai la riviere pour aller à Cachao, & j'ai remarqué que peu de jours aprés je m'en étois retourné à nôtre bord. J'y demeurai pendant fort long-tems, & presque toûjours malade; mais je ne l'étois pas d'une telle maniere que je ne prisse trés-souvent un bateau pour aller à terre, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Je tâchai par ce moyen de connoître le païs le mieux qu'il me fut possible, & j'ai ajoûté à mes propres observations celles de nos Marchands qui resident ici, & d'autres personnes judicieuses & dignes de foi.

Pendant cet intervalle, & à l'occasion de la cherté du ris à Cachao qui duroit depuis quelque tems, nos Marchands & les Naturels du païs se joignirent ensemble pour équiper une

flote de petits Vaiſſeaux & aller chercher du ris dans les Provinces voiſines, tant pour leur propre uſage que pour en fournir les Marchez. Un Vaiſſeau n'y va jamais ſeul à cauſe des Pirates qui infectent les côtes avec leurs Canots, & qui ſe retirent entre pluſieurs petites Iſles ſituées à la pointe de la Province de l'Eſt, & voiſines de celles de Tenan, où ces Marchands devoient aller.

Le Capitaine Weldon, qui étoit un des intereſſez dans cette expedition, loüa un Vaiſſeau & des Matelots des Tonquinois; mais il mit deſſus quelques-uns de ſes gens pour ſervir de garde, & j'aurois bien voulu être de la partie, ſi je n'avois pas été indiſpoſé. Monſieur Ludford qui avoit demeuré quelque tems à Cachao avant nôtre arrivée, étoit auſſi du nombre des intereſſez; & il voulut aller lui-même dans la Barque qu'il avoit loüée. Mais quoi que le Capitaine Weldon reſtât à la Ville, il eut pourtant le ſoin d'obtenir une commiſſion du Gouverneur de la Province de l'Eſt pour ſon Vaiſſeau. On avoit mis dans la commiſſion, qu'il y auroit ſur ſon bâtiment des armes à feu & autres, que ſes gens ſeroient obligez de reſiſter à tous ceux qui voudroient les attaquer, ou aucun des autres Vaiſſeaux qui alloient de conſerve avec le leur, & qu'ils pourroient tuër & détruire tous les Pirates qu'ils rencontreroient. La route qu'on tient pour aller à Tenan, eſt preſque par tout entre deux terres; on paſſe au travers de petits Golphes & de canaux étroits entre ces Iſles dont je viens de parler, qui ſont ſi prés de terre, en ſi grand nombre, & avec cela ſi ſerrées les unes auprés des autres à l'Eſt de la Baye où elles ſont ſituées, qu'elles paroiſſent être une partie du Continent lors qu'on eſt en Mer à une petite

distance. Ce petit Archipel est sous la jurisdiction du Gouverneur de la Province de l'Est, qui étoit un des plus grands Seigneurs de la Cour de Tonquin, & c'est de lui que le Capitaine Weldon tenoit la commission. Lors que la flote arriva en cet endroit, quelques personnes en sortirent, & on conclut d'abord que ce devoient être les Pirates qui venoient se saisir de leur proie, comme cela étoit arrivé en d'autres occasions. Ces gens-là s'attaquent toûjours aux Vaisseaux qui vont prendre leur charge, parce qu'alors ils ont tous de l'argent pour l'acheter; au lieu qu'à leur retour ils ne trouveroient que du ris, dont ils ne se soucient guere. Dans cette rencontre le Pilote Hollandois du Capitaine Weldon, qui étoit le principal de ceux qu'il avoit envoyez dans sa Barque, se trouva sur le Vaisseau de Monsieur Ludford. Quand donc ces prétendus Pirates s'avancerent, Monsieur Ludford & lui firent si bien ramer les Matelots pour les joindre, qu'ils s'en virent bien-tôt à portée, & tirerent dessus. Ces gens-là, qui ne s'attendoient pas à une pareille reception, (car les Tonquinois n'ont d'armes à feu que dans les Galeres du Roi,) jugerent qu'il étoit à propos de chercher leur sûreté dans la fuite; mais Monsieur Ludford les poursuivit si vivement, qu'à la fin ils se rendirent à sa discretion, aprés avoir perdu un homme dans le combat. Monsieur Ludford tout plein de joye d'avoir si heureusement réüssi, mit les prisonniers en sûreté, & tâcha de gagner au plûtôt la premiere Ville qui étoit en son chemin sur la côte, où il délivra les prisonniers aux Magistrats, aprés avoir donné une ample relation de ce qu'il venoit de faire. Il s'attendoit à être récompensé de sa peine, ou du moins il croyoit que son action seroit ex-

trémêment loüée, mais il trouva qu'il s'étoit trompé; car les prisonniers nierent fortement ce que Monsieur Ludfort alleguoit contr'eux, & soûtinrent qu'ils étoient de pauvres Pêcheurs; de sorte qu'ils furent aussi-tôt mis en liberté, & reconnus pour honnêtes gens; mais Monsieur Ludfort fut accusé d'avoir fait une insulte à des personnes qui étoient occupées à leur vacation legitime. Monsieur Ludfort produisit plusieurs de ceux du païs qui étoient avec lui, pour justifier son procedé; mais tout cela ne servit de rien, car il fut condamné à cent mille cashs, comme nos Marchands les appellent, pour l'homme qui avoit été tué. Cash est une espece de monnoye de cuivre, & c'est la seule que les Tonquinois batent chez eux, si neanmoins il est vrai qu'elle s'y fasse, & qu'elle ne leur soit pas plûtôt aportée de la Chine. Sa valeur hausse ou baisse à proportion de la quantité qu'il s'en trouve dans le païs, ou selon que Mesdames les Banquieres la peuvent faire valoir dans leur négoce. Mais alors les mille cashs valoient une risdalle, & ainsi son amende étoit de cent risdalles. Lors que Monsieur Ludfort vit la dureté avec laquelle on le traitoit, il crut pouvoir se tirer d'affaire, ou du moins faire adoucir sa Sentence en y envelopant le Capitaine Weldon. Il dit donc qu'il n'avoit aucune arme à feu dans son bord; que celles dont il s'étoit servi apartenoient au Capitaine Weldon; que le Pilote de ce Capitaine étoit alors sur sa Barque, & qu'il l'avoit assisté dans cette action. Mais il ne gagna rien avec cela: L'affaire fut examinée à Cachao, où elle avoit été portée, & la commission qu'avoit le Capitaine Weldon, le mit à couvert de tout; de sorte que Monsieur Ludford fut obligé de payer cette somme, qui montoit à plus qu'il

n'avoit gagné dans son voyage. Ceci l'obligera sans doute à n'être pas si ardent une autrefois à la poursuite des Pirates de Tonquin, puis qu'il ne lui suffit pas d'alleguer contre ceux-ci, qu'ils étoient venus dans l'intention de le voler. Il est vrai que si on l'avoit pillé, les Magistrats l'auroient peut-être plaint s'il leur eût fait part de son infortune; mais il y a beaucoup d'apparence que s'il les eût attrapez sur le fait, & saisis actuellement de son bien, cette canaille n'auroit pas manqué de trouver quelque échapatoire pour se garantir des mains de la Justice, tant il est vrai que les grands Seigneurs de Tonquin sont faciles à se laisser corrompre. Il pourroit être vrai aussi que ces gens-là étoient des Pêcheurs qui alloient à leur occupation ordinaire; car il y a une trés-belle pêche tout autour de la Baye de Tonquin, & plusieurs Barques y vont pour pêcher, & ceux qui les conduisent, sont en general de fort honnêtes gens qui ne font mal à personne, si ce n'est de tems en tems qu'ils se saisissent de quelque méchant bateau qu'ils rencontrent, lors qu'ils peuvent s'en rendre les Maîtres par leur nombre, sans en venir à un combat, & ensuite ils dépoüillent tous les hommes qu'ils y trouvent nuds comme la main. On dit qu'il y a entre ces Isles une grande quantité d'huitres, où l'on trouve de trés-belles perles; mais les gens du païs ne se soucient pas de les pêcher, parce que le Roi se saisit de toutes celles qu'ils peuvent prendre. Mais ceci soit dit en passant. D'ailleurs il n'arriva plus rien dans ce voyage à Tenan qui merite d'être observé.

Ces Barques demeurerent cinq ou six semaines dans leur Voyage, pour aller ou pour revenir, & à leur retour celle du Capitaine Weldon ne porta pas son ris à Cachao, mais elle le

déchargea dans nôtre Vaisseau, pour le ravitailler. Peu de tems aprés je retournai une seconde fois à Cachao, non pas dans une chaloupe, comme la premiere fois, mais par terre & à pied, à travers le païs, dont je souhaitois de voir le plus qu'il me seroit possible, & dans cette vuë je pris un Tonquinois pour me servir de guide, & je lui donnai à peu prés une risdalle. Quoi que ce fût peu de chose, c'étoit neanmoins une grosse somme pour moi, qui n'avois pour tout argent que deux risdalles que j'avois gagnées sur nôtre bord, en apprenant la simple navigation à quelques-uns de nos jeunes Matelots.

C'étoit-là tout ce que j'avois pour fournir à ma dépense & à celle de mon guide, & ce qu'il y avoit encore de pire, c'est que j'étois obligé de faire de petites journées à cause de ma foiblesse. Nous partimes vers la fin de Novembre 1688. & nous primes à l'Est de la riviere, où nous trouvames les chemins assez secs, quoiqu'il y eût de la bouë en plusieurs endroits. Nous traversames en bateau plusieurs golphes & torrens qui se jettent dans la riviere; on trouve dans tous ces endroits des bateaux qui passent & repassent toûjours, & qui n'ont que quelques cashs pour leur passage. La fiévre continuë & intermittente que j'avois portée d'Achin étoit passée; mais les fruits que je mangeai ici, sur tout les premieres oranges, me donnerent une diarrhée. Cependant quelque foible que je fusse, cela ne m'empêcha pas d'entreprendre ce voyage, las d'être si long-tems en repos, & dans l'impatience de voir quelque chose qui pût satisfaire de plus en plus ma curiosité.

Nous ne trouvames point de Cabarets sur nôtre route; mais dans chaque Village où

nous allions, on nousdonnoit une chambre & une petite couche de cannes refenduës pour dormir dessus. Les gens y étoient fort civils; ils nous prétoient un pot de terre pour acommoder nôtre ris avec les autres choses dont nous pouvions avoir besoin. J'avois de coûtume aprés souper, si le jour duroit encore quelque tems, d'aller faire un tour par le village, pour voir ce qu'il y avoit de considerable, sur tout la Pagode du lieu. On y voyoit dedans la figure d'un Cheval ou d'un Elephant, ou de tous les deux ensemble, qui avoient la tête hors de la porte. Les Pagodes étoient petites & basses. Il étoit toûjours nuit lors que je retournions à mon gîte, & j'allois d'abord me coucher. Mon Guide portoit la robe dont je me servois sur mer, & je m'en couvrois la nuit; pour mon chevet, c'étoit un gros morceau de bois. Avec tout cela je dormois le mieux du monde, quoique la foiblesse où se trouvoit mon corps demandât un meilleur traitement.

Le troisiéme jour aprés mon départ, environ à trois heures aprés midi, je vis devant moi une petite tour, semblable à celles dont j'ai parlé ci-dessus, & qu'on éleve pendant quelque tems à l'honneur de quelque personne de qualité qui est morte. Mais je ne savois pas alors ce que cela signifioit, parce que je n'en avois point encore vû dans le païs. A mesure donc que je m'en aprochai, je vis une foule de gens dont la plûpart étoient des hommes & de petits garçons, & lors que j'en fus encore plus prés, je vis une grande quantité de viande étalée dans les petites loges qui étoient à quelque distance de la tour. Je crus d'abord que c'étoit un Marché, & que la viande que j'y voyois étoit à vendre; de sorte que je m'engageai dans la foule, tant pour voir la tour, que

pour acheter de la viande pour mon ſouper, puis qu'il étoit déja entre quatre & cinq heures du ſoir. Mon Guide ne ſavoit pas parler Anglois, & moi je ne ſavois pas un mot de Tonquinois; de ſorte qu'il ne me fut pas poſſible de le queſtionner là-deſſus. Quoi qu'il en ſoit, il ſe mêla parmi les autres avec moi, & il ne s'aperçût pas ſans doute que mon deſſein étoit d'acheter quelque proviſion. D'abord j'examinai la tour, qui étoit quarrée; chaque côté avoit environ huit pieds de large vers le bas; mais il en avoit moins vers le ſommet, & vingt-ſix pieds de haut. Je ne vis aucune porte pour y entrer: Elle paroiſſoit trés-legerement bâtie, du moins étoit-elle revêtuë d'ais fort minces, joints enſemble & peints d'un rouge fort obſcur. J'allai enſuite vers les Cabanes, où je vis les rangées du fruit & de la chair, ſeparées les unes des autres & en bon ordre. Je paſſai auprés d'une prodigieuſe quantité d'oranges miſes dans des corbeilles; elles me parurent les plus belles que j'euſſe vûës de ma vie, & pour leur nombre, je n'en avois jamais tant vû à la fois pendant mon ſejour à Tonquin. Aprés avoir examiné tout le fruit, je m'acheminai vers les étaux de la chair, où il n'y avoit que du porc, qui n'étoit même coupé qu'en jambons, ou en fléches: Je croi qu'il y avoit bien cinquante ou ſoixante cochons qui étoient coupez de cette maniere, & qui paroiſſoient être de trés-bonne viande. Lors que je vis qu'il n'y en avoit point de petits morceaux propres pour mon uſage, j'en pris une cuiſſe à la main, ſuivant la coûtume qui ſe pratique dans les Marchez, & je fis ſigne au vendeur, ou du moins je crus le faire, de m'en couper deux ou trois livres. Je ne ſavois point qu'on fût occupé ici à celebrer aucune ceremonie; mais le

peuple superstitieux me fit bien-tôt connoître mon erreur ; on m'attaqua d'abord de tous les côtez, on m'insulta, on me déchira mon habit, & enfin un de la troupe m'enleva mon chapeau. Mon Guide fit tout ce qu'il pût pour les apaiser, & il me tira heureusement de la foule : neanmoins quelques garnemens me suivirent, & il sembloit par leur mine & par leurs gestes, qu'ils me faisoient des menaces. Mais à la fin mon Guide les apaisa, il alla même chercher mon chapeau, & nous nous retirames au plus vîte. Je ne pûs pas demander à mon Guide ce que cela signifioit ; mais quelque tems aprés quand je fus de retour à nôtre bord, son frere qui parloit Anglois me dit que c'étoit un festin funebre, & que la tour étoit le tombeau qui devoit être brûlé. Quelques Anglois qui demeuroient-là me dirent la même chose. C'étoit la premiere pompe funebre où je m'étois trouvé parmi eux, & ils me donnerent sujet de m'en souvenir. Mais c'est-là aussi le plus mauvais traitement que j'aye reçû des gens de ce païs, pendant tout le tems que j'y ai sejourné. Lors que je me fus tiré de cet embarras, mon Guide & moi avançames chemin. Je me trouvois fort las, & j'avois faim outre cela : Je m'imagine que la vûë de toutes ces viandes avoit excité mon apetit. J'avois compté en effet d'en prendre pour faire un bon souper ; mais je me voyois réduit à cette heure à quelque peu de ris, ou à un Yam rôti avec une couple d'œufs ; ce qui étoit ma ressource ordinaire. Car quoi qu'il y eût de la volaille à vendre dans toutes les maisons où je logeois, ma bourse ne pouvoit pas soûtenir cette dépense ; & pour ce qui est de la viande de boucherie, on n'en pouvoit pas avoir, à moins que je n'eusse passé à travers quelque Ville un jour de marché.

Deux jours aprés cette avanture je gagnai Hean, mais non pas sans beaucoup de peine; car ma diarrhée s'étoit augmentée, & mes forces avoient diminué. J'allai d'abord chez l'Evêque François, comme dans l'endroit où il y avoit le plus d'aparence que je trouverois à me reposer, & que je pourrois être mieux informé de l'état du païs, par le moyen des Missionnaires Européens qui y font leur demeure. Le Palais de l'Evêque est une Maison basse & fort jolie, située au bout Septentrional de la Ville, sur le bord de la riviere. Elle est enfermée par une muraille assez haute où il y a une grande porte, qui fait face à la ruë, & on voit des maisons de chaque côté, qui s'étendent jusqu'au Palais. Dans l'enceinte de la muraille il y a une petite court qui fait le tour du Palais, & au bout de cette court on trouve de petites chambres pour les domestiques & pour tous les offices necessaires. La maison en elle même n'est ni fort grande, ni haute: Elle n'est pas située au milieu de la court, mais elle aproche plus de la porte, qui demeure ouverte tout le jour, & ne se ferme que la nuit. L'apartement qui regarde la porte a une chambre assez propre, qui semble être destinée à recevoir les Etrangers; car elle n'a de communication avec aucune autre chambre de la maison, quoi qu'elle en fasse une partie. La porte par où l'on y entre est vis-à-vis de la grande porte, & on la tient aussi ouverte tout le jour.

Lorsque j'y arrivai, j'entrai par cette grande porte, & ne voyant personne dans la court, j'allai vers cette premiere chambre. Je trouvai à la porte une petite corde qui repondoit à une sonnette; je la tirai, ce qui fit connoître aux gens du logis, qu'il y avoit là quelqu'un qui demandoit; mais comme l'on ne vint pas d'a-

bord, j'entrai dans la chambre, & m'affis. Il y avoit une table au milieu avec de fort belles chaises, & des peintures d'Europe, qui étoient attachées contre les murailles.

Il n'y avoit pas long-tems que j'étois-là, lorsqu'un Religieux vint vers moi dans cette chambre, & me reçût avec beaucoup d'honnêteté. Je m'entretins fort long-tems avec lui. Il étoit François de Nation, mais il parloit trés-bien Espagnol & Portugais. Nôtre conversation se fit principalement en Espagnol, que j'entendois beaucoup mieux que je ne le parlois. Cependant je lui fis plusieurs questions, & je tâchai de répondre le mieux qu'il m'étoit possible à toutes celles qu'il me faisoit; & lorsque j'étois au bout de mon Espagnol, j'avois recours au Latin, me souvenant encore du peu que j'en avois apris dans ma jeunesse. Il me parloit avec beaucoup de franchise, & la premiere chose qu'il me demanda, fut quelles affaires m'amenoient dans ce païs. Je lui répondis que j'en avois quelques-unes à Cachao, & que j'y avois déja été une fois par eau; mais que presentement la curiosité m'avoit fait prendre mon chemin par terre, & que je ne passois point où il y avoit des Européens, sans leur rendre visite, sur tout dans un endroit aussi celebre que celui-ci. Il me fit plusieurs autres questions, & en particulier il me demanda si j'étois Catholique Romain. Je lui dis que non, & tombant ensuite sur des matieres de Religion, il me dit les progrés qu'il y avoit sujet d'esperer que l'Evangile alloit faire parmi les Nations de l'Orient. Il commença par les Isles de Nicobar, & me dit ce que j'en ai raporté dans le Chapitre dix-sept de mon Voyage autour du monde. Car c'est lui-même dont j'ai parlé en cet endroit, & de qui je tenois la

relation que j'y ai donnée. Il me dit qu'il l'avoit reçûë d'un Moine qui lui avoit écrit du Fort saint George. Mais ce Moine étant passé de l'une des Isles de Nicobar au Fort saint George dans le Vaisseau du Capitaine Weldon, je demandai à ce Capitaine ce qu'il pensoit de cette relation, car j'avois alors écrit mon Livre, & il me fit une description toute contraire du peuple de Nicobar, disant que c'étoient de méchantes gens, faussaires, & larrons; & il ajoûta qu'ils ne meritoient nullement les loüanges que le Moine leur avoit données.

Mais pour continuer l'entretien que j'eus avec ce Religieux François à Hean, il me dit qu'il y avoit toutes les apparences du monde, que l'Evangile alloit faire de grands progrés à Siam par le moyen d'un Evêque François qui y residoit, & qui étoit assisté de plusieurs autres Ecclesiastiques qu'il avoit auprés de lui: Que le grand Ministre d'Etat Constant Faucon, avoit embrassé la Religion Romaine, que le Roi y avoit beaucoup de penchant, & que les Courtisans paroissoient aussi y prendre quelque goût. De sorte qu'on esperoit que dans peu de tems toute la Nation se convertiroit; qu'à la verité le peuple s'y oposoit en general; mais que l'exemple du Roi, & celui de toute la Cour, y attireroit peu à peu les autres, puis sur tout que les Missionnaires avoient une pleine liberté d'y travailler de toutes leurs forces. A l'égard de Tonquin, il me dit que le peuple y avoit en general du penchant à embrasser la Religion Chrétienne, mais que le Gouvernement lui étoit tout-à-fait contraire; que les Missionnaires qui y demeuroient n'osoient pas déclarer ouvertement qu'ils enseignoient leur Doctrine, & qu'ils y passoient sur le pié de Marchands & non pas d'Ecclesiastiques; que c'étoit-là un

grand obstacle aux progrés de l'Evangile; mais qu'ils trouvoient cependant le moyen de retirer le peuple de son ignorance. Qu'à l'heure qu'il étoit, ils avoient prés de quatorze mille nouveaux convertis & que le nombre en augmentoit tous les jours. Il me dit aussi qu'il y avoit deux Evêques tous deux François, si je ne me trompe, dont l'un portoit le titre d'Evêque d'Ascalon & l'autre d'Auran, & qu'il y avoit outre cela dix Religieux Européens, & trois autres qui étoient originaires de Tonquin, ausquels on avoit donné l'Ordination. Mais j'ai apris depuis qu'on ne permettoit pas à ces Evêques François de demeurer à Cachao, & qu'ils ne sauroient y aller en aucun tems sans la permission du Gouverneur, & encore faut-il obtenir ce privilege par la faveur de quelque Mandarin qui demeure à Cachao, & pour qui l'Evêque, ou tout autre Missionnaire, doit faire quelque sorte d'ouvrage. Car les Missionnaires qui sont ici ont apris exprés pour cela, à racommoder les Montres, les Horloges, & quelques instrumens de Mathematique; ce que les Naturels du païs ignorent entierement. Cela leur fournit l'occasion d'être souvent appellez à Cachao par les Mandarins; & lors qu'ils y sont, ils font durer dix ou douze jours un petit ouvrage de cinq ou six heures, sous prétexte qu'il faut employer beaucoup de tems & de peine pour en venir à bout. Ils se procurent par-là le moyen d'aller voir leurs disciples & de les enseigner secretement. Ils vont aussi trouver les Marchands Anglois & Hollandois où ils sont toûjours les bien-venus.

Nôtre Religieux François, aprés un assez long discours, me demanda si quelqu'un de nos Vaisseaux Anglois portoit de la poudre à vendre, je lui dis que je ne le croyois pas. Il

me demanda là-dessus si je savois la composition de la poudre. Je lui répondis que j'avois une recepte pour faire toute sorte de poudre fine ou à canon, & je lui apris qu'elle en devoit être la composition. J'ai reçû, dit-il, une semblable recepte de France, & j'ai essayé d'en faire, mais je n'ai pas pû réüssir, de sorte que la faute vient, à ce que je croi, de nôtre charbon. Il me fit ensuite plusieurs questions sur les differentes sortes de charbon, pour savoir quel étoit le meilleur pour cet usage; mais je ne pûs lui donner aucun éclaircissement là-dessus. Il me pria de vouloir bien faire une livre de poudre, & me dit qu'il avoit tous les ingrediens nécessaires, & une machine pour les mêler. Il n'eut pas de la peine à obtenir de moi que je fisse un essai que je n'avois jamais encore fait, & qui pouvoit m'être utile, dans l'incertitude où j'étois de ce qui m'arriveroit avant mon retour en Angleterre. De sorte qu'aprés avoir bû un verre ou deux de vin avec lui, je me mis à travailler, & nôtre operation réüssit si bien, qu'il en eut une joye extrême, & je satisfis l'envie que j'avois d'éprouver ma recepte: Le Lecteur pourra voir ici la maniere dont nous operames, s'il lui plaît d'en être informé. Ce Religieux donc m'aporta du soulphre & du salpêtre, j'en pris un peu de chacun, & le pesai avec du charbon que je tirai du foyer, & que je mis en poudre. Pendant que son valet méloit toutes ces choses dans une petite machine, je fis une espece de crible d'un morceau de parchemin, que je perçai par tout avec un petit fer chaud, pour servir à grener la poudre; J'avois deux grosses noix d'Arak pour rouler dans le crible, & faire passer par ce moyen la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien; quand elle fut seche, nous l'éprouvames, & elle répondit à

nôtre attente. J'avois pris cette recepte dans le magasin des arts du Capitaine Sturmey.

Le succés que j'avois eû dans cet essai, m'engagea dans la suite à racommoder de la poudre gâtée à Bencouli, lorsque j'étois Canonnier de ce Fort. Il s'y en trouva environ une trentaine de barrils si endommagez, qu'elle étoit réduite en pâte : on la tira hors du tonneau & on la mit dans des terrines qui pouvoient bien tenir huit barrils chacune. On apelle cette sorte de vases des jarres de Mortaban, d'une Ville qui porte ce nom dans le Pegu, d'où on les transporte dans toutes les Indes. On avoit dessein d'envoyer là-dedans cette poudre au Fort saint George pour y être racommodée. Mais je priai le Gouverneur de me laisser voir premierement ce que j'en pourrois faire, parce que nous n'avions que peu de poudre dans le Fort, & qu'elle pourroit nous manquer avant qu'on en pût recevoir de-là. Le salpêtre s'étoit précipité au fond de ces terrines ; mais je mêlai le tout ensemble & le pilai bien, aprés quoi je grenai cette poudre par le moyen des cribles que je fis sur le modéle de mon vieux crible de parchemin. Je fis de cette maniere huit barrils de très-bonne poudre, ayant que de partir de-là. Le Religieux François me dit pour conclusion que les Grands faisoient leur poudre eux-mêmes ; & j'ai sçû depuis ce tems là que les soldats en font aussi, comme je l'ai déja dit.

Je passai le reste du jour dans le Palais avec le Religieux. Il me dit que l'Evêque ne se portoit pas bien, & que je l'aurois vû sans cela ; il ajoûta que c'étoit un jour maigre, & qu'ainsi je ne devois pas m'attendre à être si bien traité que je l'aurois pû être un autre jour. Cependant il ordonna qu'on me préparât une volaille sur le gril, & je dînai tout seul. Le soir il me fit sortir

sortir du Palais, & me pria de l'excuser de ce qu'il ne pouvoit pas me retenir toute la nuit, mais il chargea son valet de me conduire dans la maison d'un Tonquinois Chrétien qui ne demeuroit pas loin de-là. C'étoient de bonnes gens, quoi que fort pauvres, & mon logis fut tel que les autres que j'avois eus dans ma route. J'ai apris depuis ce tems-là que ces nouveaux Chrétiens vont faire leurs devotions la nuit dans le Palais, & c'est aparemment pour cette raison que l'on me congedia si-tôt.

Je me trouvois alors assez bien rafraichi, & il me sembloit que j'aurois bien pû aller à Cachao à pied; mais dans la crainte que les forces ne me manquassent, j'aimai mieux y aller par eau. C'est pourquoi je renvoyai mon guide, mais avant qu'il retournât à nos Vaisseaux il fit marché avec un Bâtelier Tonquinois pour mon passage à Cachao.

La marée n'étoit pas encor bonne pour s'embarquer, ainsi j'allai me promener par toute la Ville, & passai le jour à l'examiner. Le soir je m'embarquai, & on choisit d'ordinaire ce tems-là à cause de sa fraîcheur & qu'on rame toute la nuit. Le bâteau étoit à peu prés de la grosseur de ceux qui vont & viennent entre Gravesend & Londres pour porter les passagers; il étoit aussi fait exprés pour passer les gens, & avoit une petite couverture au-dessus pour les garantir de la pluye. Il y avoit encore quatre ou cinq autres bâteaux remplis de passagers, qui montoient avec la marée. Nous étions environ vingt, tant hommes que femmes, dans celui où je m'embarquai, sans compter quatre ou six rameurs. Les femmes choisirent leurs places, & s'assirent à part, & on marquoit avoir beaucoup de respect pour elles; mais les hommes se mêlent tous ensemble les uns auprés des autres,

ſans avoir plus d'égard pour l'un que pour l'autre, quoi qu'ils ſoient tous fort civils. Je me fourrai d'abord au beau milieu d'eux; mais ma diarrhée ne me permettoit pas de demeurer long-tems au même endroit. Sur le minuit nous débarquames pour nous rafraichir, dans un lieu où on ſe repoſe d'ordinaire; Il y avoit quelques maiſons ſituées tout-à-fait au bord de la riviere, où les gens nous attendoient avec leurs chandelles allumées, de l'Arak, du thé, des brochettes garnies de viande, & autres proviſions toutes prêtes. Car toutes ces maiſons étoient des Auberges, & il y a apparence que ces gens-là gagnoient leur vie, en donnant à manger aux voyageurs. Nous y demeurames prés d'une heure, & rentrames enſuite dans nôtre bateau pour continuer nôtre route. Les Paſſagers ſe divertiſſoient à faire des contes, ou à chanter à leur maniere, quoi qu'il nous ſemble à nous autres Européens qu'ils hurlent plûtôt qu'ils ne chantent. Pour moi j'étois muët, faute d'avoir quelqu'un avec qui je puſſe m'entretenir. Le lendemain à huit ou neuf heures je fus mis à terre, & le reſte des Paſſagers demeura dans le bateau; mais je ne ſaurois dire ni où ils alloient, ni ſi le bateau alloit tout droit à Cachao. J'en étois alors à cinq ou ſix miles, mais dans un fort bon ſentier. Car le terrein eſt ici aſſez élevé, uni & ſablonneux, & le grand chemin eſt plat & ſec. J'arrivai ſur le midi à Cachao, & j'allai d'abord chez un certain Monſieur Bowier, qui étoit un Marchand qui negocioit pour ſon compte, & où le Capitaine Weldon logeoit. Je demeurai quelques jours avec eux, mais ma diarrhée qui s'augmentoit tous les jours, m'avoit tellement affoibli, qu'à peine pouvois-je marcher; c'eſt ce qui m'obligea d'aprendre des autres, dans

l'impuissance où j'étois de le savoir par moi-même, une infinité de choses qui regardent cette Place. La foiblesse où je me trouvois alors, jointe au peu d'aparence qu'il y avoit de me voir employé à faire quelque voyage dans les païs voisins, comme on me l'avoit proposé d'abord, me fit souhaiter avec ardeur de m'en retourner au plûtôt; & il arriva heureusement que le Capitaine Weldon avoit déja fini ses affaires, & qu'il se préparoit à partir.

Je décendis donc encore une fois la riviere dans la barque que nos Marchands avoient loüée pour porter leurs marchandises de Cachao à bord de nos Vaisseaux. Il y avoit entr'autres choses deux cloches du poids de cinq cens livres chacune, ou environ, que les Tonquinois avoient jettées à Cachao pour Monseigneur Faucon, premier Ministre d'Etat du Roi de Siam, & qui étoient pour l'usage de quelques Eglises Chrétiennes de ce Royaume-là. C'étoit le Capitaine Brewster qui s'étoit chargé de les faire fondre, & de les porter à Siam, d'où il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit venu dans un Vaisseau du Roi de ce païs-là; mais il avoit échoüé sur les côtes de Tonquin & sauvé la plûpart de ses marchandises. Il les negocia à Cachao, & entr'autres choses qu'il prit pour son retour à Siam, il y avoit ces deux cloches qu'il envoya avec le reste pour être mises à bord du Capitaine Weldon. Mais la barque ne fut pas plûtôt arrivée à Hean, en décendant la riviere, que les Officiers du Gouverneur de Hean se saisirent des deux cloches, au nom du premier Commis du Comptoir Anglois. Celui-ci bien sûr qu'on les avoit achetées pour le Roi de Siam, mais incertain si les autres marchandises lui apartenoient, & sous prétexte que les Anglois étoient alors en guerre avec les Sia-

mois, fit saisir ces cloches, apuyé de l'autorité du Gouverneur, de sorte qu'elles furent mises à terre & gardées à Hean. Cette action du premier Commis parut fort étrange, & on s'étonna beaucoup qu'il saisit des marchandises sur une riviere de Tonquin., sous prétexte qu'elles appartenoient au Roi de Siam. Mais cet homme n'étoit guere propre pour l'emploi qu'il occupoit. Il est certain que s'il eût eû de l'intrigue & quelque genie, il auroit pû rendre un bon service & lier commerce avec le Japon, où l'on fait un négoce fort avantageux, & qui est recherché par les Orientaux eux-mêmes, aussi-bien que par les Européens: car pendant que je fus à Tonquin il y venoit toutes les années des Marchands du Japon, & il est assez vraisemblable que par le moyen de quelques-uns de ceux-ci nôtre comptoir auroit pû nouër quelque correspondance & entretenir commerce dans leur païs. Mais cet homme qui meritoit si peu la place qu'il occupoit, étoit encore moins capable d'entreprendre quelque chose de nouveau. Et quoi qu'on ne doive pas se jetter inconsiderement dans de nouvelles entreprises, cependant lors qu'il y a bonne apparence de profit, je ne croi pas que les Marchands fasse mal d'essayer un tel négoce. Car si nos ancêtres avoient été aussi negligens & stupides que nous le sommes depuis peu, il y a quelque apparence que nous ignorerions encore le chemin des Indes Orientales, & que nous serions obligez d'avoir recours à nos voisins pour nous fournir de toutes ces marchandises qui viennent de l'Orient. Quel soin ne prit-on pas d'abord pour nous ouvrir un commerce dans les Indes Orientales, & en d'autres païs éloignez. Quelles peines ne se donnerent pas quelques-uns pour aller en Moscovie, en don-

blant le cap du Nord, & chercher de-là un chemin pour aller par terre dans la Perse? Mais comme si nous étions aujourd'hui dégoûtez du négoce, nous demeurons en repos contens de nôtre sort, & il semble que nous disions avec Caton, *Quærere non minor est virtus, quàm parta tueri.* Voilà le langage que me tenoit un jour un fameux Marchand de la Compagnie des Indes Orientales. Mais j'ajoûterai, avec sa permission, que nos voisins ont empieté sur nous, & cela même de nôtre tems. Quoi qu'il en soit, il est sans doute de l'interêt de nos Marchands de mettre des personnes capables dans leurs Comptoirs, puisque la réputation de la Compagnie augmente ou diminuë par la sage ou la mauvaise conduite de ses Agens. D'ailleurs, ce n'est pas assez pour être Chef d'un Comptoir que d'être bon Marchand & honnête homme; car quoi que ces qualitez soient necessaires, neanmoins le Chef ou le Gouverneur d'un Comptoir doit savoir quelque chose de plus que de vendre, acheter, & tenir les livres, sur tout lors que d'autres Marchands Européens demeurent parmi eux, ou négocient dans les mêmes endroits; car ils ne manquent pas de prendre bien garde au maniement de nos affaires, toûjours prêts à profiter des fautes que nous ferons.

Il ne faut pas même negliger cette précaution dans les lieux où nous sommes les seuls qui trafiquons, car il doit y avoir une bonne correspondance entre les Originaires du païs & nous, & il faut prendre garde qu'ils n'ayent aucun sujet de se plaindre, & qu'on ne leur fasse aucune injustice, comme on fait en certains endroits que je pourrois indiquer: Mais c'est une matiere odieuse sur laquelle je n'ai pas dessein de m'arrêter; aussi n'ai-je

donné ce petit avis qu'en passant. Pour revenir à ce que je disois, il me sembloit que nôtre comptoir de Tonquin auroit pû entretenir commerce avec le Japon & la Chine autant qu'il auroit voulu. J'avoüe que les guerres continuelles entre le Royaume de Tonquin & celui de la Cochinchine, peuvent empêcher le dessein d'aller dans ce dernier endroit. Et à l'égard des autres places de Champa & de Cambodia, comme elles sont peu connuës, il y avoit moins d'apparence d'y faire aucun voyage où il y eût dequoi profiter. Avec tout cela peut-être aussi que ces difficultez ne sont pas si grandes qu'un peu de résolution & d'industrie ne pût facilement en venir à bout, & que le gain pourroit dédommager avec usure de la peine que cela causeroit.

Mais pour continuer, nous vimes qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer les cloches; ainsi nous décendîmes de Hean vers nos Vaisseaux : Le Capitaine Weldon nous vint trouver peu de jours après avec le Capitaine Brewster qui devoit passer sur son bord avec un ou deux autres passagers. Les deux autres Vaisseaux qui étoient venus avec nous, étoient aussi prêts à partir ; de sorte que nous levâmes l'ancre tous ensemble, & partimes de Tonquin.

CHAPITRE VI.

Ils sortent de la Baye de Tonquin. De la riviere & du païs de Cambodia. Des Pirates Chinois qui s'y tiennent, & des Buggasses, sorte de Soldats qui servent sous le Roi de Siam. Les uns & les autres défaits par les Anglois que ce Prince tient à son service. Ils passent par Pulo Condore, ont peur du Roi de Siam, & entrent dans le détroit de Malacca, par celui de Brewers. Ils arrivent à Malacca. Histoire du Capitaine Johnson : Il achete un Vaisseau à Malacca, & passe à Bancalis, ville sur la côte opposée de Sumatra, pour acheter du poivre. Il est massacré par les Malayens, & ses gens se sauvent avec beaucoup de peine dans leur Vaisseau. L'état du commerce dans ces quartiers-là, & des obstacles qu'on y met. Le Vaisseau du Capitaine Johnson est conduit à Malacca par Monsieur Wels. L'Auteur part de Malacca & arrive à Achin.

C'Etoit au commencement de Février 168⅞. que nous quittames ce Royaume. Nous passâmes la Barre, trois Vaisseaux de compagnie; l'Arc-en-ciel, commandé par le Capitaine Pool qui alloit à Londres; le Saphir, monté par le Capitaine Laci, qui alloit au Fort saint George; & la Courtine, qui étoit le Vaisseau du Capitaine Weldon, où j'étois, & qui alloit aussi à ce Fort. Nous navigames quelque tems de conserve, & aprés être partis avec un vent d'Est, nous primes plus vers le milieu de la Baye de Tonquin, ou vers le côté de l'Est, que nous n'avions fait à nôtre arrivée. Cela nous fournit l'occasion de sonder le milieu de la Baye, comme nous avions fait de son côté d'Oüest lors que nous y entrâmes.

A nôtre ſortie de la Baye de Tonquin nous prîmes au Sud, & nous eûmes les bas fonds de Pracel à nôtre gauche, & les côtes de la Cochinchine, de Champa & de Cambodia à nôtre droite. Je n'ai fait que nommer ces Royaumes dans mon premier Ouvrage, & je n'y ſaurois ajoûter ici grand' choſe, puis que je n'ai fait que les côtoyer. Mais pour ne pas fruſtrer tout-à-fait le Lecteur de ſon attente, je m'en vais remarquer en peu de mots deux ou trois choſes qui regardent Cambodia. Car pour ce qui eſt de Champa je n'en puis rien dire de particulier, & j'ai déja parlé de la Cochinchine dans ce volume, lors que j'allois à Tonquin.

Le Royaume de Cambodia reſſemble beaucoup à ces endroits du Tonquin qui ſont avancez dans le Continent, & dont le terrein eſt fort bas. Ce païs auſſi eſt bas, rempli de forêts, & peu habité. Il eſt traverſé par une groſſe riviere qui vient de fort loin du côté du Nord, & ſe jette dans la Mer vis-à-vis de Pulo Condore. Je ne ſais pas trop bien ce que Cambodia produit en particulier, mais il eſt ſûr que dans les Barques dont j'ai parlé dans mon premier Ouvrage Tome II. vers la page 85. qui avoient été priſes à Pulo Ubi, & qui y étoient venuës de Cambodia, il y avoit, outre le Ris, du ſang de dragon & de Laque, dans de grands vaſes de terre, qui paroiſſoit un peu noirâtre & épaiſſe. Il y avoit encore de la gomme jaune & purgative, que nous apellons à cauſe de cela Cambodia, & qui étoit en pieces en forme de grands gâteaux; mais je ne ſai pas d'où on la tire. Ce Royaume (ſupoſé que c'en ſoit un) n'eſt pas plus connu à nôtre Nation, que la riviere qui le partage; cependant quelques Anglois y ont été, & entr'autres le Ca-

pitaine Williams, & le Capitaine Howel. Je fis connoissance avec le dernier au Fort saint George, quelque tems aprés qu'il eut fait ce Voyage; & c'est de lui que je tiens la Relation que je m'en vais donner, & que les Matelots qui étoient avec lui m'ont aussi confirmée.

Ces deux Capitaines avoient eté pendant quelque tems au service du Roi de Siam, avec plusieurs autres Anglois. Chacun d'eux commandoit une bonne Fregate de ce Prince, dont l'équipage étoit presque tout composé d'Anglois, ou de quelques Portugais nez à Siam. Le Roi de Siam les envoya contre quelques Pirates qui ruïnoient le commerce de ses Sujets dans ces Mers-là, & se nichoient dans une Isle qui est vers le haut de la riviere de Cambodia. Le Capitaine Howel me dit qu'ils trouverent cette riviere fort large, sur tout à son emboucheure; qu'elle est profonde & naviguable pour de fort grands Vaisseaux, jusqu'à soixante ou soixante & dix lieuës vers le haut, & qu'il pouvoit bien être que sa profondeur & sa largeur s'étendoient encore plus avant; mais qu'ils étoient allez aussi loin cette fois-là avec leurs Vaisseaux. La riviere prend en general son cours du Nord au Sud; ils y trouverent le terrein bas de chaque côté; avec de grandes criques & de branches qu'elle forme: il y avoit même dans quelques endroits des Isles assez considerables. Ils prirent leur route par la branche qui leur parut la plus étenduë, avec le flux de la marée, & ils trouvoient par tout la riviere si large, qu'ils avoient assez de place pour revirer de bord, ou louvoyer, lors que les détours de la riviere les exposoient à recevoir un vent contraire de la Mer, soit Est, ou Sud-Est. Ces détours de la riviere à l'Est ou à l'Oüest étoient assez rares; du moins, ne les obligeoient-ils pas

à faire route contre le vent de Mer, qu'ils avoient presque toûjours en poupe & avec tant de force, qu'ils pouvoient aller contre le reflux de la marée; mais la nuit lors que les vents de terre venoient, ils jettoient l'ancre & demeuroient dans cet état jusqu'au lendemain à dix ou onze heures, que les brises de Mer se levoient d'ordinaire; ce qui leur fournit le moyen de continuër leur route jusqu'à ce qu'ils vinrent vers les Isles que les Pirates habitoient. Ils commencerent d'abord à leur tirer dessus, & à mettre leurs hommes à terre; ils les mirent en déroute, brûlerent leurs maisons & leurs retranchemens, & aprés en avoir fait plusieurs prisonniers, ils s'en retournerent.

Ces Pirates étoient de ces Chinois qui s'en étoient fuïs dans leurs Vaisseaux; lors que les Tartares conquirent la Chine, résolus plûtôt de vivre en tout autre endroit en liberté que de se soûmettre aux vainqueurs. Ces gens-là prirent d'abord leur route vers ce païs, & à la rencontre de la riviere de Cambodia, ils se hasarderent d'y entrer, & de fixer leur demeure dans l'Isle dont nous venons de parler. Ils y bâtirent une Ville, & la fortifierent tout autour, avec une sorte de palissade, faite de gros arbres de haute fûtaye, arrangez de suite, de l'épaisseur de trois ou quatre de ces arbres, & de presque autant de hauteur. Ils étoient fournis de toute sorte d'instrumens propres à l'agriculture, & le païs d'alentour étoit trés-bon, à ce que nos Anglois m'ont dit; de sorte qu'ils auroient pû vivre là sans doute fort à leur aise, s'ils avoient eu plus de penchant à mener une vie paisible & tranquile. Mais ils avoient aussi porté des armes avec eux, & ils aimerent mieux s'en servir que de leurs instrumens d'agriculture. Aussi ne vivoient-ils presque que de rapi-

ne, pillant leurs voisins, qui étoient plus adonnez au trafic qu'au combat. Les Sujets du Roi de Siam harassez depuis long-tems par ces Pirates, il envoya d'abord quelques troupes par terre pour les chasser de leur Fort, mais il ne pût en venir à bout, jusqu'à ce qu'il y eût envoyé ces deux Fregates qui les ruïnerent entierement. Aprés donc que les deux Capitaines Anglois eurent ainsi terminé cette expedition, ils se mirent en train de s'en retourner avec leurs prisonniers; mais le Monson du Sud-Oüest ayant déja commencé, ils ne pûrent pas d'abord se rendre à Siam; de sorte qu'ils allerent à Macao dans la Chine, tant pour attendre le Monson du Nord-Est, que pour gagner les bonnes graces des Tartares, qui, à ce qu'ils croyoient, seroient fort aises d'apprendre l'execution qu'ils venoient de faire sur ces Pirates Chinois. Le Gouverneur Tartare les reçût trés-bien, & ils lui livrerent leurs prisonniers: Et d'abord que le Monson changea du côté opposé, ils reprirent la route de Siam. On les y reçût avec de grands aplaudissemens, quoi que ce ne fut pas la premiere expedition heureuse que les Anglois avoient faite au service du Roi de Siam. Ils furent une fois les liberateurs du païs, par la supression d'un soulevement que les Buggasses avoient fait. Ces Buggasses sont une sorte de Malayens, qui font métier de la guerre, & qu'on peut nommer les soldats mercenaires des Indes. Je ne sai pas trop bien d'où ils viennent, à moins que ce ne soit de Macassar dans l'isle de Celebes. Plusieurs d'entr'eux avoient été reçûs au service du Roi à Siam; mais dégoûtez par quelque mauvais traitement qu'on leur fit, ils se mirent en état de se défendre. Ils s'assemblerent au nombre de quelques centaines, tous bien armez, & ils donne-

rent une telle épouvente à tous les Siamois, que personne n'osoit tenir devant eux, jusqu'à ce que Constant Faucon, le premier Ministre d'Etat, commanda aux Anglois qui étoient au service du Roi, de marcher contre eux; ce qu'ils firent avec beaucoup de succez, quoi qu'avec une perte assez considerable. En récompense de tous leurs bons services le Roi leur donnoit à chacun tous les ans un justeau-corps de soie, où il y avoit précisement treize boutons. Ceux des principaux Officiers étoient d'or massif; mais ceux des Officiers subalternes n'étoient que d'argent d'orfévrerie. Cette expedition contre les Pirates Chinois arriva vers l'année 1687. & l'affaire des Buggasses s'étoit passée, à ce que je croi, quelque tems auparavant.

Mais pour revenir à nôtre Voyage, nous prîmes toûjours nôtre route du côté du Sud, & nous allâmes tous de compagnie jusqu'à ce que nous vinmes vers Pulo Condore. Car alors le Capitaine Pool nous quitta, & prit plus directement vers le Sud pour passer le détroit de Sundi, & nous nous revirâmes à l'Oüest afin de passer celui de Malacca, comme nous avions fait en venant. Le Capitaine Brewster & un autre de nos passagers commencerent ici à craindre que le Roi de Siam n'eût envoyé des Vaisseaux pour croiser à l'entrée du détroit de Malacca & nous fermer le passage, parce que la guerre étoit déclarée entre la Compagnie Angloise des Indes Orientales & ce Prince. Et cela paroissoit d'autant plus vraisemblable, que les François étoient alors employez au service du Roi, par le moyen d'un Evêque François & de quelques autres Ecclesiastiques qui travailloient à convertir le Roi & le peuple au Christianisme, par la faveur où ils étoient auprès

de Constant Faucon. Ils avoient sur tout peur que le Roi de Siam n'eût voulu envoyer les deux Vaisseaux dont nous avons parlé, qui avoient été commandez par les Capitaines Williams & Howel peu de tems auparavant; afin de se tenir à l'entrée du détroit du côté de l'Oüest pour nous prendre, y ayant beaucoup d'apparence qu'ils seroient commandez & montez par des François. Mais quoi que cela ne fit que très-peu d'impression sur l'esprit de nos Commandans & de nos Officiers; cependant il arriva que nous eûmes un tems si obscur & si noir lors que nous aprochâmes de la premiére entrée du détroit de Malacca, qui étoit la même par où nous étions venus, & par où nous voulions repasser à nôtre retour, que nous ne crûmes pas qu'il fut sûr de nous y engager la nuit, de sorte que nous demeurâmes dans l'endroit où nous étions jusqu'au lendemain matin. Le jour venu nous découvrimes un Jonkos vers le Sud, que nous tâchâmes de joindre; & aprés lui avoir parlé nous fimes voile en prenant vers l'Oüest pour passer le détroit. Mais ayant vû la terre nous trouvâmes que nous étions au Sud de la premiere entrée du détroit, & que nous avions gagné l'entrée la plus avancée au Sud, auprés du rivage de Sumatra; de sorte que le Capitaine Laci aimant mieux tenir nôtre ancienne route il revira vers le Nord, & passa de cette maniere plus prés du rivage de Malacca, par le détroit de Sincapore, qui étoit le chemin que nous avions déja tenu. C'etoit aussi le meilleur & le plus court; mais le Capitaine Weldon avoit envie de satisfaire sa curiosité & de tenter un nouveau passage; ce que nous fimes, quoi que nous n'eussions guere de fonds, & l'entrée par où nous passames s'apelle le détroit de Brewers.

Les petits Vaiſſeaux qui vont de Batavia à Malacca, paſſent ſouvent ce détroit, parce que ce chemin eſt plus court pour eux que s'ils alloient courir juſqu'à Pulo Timaon, ou au détroit de Sincapore. Quoi que nous ne trouvaſſions dans quelques endroits de ce canal que quatorze ou quinze pieds d'eau, neanmoins le fond eſt d'une vaſe mole, & il y a tant d'Iſles, que la mer ne ſauroit y être fort groſſe. Le Capitaine Weldon avoit ſur ſon bord un Hollandois qui avoit déja paſſé par-là, & qui connoiſſant bien, à ce qu'il diſoit, un canal, encouragea nôtre Capitaine à y paſſer; ce que nous fimes avec un heureux ſuccés, quoi que nous n'euſſions quelquefois guere plus d'eau que nôtre Vaiſſeau en tiroit. Ceci nous fit naviguer lentement; de ſorte que nous n'arrivames à Malacca que dans ſept ou huit jours, & deux ou trois aprés le Capitaine Laci.

C'eſt-là où nous eumes les premieres nouvelles de la mort de Conſtant Faucon, dont le Capitaine Brewſter parut être fort touché. Nous y trouvames, outre pluſieurs barques Hollandoiſes & le Capitaine Laci nôtre compagnon de voyage, une barque Angloiſe de trente-cinq ou quarante tonneaux. Elle avoit été achetée par un certain Capitaine Johnſon, que le Gouverneur de Bencouli avoit envoyé dans un petit Heu, afin qu'il allât chercher du poivre vers l'Iſle de Sumatra. Mais le Capitaine Johnſon ayant été tué, ſa barque fut ramenée ici par un certain Monſieur Wels.

Puiſque je ſuis inſenſiblement venu à parler du Capitaine Johnſon, & que j'ai envie de renvoyer le peu que j'ai à dire de Malacca, à l'endroit où je parlerai de mon retour d'Achin, je m'en vai employer le reſte de ce Chapitre à raporter l'avanture tragique de cet homme,

en y joignant quelques autres circonſtances qui y ont du raport ; & quoi que cette hiſtoire ne ſoit pas fort conſiderable en elle-même, cependant les particularitez que j'aurai occaſion d'y ajoûter, pourront ſervir à donner quelque idée de l'état des côtes oppoſées à Sumatra, où a été la ſcene de ce que je vai dire ; car quoi que j'aye une autre occaſion de parler d'Achin & de Bencouli, neanmoins je n'en trouverai aucune de parler de la partie de cette Iſle qui eſt opoſée à Malacca, à moins que je ne le faſſe ici.

Pour commencer donc le recit de cette avanture, il faut ſavoir que le Capitaine Johnſon avoit part à la petite barque de Bencouli ; mais la croyant trop petite pour ſon ſervice, il vint à Malacca dans le deſſein d'en acheter une plus grande des Hollandois, s'il pouvoit l'avoir à bon marché. Il avoit preſque mille riſdalles en monnoye d'Eſpagne ſur ſon bord, & l'on peut avoir ici un fort bon Heu pour cette ſomme. Car les Hollandois, comme je l'ai déja remarque, achete ſouvent des Pros pour peu de choſe des Malayens, ſur tout de ceux de Ihor, & ils en font des Heus, tant pour leur propre uſage, que pour les vendre. C'eſt pourquoi les Hollandois qui demeurent à Malacca, ont une grande quantité de cette ſorte de bâtimens, qu'ils peuvent donner à fort bon marché, & c'eſt pour cela ſans doute que le Capitaine Johnſon s'y étoit rendu pour en acheter un. Le Hollandois qui le lui vendit l'avertit en même-tems que le Gouverneur ne permettoit pas ce trafic avec les Anglois, quoi qu'il n'y prendroit peut-être pas garde ; mais que le plus ſûr moyen pour ne s'expoſer ni l'un ni l'autre, étoit de paſſer à l'autre côté du détroit, & de ſe rendre à une Ville nommée Bancalis dans

l'Isle de Sumatra, où ils pourroient en toute sûreté acheter, vendre ou échanger, sans que personne s'en formalisât. Le Capitaine Johnson accepta l'offre, & ils firent voiles tous deux ensemble vers Bancalis, ville Malayenne sur cette côte, & qui commande au païs d'alentour. Ils y moüillerent, & le Vaisseau fut délivré au Capitaine Johnson, aprés qu'il en eut payé le prix dont ils étoient convenus. Le Hollandois s'en retourna d'abord à Malacca, & laissa le Capitaine Johnson maître de deux bâtimens, savoir le Heu qu'il avoit amené de Bencouli, & l'autre qu'il venoit d'acheter. Il envoya le Heu de Bencouli dans une grande riviere voisine, sous le commandement de Monsieur W.lls, afin d'y négocier avec les Malayens & d'en tirer du poivre. Ce n'étoit pas un homme qui entendit la Marine, mais il avoit du bon sens, & ne manquoit pas de genie pour les affaires. Il étoit d'abord sorti d'Angleterre en qualité de Soldat, pour servir la Compagnie des Indes Orientales dans l'Isle de sainte Helene. Il demeura quelque tems dans cette Isle sur un fort petit pied; mais comme il avoit quelque ambition il quitta cette pauvre place, où l'air étoit fort sain, pour servir la Compagnie à Bencouli, qui passe pour l'endroit le plus mal sain de tous ceux où nous trafiquons; cependant l'esperance d'être avancé le porta à s'y retirer. Aprés y avoir fait quelque sejour il fut envoyé avec le Capitaine Johnson pour l'aider à aller chercher du poivre, plûtôt parce qu'il savoit écrire que pour aucune intelligence qu'il eût de la manœuvre d'un Vaisseau. Il prit donc avec lui trois ou quatre Matelots novices pour conduire le Heu dans la riviere. Le Capitaine Johnson s'arrêta tout auprés de Bancalis pour apareiller son nouveau bâtiment,

car il avoit besoin entr'autres choses d'un nouveau mât que ce Capitaine avoit envie de couper ici, ayant pris un Charpentier pour cet effet, & il vouloit d'ailleurs le bien radouber, & le faire ajuster à sa fantaisie. Il avoit aussi avec lui quelques Matelots neufs & sans experience; qui auroient mieux servi sur terre que sur mer, puis qu'ils avoient été au service du Roi de Siam en qualité de Soldats, & qu'il n'y avoit pas même long-tems qu'ils en étoient venus avec les François qu'on avoit contraints de quitter le païs. Mais ici dans les Indes, nos Anglois sont obligez, faute de bons Matelots, de prendre ceux qu'ils peuvent trouver, soit qu'ils entendent le métier ou non; de sorte que nos Marchands sont fort souvent embarassez manque de Matelots. Il est vrai que l'on trouve ici assez de Lascars ou de Matelots Indiens à loüer, & ils s'en servent aussi d'ordinaire; mais on seroit toûjours bien-aise qu'il y eût un ou deux Anglois dans chaque Vaisseau pour leur aider. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques-uns de ces Lascars qui sont assez bons mariniers; mais on a toûjours plus de confiance aux Anglois, sur tout lors qu'il s'agit de quelque affaire importante; outre qu'on peut converser plus librement avec eux durant le cours du Voyage. Ainsi quoi que leurs Matelots Anglois ne soient pas souvent fort habiles, ils ne laissent pas d'être avancez à de certains emplois, dont ils ne seroient gueres capables dans aucun autre endroit que dans les Indes Orientales. Ces Mariniers seroient presqu'inutiles en Europe, où nous avons des tempêtes plus furieuses & plus frequentes; mais là ils servent assez bien, sur tout pour aller & pour revenir avec les Monsons. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Monsieur Wells étant allé chercher du poivre, le Capitaine Johnson prit terre avec son Charpentier à cinq ou six lieuës de la Ville de Bancalis, pour couper un mât dans un endroit où il y avoit une grande quantité d'arbres de haute futaye propres pour ce sujet. Il en eut bien-tôt choisi un à sa fantaisie, & il le coupa. Son Charpentier & lui travaillerent le premier & le second jour, sans être inquietez de personne; mais le troisiéme jour ils furent attaquez l'un & l'autre par une bande de Malayens armez qui les tuërent tous deux. Vers le soir les Matelots qui étoient demeurez à bord du Vaisseau, attendoient le retour de leur Capitaine; mais la nuit approcha sans qu'ils le vissent paroître, ni qu'ils eussent aucunes de ses nouvelles. Alors ils commencerent à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; car ils n'ignoroient pas que les Malayens habituez dans ces quartiers-là, étoient de grands traîtres. On peut dire même qu'ils le sont tous en general, sur tout ceux qui n'ont que peu de commerce avec les Etrangers. Cela doit aprendre à toutes les personnes qui auront quelque affaire avec eux, à se bien tenir sur leurs gardes, & à ne leur donner aucune prise, afin de pouvoir negocier avec quelque sûreté dans ce païs-là.

Il n'y avoit que quatre hommes dans la barque du Capitaine Johnson, épouvantez par l'absence de leur Maître, & le soupçon qu'ils avoient de la verité du fait, ils commencerent à craindre pour leur vie. Ils chargerent donc leurs armes, & se mirent sur leurs gardes, dans l'aprehension où ils étoient de se voir attaquer par les Malayens. Ils avoient deux gros mousquetons, & trois ou quatre mousquets; chacun en prit un à la main avec une cartouche à la ceinture, & ils firent bonne sentinelle pour

découvrir l'ennemi. Pendant qu'ils étoient ainsi sur leurs gardes, les Malayens dans sept ou huit Canots, vinrent à petit bruit attaquer le Vaisseau. Ils étoient environ quarante ou cinquante hommes armez de lances & de poignards. L'obscurité de la nuit favorisoit leur entreprise, & ils eurent plûtôt abordé ce Vaisseau que les Matelots ne s'en furent aperçûs. Alors ceux-ci commencerent à faire feu sur les ennemis, & ces derniers, aprés avoir lancé leurs dards, vinrent à l'abordage, & entrerent dans le Vaisseau par la prouë. Les Matelots se défendirent vigoureusement & les contraignirent de se retirer; mais de quatre qu'ils étoient il y en eut deux qui furent blessez à mort dans cette premiere attaque. Les Malayens reprirent courage & monterent sur le bord une seconde fois: Les deux Matelots qui n'étoient pas blessez se cantonnerent à la poupe, & tirant par les trous qu'il y avoit, ils les repousserent une seconde fois avec tant de vigueur, qu'ils les forcerent à rentrer dans leurs canots. Les Malayens y eurent si bien leur compte, qu'ils remirent pied à terre sans esperance de se rendre maîtres du Vaisseau. L'action finie, les pauvres Matelots ne laissoient pas de craindre; aussi firent-ils garde toute la nuit, bien résolus de vendre leur vie aussi cher qu'ils pourroient, s'ils venoient à être attaquez encore une fois. Car ils n'attendoient ni ne pouvoient attendre aucun quartier de ces Malayens sauvages; mais ceux-ci ne revinrent plus à l'assaut. Pour les deux Matelots qui avoient été blessez ils moururent bien-tôt aprés.

Le jour suivant les deux Matelots sains leverent l'ancre & s'aprocherent de la ville de Bancalis autant qu'ils pûrent, c'est-à-dire, à la distance peut-être d'un demi mille, ou environ.

Ils y moüillerent & firent signe à ceux du païs de les venir trouver. Le Chabander, ou le premier Magistrat de la Ville, ne tarda guere à s'y rendre : ils lui firent un recit de tous leurs malheurs, & le suplierent de les prendre sous sa protection, parce qu'ils ne se trouvoient pas assez forts pour resister à une autre attaque. Le Chabander parut fort touché de leur infortune, & il leur dit en même tems qu'il ne lui étoit pas possible de remedier au mal qui avoit été fait, parce que ceux qui l'avoient causé étoient des hommes sauvages & indociles, & qui ne vouloient point se soûmettre au Gouvernement, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les réduire; mais qu'aussi long tems qu'ils demeureroient-là il feroit tenir quelques-uns de ses gens sur leur bord pour la sûreté du Vaisseau, & qu'il envoyeroit cependant un canot à Monsieur Wells leur compagnon, pour l'avertir de tout ce qui s'étoit passé. Il laissa donc dix ou douze hommes dans le Vaisseau, & envoya une lettre que les Matelots avoient écrite à Monsieur Wells, qui s'étoit avancé dans une riviere voisine; comme nous l'avons déja dit, pour tirer du poivre des gens du païs.

Monsieur Wells demeura deux ou trois jours à venir, d'où les deux Matelots conclurent qu'il n'avoit pas reçû leur lettre, & qu'ainsi le Chabander les avoit trompez, quoi que les hommes qu'il avoit mis sur leur bord leur fissent beaucoup d'honnêteté, & leur rendissent de grands services. Monsieur Wells n'avoit rien apris de leur malheur, & il retourna seulement faute de trafic, du moins n'en avoit-il pas trouvé tant qu'il se l'étoit imaginé. Car quoi qu'il croisse du poivre ici, cependant il n'y vient pas en assez grande abondance pour engager personne à l'aller chercher. Cela vient de ce que

les Hollandois en sont si proches qu'on ne sauroit venir trafiquer parmi eux sans leur permission. Et quand même ceux du païs auroient une forte envie de trafiquer avec quelque autre nation, comme ils l'ont effectivement, les Hollandois pourroient bien-tôt les empêcher de le faire, & même les exterminer, si pour établir ce commerce ils entreprenoient de planter beaucoup de poivre. Le peu qu'ils en recueillent presentement, ou qu'ils tirent des autres quartiers de l'Isle, est bien-tôt enlevé par les Hollandois, ou par leurs amis de Bancalis qui le ramassent pour eux. Car la ville de Bancalis étant la principale de ces quartiers, & si proche de Malacca, qu'elle n'en est separée que par le détroit, est souvent visitée par les Hollandois, qui y vont dans leurs petits vaisseaux, & son commerce semble entierement dépendre de celui de cette Nation, de sorte qu'elle n'oseroit trafiquer avec aucune autre. Je croi même que c'est par l'Amitié que les Hollandois entretiennent avec cette Ville, qu'ils font un petit commerce de poivre dans ces endroits-là, & qu'ils y debitent par ce moyen quantité de leurs marchandises, parce que les naturels de ce quartier trafiquent avec leurs voisins qui sont plus avancez dans le continent, & portent leurs denrées à Bancalis, où les Hollandois les viennent prendre. Ainsi quoi que les habitans de cette Ville soient Malayens, comme le reste du païs, ils sont neanmoins assez civils, & c'est ce que produit le commerce. Car plus il y en a dans un endroit, plus on y est civilisé; & au contraire, moins le négoce est reçû quelque part, & plus on y est barbare & inhumain. Le commerce aporte avec lui tant de commoditez pour la vie, qu'il a beaucoup d'influence sur l'esprit de toutes les Nations qui en ont goûté

la douceur. Je ne doute pas même que les pauvres Americains, qui en ignorent les charmes, ne pussent y être fortement attirez par une conduite juste & honnête envers eux: Je n'en excepte pas même ceux qui ne semblent desirer autre chose que leur simple nourriture, & un morceau de linge pour couvrir leur nudité. Cette vaste étenduë de païs, qui est dans le Mexique & dans le Perou, a des millions d'habitans qui ne savent point encore ce que c'est que le commerce: Et sans doute qu'ils en deviendroient passionnez s'ils en avoient seulement fait un essai, quoi qu'ils menent à present une vie assez heureuse, & qu'ils se contentent des fruits que la nature produit dans les endroits qui leur sont échus en partage; peut-être même qu'ils sont plus heureux aujourd'hui qu'ils ne le seront dans la suite, lors qu'il deviendront plus connus à ce Monde avare. Car il est à craindre qu'avec l'introduction du commerce ils ne viennent à être opprimez, parce que les Européens ne se contentent pas d'un trafic libre, & d'un gain juste & raisonnable, sur tout dans ces païs éloignez; ils veulent outre cela tirer, pour ainsi dire, toute l'eau à leur moulin, quoi que de cette maniere ils privent les pauvres naturels du païs de leur liberté. Comme si tout le genre humain ne devoit être gouverné que par leurs Loix.

Les Isles de Sumatra & de Java prouvent assez ce que je dis: du moins les Hollandois se sont comme emparez de tout leur commerce & de celui de plusieurs païs voisins. Ce n'est pas qu'ils puissent fournir aux gens du païs le quart des choses dont ils ont besoin; mais parce qu'ils voudroient avoir à leur disposition tout le produit de leurs terres: Cependant ils n'en sont pas venus à bout, & on pourroit bien

encore leur enlever une partie du commerce du poivre, si d'autres Nations vouloient s'y appliquer. En effet presque toute l'isle de Sumatra produit cette plante, & les habitans ne demanderoient pas mieux que d'en faire trafic avec tous ceux qui se presenteroient, malgré tous les efforts que les Hollandois font pour l'empêcher; car cette Isle est si vaste, si peuplée, & si fertile en poivre, que les Hollandois ne sauroient se l'attirer tout à eux-mêmes. Il est sûr que ce quartier qui est autour de Bancalis, est en quelque maniere à leur disposition, & il pourroit bien être que les Malayens crurent se vanger des Hollandois, lors qu'ils tuërent le Capitaine Johnson. J'ai trouvé qu'en general les Malayens sont ennemis mortels des Hollandois, & il semble que tout cela vient de la passion qu'ils ont d'avoir le commerce libre; au lieu qu'il est restraint par les Hollandois non seulement ici, mais dans les Isles des épiceries, & dans tous les autres endroits, où ils ont quelque pouvoir. Cependant il n'y a que la liberté qui puisse encourager ces peuples éloignez au commerce, sur tout ceux qui ont l'inclination à cela, tels que sont presque tous les Malayens, & la plûpart des peuples des Indes Orientales, depuis le Cap de Bonne-Esperance vers l'Est jusqu'au Japon, tant les Isles que la terre ferme. Car quoi qu'ils soient bornez en plusieurs endroits par les Hollandois, les Anglois, les Danois, &c. & qu'ils ne puissent pas avoir un commerce libre avec les autres Nations; cependant ils ont toûjours fait voir que c'est une grande gêne pour eux; & ne sait-on pas les sommes immenses qu'il en a coûté aux Hollandois pour les y réduire? quoi qu'encore aujourd'hui avec tous leurs Forts & leurs Pataches, ils ne peuvent pas mieux se reserver ce trafic à eux

seuls, que la Flotte de Barlavento ne peut assurer aux seuls Espagnols celui des Indes Occidentales : Mais c'est assez parlé de cette matiere.

Nous avons vû ci-dessus que Monsieur Wells vint à Bancalis avec son petit vaisseau, ce qui fut une grande joye pour les deux Matelots qui étoient demeurez en vie sur la barque du Capitaine Johnson. Ces deux Matelots furent si honnêtes gens qu'ils mirent les papiers & l'argent de ce Capitaine dans un coffre qu'ils fermerent, & aprés en avoir serré la clef dans un autre coffre, ils jetterent la clef de celui-ci dans la Mer. Quand Monsieur Wells fut venu à leur bord ils lui offrirent le commandement des deux vaisseaux. Il s'en excusa, du moins en apparence, sur ce qu'il n'étoit pas bon Marinier, & qu'il n'en pouvoit pas même conduire un seul. Cependant aprés en avoir été bien importuné il accepta l'offre, ou du moins il entreprit de faire un memoire de ce qu'il y avoit dans le vaisseau du Capitaine défunt, & d'en rendre un fidele compte au Gouverneur Bloom.

Ils étoient tous si affoiblis que leur nombre suffisoit justement pour conduire un des vaisseaux. C'est pourquoi ils envoyerent prier le Chabander de Bancalis de leur donner quelques-uns de ses gens, pour leur aider à conduire les deux vaisseaux à Malacca, mais il les refusa. Ils voulurent ensuite lui en vendre un pour peu de chose, mais il ne voulut pas l'acheter. Alors ils lui offrirent le plus petit des deux, mais il répondit qu'il n'osoit pas l'accepter de peur des Hollandois. Sur cela Monsieur Wells & son équipage resolurent de tirer le poivre & toutes les autres Marchandises qu'il y avoit, de le brûler, & de s'en retourner avec l'autre à Malacca. C'est aussi ce qu'ils executerent,

aprés quoi ils mirent d'abord à la voile, & ayant ouvert le coffre du Capitaine Johnson, ils y trouverent la valeur de deux ou trois cens risdalles en argent monnoyé, dont Monsieur Wells s'empara, aussi-bien que de ses papiers & de tout le reste, qui étoit tant soit peu considerable. Ils gagnerent bien-tôt Malacca, où ils s'arrêterent pour attendre l'arrivée de quelques Vaisseaux Anglois, & en avoir un Pilote qui pût conduire leur bâtiment; car il n'y avoit aucun d'eux qui voulut entreprendre de le mener plus loin. Le Capitaine Laci fut le premier qui s'y rendit, & il donna son principal Matelot à Monsieur Wells pour faire la conduite de ce Vaisseau jusques à Achin. Ils étoient prêts de mettre à la voile lors que nous arrivames à Malacca, d'où ils partirent deux ou trois jours devant nous.

Pour revenir donc à nôtre voyage, le Capitaine Weldon ayant terminé ses affaires à Malacca, nous remimes à la voile faisant route vers Achin, où il avoit dessein de toucher en allant au Fort saint-George. Nous attrapames Monsieur Wells à prés de trente-cinq lieuës en deçà d'Achin, contre la riviere de Passange Jonca, & peu de tems aprés nous arrivames l'un & l'autre à Achin, & moüillames à la rade au commencement de Mars 1689. C'est ici que je pris congé du Capitaine Weldon & de mon ami Monsieur Hall, qui étoit venu avec nous à Tonquin. Je décendis à terre aussi foible que je l'avois été tout le voyage, à cause de mon flux de ventre. Le Capitaine Weldon m'offrit tous les services dont il étoit capable au Fort saint George, si je voulois y aller avec lui; mais j'aimai mieux demeurer ici, où j'avois quelque peu de connoissance, que d'aller en un si miserable état, dans un endroit où j'étois entierement inconnu. Mais Monsieur Hall

accompagna le Capitaine Weldon au Fort ſaint George, & peu de tems aprés il retourna de-là en Angleterre dans le Williamſon de Londres.

CHAPITRE VII.

Deſcription du païs d'Achin, ſa ſituation & ſon étendue. Montagnes d'or & les Iſles voiſines Wai & Gomez, &c. qui forment pluſieurs canaux & la route d'Achin. Terroir du Continent, ſes arbres & ſes fruits; en particulier du Mangaſtan & du Pumplemoſe. Leurs racines, herbes & drogues. L'herbe Ganga ou Bang, & le Camphre. Le poivre de Sumatra & l'or d'Achin. Les bêtes, les oiſeaux & les poiſſons qui s'y trouvent. Les habitans du païs, leur genie, leurs habits & leurs bâtimens. De la ville d'Achin & du commerce. De l'agriculture, de la pêche, des Charpentiers, & des Proes. Des Changeurs de la monnoie & des poids. Des mines d'or. Des Marchands qui viennent à Achin, & de la Foire des Chinois. L'uſage des bains à Achin. D'un Chinois Renegat. Peines établies contre le larcin & les autres crimes. Du gouvernement d'Achin, de la Reine, des Oronkeis ou Nobles, & de l'eſclavage du peuple. La pompe des Princes Orientaux. Guerres civiles pour le choix d'une nouvelle Reine. L'Auteur & les autres Anglois ſont allarmez à cauſe de la priſe d'un Vaiſſeau More par un Capitaine Anglois. Le tems & la chaleur qu'il fait à Achin, les inondations qui y arrivent.

PUiſque je ſuis encore une fois revenu à Achin, je crois que je ne ferai pas mal de donner à mon Lecteur une courte relation des remarques que j'ai faites, tant ſur cette Ville que ſur le païs. Ce Royaume eſt le mieux

peuplé & le plus grand de plusieurs petits Etats qui se trouvent dans l'Isle de Sumatra. Il est au Nord-Oüest de cette Isle. Il s'étend du côté de l'Est, depuis la pointe Nord-Oüest de l'Isle fort avant le long de la côte vers le détroit de Malacca, environ cinquante ou soixante lieuës. Mais depuis la pointe du Diamant, qui peut être à quarante lieuës d'Achin, jusqu'aux frontieres de ce Royaume, les habitans n'y sont gueres soûmis, quoi qu'ils soient enclavez dans son enceinte. Je ne saurois m'étendre beaucoup sur ce qui les regarde, & je ne sai pas même les bornes de ce Royaume, soit au-dedans du païs, ou le long des côtes de l'Oüest. Ce quartier est haut & montagneux, aussi-bien que le reste de la côte Occidentale de toute l'Isle. La pointe d'Achin ou l'extrêmité de cette Isle, est un païs fort élevé; mais Achin en general est plus bas du côté de l'Est, quoi qu'il y ait aussi quelques petites montagnes, & qu'il soit par tout d'une hauteur mediocre. Les terres en sont bonnes & naturellement propres à être cultivées.

Il y a ici une montagne qui est plus remarquable que les autres, sur tout pour les Matelots. Les Anglois la nomment la montagne d'or; mais je ne saurois dire si les gens du païs lui donnent ce nom, ou si ce sont seulement les Anglois. Elle est auprés de la pointe du Nord-Oüest de cette Isle, & Achin n'en est éloigné que de cinq ou six miles. Elle est fort large au bas; mais elle monte en diminuant jusqu'à la pointe, qui est si haute qu'on peut la voir de trente ou quarante lieuës en mer. Ce fut la premiere terre que nous découvrîmes lors que nous arrivâmes dans un Proe des Isles de Nicobar, dont j'ai parlé dans mon premier Voyage. Le reste du païs, quoi qu'assez élevé, ne nous parut pas alors; de sorte que cette montagne res-

sembloit à une Isle en mer; ce qui fit que nos Malayens d'Achin la prirent pour Pulo Wai. Mais cette Isle, toute élevée qu'elle est, n'étoit pas alors visible, au lieu que la montagne d'or paroissoit distinctement, quoi qu'elle fut aussi éloignée de nous que cette Isle.

Outre les terres qui apartiennent à Achin dans le Continent, il y a encore plusieurs Isles, mais la plûpart inhabitées, qui dépendent de sa jurisdiction, & ce sont elles qui forment le canal d'Achin. Il y a entr'autres Pulo Wai, la plus Orientale d'une rangée d'Isles, qui sont situées au Nord-Oüest de Sumatra. Elle est aussi la plus grande de toutes, quoi qu'elle ne soit habitée que par des malheureux, qui y ont été exilez d'Achin pour leurs crimes. Elle forme avec la rangée des autres Isles un demi-cercle d'environ sept lieuës de diametre. Pulo Gomez est une autre Isle assez grande à vingt milles ou environ à l'Oüest de Pulo Wai, & prés de trois lieuës du Nord-Oüest de la pointe de Sumatra. Il y a trois ou quatre petites Isles entre Pulo Gomez & la haute mer; mais elles ont entr'elles des canaux assez larges pour donner un passage libre aux Vaisseaux, & l'eau y est extrêmement profonde. Tous les Vaisseaux qui vont d'Achin à l'Oüest, ou qui viennent de l'Oüest à Achin, passent & repassent par l'un ou l'autre de ces canaux. Et parce que la flote vient ici de la côte de Surate, un de ces canaux qui est plus profond que les autres, se nomme le canal de Surate. Il y a entre Pulo Gomez & Pu lo Wai, dans la courbure du cercle, d'autres petites Isles, dont la principale est apellée Pulo Rondo. C'est une petite Isle ronde & haute, qui n'a guere plus de deux ou trois milles de circonference. Elle est presque située à l'extrêmité de la courbure du cercle au

Nord-Est, quoi que plus proche de Pulo Wai, que de Pulo Gomez. Il y a de grands canaux fort profonds des deux côtez; mais le canal le plus frequenté, est celui du côté de l'Oüest, qu'on apelle le canal de Bengale, parce qu'il va vers cette Baye, & les Vaisseaux qui en viennent de la côte de Coromandel, passent & repassent par-là. Il y a un autre canal entre Pulo Wai & la mer de Sumatra, qui peut avoir trois ou quatre lieuës de large, & c'est celui des Vaisseaux qui vont d'Achin au détroit de Malacca, ou dans les autres païs, qui sont à l'Est de ce détroit, ou bien qui viennent. L'ancrage est trés-bon dans toute cette Baye demi-circulaire, entre les Isles & Sumatra; mais la route de tous les Vaisseaux qui viennent à Achin approche davantage de la côte de Sumatra, & se trouve enfermée dans ces Isles. Ils y peuvent moüiller à la distance qu'il leur plaît, suivant les monsons ou les saisons de l'année. Il y a une petite riviere navigable, qui se décharge dans la mer, par où l'on transporte dans la ville sur de petits bâtimens les marchandises qui viennent sur de grands Vaisseaux. L'embouchure de cette riviere est à six ou sept lieuës de Pulo Rondo, à trois ou quatre de Pulo Wai, & à peu prés autant de Pulo Gomez. Ces Isles sont assez hautes & fertiles; la terre en est noire ou jaune, & avec cela profonde & grasse, & porte de grands arbres propres à toute sorte d'usage. Il y a des ruisseaux dans les deux grandes Isles de Wai & de Gomez, & plusieurs sortes d'animaux sauvages; on y trouve sur tout quantité de cochon sauvage.

Le terroir de ce Continent varie selon qu'il se trouve situé. Les montagnes sont toutes de roches, sur tout celles qui sont vers la côte de l'Oüest. Cependant la plûpart de celles que j'ai

vûës, semblent être couvertes de terre, & produisent des buissons, de petits arbres, & d'assez bonne herbe. Les colines sont presque toutes couvertes de bois, & il semble par la grosseur des arbres, que le terroir doit y être bon & fertile. La meilleure terre que j'y aye vûë est de couleur noire, grise, ou rouge, & toute extrêmement profonde; mais je ne prétens pas faire un long détail de ceci, ni en avoir pris une connoissance fort exacte dans tous mes Voyages, quoi que j'aye peut-être autant examiné la difference des terroirs qu'aucun autre Voyageur, & que j'aye été élevé dés ma jeunesse dans Sommerset-shire, dans un lieu apellé East Coker, prés de Ycevil ou Evil, où il y a une aussi grande varieté de terroir que j'aye trouvé aucune autre part: On y voit de la terre noire, rouge, jaune, sablonneuse, pierreuse, grasse, marécageuse, &c. J'avois d'autant plus d'occasion de remarquer tout ceci, que ce Village est presque tout afermé en baux à vie, de vingt, trente, quarante ou cinquante livres sterling par an, sous la Jurisdiction du Coll Helliar, qui en est le Seigneur, & que la plûpart des Fermiers ont leurs terres dispersées d'un côté & d'autre par morceaux, où il se trouve ainsi de toute sorte de terroir; l'un est de couleur noire, l'autre sablonneux, l'autre gras, &c. Il y en a dont * l'acre vaut vingt, trente, ou quarante chelings, pour certains usages; & d'autres dont il ne vaut pas quarante sols. Ma mere avoit une de ces Fermes où il se trouvoit de toute sorte de terre; ainsi je fus obligé d'en prendre connoissance, & je savois ce que chacun pouvoit produire, soit du froment, de l'orge, du seigle, du ris,

* *L'acre en Angleterre contient quarante perches en longueur & quatre en largeur, & la perche y est de seize piés & $\frac{1}{2}$.*

des fêves, des pois, de l'aveine, de la vesse, du lin ou du chanvre. J'avois connoissance de tout cela au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un jeune garçon de mon âge, & je me faisois un plaisir singulier de toutes ces observations. Mais revenons à nôtre sujet.

La terre du Royaume d'Achin est en general assez profonde. Elle est trés-bien arrosée par des ruisseaux & de petites rivieres, mais il n'y en a point qui soient navigables pour les gros Vaisseaux de charge. La riviere d'Achin ne peut porter que de petits bâtimens. Une partie du païs est couverte de grandes forêts, & en d'autres il y a des Savanas. On y trouve plusieurs sortes d'arbres, dont la plûpart m'étoient inconnus. Les autres qui portent le coton & le chou, viennent ici, mais non pas en si grande abondance qu'en quelques endroits de l'Amerique. Ces arbres croissent ordinairement ici aussi-bien que par tout ailleurs, où ils viennent dans un bon terroir sec, ou qui du moins n'est pas couvert d'eau, ni marécageux; & il y en a ici de cette sorte tout auprés des rivieres; & c'est-là que vient l'arbre apellé Mangrove, & les autres de semblable espece. Ce Royaume ne manque pas non plus de bois de charpente propre pour la bâtisse.

Les fruits de ce païs sont le Plantain, les Bananes, Guavas, Oranges, Limons, Jaks, Durians, Noix de coco, Pumple-noses, Grenades, Mangos, Mangastans, Citrons, Melons d'eau, Melons musquez, Pommes de pin, &c. Je trouve que le Mangastan est sans comparaison le plus délicat de tous ces fruits. Il ressemble à la Grenade; mais il est beaucoup plus petit. La peau exterieure où l'écorce est un peu plus épaisse que celle de la Grenade, mais plus mole, & avec tout cela plus cassante, & sa

couleur est d'un rouge obscur. Le dedans de l'écorce est d'un cramoisi enfoncé ; on y voit le fruit divisé en trois ou quatre morceaux, chacun de la grosseur du bout du pouce. Ils se separent aisement l'un de l'autre, ils sont aussi blancs que du lait, fort tendres & pleins de jus, & renferment un petit noyau noir. On dit que l'écorce exterieure est fort astringente, c'est pourquoi il y a beaucoup de gens, qui aprés avoir mangé le fruit qui est trés-délicieux, ne la jettent point, mais la font secher & la conservent, pour la donner à ceux qui ont le flux de ventre. Il y a un petit Livre intitulé, *Nouveau Voyage aux Indes Orientales*, qui parle du Mangastan entre les fruits de Java ; mais l'Auteur se trompe quand il le compare à une prune sauvage à l'égard de la figure & du goût. Je me souviens neanmoins qu'il y a une semblable sorte de fruit à Achin, & je croi par la description qu'il en donne, que ce peut bien être celui qu'il apelle Mangastan, quoi qu'il soit bien diferent du veritable Mangastan.

Le Pumplenose est de la grosseur d'un citron ; mais il a l'écorce extrémement épaisse, tendre & inégale. Le dedans est plein d'un fruit qui consiste en plusieurs grains de la grosseur d'un petit grain d'orge, lesquels sont tout pleins de jus, comme le dedans d'une orange ou d'un limon, quoi qu'ils ne soient pas separez de la même maniere en petites cellules. Ce fruit a un goût fort agreable, & quoi qu'il s'en trouve en d'autres endroits des Indes Orientales ; cependant ceux d'Achin sont estimez les meilleurs. Ils sont ordinairement mûrs vers Noël, & l'on en fait un si grand cas, que les Anglois les portent d'ici au Fort saint George pour en régaler leurs amis. J'ai donné dans mon premier Ouvrage la description de la plûpart

des autres fruits que je viens de nommer.

Les racines de ce païs propres à manger, sont les Yames, les Patates, &c. mais le ris en est la principale nourriture. Les naturels en ont un peu semé depuis quelque tems, & ils pourroient en faire venir une bien plus grande quantité s'ils vouloient, tant le païs est fertile. Ils ont ici une espece d'herbe ou de plante apellée Ganga ou Bang. Je ne l'ai jamais vûë qu'une fois, & encore étoit-elle assez loin de moi. Il me sembloit d'abord que c'étoit du chanvre, & je l'aurois même crû effectivement si on ne m'avoit assuré le contraire. On dit de cette plante que si on la fait infuser dans quelque liqueur, elle étourdit la tête de celui qui en boit; mais qu'elle opere diversement selon la diferente constitution de chaque personne. Il y en a qu'elle fait dormir; d'autres qu'elle rend gais & qu'elle fait rire, & d'autres enfin qu'elle rend fous; mais qui reviennent à eux-mêmes deux ou trois heures aprés. Je n'ai vû aucun de ces effets-là, quoi que j'en aye souvent ouï parler. Je ne connois point les autres usages que peut avoir cette plante, mais je sai qu'elle est fort estimée ici, aussi-bien qu'en d'autres endroits où on la transporte.

On trouve aussi dans ce païs quantité de drogues & d'herbes medecinales & potageres. La principale de ces drogues est le Camphre, que l'on trouve en abondance dans cette Isle; mais la plus grande partie vient ou des frontieres du Sud de ce Royaume, ou encore de plus loin, & hors de son enceinte. On envoye ordinairement au Japon pour y être rafiné, celui qu'on trouve dans l'isle de Sumatra, & aprés qu'on l'en a raporté, les Marchands le font passer où ils viennent. Je sai qu'il y a ici plusieurs sortes d'herbes medecinales dont se servent les gens

du païs qui vont souvent herboriser ; il semble même qu'ils connoissent bien leurs vertus & qu'ils en font un grand usage : Mais comme cela est au-dessus de ma capacité, je ne saurois en parler davantage, quoi qu'il y ait ici une grande quantité d'herbes potageres, cependant je ne connois le nom d'aucune, si ce n'est des oignons, qu'ils ont en abondance & d'une trés-bonne espece, mais ils sont petits.

Il y a plusieurs autres bonnes denrées dans cette Isle ; mais quelques-unes se trouvent plûtôt en d'autres endroits de son Continent qu'à Achin, sur tout le poivre. Toute l'Isle en produit en abondance, si vous en exceptez le côté du Nord-Oüest, du moins cette partie qui est contenuë dans le Royaume d'Achin ; mais je ne saurois dire si ce defaut vient de la negligence ou de la paresse des Naturels du païs, ou de quelque autre cause.

On assure qu'il se trouve de l'or dans plusieurs endroits de cette Isle, & le Royaume d'Achin en est trés-bien fourni à l'heure qu'il est. Je ne connois pas même d'endroit dans les Indes Orientales qui en produise une si grande quantité que ce Royaume. Je n'ai jamais été au Japon, ainsi je ne saurois rien determiner sur les grandes richesses qu'il possede ; mais pour ce Royaume je suis sûr qu'elles y abondent.

Les animaux de ce païs sont les Cerfs, Pourceaux, Elephans, Chevres, Taureaux, Bufles, Chevaux, Porc épics, Singes, Ecureüils, Guanos, Lezards, Serpens, &c. On trouve encore ici une grande quantité de fourmis, & des poux qui se fourrent dans le bois, & que les Anglois apellent dans les Indes Orientales des fourmis blanches. Tous les Elephans que j'ai vûs ici étoient privez ; on dit neanmoins qu'il y en a quelques-uns de sauvages ; mais je croi

qu'il n'y en a guere, ou plûtôt point du tout. Il y a dans quelques endroits un grand nombre de cochons, mais ils sont tous sauvages & fort maigres. Cependant il y a une saison de l'année où lors que les fruits sauvages tombent des arbres, ils deviennent assez gras, ou du moins charnus, & alors la chair en est bonne & savoureuse. Ils sont en grand nombre, & c'est à cause de cela, ou parce qu'ils trouvent peu à manger, qu'on en voit si rarement de gras. Il n'y a pas beaucoup de Chevres ni de Taureaux; mais les Savanas fourmillent de Bufles, qui appartiennent aux habitans, lesquels leur trayent le lait & les mangent; mais ils ne les font pas travailler que je sache. Les Chevaux de ce païs sont petits; mais ils ont de la vivacité, & on les transporte quelquefois d'ici sur les côtes de Coromandel. Les Anglois comptent que les Porc-épics & les Ecureuils sont une fort bonne viande; mais je ne sai pas quelle estime en font les Naturels du païs.

La volaille de ce païs consiste en Poules ou en Canards; mais je ne sache pas qu'ils ayent d'autres oiseaux privez. Il y en a plusieurs sortes de sauvages dans les bois, comme des Maccas, Perroquets, Perruches, Pigeons, & des Tourterelles de trois ou quatre sortes. Il y a de plus quantité d'autres petits oiseaux, mais je n'en sais rien de particulier.

Les rivieres de ce Royaume produisent beaucoup de poisson. La Mer en fournit aussi de plusieurs sortes qui sont fort bons; comme les Brochets, les Muges, les Anguilles, les Rayes, dont je parlerai dans la description de la Baye de Campêche, les Tenpounders, Oldiwves, Cavallies, Ecrevisses, Chevretes, &c.

Les Naturels de ce païs sont Malayens, & à peu prés la même sorte de gens que ceux de

Queda, de Ihor, & d'autres endroits du Continent de Malacca, ils parlent du moins la même langue, avec trés-peu de difference. Ils suivent la Religion Mahometane, aussi bien qu'eux, & ils leur ressemblent encore dans leur humeur fiere & hautaine, & dans leurs manieres de vivre; de sorte qu'ils paroissent n'avoir fait au commencement qu'une même Nation. Les gens sont d'une taille mediocre, mais droite & bien prise, & leur couleur est d'un basané Indien. Ils ont les cheveux noirs & mince, le visage long & assez agreable avec tout cela, les yeux noirs, le nez d'une grandeur mediocre, les lévres minces, & les dents noires par le frequent usage du Betel. Ils sont fort paresseux, & n'aiment point à travailler, ni à se donner de la peine. Les plus pauvres sont fort adonnez au vol, & on les punit souvent pour cela avec beaucoup de severité. Du reste, ils sont en general d'un assez bon naturel, & ne manquent pas de civilité envers les Etrangers.

Les plus qualifiez d'entre eux portent des bonnets qui sont justes à leur tête, d'un drap de laine teinte en rouge ou en quelqu'autre couleur, & qui ressemblent à la forme d'un chapeau sans bord; car les peuples Orientaux ne se découvrént point la tête lors qu'ils se saluent, comme nous faisons. Mais en general ils portent presque tous un petit Turban, semblable à celui du peuple de Mindanao, dont j'ai parlé dans mon premier Ouvrage, chap. 12. Ils ont de petits haut-de-chausses, & les personnes de qualité portent un morceau d'étoffe de soye flotant sur leurs épaules; mais le menu peuple va nud depuis la ceinture jusques en haut. Ils ne se servent pas non plus de bas ni de souliers, & il n'y a que les riches qui portent une espece de Sandales.

Leurs maisons sont bâties sur des pieux comme celles de Mindanao, & ils vivent presque de la même maniere, excepté qu'ils sont plus riches & vivent plus au large, à cause de leurs mines d'or & du grand concours des Etrangers. Leur nourriture ordinaire est le ris, & les personnes de qualité mangent de la volaille & du poisson, dont les Marchez sont abondamment fournis, & quelquefois de la chair de Busle; on y aprête tout cela fort bien, & on y donne un goût relevé avec du poivre & de l'ail; ils teignent aussi leurs viandes en jaune avec du Turmerik, pour les rendre plus agreables à la vûë; c'est ce que tous les Indiens Orientaux aiment en general, & ils ne manquent pas non plus de bonnes sauces pour en relever le goût.

La ville d'Achin est la capitale de tout ce Royaume. Elle est située sur une riviere, vers le Nord-Oüest de l'Isle, & à prés de deux milles de la mer. Cette Ville a sept ou huit mille maisons, & il y a toûjours un grand nombre de Marchands Etrangers, soit Anglois, Hollandois, Danois, Portugais, Chinois, Guzarates, &c. Les maisons en general y sont plus grandes que celles que j'ai vûës à Mindanao, & beaucoup mieux meublées. La Ville n'est point enceinte de murailles, ni même d'un fossé. On y voit aussi un plus grand nombre de Mosquées qu'à Mindanao; elles sont presque toutes bâties en quarré, & couvertes de tuiles, mais elles ne sont ni hautes ni grandes. Il y a tous les matins un homme qui fait un grand bruit de dessus le toit. Mais je n'ai vû ni tours ni clochers par où l'on y pût monter, comme ils en ont d'ordinaire en Turquie. La Reine a ici un grand Palais trés-bien bâti de pierres; je ne pûs pas y entrer. On dit qu'il y a quelques canons autour du Palais, dont quatre sont de

bronze, & y furent envoyez en present par nôtre Roi Jaques I.

Les principaux Artisans d'Achin, sont les Charpentiers, Maréchaux, Orfévres, Pêcheurs & Banquiers. Mais les gens de la campagne subsistent par le moyen du bétail qu'ils nourrissent, sur tout pour leur propre usage, ou de la volaille qu'ils vendent, sur tout ceux qui demeurent prés de la Ville où ils la font vendre toutes les semaines. D'autres plantent des racines, des fruits, &c. Et ils ont semé depuis peu d'assez vastes champs de ris. Il ne vient pas trop mal ici, mais les gens y sont si fiers qu'ils ne peuvent se resoudre à mettre la main à l'ouvrage; aussi ne s'en rompent-ils guere la tête, & ils en laissent tout le maniment à leurs Esclaves. Ce furent des Esclaves que les Anglois & les Danois y porterent il y a quelque tems des côtes de Coromandel dans un tems de famine, dont j'ai déja parlé ci-dessus, qui mirent les premiers cette sorte d'agriculture en réputation parmi les Achinois; cependant le ris qu'ils ont de cette maniere n'est pas le quart de ce qu'il leur en faut, & ils sont obligez d'en faire venir des païs voisins.

Les Pêcheurs sont les plus riches de tous les gens de métier. Je parle de ceux qui ont le moyen d'acheter des filets, car ils en retirent un trés-grand profit, & ce sont aussi les Esclaves qui s'occupent à cet exercice. Vous verrez, lors qu'il fait beau tems, huit ou dix grands bâteaux chacun avec un grand filet, & lors qu'ils voyent une foule de poissons ensemble, ils tâchent de les enveloper avec ces filets, & tous les bâteaux qui sont là prés, s'aident les uns les autres pour les tirer à terre. Quelquefois ils prennent de cette maniere cinquante, soixante, ou cent poissons, aussi gros & aussi longs que la jambe,

d'un homme, & alors ils sautent, ils courent çà & là, & poussent de grands cris de joye. Le poisson est d'abord envoyé au Marché, dans un de leurs bâteaux; mais les autres demeurent pour en prendre davantage. Ceux qui pèchent à la ligne ou avec un hameçon, sortent dans de petits Proes, & il n'y a qu'un ou deux Esclaves dans chaque Proes: ceux-ci prennent aussi de fort bon poisson qu'ils portent à leurs maîtres.

Les Charpentiers se servent de haches semblables à celles qui sont en usage à Mindanao. Ils bâtissent de bonnes maisons à leur maniere, & ils réüssissent aussi fort bien à construire des Proes; ils en font de trés-jolies, sur tout de celles que nous apellons Proes volantes; elles sont longues, profondes, étroites, & pointuës, avec les deux flancs égaux, & une espece de rame large de chaque côté, la poupe & la prouë sont semblables à celles des autres barques. Ces petits bâtimens portent une grande voile, & lors que le vent souffle avec violence on fait asseoir un ou deux hommes à l'extrêmité de l'aîle, ou de cette espece de rame large, qui est du côté du vent, pour faire le contrepoids. Ils bâtissent aussi quelques barques de dix ou vingt tonneaux, pour trafiquer d'un endroit dans un autre; mais je croi que leur plus grande habileté consiste à bâtir leurs Proes volantes qui sont fort jolies, qu'ils tiennent propres & nettes, & qui vont trés-bien à la voile; c'est aussi pour cela que les Anglois leur ont donné ce nom.

Il y a peu de Maréchaux dans la Ville, & ceux que l'on y trouve n'entendent guere bien leur métier. Les Orfévres sont la plûpart Etrangers; cependant il y a quelques Achinois qui savent travailler les métaux, quoi qu'ils n'y

soient pas fort habiles. Il n'y a presque ici que les femmes, non plus qu'à Tonquin, qui se mêlent du change de l'argent. Elles sont assises aux Marchez & dans les coins des ruës avec de la monnoie de plomb qu'on apelle cash; nom qu'on donne en general dans ces païs à la petite monnoie; mais le cash n'est ici ni du même métal, ni de la même valeur qu'à Tonquin. Car l'un est de cuivre, au lieu que l'autre n'est que de plomb, ou d'étain brun; en sorte qu'on peut aisément le plier autour du doigt. Ils n'ont que deux sortes de monnoie, qui se fabriquent chez eux; la moindre est celle de plomb qu'on nomme cash, & qui est la même qu'on apelle Peties à Bantam. Quinze cens de ces pieces font un Mess, qui est l'autre sorte de monnoye, & consiste en une petite piece d'or mince, marquée de chaque côté, avec des caracteres Malayens. Elle vaut quinze sols d'Angleterre, seize Mess font un Tale, qui revient ici à vingt chelins; cinq Tales font un Bancal, sorte de poids ainsi nommé, & vingt Bancals font un Catti, autre sorte de poids. Mais leur monnoie d'or est rarement de poids, car il faudra quelquefois cinq Tales & huit Mess de plus pour faire un Bancal, & quoi que quinze cens cash soient la valeur d'un Mess, neanmoins celui-ci hausse & baisse au gré des changeurs; car vous n'aurez quelquefois que mille cash pour un Mess, quoi que son prix roule d'ordinaire entre ces deux nombres, il est rarement au-dessous de mille, & jamais au-delà de quinze mille. Mais pour continuër à parler de ces poids dont ils se servent comme de monnoye, ou d'une marchandise; cent Catti font un Pecul, qui pese cent trente-deux livres poids d'Angleterre. Trois cens Catti font un Bahar, qui monte à trois cens quatre-vingt

seize livres poids d'Angleterre. Mais dans quelques endroits comme à Bencouli, un Bahar revient à prés de cinq cens livres poids d'Angleterre. Les pieces de huit d'Espagne ont aussi cours dans ce païs, & leur valeur change selon la quantité qui s'y en trouve. Quelquefois une piece de huit ne passe que pour quatre Mess, quelquefois pour quatre & demi, & d'autres fois pour cinq.

Ils ne frapent qu'une petite quantité de leur or, & qu'autant qu'il leur en faut pour fournir au commerce ordinaire qu'ils ont entr'eux. Mais pour les Marchands, lors qu'ils reçoivent quelque grosse somme, ils le prennent toûjours au poids: aussi les paye-t-on d'ordinaire en lingots d'or, & quantité pour quantité. Les Marchands aiment mieux prendre celui-ci que de l'or monnoyé; & avant que de quitter le païs ils changent leurs Mess, pour de l'or en barre, parce peut-être que les Naturels du païs falsifient leur monnoie.

Ils tirent cet or de quelque montagne assez avancée dans le païs au-delà d'Achin, mais qui est dans les terres de leur Jurisdiction, & plûtôt auprés de la côte Occidentale, que du détroit de Malacca. Je croi que la montagne d'or dont j'ai déja parlé, n'est pas fort éloignée de celle où sont les mines; car le terrain est fort élevé par tout aux environs. Pour y aller, on prend du côté de l'Est, vers Passange Jonca; & de-là on tire vers le cœur du Royaume. Je m'informai un peu de quelle maniere ils faisoient pour avoir de l'or, & on me dit qu'il n'y avoit que les Mahometans qui avoient la permission d'aller aux mines: qu'il y avoit beaucoup de peine & de danger à passer les montagnes avant que d'y arriver, n'y ayant qu'un seul chemin au travers des montagnes si

escarpées, qu'on étoit obligé en quelques endroits de se servir de cordes, pour monter & pour décendre; qu'au pied de ces précipices il y avoit une Garde de soldats pour empêcher qu'aucun Incirconcis n'allât aux mines, & pour recevoir le peage de tous ceux qui passoient au delà de cette barriere, ou qui revenoient en deçà; que l'air étoit si mal sain auprés de ces mines, qu'il n'y avoit pas la moitié de ceux qu'on y voyoit aller qui en revinssent, quoi qu'ils n'aillent là que pour negocier avec les Mineurs, qui demeurent sur les lieux, parce qu'ils y sont accoûtumez; que ceux de la Ville qui font ce voyage, ne s'arrêtent pas d'ordinaire plus de quatre mois aux mines, & qu'ils en sont de retour environ six mois aprés leur départ: Qu'il y a quelques-uns de ces Marchands qui vont visiter les Mineurs une fois tous les ans; car aprés qu'ils se sont un peu accoûtumez à l'air de cet endroit là, & qu'ils ont goûté le profit de ce commerce, il n'y a point de danger qui soit capable de les en détourner; du moins j'ai apris de personnes dignes de foi, qu'ils gagnent deux mille pour cent sur toutes les marchandises qu'ils portent aux Mineurs; mais ils n'en sauroient transporter beaucoup à cause du mauvais chemin. Ceux qui sont riches n'y vont jamais eux-mêmes, mais il y envoyent leurs Esclaves, & s'il en revient trois de six qu'ils y avoient envoyez, ces pauvres malheureux croyent avoir fait un trés-bon voyage pour leurs maîtres; car ces trois-là peuvent raporter autant d'or que pouvoient valoir toutes les marchandises que les six y avoient conduites. Les marchandises qu'on y transporte sont quelque espece d'habillemens, & des liqueurs. Ils les embarquent à la Ville & les font aller par mer une partie du chemin, aprés-quoi

ils prennent terre en quelque endroit auprés de Passange Jonca, & se servent ensuite de chevaux pour les porter jusqu'au pied de la montagne. Ils les tirent de là avec des cordes, & s'ils ont beaucoup de marchandises, un de la troupe demeure auprés d'elles, pendant que les autres vont aux mines avec leur charge, aprés quoi ils reviennent chercher le reste. Je tiens ceci du Capitaine Tiler qui demeuroit à Achin & parloit trés-bien la langue du païs. Il y avoit un Renegat Anglois qui faisoit ce trafic-là ; mais il étoit aux mines pendant tout le tems que je fus à Achin. A son retour à la Ville, il frequentoit d'ordinaire un cabaret Anglois où l'on vendoit du * Punch, & là il dépensoit son or avec prodigalité, à ce que l'Hôte du logis me raporta lui-même. J'ai aussi apris de tous ceux à qui j'ai parlé de cet or, qu'on le creuse hors de la terre, & qu'on en trouve quelquefois d'assez gros morceaux.

C'est l'or de ces mines qui attire ici tant de Marchands, & il n'y a jamais guere moins de dix ou quinze Vaisseaux de diverses Nations à la rade. Ils y portent toute sorte de marchandises ; comme des étofes de soie, des mousselines, des toiles peintes, du ris, &c. Et à l'égard de ce dernier, c'est une chose surprenante de voir la quantité qu'en portent ici les Anglois, Hollandois, Danois, & Chinois. Lors qu'ils arrivent, les Capitaines loüent chacun une maison pour y serrer leurs marchandises. Les soies, mousselines, toiles peintes, l'opium, & autres semblables marchandises de prix, sont venduës aux Guzurates, qui sont les principaux Boutiquiers de la Ville ; mais pour le ris,

* *Punch est une liqueur que les Matelots Anglois font avec du brandevin, de l'eau, des Citrons ou des Oranges aigres, de la Noix muscade, & du sucre.*

qui fait le gros de leur charge, ils le vendent en détail. J'ai oüi dire à un Marchand qu'il avoit reçû pour du ris dans le tems de la cherté jusqu'à soixante, soixante-dix, ou quatre-vingt livres sterling par jour; mais lors qu'il y a plusieurs Marchands qui en vendent, c'est faire une bonne vente que d'en debiter pour quarante ou cinquante chelins par jour. Car alors on peut en avoir quatorze ou quinze Bambos pour un Mess, au lieu que quand il est rare on ne sauroit en avoir plus de trois ou quatre Bambos pour un Mess. Le Bambo est une petite mesure marquée, qui ne tient guere plus de deux pintes, autant que je puis m'en souvenir. Ainsi le prix hausse & baisse à proportion des Vaisseaux qui viennent. Ceux qui vendent le ris tiennent toûjours une personne dans le magasin pour le mesurer à ceux qui en vont chercher: Et les plus grands de la Ville eux-mêmes n'en font jamais de provision par avance, mais ils s'en fournissent au Marché, & n'en achetent que lors qu'ils en ont besoin. Ils l'envoyent chercher par leurs esclaves, & les plus pauvres qui n'ont pas le moyen de tenir un esclave à leur service, en loüent un à cette occasion, quand ils ne lui feroient porter que pour un Mess de ris, & qu'il n'y auroit pas plus de cent pas jusqu'à leur maison, parce qu'ils croiroient se deshonorer s'ils le faisoient eux-mêmes. Outre celui qui mesure le ris, les Marchands en loüent un autre pour recevoir l'argent; car il y a ici de la fausse monnoie, comme des Mess d'argent ou de cuivre, qui sont dorez. Il y en a d'autres qui, quoi que bons d'ailleurs, sont fort rognez, en sorte qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ne vaillent leur veritable prix. Il peut aussi arriver que les Marchands auront quelquefois dix ou douze livres sterlin à recevoir

tout d'un coup pour d'autres marchandises, & il faut qu'ils employent pour cela un Courtier, de même que pour ces petites sommes, qu'ils retirent du ris, à moins qu'ils ne veüillent s'exposer à être trompez. Car ce n'est pas une petite affaire que d'examiner chaque piece de monnoie, & lorsqu'on reçoit la valeur de dix livres sterling en Mess', on est souvent obligé d'en rebuter la moitié ou même davantage, parce que les Naturels du païs sont fort portez à faire passer leur fausse monnoye s'ils peuvent en venir à bout; mais si le Courtier reçoit quelque mauvais argent, c'est pour son compte. La plûpart de ces Receveurs sont Guzerates, & c'est une chose trés-necessaire à un Marchand qui vient ici, sur tout s'il est Etranger, d'avoir un de ces hommes-là, pour n'être point exposé au risque de prendre de l'argent faux ou leger.

Les Marchands Anglois sont ici trés-bien venus, & j'ai oüi dire qu'ils payent moins à la Doüane que ceux des autres Nations. Les Marchands Hollandois qui trafiquent pour leur compte, y peuvent negocier s'ils veulent; mais ceux qui servent la Compagnie n'ont pas ce privilege. Les Chinois sont les plus considerables de tous les Marchands qui negocient ici. Quelques-uns d'eux y demeurent toute l'année; mais les autres n'y viennent qu'une fois tous les ans. Ces derniers s'y rendent quelquefois au mois de Juin avec dix ou douze voiles, qui portent quantité de ris & plusieurs autres denrées. Ils prennent tous des maisons les uns prés des autres à un des bouts de la Ville, auprés de la mer, & on apelle ce quartier le camp des Chinois, parce qu'ils s'y campent toûjours, & qu'ils y font débarquer leurs marchandises pour les vendre. Il y a plusieurs Artisans qui viennent dans cette flote, comme des Char-

penters, Menuisiers, Peintres, &c. D'abord qu'ils sont arrivez ils se mettent à travailler & à faire des cofres, cassettes, cabinets, & toute sorte de petits ouvrages de la Chine; ils ne les ont pas plûtôt achevez qu'ils les étalent dans des boutiques, ou à la porte de leurs maisons pour les vendre; de sorte que pendant deux mois ou deux mois & demi, il s'y tient une espece de foire, les boutiques sont remplies de toute sorte de marchandises, & tout le monde s'y rend pour acheter; mais à mesure que leurs marchandises se debitent, ils occupent moins de place, & loüent moins de maisons. D'un autre côté plus leur vente diminuë, plus leur jeu augmente; car un Chinois qui n'a rien à faire, se passeroit plûtôt de manger que de joüer: aussi voit-on qu'ils y sont fort experts. S'ils peuvent trouver quelqu'un qui veüille acheter leurs Vaisseaux, avant même que leurs marchandises soient toutes venduës, ils les vendent avec plaisir, du moins quelques-uns d'eux; car un Chinois est toûjours prêt à vendre tout ce qu'il a. Ceux qui ont le bonheur de trouver des chalans pour leurs Vaisseaux, s'en retournent avec leurs compatriotes en qualité de Passagers, & ils laissent leur camp, comme on l'apelle, aussi desert que le reste de la Ville jusqu'à l'année suivante. Ils s'en retournent d'ordinaire vers la fin de Septembre, & ne manquent jamais de revenir à la même saison. D'ailleurs pendant leur sejour ici on est si empressé à les suivre, que les Marchands des autres Nations ne font presque rien; on ne parle alors d'autre chose que d'aller au camp des Chinois. Les Européens même s'y rendent pour se divertir. Les Anglois, Hollandois & Danois vont boire de leur Hocciu, dans la maison de quelque Marchand Chinois qui en

vend ; car ils n'ont point de cabaret. Les Matelots Européens s'en retournent d'ici à la Ville bien ivres ; mais les Chinois font fort sobres.

Les Achinois ne semblent pas entendre si parfaitement les Comptes que les Banians ou Guzurates. Ils montrent à lire à leurs enfans, sur tout en Malayen ; je croi qu'ils leur aprennent aussi quelque peu d'Arabe, parce qu'ils sont tous Mahometans. On est ici fort superstitieux aussi-bien qu'à Mindanao, à l'égard des lavemens & des purifications pour les soüillures ; & c'est à cause de cela qu'ils aiment à demeurer auprés de quelque riviere, ou de quelque ruisseau. La riviere d'Achin qui passe contre la Ville, est toûjours pleine de personnes des deux sexes & de tout âge. Quelques-uns qui y vont pour se laver, par le plaisir extrême qu'ils ont d'être dans l'eau : Ils y sont si adonnez, qu'à peine passeront-ils auprés d'une riviere où leurs affaires les conduiront, sans s'y jetter. On porte même les malades dans les rivieres pour les y laver. Je ne sais point s'ils croyent qu'il est bon de se laver dans toutes sortes de maladies ; mais je puis dire par ma propre experience, que cela est salutaire pour ceux qui ont le flux de ventre, sur tout de se baigner le soir & le matin ; aussi voit-on alors les rivieres toutes pleines de gens, & sur tout le matin. Mais la plûpart le font par un principe de Religion ; car c'est en cela que consiste la principale partie de leur culte religieux.

Il y en a peu qui aillent tous les jours dans les Mosquées ; ils sont neanmoins fort attachez à leur Religion, & si zélez pour la répandre, qu'ils ont une joye extrême, lorsqu'ils peuvent faire un Proselite. J'ai oüi dire que pendant que j'étois à Tonquin, un Chinois qui demeuroit ici, quitta le Paganisme pour embrasser le

Mahometisme, & qu'aprés avoir été circoncis, il fut promené en triomphe par toute la Ville sur un Elephant, avec une personne qui marchoit devant lui & crioit qu'il étoit devenu Croyant. On apelloit cet homme converti le Capitaine du camp Chinois, parce que ses compatriotes, à ce que j'ai appris, l'avoient placé ici, pour être leur principal Agent ou Facteur, & negocier leurs affaires avec les gens du païs. Je ne sais si c'étoit par quelque fraude qu'il eût commise, ou par l'envie que lui portoient les autres; mais ses compatriotes l'avoient poursuivi si vigoureusement en Justice, qu'il étoit ruïné s'il ne se fut pas servi de cet expedient pour se tirer d'affaire; car alors sa Religion le mettoit à couvert de leurs poursuites, & ils ne pouvoient plus le toucher. Je ne sai ce qui obligea les deux Renegats Anglois à renoncer au Christianisme.

Les Loix de ce païs sont trés-rigoureuses, & les criminels sont punis avec beaucoup de severité. Il n'y a pas ici le moindre delai pour l'execution de la Justice: Le criminel n'est pas plûtôt pris, qu'il est conduit devant le Magistrat; celui-ci écoute sans remise le raport qu'on lui fait, & selon qu'il le trouve, il renvoye le prévenu absous, ou bien il ordonne qu'on le punisse sur le champ. Ceux qui n'ont commis que de petits crimes sont seulement foüettez sur le dos; & on apelle cette sorte de punition Chaubuck. Si on attrape un voleur pour la premiere fois qu'il tombe en faute, on lui coupe la main droite depuis le poignet; pour la seconde, on lui coupe l'autre poignet; quelquefois au lieu d'une main on lui coupe un pied ou tous les deux ensemble, & d'autres fois, mais rarement, les deux mains & les deux piés. Si aprés la perte d'une ou de deux mains,

ou

ou bien des pieds ils ſont encore incorrigibles, (car il y en a de tellement adonnez au larcin, & avec cela ſi adroits, qu'ils volent avec les doigts du pied) alors on les bannit à Pulo-Wai pour toute leur vie: Et s'ils reviennent à la Ville, comme il leur arrive quelquefois, on les renvoye de nouveau à leur exil, quoi que d'autres fois ils obtiennent la permiſſion de demeurer en Ville.

On ne trouve à Pulo-Wai que de cette ſorte de gens, & quoi qu'ils ayent tous une main coupée ou même toutes les deux, ils ſont neanmoins ſi bien qu'ils rament à merveille, & travaillent à pluſieurs autres choſes avec une adreſſe admirable; ce qui leur fournit les moyens de gagner leur vie. Car s'ils n'ont point de mains, ils trouvent quelqu'un qui attache des cordes ou des oſiers à leurs rames, en ſorte qu'ils y puiſſent paſſer le tronc de leurs bras, avec quoi ils tirent vigoureuſement la rame. Ceux qui ont une main peuvent encore aſſez bien pourvoir à leur ſubſiſtance, & l'on en voit un grand nombre de ceux-ci, même dans la Ville. Cette ſorte de punition eſt infligée pour les grands vols, mais pour de petits larcins on ne donne que le foüet pour la premiere offenſe. Si on y retombe, alors un petit larcin eſt regardé comme un grand crime. Ce châtiment n'eſt point particulier au Royaume d'Achin, & il y a quelque apparence qu'il eſt en uſage parmi les autres Princes de cette Iſle, auſſi-bien que dans l'Iſle de Java, ſur tout à Bantam. Du moins lorſque le Roi de Bantam étoit dans ſa proſperité, on coupoit la main droite pour le larcin; & cela ſe pratique encore aujourd'hui, ſi je ne me trompe. J'ai connu ün Hollandois que l'on avoit traité de cette maniere, c'étoit un Matelot qui ſervoit ſur un des Vaiſſeaux du

Roi de Bantam. Aprés qu'on l'eut puni de cette sorte, on le congedia, & il demeuroit à Achin dans le tems que j'y étois. Lors qu'on a ainsi coupé un membre à Achin, ils ont une grande piece de cuir ou de vessie toute prête pour mettre sur la playe. Ils l'y apliquent d'abord, & la lient si ferme, que le sang ne sauroit sortir. Ils arrêtent par ce moyen la grande effusion qu'il s'en feroit sans cela, & je n'ai jamais ouï dire que personne soit mort de cette operation. Je ne sai pas au juste combien de tems on laisse le cuir sur la playe; mais du moins est-il sûr qu'il y demeure jusqu'à ce que le sang soit bien étanché, & quand on l'ôte, le sang caillé que le cuir avoit pressé contre la chair, tombe de lui-même & laisse la playe nette. Je m'imagine qu'aprés cela ils y mettent quelques emplâtres déterssifs, ou qui consolident, selon qu'ils le trouvent à propos, & que par ce moyen ils guerissent la playe avec beaucoup de facilité.

Je n'ai jamais ouï dire qu'on ait fait souffrir la mort à personne pour le crime de larcin. Ceux qui l'ont meritée sont executez de differentes manieres suivant leur qualité, ou la nature de l'offense. On les empale quelquefois sur un pieu, qui entre par le fondement, passe à travers les boyaux, & vient sortir par le cou. Ce pieu est de la grosseur de la cuisse d'un homme planté ferme dans la terre, & le bout pointu qui en paroît au dehors est de douze ou quatorze pieds de haut. Je vis un homme empalé de cette maniere, & qui demeura deux ou trois jours dans cet état; mais je ne pûs pas aprendre quel étoit son crime.

On fait mourir les personnes de qualité d'une maniere plus honorable : On leur permet de combattre pour défendre leur vie; mais l

nombre de ceux qu'ils ont à vaincre termine bien-tôt le combat par la mort du criminel. Voici la maniere dont cela se fait : On conduit le coupable au lieu de l'execution, bien lié & garoté. C'est un champ vaste & uni, qui peut contenir plusieurs milliers de personnes. C'est-là où les Achinois armez de leurs crosses selon leur coûtume ordinaire, mais sur tout en cette occasion, se rendent en foule, tant pour être spectateurs, que pour servir d'Acteurs dans cette Tragedie. Ils font un grand cercle, au milieu duquel le criminel est placé avec des armes auprés de lui, dont l'usage est permis en pareilles rencontres ; savoir, une épée, une crosse & une lance. Lors que le tems de se battre est venu, on le délie, & on lui laisse la liberté de prendre ses armes. Les spectateurs tout prêts à le recevoir, chacun les armes à la main, ne remuënt pas de leur place jusqu'à ce que le criminel aproche. Il pousse d'ordinaire un grand cri lors qu'il part, & il envisage fierement la multitude ; mais il est bien-tôt renversé par terre à coups de lance qu'on lui darde, & ensuite à coups d'épées & de crosses. On en executa un de cette maniere pendant que j'étois ici ; mais je ne le sçûs qu'aprés que l'execution fut faite ; cependant Monsieur Denis Driscal, qui avoit été un des spectateurs, m'en fit la relation dés le soir même.

Ce païs est gouverné par une Reine, sous laquelle il y a douze Oronkeis ou grands Seigneurs, qui agissent dans leurs divers départemens avec beaucoup de pouvoir & d'autorité. Il y a sous eux des Officiers subalternes qui ont soin de conserver la paix & la tranquilité dans les differentes parties de la domination de la Reine. Celui qui est à present Chabander d'Achin, est un de ses Oronkeis. C'est une personne

qui a beaucoup plus de lumiere que les autres, & que l'on croit fort riche. J'ai oüi dire qu'il n'avoit pas moins de mille Esclaves, dont quelques-uns étoient des principaux Marchands, qui avoient aussi quantité d'Esclaves sous eux. Et quoi que ces derniers soient Esclaves d'autres Esclaves, ils ne laissent pas d'avoir encore leurs Esclaves eux-mêmes; de sorte qu'il est assez difficile à un Etranger de connoître ceux qui sont Esclaves parmi eux & ceux qui ne le sont pas; car ils sont tous en quelque maniere Esclaves les uns des autres, & tous en general le sont de la Reine & des Oronkeis, parce que leur Gouvernement est fort arbitraire. Cependant les Maîtres ne sont pas rigoureux envers leurs Esclaves, à moins que ce ne soit envers ceux du plus bas ordre, & qu'on n'employe qu'à des ouvrages bas & serviles; Mais ceux qui peuvent s'occuper à quelque chose de plus relevé, vivent assez bien de leur industrie. Ils y sont même encouragez par leurs Maîtres, qui leur prêtent souvent de l'argent pour entreprendre quelque petit négoce. De cette maniere ces valets vivent à leur aise, & suivent avec plaisir le genre d'occupation qui se trouve le plus conforme à leur penchant & à leur capacité; & le Maître qui a part au gain en retire plus de profit sans se donner aucune peine. Lors qu'un de ces Esclaves meurt, son Maître herite de tout ce qu'il laisse, & ses enfans, s'il en a deviennent aussi ses Esclaves, à moins que leur pere n'ait gagné dequoi les racheter durant sa vie. Ce sont ces gens-là qui tiennent les Marchez publics, & à peine peut-on négocier avec d'autres. Les Banquieres sont aussi des Esclaves, & en general de toutes les femmes qu'on voit dans les ruës il n'y en a pas une qui soit libre. Tels sont aussi les Pêcheurs & les

autres qui vont dans leurs canots à Pulo Gomez pour y chercher du bois à brûler ; car c'est delà que ceux d'Achin tirent presque tout leur bois, encore que l'on ne voye presque autre chose que des forêts autour de la Ville. Cependant quoi que tous ceux-ci soient Esclaves, ils ont des maisons à eux en divers endroits de la Ville, & aussi éloignées de celles de leurs Maîtres que s'ils étoient libres. Mais pour revenir au Chabander, dont j'avois commencé de parler, tous les Marchands étrangers qui arrivent ici vont d'abord lui rendre visite ; ce qui ne se passe jamais sans lui faire un bon present, & à leur départ c'est de lui qu'ils reçoivent leurs expeditions : C'est lui encore qui termine en general toutes les affaires de consequence qui surviennent entre les Marchands. Il semble que c'est par la conversation & les habitudes qu'il a eues avec les étrangers qu'il s'est aquis une si grande connoissance au-dessus de tous les autres Seigneurs du Royaume. On dit d'ailleurs qu'il est lui-même fort engagé dans le négoce.

La Reine d'Achin est toûjours, à ce que l'on dit, une vieille fille qu'on choisit dans la famille Royale. Je ne sai point quelles ceremonies on fait à cette élection, ni qui sont ceux qui donnent leur voix, mais je m'imagine que ce sont les Oronkeis. Aprés son élection elle est comme renfermée dans son Palais, du moins j'ai oüi dire qu'elle sort rarement, & qu'elle n'est jamais vûë des personnes d'un rang inferieur, excepté de ses Domestiques, & qu'une fois l'année, toute vêtuë de blanc, elle monte sur un Elephant, & va ainsi en pompe se baigner à la riviere ; mais je ne sai point s'il est permis au peuple de la voir dans cet équipage ; car c'est la coûtume des Princes Orientaux de se cacher à leurs sujets, où s'ils sortent quel-

quefois pour leur plaisir. Alors on ordonne au peuple de leur tourner le dos quand ils passent, comme on faisoit autrefois à Bantam ; ou bien de mettre leurs mains devant les yeux, comme cela se pratique à Siam. A Mindanao ils peuvent regarder leur Prince ; mais depuis les gens de la premiere qualité jusques à la lie du peuple, ils s'en aprochent tous avec un respect & une veneration extraordinaire ; ils rampent devant lui, & souvent même à genoux, les yeux toûjours attachez sur lui, & quand ils se retirent ils se tiennent dans la même posture, s'en vont à reculons, & le regardent toûjours fixement jusqu'à ce qu'ils l'ayent perdu de vûë.

Mais pour revenir à la Reine d'Achin, je croi que Monsieur Hackluit ou Purchas, parle d'un Roi qu'il y avoit ici au tems de nôtre Roi Jaques I. Cependant il est sûr que depuis bon nombre d'années il n'y a eu ici que des Reines, & les Anglois qui y resident croyent que ce peuple a toûjours été gouverné par une Reine depuis le commencement : Ils se sont même figurez, eu égard à l'ancienne constitution de cet Etat, que la Reine de Sheba qui alla voir le Roi Salomon, étoit Reine de ce païs. Il semble aussi que l'Auteur d'une vieille Carte Geographique que j'ai vûë étoit de cette opinion, puis qu'en marquant les anciens noms Hebreux des Nations dispersées, d'un côté & d'autre dans les differentes parties qu'on connoissoit alors de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, il ne donne d'autre nom à l'isle de Sumatra, que celui de Sheba. Mais que cela soit ou non, elle est aujourd'hui en partie sous la domination d'une Reine qui n'a que trés-peu de pouvoir & d'autorité ; car bien qu'on lui témoigne beaucoup de respect & de soûmission, elle n'a guere plus que le titre de Souveraine, &

tout le Gouvernement est entre les mains des Oronkeis.

Pendant que je faisois route pour aller à Tonquin, la vieille Reine mourut, & l'on en mit une autre à sa place; mais tous les Oronkeis n'étoient pas pour cette élection, & plusieurs vouloient qu'on élût un Roi. Quatre de ceux-ci, qui étoient les plus éloignez de la Cour, prirent les armes pour s'opposer à la nouvelle Reine & aux autres Oronkeis. Ils marcherent contre la Ville avec cinq ou six mille hommes, & les affaires étoient dans cet état quand nous y arrivames, & elles continuërent sur ce pié-là long-tems aprés. Cette armée étoit à l'Est de la riviere, & tenoit tout le païs de ce côté-là sous sa domination, avec toute cette partie de la Ville, qui étoit du même côté de la riviere; mais le Palais de la Reine, & la principale partie de la Ville, qui est située à l'Oüest, se défendoit vigoureusement. La riviere est plus large, plus basse & plus sablonneuse devant la Ville qu'en aucun autre endroit des environs; avec tout cela elle n'est pas gueable quand même la marée est basse. De sorte que pour faciliter la communication d'un côté à l'autre, il y a des bâteaux plats pour passer & repasser le monde. En d'autres endroits le rivage est escarpé, la riviere est plus rapide, & presque par tout fort bourbeuse; de sorte que celui dont nous venons de parler est le plus propre de tous pour le transport des personnes ou des marchandises d'un côté à l'autre.

L'Armée n'étoit pas fort éloignée de cet endroit-là, comme si elle avoit voulu forcer le passage. Pour s'y oposer, le Parti de la Reine avoit un Corps-de-garde de quelques soldats, justement à l'endroit où l'on prend terre. Le Chabander d'Achin y avoit fait dresser une

tente, car c'est lui qui a le principal maniement des affaires de la Reine, & pour plus grande sureté il avoit durant le jour deux ou trois petits canons de bronze, du calibre d'un fauconneau, tout auprés de sa tente, & tournez vers la riviere. Le soir on faisoit traîner deux ou trois gros arbres par un Elephant, & on les plaçoit sur le bord de la riviere, pour servir de barricade contre l'ennemi, & alors on transportoit les canons de la tente du Chabander, qui n'étoit pas fort éloignée delà, & on les plantoit derriere ces arbres sur une petite élevation; de sorte qu'ils visoient au-dessus des arbres, & qu'on auroit pû tirer de l'autre côté, ou sur la riviere, si l'Ennemi eût approché. Lors que cette barricade étoit ainsi posée & les canons braquez, les bâteaux de transport ne passoient plus d'un côté à l'autre jusqu'au lendemain matin. On entendoit alors les Soldats qui s'apelloient les uns les autres, non pas d'un ton menaçant, mais comme des personnes qui souhaitoient la paix & la tranquilité. Ils s'entredemandoient pourquoi ils ne vouloient pas s'accorder, pourquoi ils ne pouvoient pas être tous d'un même avis, & enfin pourquoi ils cherchoient à se tuër les uns les autres. Cette chanson duroit toute la nuit, & le matin aussi-tôt que le Soleil étoit levé on ramenoit le canon à la tente du Chabander, on retiroit les arbres pour laisser le passage libre d'un côté à l'autre, & d'abord chacun alloit à ses affaires aussi librement que s'il y avoit eu la plus grande tranquilité du monde; mais le Chabander & ses Gardes se tenoient toûjours dans leurs postes. Il n'y avoit aucune apparence de guerre que durant la nuit, où chacun étoit sous les armes, & il sembloit alors que les gens de la Ville fussent dans quelque aprehension; le bruit même courut quel-

quefois que l'ennemi étoit sur le point de tenter le passage.

Pendant que ces broüilleries duroient, le Chabander envoya prier tous les Etrangers de se tenir la nuit dans leurs maisons, & leur fit dire, que quoi qu'il pût arriver dans la Ville à l'occasion de ces démêlez, ils ne recevroient aucun mal. Cependant quelques Portugais qui ne se fioient pas trop là-dessus, mettoient chaque soir tout ce qu'ils avoient de meilleur dans un bâteau, prêts à prendre la fuite à la premiere allarme. Il n'y avoit alors dans la Ville que deux ou trois familles Angloises, & à la rade deux Vaisseaux Anglois, un Hollandois, & deux ou trois Vaisseaux Mores des Sujets du Grand Mogol. Un des Vaisseaux Anglois s'appelloit le Nellegrée, du nom, à ce que j'ai oüi dire, de certaines montagnes qui sont dans le Royaume de Bengale. Il étoit venu de la Baye de Bengale, chargé de ris, de coton, &c. L'autre se nommoit la Dorothée de Londres, commandé par le Capitaine Thwait, qui venoit du Fort saint George, & alloit à Bencouli avec des Soldats; mais il toucha ici, tant pour y vendre quelques marchandises, que pour faire un present à la Reine de la part de nôtre Compagnie des Indes Orientales. Le Capitaine Thwait, selon la coûtume, porta son present à la Reine, qui le reçût fort bien, & lui fit rendre les civilitez ordinaires du païs, c'est-à-dire que revêtu d'un habit à la Malayenne qu'elle lui donna, on le conduisit à son Logis sur un des Elephans de la Reine, qui lui envoya d'ailleurs deux jeunes Danseuses pour le divertir. Je les vis ce soir-là dans sa maison, où elles danserent la plus grande partie de la nuit, à peu prés à la maniere des femmes de Mindanao; elles ne bougent presque pas de leur place,

mais elles font mille contorsions du corps & des mains, & mille postures grotesques. Ce Capitaine avoit alors prés de vingt grosses cruches de beure de Bengale, fait de lait de Bufle; mais on dit qu'on y mêle du sain-doux, & qu'il est rance dans ces païs chauds; quoi qu'il en soit, il est fort estimé des Achinois: qui le payent trés-bien, & nos Anglois s'en servent aussi. Chacune de ces cruches ou Jarres pouvoit tenir vingt ou trente * Gallons, & on les mit dans le magasin de Monsieur Driscal: d'ailleurs je ne sai point en quoi consistoit le reste de la charge de ce Vaisseau.

Peu de tems aprés le Capitaine Thwait informé que les Marchands Mores qui demeuroient ici avoient embarqué de grandes richesses sur leurs Vaisseaux, dans le dessein de se retirer à Surate, & que nôtre Compagnie étoit alors en guerre avec le Grand Mogol, il prit un soir tous ses gens, & se saisit d'un des Vaisseaux Mores où il croyoit qu'on eût mis le tresor. Il n'attaqua point le plus gros de tous, qui étoit le même que le Capitaine Constant avoit saisi depuis peu dans cette rade, pillé, & donné ensuite à la Reine, de qui les Mores l'avoient racheté. Les Marchands Mores furent bien-tôt avertis de l'action du Capitaine Thwait, & ils ne manquerent pas d'en porter d'abord leurs plaintes à la Reine, & de lui demander justice; mais les divisions intestines qui avoient broüillé ses affaires, comme je l'ai raporté, l'obligerent à répondre qu'elle ne pouvoit leur donner aucune satisfaction là-dessus.

Le lendemain il étoit prés d'onze heures ou de midi, que nous ne savions pas la moindre chose de cette action du Capitaine Thwait; mais à la vûë des Mores qui se rendoient en

* Un Gallon tient à peu prés quatre pots ou quatre quartes.

foule à la Cour, & incertains de la réponse qu'ils avoient euë de la Reine, nous nous enfuïmes au plus vîte à nos Vaisseaux, dans la crainte qu'on nous mît en prison, comme cela étoit arrivé en pareil cas à quelques Anglois pendant que j'étois à Tonquin. Et ce n'est pas sans sujet que je craignois alors un emprisonnement; j'avois toûjours ma diarrhée, & la prison n'auroit pû qu'augmenter mon mal, ou me tuër peut-être tout-à-fait; mais au bout du compte je ne me trouvois guere mieux de m'être enfuï aux Vaisseaux, où l'on ne pouvoit me donner que fort peu de secours. Je n'avois même aucun sujet d'en attendre, puisque je ne connoissois personne de tous ceux qui montoient la Dorothée. Je me retirai donc avec le reste de nos gens sur le Nellegrée où il y avoit plus d'apparence que nous trouverions dequoi vivre, que dans un Vaisseau nouvellement arrivé d'Angleterre. Car ceux qui font un si long voyage n'ont des provisions que pour leur monde, & la portion que l'on donne à chaque Matelot est trop petite pour leur permettre d'en faire des liberalitez à des Etrangers.

Mais quoi qu'il y eût assez de vivres sur le Nellegrée, j'étois si foible que je songeois plûtôt à me reposer qu'à manger, & d'ailleurs le Vaisseau étoit si fort embarassé de toute sorte de marchandises, que je ne pouvois point trouver de place pour mettre mon branle. Cependant il faisoit si beau que je me hasardai à coucher dans l'esquif où j'étois venu pour passer à bord. Mon flux de ventre étoit si violent que je ne dormois guere; ainsi j'avois l'occasion d'observer une éclipse totale de la Lune, si j'avois été en état de faire quelque remarque. Il est vrai qu'aussi-tôt que je m'en aperçûs, je la considerai fort attentivement, tout couché

comme j'étois, jusqu'à ce que la Lune fut tout-à-fait obscurcie, ce qui dura assez long-tems: mais j'avois alors si peu de curiosité que je ne me souvenois pas même quel jour du mois c'étoit, & que je ne tenois aucun journal de ce Voyage, comme j'avois fait de l'autre, je me contentois de marquer sur le papier quantité d'observations particulieres à mesure qu'elles se presentoient. Je couchai de cette maniere deux ou trois jours dans cet Esquif, & les gens du Vaisseau furent assez honnêtes pour me fournir tout ce qui m'étoit necessaire. Les Mores avoient déja obtenu passeport du Capitaine Hollandois qui se trouvoit à la rade, moyennant quatre ou cinq cens risdalles, à ce qu'on me dit; & le Capitaine Thwait leur avoit aussi rendu leur Vaisseau, mais je ne sai pas sous quelles conditions. Quoi qu'il en soit, cette lévée de bouclier se passa de la sorte, & nous retournâmes à terre, revenus de la frayeur où nous avions été. Il arriva aussi peu de tems aprés que tous les Achinois reconnurent leur nouvelle Reine, & que la guerre finit sans aucune effusion de sang.

On m'avoit persuadé qu'il falloit que je me lavasse soir & matin dans la riviere pour recouvrer ma santé; & quoi que ce conseil me parut fort étrange avant que de l'avoir pratiqué, je m'en trouvai si bien dés le premier essai, que je m'en servis toûjours dans la suite. J'entrois dans la riviere jusqu'à ce que l'eau me vint à la ceinture; alors je me baissois, & je trouvois l'eau si agreable & si fraiche, qu'il me faisoit de la peine d'en sortir. Je m'aperçûs bien-tôt qu'il y avoit une extrême chaleur dans mes entrailles, & que l'eau fraiche me soulageoit beaucoup. Ma nourriture étoit du poisson salé qu'on faisoit cuire sur le gril, & du ris boüilli,

qu'on mêloit avec de la Tire. On vend ici cette drogue dans les ruës, & ce n'est autre chose que du lait aigre & bien épaissi. Cela est rafraichissant, & le poisson salé avec le ris sont astringens ; de sorte qu'on croit ici que cette nourriture est fort bonne pour les gens du commun peuple qui ont le flux de ventre ; mais les riches prennent du Sago qu'on porte à cette Ville des autres païs, & du lait d'amandes.

Mais pour revenir à ce qui regarde Achin, je m'en vais dire un mot des saisons de l'année. Il fait à peu prés le même tems que dans les autres païs qui sont au Nord de la ligne. Leurs saisons seches, leurs pluyes & leurs inondations arrivent presque au même tems qu'à Tonquin, & aux autres endroits de la latitude du Nord. Il y a cette seule difference, c'est que comme Achin n'est qu'à peu de degrez de la ligne, aussi arrive-t-il que quand le Soleil la passe au mois de Mars, les pluyes y commencent un peu plûtôt que dans les autres païs qui sont plus proches du Tropique du Cancer, & lors qu'elles ont une fois commencé, elles y sont aussi violentes qu'en aucun autre endroit. J'y ai vû pleuvoir des deux ou trois jours sans relâche, & la riviere déborde d'autant plûtôt que son lit n'est pas fort long, & que sa source n'est que trés-peu avancée dans le païs ; ainsi la plûpart des ruës de la Ville se trouvent tout d'un coup sous l'eau, & on y voit les canots qui vont & viennent d'un côté & d'autre. Ce quartier de la Ville qui est vers la riviere où les Marchands étrangers demeurent, & qui est le plus bas, est souvent exposé aux inondations dans la saison pluvieuse. La grande chaloupe d'un Vaisseau chargée de marchandises est quelquefois venuë jusqu'à la porte de nôtre Comptoir Anglois, quoi que le terrein y soit d'or-

dinaire fort sec, un peu élevé, & à une bonne distance de la riviere. Je ne me suis pas apperçû que la chaleur y fût plus ou moins grande que dans les autres païs qui sont à la même latitude, quoi que je m'y sois trouvé dans les deux saisons seches & humides. Elle y est plus suportable qu'à Tonquin, & on y est constamment rafraichi toutes les vingt-quatre heures par les brises de terre & de mer.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur se prépare pour aller à Pegu. Avant son départ il arrive un Vaisseau entr'autres qui vient de Merga dans le Royaume de Siam. Massacre qu'on y fait des Anglois. On charge ce Vaisseau pour Pegu. D'autres Vaisseaux Anglois arrivent de la Ville de Siam. L'Auteur part pour Malacca au lieu d'aller à Pegu. Ils ont un grand calme, & peu aprés le Vaisseau est en danger de s'engraver. Côte de Sumatra, depuis la pointe de Diamant jusqu'à la riviere de Dilli. Ils y font de l'eau aussi-bien qu'à Pulo Verero, où ils trouvent un Vaisseau monté par des Danois & des Mores, qui venoit de Trangambar. Pulo Arii & Pulo Passelore. Marque trés-utile pour éviter les bas fonds du rivage de Malacca. L'Auteur arrive à la ville de Malacca. Description de cette Ville & de ses Forts. Les Hollandois l'ont conquise sur les Portugais. Des Chinois & autres Marchands qui demeurent ici: Vente qui se fait de chair & de poisson. Des fruits & des animaux. Le Chabander. Etat du commerce; Vaisseaux garde-côtes. L'Opium est une bonne marchandise parmi les Malayens. Cables faits de Rattans. Ils se préparent pour s'en retourner à Achin.

AUssi-tôt que je fus assez bien rétabli, je devins Contre-maître du Vaisseau qui étoit venu avec nous de Malacca, & que Monsieur Wels avoit vendu au Capitaine Tiler, arrivé depuis peu de Siam: Je fus envoyé à bord pour en prendre possession vers le commencement de Mai 1689. Celui qui devoit le commander étoit arrivé à Achin, sur le pié de Contre-maître du Nellegrée, & nous allions nous préparer pour faire le voyage de Pegu, mais il aban-

donna cet emploi avant la mi-Juin, soit à cause qu'il étoit malade & qu'il n'avoit nulle envie d'aller à Pegu dans cette saison morte de l'année, soit parce que le vent d'Oüest régnoit alors avec violence, que les côtes de Pegu sont basses, & que nous ne les connoissions point du tout ni l'un ni l'autre. On me fit alors Commandant du Vaisseau, & je le mis en charge pour aller à Pegu. Sur ces entrefaites Monsieur Coventri arriva de la côte de Coromandel dans son Vaisseau chargé de ris, & ce fut à peu prés dans le même tems que le Capitaine Tiler vint de Merga avec le petit Vaisseau qu'il commandoit.

Ce dernier Vaisseau avoit demeuré assez long-tems à Merga, parce que les Siamois l'avoient saisi, & emprisonné tout l'équipage, à l'occasion de quelque dispute qu'il y avoit eu entr'eux & les Anglois. Mais ceux-là ne croyoient pas alors que la prison fut un traitement trop rude, puisque durant le carnage qu'on fit des Anglois dans le païs, plusieurs de ceux qui demeuroient à Merga furent massacrez. On retint ici en prison ceux qu'on y avoit mis, jusqu'à ce que les autres Anglois qui s'étoient habituez à la ville de Siam, de l'autre côté du Royaume, en fussent tous sortis: Alors on mit ces prisonniers en liberté, & on leur rendit leur Vaisseau; mais on ne voulut point leur restituër les marchandises, ni les dédommager de la perte qu'ils avoient soûtenuë, ni leur donner même une boussole pour s'en retourner, & on ne leur fournit que trés-peu de provisions. Cependant ils arriverent ici à bon port, & leur vaisseau se trouva meilleur que celui que je montois; ainsi le Capitaine Tiler le fit radouber pour l'envoyer à Pegu.

J'avois déja fait ma Cargaison, qui consistoit

en onze mille noix de coco, cinq ou six cens livres de sucre, & demi-douzaine de cabinets, ouvrage du Japon, qu'on avoit destinez pour en faire un present au Roi, & dont il y en avoit deux fort grands. Outre cela le Capitaine Tiler, (car c'est ainsi que nous l'apellions, quoi qu'il ne fut que Marchand) nous dit qu'il avoit dessein d'y envoyer une bonne quantité d'or, dans l'esperance qu'il y gagneroit soixante ou soixante-dix pour cent, fondé sur le bruit qui couroit que le Roi de Pegu venoit de bâtir une trés magnifique Pagode, & qu'il la faisoit richement dorer, outre qu'on travailloit par son ordre à une grande Idole d'or massif pour la principale Pagode de ce Temple. Par ce moyen l'or y avoit haussé de prix, on y en avoit déja envoyé une grande quantité d'Achin, où ce métal abonde, & l'on devoit y en porter encore davantage dans des Vaisseaux qui apartenoient aux Mores d'Achin, outre ce que le Capitaine Tiler avoit résolu d'y envoyer.

C'étoit alors environ la mi-Août, & quoi que je fusse prêt à mettre à la voile, on m'ordonna d'attendre que l'autre bâtiment du Capitaine Tiler eût pris sa charge que l'on embarquoit tous les jours. Elle consistoit en noix de coco, & il y en avoit déja huit ou neuf mille de chargées lorsque je reçûs ordre du Capitaine Tiler de me rendre à son bord & d'y renverser toute ma charge. Il falut aussi lui donner toutes mes barriques d'eau, & tout ce, en un mot, dont il avoit besoin. Il me dit en même-tems que cela ne devoit pas me chagriner, & qu'il m'enverroit au plûtôt en mer; mais que ce Vaisseau étoit le plus gros, & qu'il valoit mieux ainsi l'expedier avant l'autre. Ses ordres furent executez sur le champ, & frustré pour le coup de l'attente où j'étois de faire ce voyage,

Je vendis le peu que j'avois chargé pour mon compte, ſavoir quelques noix de coco, & environ cent noix muſcades, qui étoient dans leurs coquilles tout comme elles croiſſent ſur les arbres. J'avois acheté toutes celles que j'avois pû trouver dans la Ville, & j'en avois donné prés de trois ſols pour chacune, dans l'eſperance d'en tirer douze à Pegu, où on les eſtime beaucoup lors qu'elles ſont dans leur coquille, mais autrement ils n'en font pas grand cas.

Environ ce tems-là un gros Vaiſſeau Anglois nommé le George, & qui apartenoit à Monſieur Dalton, arriva ici de la ville de Siam, aprés avoir paſſé par le détroit de Malacca. Ce Capitaine avoit demeuré quelques années à Siam, d'où il avoit trafiqué de côté & d'autre, & fait des voyages fort lucratifs; mais la derniere révolution qu'il y eut, cauſée par la mort du Roi, & la triſte infortune du Seigneur Faucon, obligea les Anglois de ſe retirer. On avoit renvoyé tous les François quelques mois auparavant, & on ne leur voulut jamais permettre de demeurer dans le Royaume; mais avant que ce Vaiſſeau en partit il n'y avoit plus de broüilleries, le nouveau Roi étoit afermi ſur le Trône, & tous les tumultes qui arrivent d'ordinaire en ces païs à la mort du Roi, étoient calmez. On ſouhaita même que les Anglois y demeuraſſent, & l'on pria ceux qui avoient réſigné leurs emplois & leurs charges, de les reprendre, convaincu qu'on étoit qu'ils avoient tous fidellement ſervi la Nation. Mais un peu avant cette révolution le Gouverneur du Fort ſaint George avoit rapellé tous les Anglois qui étoient au ſervice des Princes Indiens, & ſur tout ceux qui ſe trouvoient à Siam, afin qu'ils vinſſent ſervir la Compagnie des Indes Orien-

tées dans le Fort, ou par tout ailleurs où l'on voudroit les envoyer. C'est ce qui les obligea tous à partir de Siam avec le Capitaine Dalton, qui, par un principe d'honnêteté & de bonté pour ses Compatriotes, refusa de prendre aucune marchandise sur son bord, afin qu'il y eût assez de place pour eux & pour leurs meubles, car il y avoit-là quelques familles entieres d'hommes, de femmes & d'enfans.

Leur Voyage de Siam à Achin fut assez long, parce qu'ils avoient la Monson contraire: En passant ils toucherent à Malacca, & lors qu'ils furent arrivez à Achin Monsieur Dalton y loüa une maison, ce que firent aussi la plûpart de ses Passagers, entr'autres le Capitaine Minchin, qui avoit autrefois servi la Compagnie des Indes Orientales à Surate, mais qui pour quelque chagrin avoit quitté cette Place pour aller à Siam. Il y fut fait Canonnier d'un Fort, & il entretenoit fort commodement sa famille avec le revenu de cette Place, jusqu'à ce que la révolution vint, & que les ordres de la Compagnie l'eussent rapellé de cet endroit-là. Il ne fut pas plûtôt arrivé ici, dépourvû de tout emploi, que nos Marchands penserent à lui donner le commandement du Vaisseau où j'étois, parce que le Capitaine Tiler avoit dessein d'en vendre une partie. Ils s'assemblerent donc là-dessus, & le Vaisseau fut partagé en quatre portions, dont Messieurs Dalton, Coventri, & le Capitaine Minchin en prirent trois, & le Capitaine Tiler retint pour lui la quatriéme. Le lendemain le Capitaine Minchin me vint trouver, avec un ordre de le mettre en possession du Vaisseau, & il me dit que si j'avois envie de lui servir de Contre-maître je pouvois demeurer à bord jusqu'à ce qu'on eût convenu du voyage qu'il falloit entreprendre. Je fus

obligé d'y donner les mains, & j'acceptai la charge de Contre-maître sous le Capitaine Minchin. On nous ordonna bien-tôt aprés d'aller acheter des marchandises à Malacca; mais nous n'y en portâmes aucunes, excepté trois ou quatre cens livres d'Opium.

Nous partîmes d'Achin vers le milieu de Septembre 1689. Il y avoit quatre blancs sur nôtre bord, savoir le Capitaine, Monsieur Coventri qui étoit surnumeraire, Moi, & le Quartier-maître. Nous avions sept ou huit Mores pour Matelots; car en general dans ces vaisseaux du païs, les blancs sont tous Officiers. Deux jours aprés nôtre départ d'Achin nous fumes obligez de moüiller l'ancre, parce que le calme nous surprit sur la côte. Il n'y avoit pas long-tems que nous étions dans cet état lors qu'un Vaisseau qui venoit du côté de la mer, jetta l'ancre à deux miles ou environ de nous sur nôtre avant. Monsieur Coventri reconnut que c'étoit un Vaisseau Danois qui appartenoit à Trangambar; de sorte que nous mîmes nôtre Esquif en mer dans le dessein de parler à ces gens; mais une petite brise qui survint leur fit d'abord lever l'ancre, & ils partirent sans vouloir nous dire un mot, quoi que nous leur eussions fait signe de nous attendre. Nous levâmes aussi l'ancre & les suivîmes, mais inutilement, parce que leur Vaisseau étoit meilleur voilier que le nôtre. Nous eûmes ensuite de petits vents & des calmes; ce qui fit que nous demeurâmes sept ou huit jours avant que d'attraper la pointe de Diamant, qui est à prés de quarante lieuës d'Achin.

Arrivez à quatre lieuës ou environ en deçà de cette pointe, le Capitaine Minchin me pria d'examiner l'endroit où nous étions, de pointer la carte, & de voir la route que nous de-

vions tenir toute la nuit ; car il étoit alors prés de six heures, & nous avions un vent frais à l'Oüest Sud-Oüest, quoi que nous fissions encore route Est Sud-Est.

Aprés avoir fait l'estime j'allai dans la chambre pour voir sur la carte le chemin que nous devions prendre lorsque nous serions arrivez autour du Cap. Monsieur Coventri me suivit, & aprés que j'eus trouvé ce que je cherchois il me demanda quelle route il nous falloit tenir? Je lui dis que nous devions aller Est Sud-Est jusqu'à minuit, si le vent continuoit, & qu'aprés cela nous pourrions tourner davantage vers le Sud. Il me parut surpris de ma réponse, & me dit que le Capitaine & lui avoient pointé la carte, & qu'ils croyoient qu'à huit heures il falloit prendre la route au Sud-Est, ou Sud-Est-quart au Sud. Je dis que cette route étoit fort bonne pour prendre terre ; il disputa longtems avec moi, mais je persistai dans mon opinion, & le Capitaine Minchin, à qui je l'expliquai, en fut satisfait. Un moment aprés nous eûmes un tourbillon assez fort qui venoit du Sud-Oüest, & qui nous obligea de caler nôtre grande voile. Quand la violence du tems eut passé nous remîmes les voiles & allâmes souper, aprés avoir ordonné au Timonier de ne pas mener vers le Sud de l'Est Sud-Est. Nous demeurâmes dans la chambre jusqu'à huit heures, aprés quoi nous sortîmes pour poser la garde. Il faisoit fort obscur, à cause d'un nuage épais, accompagné du tonnerre qui grondoit sur la côte ; mais à la lueur des éclairs nous apperçûmes distinctement la terre vis-à-vis de nous. Cela me surprit beaucoup, ainsi je courus d'abord à l'habitacle pour voir la boussole, & je trouvai que nous faisions route Sud Sud-Est, au lieu de naviguer à l'Est-Sud-Est. Je

donnai un coup de gouvernail à stribord, & fis tourner le Vaisseau au Nord-Est-quart à l'Est & au Nord Est; de sorte qu'il ne s'en fallut guere que nous n'échoüassions cette fois-là.

Lorsque nous allâmes souper nous étions à trois lieuës de la terre, & alors Est-Sud-Est étoit une bonne route, puisque la terre se trouvoit aussi Est-Sud-Est, c'est-à-dire, paralelle à nôtre chemin; mais le Timonier fit une lourde méprise, & navigua Sud-Sud-Est, qui nous portoit directement sur la côte. Je croi qu'il y eût aussi quelques courans contraires, ou bien la marée, qui contribuërent à nous engager-là, car nous nous trouvâmes d'abord dans une Baye entre les pointes du Continent. De sorte que nous fumes obligez de toute necessité de faire route au Nord pour sortir de cette Baye, & Monsieur Coventri s'aperçût alors que je lui avois dit vrai, & qu'il étoit lui-même dans l'erreur. J'entrepris donc de diriger le Timonier, & par le vent qu'il faisoit je m'éloignai de la côte jusqu'à dix heures; ensuite je fis route Est-Sud-Est jusqu'à douze, & alors je revirai Sud-Sud-Est, de sorte que le matin nous étions à prés de quatre lieuës Sud-Est de la pointe de Diamant, & à trois lieuës ou environ au Nord d'une Isle.

Nous avions la terre ici Sud-Sud-Est, ainsi nous prîmes la même route; mais les calmes nous obligerent à moüiller plusieurs fois avant que d'attraper la riviere de Dilli, qui est à vingt-huit lieuës de la pointe de Diamant. Le païs d'entre-deux me parut inégal; mais la plus grande partie est d'un terrain assez élevé & fort rempli de bois. On dit que tout ce païs jusqu'à la riviere de Dilli est sous la domination de la Reine d'Achin.

A prés d'une lieuë avant que nous vinssions à

cette riviere & à deux miles de terre, nous apperçûmes que l'eau étoit d'un gris d'argile, & qu'elle étoit douce au goût. C'est pourquoi nous en remplimes d'abord quelques tonneaux, & c'est une chose assez ordinaire en plusieurs endroits de prendre de l'eau douce dans la mer, tout auprés de l'embouchure de quelque riviere, où elle nage sur l'eau salée. Mais il ne faut pas plonger le seau trop avant, car si on l'enfonce d'un pied on puise de l'eau salée avec la douce.

Nous eûmes le soir une brise de terre fort bonne, qui nous servit à côtoyer le long du rivage, toûjours sur le même Rumb, & de tems en tems la sonde à la main. A la fin nous fûmes portez entre les bas fonds, à l'embouchure de la riviere, & nous eûmes de la peine à nous en tirer. La riviere est à trois degrez cinquante minutes de latitude au Nord, elle paroît fort large, mais elle n'est pas trop bien connuë, si ce n'est par les Naturels du païs qui habitent sur ses bords. Ce ne sont pas des gens fort sociables; on dit même qu'ils piratent & qu'ils ne vivent que de brigandage. Le matin nous aperçûmes un Vaisseau qui alloit à une Isle apellée Pulo Verero, située à trois degrez trente minutes de latitude au Nord, & à sept lieuës de l'embouchure de la riviere de Dilli. Nous avions un bon vent, ainsi nous fimes route aprés lui vers Pulo Verero, dans le dessein d'y faire du bois & de l'eau. Car quoi que nous crussions en avoir pris de douce le soir précedent, il se trouva qu'elle étoit salée, & qu'on avoit sans doute plongé le seau trop avant lors qu'on la puisa à la riviere de Dilli, du moins ce n'est pas que les deux eaux ne soient ici separées l'une de l'autre sans aucun mélange, & que la fraiche ne flote sur celle de la mer, comme je

j'ai déja remarqué. Ce Vaisseau se rendit au Port & jetta l'ancre à deux ou trois heures aprés midi; mais le vent ayant baissé il étoit huit heures du soir lors que nous y arrivâmes. Nous moüillâmes à prés d'un mile de lui, & nous mîmes aussi-tôt nôtre chaloupe en mer pour aller à son bord, parce que nous comptions que c'étoit le même Vaisseau Danois que nous avions vû peu aprés nôtre départ d'Achin. J'entrai dans la chaloupe sur ce que Monsieur Coventri me dit que Monsieur Coppinger étoit Chirurgien de ce Vaisseau, & que j'étois bien-aise de revoir cet ancien compagnon de voyage; c'étoit le même qui se trouva dans le bâteau avec moi lors qu'on me mit à terre aux Isles de Nicobar, & à qui on ne voulut pas permettre d'y demeurer avec moi. Je me joignis donc à Monsieur Coventri pour aller rendre visite aux gens de ce Vaisseau, & leur demander d'où ils venoient, & qui en étoit le Commandant. Ils répondirent qu'ils étoient des Danois de Trangambar, comme nous l'avions crû. Alors ils nous demanderent à leur tour qui nous étions? Je répondis que nous étions des Anglois d'Achin, & que Monsieur Coventri étoit dans la chaloupe; mais ils ne vouloient pas le croire, jusqu'à ce que Monsieur Coventri parla, & que le Capitaine connut sa voix: Ce ne fut qu'alors qu'ils nous prirent pour être de leurs amis; car ils avoient tous leur fusil à la main, prêts à tirer sur nous si nous les avions abordez sans les saluër; c'est pourtant ce que Monsieur Coventri vouloit faire, dans la croyance où il étoit qu'il seroit connu; si je ne l'en avois dissuadé. Car ils avoient extrêmement peur de nous, & le Maître ne s'étoit aperçû pas plûtôt que nous le suivions le matin, qu'il ne voulut pas relâcher à

ces

ces Isles, quoi qu'il fut dans une grande disette d'eau, peut-être même qu'il n'y auroit pas moüillé si les Marchands noirs ne se fussent mis à genoux devant lui, & ne l'eussent prié à mains jointes d'avoir pitié d'eux.

Ces Marchands étoient habituez à Trangambar sur la côte de Coromandel. Ils n'ont point de Vaisseaux en leur propre, ainsi lorsque les Danois en équipent un pour faire quelque voyage qui est de leur goût, ils sont obligez de s'associer avec eux, & de prendre part à la charge: Il est vrai que les Danois leur en font d'abord l'offre par maniere de civilité, & que les Mores, qui en general aiment beaucoup le trafic, l'acceptent d'ordinaire presque aux conditions que les autres veulent. Mais quand même ils n'en auroient pas envie, ils n'oseroient le refuser, de peur de desobliger les Danois qui sont Maîtres de cette place. Je trouvai donc Monsieur Coppinger dans ce Vaisseau, & ce fut le premier que je vis de toute la Compagnie qui m'avoit laissé aux Isles de Nicobar. Le lendemain au matin nous fimes nôtre eau & levâmes ensuite l'ancre un peu aprés que le Vaisseau Danois eut mis à la voile. Il alloit à Jhor pour y charger du poivre; mais il avoit dessein de toucher à Malaca, comme font la plûpart des Vaisseaux qui passent le détroit: Il étoit meilleur voilier que le nôtre; de sorte qu'il nous laissa derriere lui à le suivre.

Nous nous approchames encore davantage de la côte de Sumatra, jusqu'à ce que nous vinmes à la hauteur de Pulo Arii, à trois degrez deux minutes de latitude Septentrionale. Ce sont plusieurs Isles situées au Sud-Est quart à l'Est, à prés de trente-deux lieuës de Pulo Verero vers l'Est. Ces Isles sont de trés-bonnes marques pour les Vaisseaux qui doivent

passer le détroit; car lors qu'on les a au Sud-Est, à trois ou quatre lieuës de distance, vous pouvez faire route par Est quart au Sud vers le rivage de Malacca, d'où vous serez alors éloigné d'environ vingt lieuës. La premiere terre que vous voyez est Pulo Parselore, qui est une montagne haute & pointuë dans le païs, sur la côte de Malacca: Elle est au milieu d'un terrein bas; de sorte qu'elle ressemble à une Isle, peut-être même que c'en est une; car elle est située à quelques milles au-delà du rivage du Continent de Malaçca. Quoi qu'il en soit, Isle ou montagne, elle est trés-remarquable, & la seule marque qu'ayent les Mariniers pour se conduire au travers des sables qui sont assez proches du Continent: S'il arrive même que le tems soit sombre, & qu'on ne puisse pas découvrir la montagne, les Pilotes ne se hasardent guere à y passer, à moins qu'ils ne sachent trés-bien sonder, parce que le canal n'a pas plus d'une lieuë de large, & qu'il y a de grands bas fonds de chaque côté. Ces bancs sont à dix lieuës de Pulo Arii, & continuënt jusqu'à deux ou trois lieuës du rivage de Malacca. Il y a douze ou quatorze brasses d'eau dans le canal; mais on peut se tenir de l'un & de l'autre côté à sept ou huit brasses de profondeur, & passer de cette maniere sans risque toûjours la sonde à la main.

Nous avions un petit vent d'Oüest fort bon qui nous porta jusques à la hauteur de Pulo Parselore; ainsi nous continuames à sonder jusqu'à ce que nous fussions venus à la vûë du rivage de Malacca, & alors nous avions la Ville de Malacca à prés de dix-huit lieuës de nous, au Sud-Est quart à-l'Est. Quand on a gagné ce rivage, on trouve un bon & vaste canal où l'on peut bien naviguer, & on a les bas fonds d'un

côté & la terre de l'autre : Vous pouvez même vous aprocher de la terre autant que vous voulez, car il y a par tout assez d'eau, & un trés-bon ancrage. La marée est ici assez forte, le flux va du côté de l'Est, & le reflux vers l'Oüest; c'est pourquoi lors qu'il fait un peu de vent, & que les Vaisseaux ne peuvent pas tenir contre la marée, ils se mettent d'ordinaire à l'ancre. Mais quand nous eumes atteint le rivage de Malacca nous rencontrames un vent d'Oüest qui nous porta devant la ville de Malacca vers le milieu d'Octobre, & ce fut ici que j'apris pour la premiere fois que le Prince & la Princesse d'Orange avoient été couronnez Roi & Reine d'Angleterre. Le Vaisseau Danois qui nous avoit quitté à Pulo Verero n'étoit pas encore arrivé, & son retardement venoit, à ce que nous aprimes dans la suite, de ce qu'il n'avoit pû trouver le chemin à travers les sables, & qu'il avoit été obligé de faire un grand détour.

Malacca est une assez grande Ville où il peut y avoir deux ou trois cens familles de Hollandois & de Portugais, dont plusieurs sont un mélange de ces deux Nations. On y trouve aussi plusieurs Malayens originaires qui demeurent dans de petites cabanes aux extrêmitez de la Ville. Les maisons des Hollandois sont bâties de pierre, & les ruës sont larges & droites; mais elles ne sont point pavées. Au Nord-Oüest de la Ville il y a une muraille, & une porte pour entrer & sortir, avec un petit Fort qui est toûjours gardé par des soldats. La Ville est située sur un fond bas & uni, tout prés de la mer. Le terrein semble être marécageux derriere la Ville & du côté de l'Oüest, hors de l'enceinte de la muraille il y a des jardins où l'on trouve des fruits & des herbes, avec quel-

ques jolies maisons Hollandoises, mais ce quartier est la principale demeure de tous les Malayens. A l'Est de la Ville on trouve une petite riviere qui, au tems des hautes marées, peut porter de petites barques avec leur charge. A cent pas de la Mer il y a un Pont-levis qui conduit du milieu de la Ville à un Fort bien bâti sur le côté de la riviere à l'Est.

C'est là le principal Fort qui est situé sur un terrein bas & uni, joignant la mer, & au piè d'une petite montagne escarpée. Il est bâti en demi-cercle selon la situation de la colline. Il fait face à la mer, & comme il est fondé sur le roc, ses murailles sont élevées à une bonne hauteur & fort épaisses. La mer les lave par le bas à chaque marée. Derriere la montagne il y a un large fossé, coupé depuis la mer jusqu'à la riviere, ce qui fait une isle du tour. Cette partie de derriere est environnée de gros troncs d'arbres plantez les uns auprès des autres; de sorte qu'il n'est pas possible d'y entrer lorsque le pont est levé. Sur la montagne, & dans le Fort, il y a une petite Eglise assez grande pour contenir tous ceux de la Ville qui s'y rendent le Dimanche pour assister au service divin. Les Malayens demeurent aussi près de la mer sur cette partie du Continent, qui est au delà du Fort.

Les Portugais sont les premiers Européens qui s'établirent ici. Ils y bâtirent un Fort, mais je ne saurois dire si ce fut eux qui creuserent ce fossé autour de la montagne, & qui firent une Isle de cet espace de terre. Je ne sais pas non plus ce qu'il en a coûté depuis pour mettre le Fort en état de défense, ni quels autres changemens on y a faits; mais tout le bâtiment paroît être assez ancien, & il y a beaucoup d'apparence que la partie qui fait face à la mer, a été

bâtie par les Portugais. Car on voit encore sur les murailles les marques des coups de canon, de ceux qui en ont fait la conquête sur eux. Cette Place est si forte par sa situation naturelle, que je m'étonne qu'on ait pû venir à bout de la prendre; cependant lorsque je pense aux autres Places que les mêmes Portugais ont perduës, & à leur mauvaise conduite, ma surprise diminuë. Les Portugais sont les premiers qui ont découvert les Indes Orientales par mer: ils eûrent ainsi l'avantage de trafiquer avec ces riches Peuples de l'Orient, & de s'établir là où ils vouloient, à cause de la foiblesse de ces Nations, de sorte qu'ils firent plusieurs établissemens, & bâtirent quantité de Forts en divers endroits des Indes, & entr'autres ici: Apuyez ensuite sur la force de leurs remparts, ils s'aviserent d'insulter les Naturels du païs, & enrichis par le commerce, ils s'abandonnerent à toute sorte d'excés & de débauches, suites funestes de la prosperité des hommes, aussi bien que les Avant-coureurs de leur ruïne. On dit que les Portugais de cette Place faisoient tout ce qu'il leur plaisoit des femmes du païs, soit qu'elles fussent mariées ou non, ils prenoient celles qui leur agréoient le plus, sans avoir aucun égard pour personne. Il y a bien apparence qu'ils n'étoient pas mieux reglez ailleurs; du moins leur race se trouve répanduë dans toutes les Indes, & il n'y a point de peuple dont le teint soit si different que celui de cette engeance, à commencer depuis ceux qui sont d'un noir de jayet, jusqu'aux basannez d'un brun clair. Ces sortes d'outrages aigrirent ici les originaires Malayens, qui joints à ce que j'ai oüi dire avec les Hollandois, trouverent le moyen de leur livrer les Portugais leurs insolens Maîtres: Pour surcroît d'infortune, ils

font aujourd'hui les plus méprisables de toutes les Nations de l'Orient, & de tout ce qu'ils possedoient autrefois, il ne leur reste aucune Place considerable que Goa seul. Les Hollandois sont à present maîtres de la plûpart des Places qu'ils occupoient, & en particulier de Malacca.

Malacca n'est pas un lieu de grand commerce; il y a neanmoins plusieurs Marchands Mores qui y font leur residence ordinaire. Ils ont des boutiques fournies des marchandises qui viennent de Surate, de la côte de Coromandel & de Bengale. Il y a aussi des Chinois qui sont établis ici, & qui y portent des marchandises de leur païs, sur tout du thé, du sucre candi, & autres confitures. Quelques-uns tiennent des maisons à thé, où pour un sol l'on peut avoir presque une chopine de thé, avec une petite écuellée de sucre candi, ou d'autres confitures si l'on veut. Il y en a d'autres qui sont bouchers; leur principale viande est le porc, qu'ils vendent à un prix fort raisonnable, tant frais que salé. On n'est pas obligé d'en prendre une certaine piece toute entiere; mais ils vous en couperont un morceau d'une piece, & le même morceau d'une autre, soit du gras ou du maigre, tout comme il vous plaît. Il y en a encore d'autres parmi ces Chinois qui sont Artisans, & on peut dire en general qu'ils ont beaucoup d'industrie, mais avec tout cela ils sont joüeurs, s'ils peuvent même trouver quelqu'un qui veüille joüer avec eux, il faut alors que toutes les affaires cedent au jeu.

Cette Ville est aussi bien fournie de poisson. Lorsque les Pêcheurs viennent de la pêche, ils se rendent tous dans un endroit qui a été bâti exprés pour y vendre le poisson. Il y a là des soldats qui les attendent, & qui prennent le meil-

leur pour les Officiers du Fort. Je ne sai point s'ils le payent, ou si c'est un droit qui apartienne au Gouverneur; mais aprés qu'ils ont fait leur provision, on vend le reste à tous ceux qui en veulent. La vente s'en fait de cette maniere. Le poisson qu'on y porte est mis à part, chacun selon son espece; mais il est vendu en gros, & à l'encan, non pas en haussant le prix, mais en le diminuant; car il y a une personne établie pour faire cette vente qui met le premier prix, beaucoup au dessus de la juste valeur du poisson, & le baisse ensuite par degrez jusqu'à ce qu'il vienne à un prix raisonnable. Alors l'achete qui veut; mais ce sont ordinairement les femmes des Pêcheurs qui l'achetent dans cette premiere vente, pour les revendre ensuite en détail. On a ici une grande quantité d'huitres, qui sont trés-bonnes quand elles sont salées; mais quelquefois elles sont fades, & n'ont presque point de goût.

Pour ce qui est des autres provisions, le ris leur est aporté de dehors. Les fruits qu'il y a ici, sont à peu prés les mêmes que ceux dont j'ai déja parlé, comme les Plantains, Bananes, Pommes de pin, Oranges, Melons d'eau, Pumple-noses, Mangos, &c. Mais ceux-ci ne viennent que dans leurs jardins, & en petite quantité. Le païs est si couvert de bois qu'il ressemble à une grande forêt, & la plûpart des canes que l'on porte à la main en Angleterre, sont tirées d'ici. Ils ont d'ailleurs quelque bétail, comme des taureaux, des chevaux, &c. mais en petit nombre à cause du peu de pâturages qu'il y a; mais ils ont une grande quantité de canards, poules, & autres oiseaux domestiques. Le Chabander est la personne la plus considerable de la Ville; il est Hollandois, & il n'a guere moins de pouvoir que le Gouverneur

qui est dans le Fort; celui-ci ne se mêle point du tout des affaires du commerce; cela est du ressort du Chabander, qui semble sur tout avoir soin de la Doüane.

Ce n'est pas une Ville de grand commerce, autant que je l'ai pû voir, & il semble qu'elle n'a été bâtie que pour avoir l'œil sur les Vaisseaux qui passent ici pour aller chez les Nations qui sont plus avancées vers l'Orient. Ce n'est pas qu'ils n'en puissent passer assez loin, & hors de la portée du canon; mais les Vaisseaux Garde-côtes qui appartiennent à la Ville, & qui sont toûjours à la rade, leur peuvent empêcher le passage. Je ne sais point de quelle maniere les Portugais se conduisoient là-dessus; mais les Hollandois tiennent ordinairement ici de ces Garde-côtes, & j'ai oüi dire qu'ils exigent un certain droit de tous les Vaisseaux qui passent, à l'exception des seuls Anglois : Car tous les Vaisseaux touchent ici, sur tout pour y faire du bois & de l'eau, & y prendre des rafraichissemens.

Deux jours aprés nôtre arrivée le Vaisseau Danois y vint aussi moüiller; mais sur ce que le Maître dit qu'il alloit à Ihor pour y charger du poivre, les Hollandois l'avertirent que c'étoit en vain qu'il prétendoit y aller negocier, parce que le Roi d'Ihor étoit convenu de ne trafiquer qu'avec eux seuls, & qu'ils y avoient même un Garde-côte, pour s'assurer ce commerce. J'apris ceci de Monsieur Coppinger le Chirurgien qui me parut en être un peu fâché, & qui ne sçût me dire s'ils feroient ce voyage ou non; cependant ils l'entreprirent, & ils trouverent que tout ce qu'on leur avoit dit étoit faux; de sorte qu'ils y negocierent tant à leur propre satisfaction, qu'à celle des Naturels du païs, à ce qu'il me raporta lui-même la premiere fois que

je le rencontrai. Ihor n'est qu'un petit Royaume sur les côtes de Malaca, & il n'a pas assez de forces pour resister à la puissance des Hollandois ; mais il ne seroit d'aucun avantage pour eux de le prendre si l'envie leur en venoit, parce qu'il y a grande aparence que les Naturels abandonneroient le païs, & qu'il leur en coûteroit trop à eux-mêmes de le peupler. Aussi ne cherchent-ils qu'à se rendre les seuls Maîtres du commerce du poivre, & il est assez vrai-semblable qu'ils pourroient bien quelquefois y entretenir une Patache, de même qu'ils en ont à d'autres endroits, comme à Queda, Pulo Dinding, &c. car par tout où il y a quelque trafic à faire, mais qui ne merite point qu'on y établisse un Comptoir, ou lorsque l'endroit n'est pas propre à y bâtir un Fort, pour se rendre les seuls Maîtres du commerce, ils y envoyent leurs Garde-côtes, qui se postent à l'embouchure des rivieres, empêchent les Etrangers d'y aller, & tiennent les petits Princes en crainte & en sujetion. Ils font d'ordinaire semblant de ne prendre tous ces soins que par amitié pour ces peuples ; mais la plûpart de ceux-ci savent bien le contraire, quoi qu'ils n'osent pas le témoigner ouvertement. C'est sans doute ce qui cause tant de petites pirateries & de brigandages que les Malayens exercent sur ces côtes. Les Malayens qui habitent sur l'un & l'autre bord du détroit de Malaca, sont en general hardis & courageux : Mais je n'ai pas trouvé qu'ils fussent naturellement adonnez au vol, si ce n'est les plus pauvres du menu peuple, & encore les punit-on avec severité parmi les Malayens negocians, qui aiment le commerce, & que chacun jouïsse de ce qui lui apartient ; mais provoquez ainsi par les Hollandois qui empêchent avec leurs Gar-

de-côtes que le commerce ſoit libre, il y a quelque apparence que c'eſt à cauſe de cela qu'ils piratent eux-mêmes, ou du moins qu'ils ſouffrent & encouragent ceux qui en font métier; de ſorte que les Pirates qui infectent ces côtes, ſemblent autant le faire pour ſe venger des Hollandois, qui s'opoſent à leur commerce, que pour gagner de cette maniere ce qu'ils ne ſauroient aquerir par le moyen du trafic.

Mais pour revenir aux affaires qui nous avoient amenez ici, j'ai déja dit que nous n'avions pour toutes marchandiſes que trois ou quatre cens livres d'Opium; le reſte étoit en argent de la valeur de deux mille riſdalles en tout. Nous fimes d'abord ſemblant de n'être pas venus ici dans le deſſein de negocier, mais ſeulement pour radouber nôtre Vaiſſeau, qui ne ſe trouvoit pas en état de tenir la mer. C'eſt auſſi ce qu'on nous permit de faire. Je préparai donc tout ce qu'il falloit pour le mettre à la carene, au bout de la Ville, qui eſt à l'Oüeſt, aſſez proche du petit Fort. Le fonds eſt-là d'une vaſe mole, à prés d'un mille du rivage, où il n'y a que trés-peu d'eau, parce que la profondeur augmente d'une maniere inſenſible, & quand la marée ſe retire, elle laiſſe depuis le bord un quart de mille de cette vaſe à ſec; mais à un mille du même bord le fonds eſt d'un ſable pur, & il y a environ quatre braſſes d'eau en baſſe marée. Nôtre Vaiſſeau flotoit tout contre le Fort, dont il n'étoit pas plus éloigné de vingt verges, & lors que la marée étoit baſſe il s'enfonçoit dans le limon, ce qui fut cauſe que nous n'en pûmes pas radouber l'arriere comme je l'aurois ſouhaité. L'Opium qui eſt ſi fort en uſage chez la plûpart des Malayens, étoit alors ici une bonne marchandiſe, mais elle étoit de contrebande; ainſi, bien que plu-

ſieurs perſonnes nous en demandaſſent, nous n'oſions pas découvrir trop ouvertement que nous en avions. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur Coventri rencontra enfin un chaland, & ils trouverent le moyen de le faire mettre à terre pendant que les ſoldats dînoient. Ce chaland étoit Hollandois, & la ſomme qu'il en devoit payer alloit auſſi haut que tout ſon vaillant; mais lors qu'il s'aperçût que l'Opium ne valoit rien, il auroit bien voulu rompre le marché, & ſur ce que Monſieur Coventri refuſa de l'en dégager, il diſparut. Cependant Monſieur Coventri qui avoit quelque crédit auprés du Chabander, obligea la femme de ce Hollandois à lui payer ſon Opium, que l'on faiſoit paſſer pour de l'or; car c'eſt ainſi que Monſieur Coventri l'apelloit. D'ailleurs le Chabander le gronda de ce qu'il avoit fait la contrebande avec un inferieur lors qu'il auroit pû s'adreſſer à lui-même. Il lui rendit pourtant ſervice, & obligea cette femme, quoi qu'injuſtement, à payer l'Opium. Je vis ce Hollandois ſur ſon propre Vaiſſeau aprés qu'il eût acheté l'Opium, & il me parut fort triſte & penſif. Il avoit une aſſez jolie maiſon hors la porte de la Ville, & un jardin qui entretenoit ſa famille d'herbes potageres, de ſalades, & de fruit, outre ce qu'ils en vendoient au marché. Sa femme en prenoit ſoin, & pour lui il avoit deux petits Vaiſſeaux qu'il employoit à trafiquer avec les Malayens pour du poivre, & à leur porter les marchandiſes dont ils avoient beſoin, ſur tout de l'Opium; ou bien il ſe loüoit lui & un de ſes Vaiſſeaux, à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour aller par tout où ils vouloient l'envoyer. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit été aux Iſles des épiceries, avec du ris qu'il y avoit vendu ſur

un trés-bon pié. Mais il me dit qu'on ne lui permettoit d'en raporter aucune épicerie, excepté huit ou dix livres pour son propre usage, & qu'il ne trouvoit pas qu'il y eût tant de profit à faire ce commerce, qu'à trafiquer avec les Malayens sur la côte de Malaca ou de Sumatra. Car quoi qu'on ne permette point aux Bourgeois de la Ville de negocier pour leur compte dans les endroits où la Compagnie a des comptoirs ou des Gardes-côtes, ils trouvent neanmoins assez de commerce dans leur voisinage, & c'est par ce trafic que les Bourgeois de Malaca gagnent trés-bien dequoi vivre. Nôtre Hollandois alloit faire un de ces voyages sur les côtes voisines, & il auroit gagné beaucoup sur cet Opium s'il l'eût pris, & qu'il se fût trouvé bon; mais il partit, & donna ordre à sa femme de le restituër à Monsieur Coventri & de ne le payer point, & lors que le Chabander l'eût obligée à le prendre & à le payer, elle se plaignit beaucoup, & protesta que c'étoit leur ruine entiere : Il faut avouër que lors qu'on vint à examiner cet Opium, il se trouva fort gâté, & qu'il ne valoit rien du tout, ou du moins que trés-peu de chose.

Monsieur Coventri acheta ici des barres de fer, de l'Arack, des canes, & des Rattans, dont nous chargeames nôtre Vaisseau que nous avions remis à flot. Les Hollandois porterent la plûpart de nos marchandises sur nôtre bord, & ils furent plus honnêtes envers nous que je ne m'y attendois, parce qu'ils n'avoient pas accoûtumé de trafiquer avec nous, mais je croi que la nouvelle de la revolution qui étoit arrivée en Angleterre, les avoit un peu adoucis, du moins ils burent souvent avec nous & de bon cœur, à la santé du Roi. Pendant que nous étions ici nous fimes deux cables tout neufs de

Rattans, dont chacun avoit quatre pouces de circonference. Nôtre Capitaine acheta les Rattans, & loüa pour les travailler un Chinois qui étoit fort habile à faire ces cables de bois. Je trouvai dans la suite que ces cables nous étoient assez utiles pour amarrer le Vaisseau avec l'un ou l'autre; car quand j'allois transporter l'ancre, & qu'on filoit du cable aprés moi, il nageoit sur l'eau comme du liege; de sorte que je voyois quand il étoit bien tendu, ce qu'on ne peut pas si bien discerner dans les cables de chanvre, à cause que leur poids les fait enfoncer dans l'eau; on ne sauroit non plus les transporter hors du Vaisseau que par le moyen de deux ou trois Esquifs postez à quelque distance l'un de l'autre pour soûtenir le cable, pendant qu'on transporte l'ancre avec la barque longue. J'ajoûterai pour finir cet article de Malaca, qu'aprés avoir embarqué toutes nos marchandises, nous fimes de l'eau, & nous préparames tout pour nous en retourner.

CHAPITRE IX.

L'Auteur part de Malacca. Ils perdent une vergue, & retournent pour en prendre une autre. Ils remettent à la voile, & donnent sur un banc de sable; mais ils s'en tirent avec la marée. Pulo Sambilong. Ils perdent leur vergue de misaine, & abordent à Pulo Dinding. Description de l'Isle & du Fort; de la côte oposée. Tutaneg, sorte d'étain. L'inimitié qu'il y a entre les Hollandois qui demeurent ici, & les Malayens de la côte. Allarme que ceux-ci donnent aux premiers. Ils quittent Pulo Dinding & arrivent à Achin. Quelques Anglois s'enfuyent de Bengale où ils étoient prisonniers. L'Auteur part une seconde fois d'Achin, & arrive au Fort saint George. Agreable perspective de ce Fort. Il va de-là à Bencouli dans l'isle de Sumatra. Pointe de Sillabar. Situation de Bencouli, ses maisons, le tems qu'il y fait, son terroir, les fruits, animaux, & habitans. Negoce du poivre ici & ailleurs. Premier établissement que les Anglois y ont fait. Du Fort, & des manieres des gens du païs. Conclusion de ce Suplément.

NOus partimes de Malacca pour Achin vers le milieu de Novembre 1689. Monsieur Coventri ennuyé d'être avec le Capitaine Minchin avoit acheté une Barque de sept ou huit tonneaux, & l'avoit chargée de la même sorte de marchandises que nous avions à bord. Il la commanda lui-même avec un Pilote Portugais, & trois ou quatre Matelots sous lui; de sorte que les deux bâtimens partirent de compagnie. Nous n'étions alors que deux Blancs dans le Vaisseau du Capitaine Minchin, savoir lui & moi, parce que le Quartier-Maître étoit

allé avec Monsieur Coventri. Mais nous primes sur nôtre bord en qualité de passagers un Anglois nommé Monsieur Richards, & sa femme, qui étoit une Hollandoise, qu'il avoit épousée depuis peu à Malacca, & ils devoient passer avec nous à Achin.

Nous eumes le matin un vent de terre; vers les onze heures il s'en leva un assez fort qui étoit Nord-Oüest, & à midi nôtre vergue de beaupré se rompit par le milieu. Nous fimes signe à Monsieur Coventri de nous venir joindre; il avoit mis à la voile avant nous, & il étoit ainsi à un mille de nous, au dessus du vent; mais il continua sa route, & ne voulut pas rebrousser, dans la crainte qu'on lui fit quelque affaire, parce qu'il avoit acheté son Vaisseau à la sourdine; nous fûmes donc contraints de retourner seuls dans la rade de Malacca. Aussi-tôt que nous eumes jetté l'ancre, on envoya Monsieur Richards à terre pour acheter une vergue neuve; je lui en donnai la longueur & la grosseur, mais il ne revint que le soir, & en aporta une vieille, beaucoup trop grosse & trop longue pour nous. Je l'acourcis & l'amenuisai à ma fantaisie, de sorte qu'à minuit elle fut posée, & la voile y fut mise.

Nous démarames donc une seconde fois avec un petit vent de terre; mais le flux de la marée nous étoit contraire, & il nous porta du côté de l'Est. Lorsque le reflux vint nous avançames, & fimes environ trois lieuës, mais nous jettames l'ancre lorsque le flux revint, à cause que le vent nous étoit opposé. Nous continuames ainsi ce manége, tantôt à faire route avec l'Ebe, & tantôt à moüiller durant le flot, jusqu'à ce que nous arrivames à Pulo Parsalore, où le Capitaine me dit qu'il ne vouloit pas s'en retourner par le même chemin que nous étions

venus, comme j'aurois voulu le lui persuader; de sorte qu'il nous fit ranger la côte de Malaca, & passer entre les bas fonds. Mais quelques heures aprés nous donnames sur un banc de sable, poussez par le flux de la marée, qui va ici vers l'Est, quoique selon nôtre compte le reflux dût être alors à demi décendu, & que le flux dût couler vers l'Oüest, comme nous l'avions trouvé par tout ailleurs depuis nôtre départ de Malaca; mais il y a grande apparence que les brisans en sont la cause, & qu'ils font ainsi pirouëter la marée. Quoi qu'il en soit, le banc où nous étions engravez n'avoit pas plus de cent verges de circonference, & nous attendîmes que le montant vint pour nous en tirer. D'abord donc que la marée fut haute nous sortimes de-là; d'ailleurs nous avions envoyé nôtre chaloupe pour découvrir la situation de ces bas fonds pendant que nôtre Vaisseau étoit arrêté, & Monsieur Richards eut toûjours peur que les Malayens ne vinssent nous attaquer avec leurs Barques.

Aprés donc que nôtre Vaisseau fut remis à flot, nous eumes bien-tôt passé tous ces bas fonds; cependant nous ne tirames pas tout droit à Sumatra; mais nous rangeames le plus prés que nous pûmes les côtes de Malaca; c'étoit le chemin qui nous étoit alors le plus propre, parce que nous avions le vent à l'Oüest, & que nous n'aurions pas pû ranger l'autre côte. Deux ou trois jours aprés nous découvrîmes quelques Isles apellées Pulo Sambilong, ce qui signifie en langue Malayenne, les neuf Isles: En effet il y en a tout autant qui sont à des distances inégales les unes des autres. Ce fut auprés d'une de ces Isles que le Capitaine Minchin faillit dans un autre voyage à y perdre la main par la piqueure d'une nageoire de chat

marin, comme je l'ai raporté dans mon premier Ouvrage Tome I. Et quoi qu'on lui sauvât la main, il en a tout-à-fait perdu l'usage, & il n'y a nulle apparence qu'il le puisse jamais recouvrer.

Nous nous tinmes assez prés du rivage dans l'esperance d'avoir un vent frais de terre. Vers les dix heures une petite brise se leva, & nous continuames à ranger la côte. Mais sur le minuit un tourbillon survint du côté de la terre qui nous fracassa nôtre vergue de misaine; nous étions alors prés d'une Isle Hollandoise apellée Pulo Dinding; ainsi nous fimes route de ce côté-là, & y moüillames la nuit d'aprés. Il y avoit un Vaisseau Hollandois à l'ancre, monté par une trentaine de Soldats.

C'est une petite Isle si proche du Continent que les Vaisseaux qui passent par là ne sauroient distinguer si elle y est attachée, ou non. Le païs est assez haut, & bien arrosé par des ruisseaux. Le terroir est noirâtre, & dans les endroits bas il y est gras & profond; mais les collines sont assez pierreuses, quoi qu'en general couvertes de bois. Il y a diverses sortes d'arbres, dont la plûpart sont de bon bois de charpente, & assez gros pour toute sorte d'usage. Il y en a quelques-uns aussi fort propres pour des mâts ou des vergues; le bois en est leger, & avec tout cela dur & de bon usage. La rade est bonne du côté de l'Est, entre l'Isle & le Continent; On peut y entrer avec une brise de mer, & en sortir avec un vent de terre, l'eau y est assez profonde, & le havre est sûr.

Les Hollandois qui en sont les seuls habitans y ont un Fort du côté de l'Est, tout proche de la mer, dans une courbure de l'Isle; ce qui fait une petite anse où les Vaisseaux peuvent moüiller. Le Fort est quarré, sans être flanqué ni re-

vêtu de Bastions, c'est à-dire, qu'il est bâti comme une maison ordinaire: chaque face peut avoir dix ou douze verges en quarré. Les murailles sont d'une épaisseur considerable, bâties de pierre, haute d'environ trente pieds, & couvertes au-dessus d'un toit. Il peut y avoir douze ou quatorze canons braquez tout autour aux differentes faces. Ils sont montez sur une bonne plateforme qui est menagée dans la muraille, & haute d'environ seize piés; il y a des marches en dehors pour monter à la porte qui donne sur la plateforme, & il n'y a que ce chemin pour entrer dans le Fort. Il y a ici un Gouverneur, & environ vingt ou trente soldats qui logent tous dans le Fort. Les soldats ont leurs Cazernes sur la plateforme parmi les canons; mais le Gouverneur a une belle chambre au-dessus, où il couche avec quelques uns des Officiers. A cent verges ou environ du Fort sur la Baye & prés de la mer, il y a une maison basse, faite de charpente, où le Gouverneur se tient tout le jour; on y voit deux ou trois chambres, dont la principale est celle où mange le Gouverneur; elle fait face à la mer, & son extrêmité regarde vers le Fort. Il y a deux grandes fenêtres d'environ sept ou huit pieds en quarré, & dont le bas est à quatre ou cinq pieds de terre. On les laisse ordinairement ouvertes le jour, pour donner entrée aux brises raffraichissantes. Mais la nuit, lorsque le Gouverneur se retire dans le Fort on les ferme avec de bons volets, aussi-bien que les portes, jusqu'au lendemain. Le Continent de Malacca à l'oposite de cette Isle, est une assez belle campagne, un peu basse, revêtuë de grands bois, & tout droit vis-à-vis de la Baye où est le Fort des Hollandois, il y a une riviere navigable pour les petitsbâtimens.

Le païs d'alentour produit, outre le ris, & les autres choses qui servent à la nourriture, le Tutaneg qui est une sorte d'étain, que je croi plus grossier que le nôtre. Les Naturels sont Malayens, gens hardis & traîtres, comme je l'ai toûjours remarqué; mais ceux qui negocient sont assez affables & civils envers les Marchands.

Ils ressemblent aux autres Malayens à tous égards, tant dans leur Religion que dans leurs coûtumes & leur maniere de vivre. Je ne sai point s'ils sont gouvernez par un Roi, ou Raja, ou s'ils ont quelque autre forme de Gouvernement. Ils ont des canots & des barques en leur propre, dont ils se servent pour pêcher & trafiquer les uns avec les autres, mais c'est le negoce de l'étaim qui attira d'abord les Marchands Etrangers ici. Quoi qu'il y ait sans doute une grande quantité de ce métal dans le païs, & que les Naturels souhaitent avec passion de negocier avec les Etrangers, ils en sont exclus à present par les Hollandois, qui se sont emparez de tout ce commerce. Il y a même quelque aparence qu'ils y bâtirent leur Fort pour s'assurer ce trafic à eux seuls; mais comme ils n'en pouvoient pas tout-à-fait venir à bout par ce moyen, à cause de la distance qu'il y a entre ce Fort & l'embouchure de la riviere, qui est d'environ quatre ou cinq milles; ils ont aussi un Garde-côtes qui se tient là, & un petit bâtiment avec vingt ou trente hommes armez dessus, pour empêcher les autres Nations d'entreprendre ce negoce. Car ce Tutaneg ou étaim se vend fort cher dans la Baye de Bengale, & on peut l'avoir ici en troc pour d'autres marchandises à un prix raisonnable. Mais on ne le trouve pas seulement ici, on en voit encore sur les côtes qui sont plus avancées vers le Nord,

& en particulier dans le Royaume de Queda, où il y en a une grande quantité. Les Hollandois y tiennent aussi un Garde-côtes, & ils ont fait quelques tentatives, quoi qu'inutiles, pour porter ce Prince & ses Sujets à negocier avec eux seuls. Mais ici vis-à-vis de Dinding, un Etranger n'oseroit en aprocher pour y faire quelque negoce, & aucun Vaisseau ne sauroit y venir sans le consentement des Hollandois. C'est pourquoi nous n'eumes pas plûtôt jetté l'ancre à l'Est de cette Isle que nous envoyames quelques-uns de nos gens à terre avec la chaloupe, pour prier le Gouverneur de nous laisser faire du bois & de l'eau, & couper une vergue de misaine. Il nous accorda nôtre demande, & nos gens revinrent à bord avec cette nouvelle; ils nous aprirent de plus que Monsieur Coventri avoit touché ici pour y faire de l'eau, & qu'il en étoit parti ce matin-là. Le Capitaine m'envoya le lendemain de bon matin pour couper une vergue de misaine; j'allai trouver moi-même le Gouverneur, & le priai de vouloir bien me donner un de ses Soldats pour venir avec moi, & me montrer quels étoient les meilleurs arbres pour cet usage; mais il s'en excusa sur ce que tous ses Soldats étoient alors occupez, & me dit que je pouvois en aller couper un moi-même tel que je voudrois. J'allai donc seul dans les bois, où je vis une grande quantité de beaux arbres, & bien droits; je coupai celui qui me parut le plus propre pour ma vergue, & aprés l'avoir réduit à sa juste longueur, & en avoir ôté l'écorce, je le laissai tout prêt à être emporté; je retournai ensuite dans le Fort, où je dînai avec le Gouverneur. D'abord aprés le dîné, nôtre Capitaine Monsieur Richards & sa femme vinrent à terre, & moi je me retirai sur nôtre bord.

Le Gouverneur les reçût au rivage, & il les conduisit dans la chambre où l'on dîne, dont j'ai parlé ci-dessus; c'est-là où ils le traiterent avec du Punch, qui est une liqueur composée de brandevin, de sucre, & de jus de limon, qu'ils avoient faite sur le Vaisseau; car il n'y a rien du tout ici que ce que l'on fait venir de Malaca, non pas même la boisson du Gouverneur. Il n'y croît ni fruits, ni herbes, ni quoi que ce soit; mais on va chercher tout à Malaca, ou bien les Malayens le portent eux-mêmes du Continent. Cela ne vient pas de la sterilité du terroir, puis qu'il est gras & fertile; on ne sauroit non plus l'attribuër à la paresse des Hollandois, c'est un vice dont ils ne sont pas coupables; mais c'est par la crainte continuelle qu'ils ont des Malayens, car quoi qu'ils ayent commerce avec eux, ils n'osent pourtant pas s'y fier assez pour aller d'un côté & d'autre dans l'Isle, & s'amuser à la culture de la terre; ils n'osent pas même s'éloigner beaucoup du Fort, qui est le seul endroit où ils soient en sûreté.

Mais pour revenir au Gouverneur, dans la vûë de répondre à l'honnêteté de nôtre Capitaine & de Monsieur Richards, il envoya un bâteau à la pêche, afin de pouvoir presenter à ses Hôtes quelque chose de meilleur que ce qui se trouvoit dans le Fort. Vers les quatre ou cinq heures le bâteau revint avec un bon plat de poisson. On le fit accommoder incessamment pour le souper, & le bâteau fut renvoyé en prendre davantage en faveur de Monsieur Richards & de sa femme, à qui le Gouverneur en vouloit donner, afin qu'ils l'emportassent à bord avec eux; cependant on couvrit la table, & on servit à souper, les assietes étoient d'argent aussi-bien que les plats, & il y avoit aussi une espece de cuvette d'argent pleine de

Punch. Le Gouverneur, ses Hôtes, & quelques-uns des Officiers ne venoient que de se mettre à table, & commençoient à peine à donner dessus, lors qu'un soldat s'écria de toute sa force, *Aux Malayens*, & interrompit toute la fête : Le Capitaine sans dire un seul mot, sauta par une fenêtre, pour gagner au plus vîte le Fort ; ses Officiers le suivirent, & tous les valets qui servoient, furent bien-tôt en mouvement. Chacun prit le chemin le plus court, les uns par les fenêtres, les autres par la porte, & laisserent les trois conviez tout seuls, qui s'enfuïrent ensuite aprés eux, sans qu'ils pussent penetrer d'où venoit une consternation si subite & si generale. Mais lors que le Capitaine Monsieur Richards & sa femme arriverent au Fort, le Gouverneur qui s'y étoit rendu plûtôt qu'eux, vint les recevoir à la porte. Aussi-tôt qu'ils y furent entrez, la porte fut fermée, car tous les soldats & les domestiques s'y étoient déja rendus, & l'on ne permit à personne d'aller chercher les viandes qu'ils avoient laissées, ni aucune piece de la vaisselle d'argent. On tira d'abord plusieurs coups de canon, pour faire connoître aux Malayens que l'on étoit prêt à les recevoir, mais ils ne parurent point. Ce tumulte fut causé par un canot Malayen rempli de gens armez, qui s'étoient cachez au-dessous de l'Isle, tout contre le rivage, & lorsque le bateau Hollandois sortit une seconde fois pour aller à la pêche, les Malayens se jetterent dessus tout d'un coup avec leurs crosses & leurs lances, & tuërent un ou deux de ces pêcheurs, le reste sauta dans l'eau & gagna la terre, dont ils étoient tout proche, parce qu'ils étoient sans armes, & par consequent hors d'état de faire aucune resistance. De cet endroit au Fort

il y avoit prés d'un mille, & quand ils eurent pris terre, chacun d'eux se hâta le plus qu'il pût pour se retirer dans le Fort, & le premier qui s'y rendit cria de la maniere que je viens de dire, & donna l'allarme au Gouverneur. Nôtre chaloupe étoit alors au rivage pour faire de l'eau, & nos gens la puisoient dans un petit ruisseau, qui coule auprés de la maison où se faisoit le régal. Je ne sai point si nôtre équipage s'aperçût de cette allarme; mais les Hollandois les apellerent & leur dirent de se retirer au plus-vîte à bord, ce qu'ils firent. Cela nous obligea de faire bonne garde toute la nuit, & d'avoir tous nos mousquets bien chargez & amorcez; mais il plut si fort toute la nuit, que je ne craignis pas beaucoup d'être attaqué par les Malayens. Un de nos Matelots que nous avions pris à Malacca, m'avoit assuré que les Malayens n'attaquent presque jamais lors qu'il pleut. C'est ce que j'avois déja remarqué à l'égard des autres Indiens, tant Orientaux qu'Occidentaux, & quoi que dans ce tems-là ils pussent attaquer avec avantage des gens qui se servent de fusils, je ne sache pourtant point qu'ils l'ayent jamais pratiqué. C'est ce dont j'ai été fort surpris, car c'est alors que nous les apprehendons le plus, & qu'ils pourroient le mieux réüssir, parce que les crosses & les lances, qui sont les armes dont se servent ordinairement ces Malayens, ne sauroient être gâtées par la pluye, au lieu que l'humidité gâte nos mousquets. Mais ils ne peuvent endurer la pluye, & c'étoit le soir avant qu'elle vint qu'ils attaquerent le bâteau Hollandois. Le lendemain au matin le Vaisseau Hollandois armé de vingt ou trente hommes, leva l'ancre pour aller à la quête de ces Malayens; mais aprés avoir fait le tour de l'Isle sans les découvrir, il se remit à

à l'ancre. J'envoyai aussi du monde à terre pour chercher la vergue de misaine que j'avois coupée le jour précedent; mais c'étoit une sorte de bois si pesant, qu'ils ne pûrent pas la transporter. Le Capitaine Minchin qui étoit encore à terre, informé de cela, pria le Gouverneur d'envoyer un soldat, pour montrer à nos gens quels arbres étoient les plus propres pour l'usage que nous en voulions faire; il lui accorda sa demande, & ils couperent un petit arbre à peu prés de la grosseur & de la longueur de celui que j'avois déja coupé, & ils le porterent dans nôtre Vaisseau. Je me mis aussi tôt à l'accommoder, & aprés l'avoir mis en état de nous servir, j'y attachai ma voile, & le guindai à sa place. Le soir le Capitaine Minchin, Monsieur Richards & sa femme, vinrent à bord, aprés avoir passé une nuit dans la Forteresse, & ils m'apprirent tout ce qui leur étoit arrivé à terre.

Nous n'attendions alors qu'un vent de terre pour partir. Nous eumes bien une grosse pluye mêlée de tonnerres & d'éclairs, durant la premiere partie de la nuit; mais point de vent. A une heure il se leva un petit vent de terre qui nous fit aussi lever nos ancres. Nous perdimes l'Isle de vûë avant qu'il fut grand jour, & nous fimes route le long de la côte vers le Nord, dans le dessein de la ranger jusques à vingt ou trente lieuës au-delà, si les vents ne nous étoient pas favorables: car les vents de Mer étoient alors au Nord Oüest. Nous nous tinmes assez prés de la côte tout ce jour & la nuit suivante; mais le lendemain, à l'occasion du vent qui se mit au Nord & Nord-Nord Est, nous primes la route de Sumatra, & le même soir nous passames auprés de la Pointe de Diamant. Le vent tourna ensuite à l'Est-Nord-Est, & nous arri-

vames

vâmes deux jours aprés à Achin, vers la fin de Novembre 1689.

Nous trouvâmes ici Monsieur Coventri, qui y étoit arrivé deux ou trois jours avant nous. Le Capitaine Minchin prit terre avec ses passagers, & fut démis de son emploi. Je me tins à bord jusqu'à ce qu'on eût déchargé toutes les marchandises, aprés-quoi je décendis à terre où je fus bien malade pendant quinze jours d'une espece de fiévre; mais aprés Noël Monsieur Coventri qui avoit acheté la part de Monsieur Dalton & celle du Capitaine Tiler, m'ordonna de retourner à bord pour avoir soin du Vaisseau qu'il chargeoit alors de poivre, de Cubebes (qui croît, si je ne me trompe, en quelque endroit de l'Isle de Sumatra) & de Tutaneg, qu'il avoit acheté d'un Vaisseau Anglois qui étoit venu de Queda à Achin: Il y avoit encore quelque reste de nos marchandises de Malacca qu'on avoit laissees dans le Vaisseau, savoir des Rattans & des canes ordinaires. On nous envoya avec cette charge au Fort saint George. Nous primes deux passagers Anglois qui s'étoient sauvez de prison dans l'Empire du Grand Mogol. L'un étoit l'Ecrivain de la Défense, vaisseau du Capitaine Heat, dans lequel je vins ensuite en Angleterre, & l'autre avoit aussi un Office sur la Princesse Anne, qui s'en retourna en Angleterre dans le même tems. Mais pendant que nous avions la guerre avec le Grand Mogol, ces Vaisseaux étoient allez dans la Baye de Bengale pour chercher les effets que nous avions sur la riviere de Hugli. Ces deux hommes y mirent pié à terre avec deux ou trois autres pour quelque affaire, & les Sujets du Grand Mogol les firent prisonniers; on les envoya bien avant dans le païs, & on les mit dans une prison fort étroite, où ils étoient souvent

menacez de la mort. Mais le vieux An
ou Gouverneur de la Province, ayant été
gé, celui qui fut mis à sa place relâcha-c
sonniers, & leur permit d'aller du côté
mer, où ils trouverent un Vaisseau Holl
qui alloit à Batavia; de sorte que ces
hommes, avec un troisiéme, passerent s
bord, & le reste se servit de quelque au
casion: Mais à la rencontre du Vaisseau An
qui venoit de Queda, & qui porta le Tut
dont je viens de parler, à Achin, ils quitt
le Vaisseau Hollandois, & vinrent à Achi
le bord de l'autre; ce sont-là les deux Off
qui alloient à cette heure avec nous au
saint George.

C'étoit vers le premier jour de l'année
que nous repartimes d'Achin. Nous fimes
te vers les Isles de Nicobar, & nous pas
à la vûë de celle où l'on m'avoit mis aupar
à terre. Mais la laissant à nôtre stribord,
prîmes plus au Nord directement vers la
car j'avois apris de Monsieur Coventri que
cette saison de l'année les vents de Nord
Nord-Est regnoient dans la Baye. Nous a
çâmes donc à la hauteur de Pallacat, &
un bon vent de Nord-Est qui soufloit a
nous rangeames la côte, jusqu'à ce que
vinmes devant le Fort saint George, c
fut vers le milieu de Janvier.

Je pris un plaisir extrême à considerer l'
ble vûë de ce Fort du côté de la mer. Ca
situé sur un fonds uni & sablonneux, to
bord de la mer, qui en lave quelquefo
murailles: Elles sont bâties de pierre, & h
revêtuës de demi-lunes & de bastions, av
grande quantité de canons au-dessus. De
que ces murailles jointes aux belles ma
qu'il y a dans ce Fort, à la grande Ville de

MADIRASS.
Ville Indienne, dont les Maisons
Sont basses et plates.

deras, aux Piramides ou Tombeaux des Anglois, aux Maisons & aux Jardins du voisinage, & à la varieté des beaux arbres qui sont répandus d'un côté & d'autre, tout cela, dis-je, fait le plus agreable païsage que j'aye vû en ma vie.

Mais mon dessein n'est pas d'entreprendre la description d'une place aussi connuë de mes compatriotes que celle-ci. Il me suffira donc de l'avoir nommée; aprés y avoir passé quelques mois, & avoir rencontré Monsieur Moodi avec le Prince Jeoli qui étoit peint, je me préparai pour m'en retourner à Sumatra. Je partis du Fort saint George avec le Capitaine Howel en Juillet 1690. pour allér à Bencouli, ainsi que je l'ai dit dans mon premier Ouvrage Tome II. Nous rangeâmes assez long-tems la côte de Coromandel avant que de tourner pour aller directement à Sumatra; aprés-quoi nous allâmes le plus vîte que nous pûmes à Bencouli. J'ai parlé dans ce même Ouvrage-là de mon arrivée en cette place; mais je n'en ai donné aucune description; ainsi j'en vais dire quelque chose en peu de mots, & finir de cette maniere mon Suplément.

Bencouli est sur la côte Occidentale de l'Isle de Sumatra, à prés de quatre degrez de latitude Meridionale. Cette place est assez remarquable en mer à cause d'une haute montagne qui est dans le païs. Elle a une petite Isle devant elle où les Vaisseaux peuvent ancrer. La pointe de Sillabar en est éloignée de deux ou trois lieuës à son Sud; elle s'avance plus que tout le reste de la côte, & forme une petite Baye. Outre ces marques, lors qu'on est à deux ou trois lieuës du rivage, on voit le Fort Anglois qui fait face à la mer, & qui paroît trés-beau. Il y a une petite riviere au Nord-

Oüest de ce Fort, & à son embouchure on voit une grande maison qui sert de magasin pour le poivre. Il y a un petit Village Indien à prés d'un quart de mile de la mer, & tout proche de la riviere, du même côté où est le Fort, dont il n'est même guere éloigné. Les maisons sont petites & basses, toutes bâties sur des pieux à la Malayenne, ainsi qu'à Mindanao & à Achin; car c'est un lieu situé dans un terrein marécageux. Les Malayens choisissent d'ordinaire de semblables endroits bas, & proche des rivieres pour y bâtir, afin d'avoir la commodité de se laver, en quoi ils prennent un plaisir extrême; aussi est-ce une partie de leur Religion en qualité de Mahometans; & lors qu'ils le peuvent ils bâtissent leurs maisons sur des pieux dans la riviere même.

Le tems n'est pas ici fort agreable. Il y a de grosses pluyes, sur tout en Septembre, Octobre & Novembre, & d'assez violentes chaleurs. Mais lors qu'il fait gros vent, ce qui n'est pas rare, l'air devient froid, & lors que le beau tems vient, les brises de mer sont d'ordinaire assez fraîches & agreables. Les vents de terre passent sur les marais, & sont ainsi presque toûjours accompagnez d'une odeur puante. Cet endroit est en general assez mal sain; les Soldats du Fort devenoient malades & mouroient dans peu de tems. Il y a une trés-belle Savana au Sud du Fort, qui a un mille ou deux en quarré, & qu'on apelle Greenhil, c'est-à-dire, côteau de verdure. Elle produit de l'herbe longue & épaisse, fait face à la mer du côté du Nord-Oüest, & se trouve bordée au Sud-Est par de grands bois de haute futaye.

Le terroir de ce païs est trés-different selon sa diverse situation; car le dedans du païs est montagneux, quoi que ces montagnes soient

couvertes d'arbres, qui font voir qu'il est assez fertile. Le païs bas auprés de la riviere, sur tout contre la mer, est fort humide & ne produit que des roseaux, ou bambochies; mais le terrain plus élevé, qui est d'une hauteur médiocre, est trés-fertile. La terre en est profonde, noire, ou jaune, & dans quelques endroits il y a de l'argile, ou une espece de terre qui est fort bonne pour faire des briques.

Les arbres des forêts sont la plûpart fort gros, droits & hauts; il y en a de diverses sortes, dont quelques-uns sont propres à toute sorte d'usages. Les fruits de ce païs sont presque les mêmes que ceux d'Achin & de Malacca; on y trouve des Limons, Oranges, Guavas, Plantains, Bananes, Noix de Coco, Jaks, Durians, Mangos, Mangastans, Citroüilles, Pommes de Pin, & du Poivre. Leurs racines sont les Yames & les Patates. Le ris vient assez bien ici; mais je ne sai point si les habitans du païs en sement assez pour leur usage, ou non. Les animaux terrestres sont les Buffes, Taureaux, Daims, Cochons sauvages, Porc-épics, Guanos, Lezards, &c. Les oiseaux privez sont les Canards, Oyes, Poules, &c. dont il y a une grande quantité. Pour ce qui est des oiseaux sauvages, on y trouve des Perroquets, Perruches, Pigeons, Tourterelles, & plusieurs sortes de petits oiseaux.

Les Naturels du païs sont Indiens & basanez comme leurs voisins d'Achin. Ils sont minces de corps, droits, actifs, & industrieux. Ils sont sociables & passionnez pour le commerce; mais si on leur fait quelque injure ils sont traîtres & vindicatifs. Ils vivent ensemble dans des Villes, & parlent la langue Malayenne; ils sont aussi conformes dans leurs habits, leur nourriture, & leurs coûtumes, aux autres Ma-

layens, qui professent tous la Religion Mahometane, autant que je l'ai pû aprendre. Ils ont quelques Arts Méchaniques parmi eux, peu de Maréchaux; mais la plûpart sont Charpentiers, & ils se loüent aux Anglois pour travailler dans le Fort. Les haches dont ils se servent sont semblables à celles que les Ouvriers ont à Mindanao, & faites d'une telle maniere qu'elles servent aussi de doloires. Il y a outre cela des Pêcheurs, qui gagnent leur vie à ce métier. On trouve diverses sortes de poissons sur la côte, outre une grande quantité de tortuës vertes. Les Malayens qui demeurent auprés du Fort Anglois, sont ordinairement employez à travailler pour la Compagnie des Indes Orientales; mais ceux de la campagne s'occupent presque tous à l'agriculture. Ils plantent des racines, du ris, des arbrisseaux qui portent le poivre, &c.

Le poivre est la principale denrée que l'on vend dans ce païs. Il réüssit trés-bien sur toute la côte; mais la plus grande partie qu'on en transporte dehors vient des autres quartiers du païs par la riviere, ou bien on le va chercher dans de petits Vaisseaux à Sillabar, ou aux autres places qui sont prés de la mer. Le poivre croît en abondance dans les autres endroits de cette Isle, comme à Indrapore, Pangasanam, Jambi, Bancalis, &c. Il croît aussi dans l'Isle de Java, sur les côtes de Malacca, de Malabar, & de la Cochinchine, &c. On dit que la côte de Malabar produit le meilleur, ou du moins les gens du païs en prennent plus de soin, & le laissent croître jusqu'à ce qu'il est parfaitement mûr. C'est la raison pourquoi il est plus gros & plus beau qu'ici, où on le cueille trop tôt, afin de n'en rien perdre; car dés qu'il est mûr il tombe à terre, & il s'en perd ainsi beaucoup.

C'est le commerce du poivre qui engagea nos Marchands Anglois à venir s'établir ici. Car aprés que l'on eut perdu Bantam, nos Anglois qui avoient accoûtumé d'y trafiquer pour cette épicerie, se trouverent fort embarrassez pour rattaper ce commerce, qui étoit alors tombé avec les autres épiceries entre les mains des Hollandois. Cependant le poivre que nous allions chercher à Bantam, ne croissoit pas tout dans l'Isle de Java, ni peut-être même la dixiéme partie; du moins j'ai oüi dire que la plus grande quantité venoit de Sumatra; sur tout de Bencouli & des lieux voisins. C'est pour cette raison qu'il importoit à nos Marchands de gagner ici quelque crédit pour rétablir leur commerce qui alloit tomber. Avec tout cela on m'a raporté qu'ils étoient plus redevables de leur succés aux Naturels du païs qu'à eux-mêmes, & qu'il y avoit eu quelques Rajas qui avoient dépêché des Ambassadeurs au Fort saint George pour inviter les Anglois à venir en prendre possession, avant que les Hollandois (qui ne manquent jamais l'occasion d'avancer leurs affaires, & qui se préparoient alors pour cette conquête) s'en pûssent emparer. Quoi qu'il en soit, les Anglois eurent le bonheur d'y arriver les premiers; mais il ne s'en fallut presque rien que les Hollandois ne les prévinssent, puisque leurs Vaisseaux étoient en vûë avant que nos gens eussent mis pié à terre. Ce fut ainsi que les Hollandois manquerent leur coup pour être venus un peu trop tard; d'abord qu'ils parurent les Anglois planterent quelques canons sur le rivage, & se mirent en état de se bien défendre. Ceci peut être arrivé, suivant le raport qu'on m'en a fait, vers l'année 1685. puisqu'on me dit que cela s'étoit passé cinq ou six ans avant que j'y vinsse. Quoi qu'il en soit,

les Anglois s'y fortifierent au plus vîte. Le Fort, comme je l'ai déja remarqué, fait face à la mer, & il est éloigné d'environ cent pas de la riviere. On y a dépensé beaucoup d'argent pour le fortifier, mais avec peu de succès, du moins c'est l'ouvrage le plus irregulier que j'aye vû de ma vie. Je dis au Gouverneur que le meilleur seroit de le refaire sur un nouveau plan, & de le revêtir de pierre ou de brique, car on peut avoir ici aisément l'une ou l'autre. Il me repliqua qu'il aprouvoit mon conseil, mais qu'il aimoit mieux épargner la bourse de la Compagnie, & se contenter d'y faire quelques changemens. Je croi pourtant que ce sera en vain, parce que la terre y est transportée d'ailleurs; qu'elle n'est point revêtuë de pierre ou de brique pour la soûtenir; qu'elle s'éboule toûjours dans la saison pluvieuse, & que les canons tombent souvent dans les fossez. Je tâchai de le racommoder le mieux qu'il me fut possible, pendant que j'y étois; je rendis les Bastions aussi reguliers qu'il se pouvoit, sur le plan qu'on les avoit d'abord faits; & au lieu que le Fort devoit être un Pentagone, & qu'il n'y avoit pourtant que quatre Bastions, j'en traçai un cinquiéme, & en fis un plan, que je donnai au Gouverneur. Si j'y avois demeuré plus long-tems j'aurois achevé ce nouveau Bastion; mais tout le plan en lui-même est de la moitié trop vaste pour une si chetive Garnison; & le plus court moyen de rajuster ce Fort seroit de l'abatre, & d'en rebâtir un tout de nouveau.

Le Fort étoit assez mal gouverné lorsque j'y étois, & l'on ne prenoit pas aussi grand soin d'entretenir une bonne correspondance avec les Naturels du païs, qu'il seroit à souhaiter qu'on en eut sur tout dans les places de commerce. Quand j'y arrivai il y avoit deux Rajas du

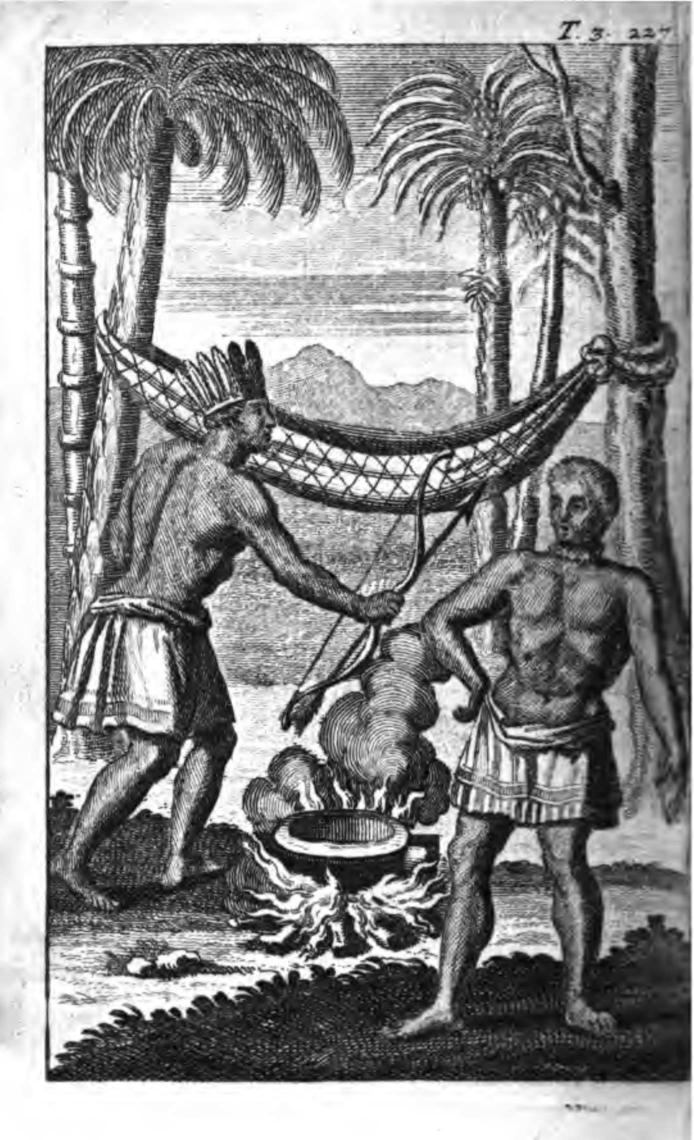
voisinage dans les fers, seulement parce qu'ils n'avoient pas aporté au Fort la quantité de poivre que le Gouverneur avoit demandée. Cependant ces Rajas gouvernent dans le païs, & ils ont un nombre considerable de Sujets, qui furent si aigris, à ce qu'on me dit dans la suite, par ces manieres insolentes, qu'ils vinrent attaquer le Fort sous la conduite d'un autre de ces Rajas; mais quelque méchant que soit le Fort, il est assez bon pour se défendre contre d'aussi mauvais Soldats que le sont les Naturels du païs, car quoi qu'ils ne manquent pas de courage, ils n'ont presque point d'autres armes que des sabres, des crosses & des lances, & ils ne sont pas assez adroits pour se servir de l'artillerie quand même ils en auroient. Ils essayerent une autre fois de surprendre le Fort, sous prétexte de faire un combat de coqs, où ils esperoient que la Garnison se rendroit, pour avoir part au divertissement, & que le Fort seroit laissé presque sans aucune défense; car les Malayens prennent un plaisir extrême à voir le combat des coqs, & ils se trouverent au nombre de prés de mille à celui-ci, pendant que leurs gens armez étoient en embuscade. Mais il arriva que personne de la Garnison ne sortit pour y aller, excepté un Danois nommé Jean Necklin, qui étoit lui-même grand amateur de cet exercice; il découvrit l'embuscade, & en donna d'abord avis au Gouverneur, qui étoit assez en desordre à l'approche des ennemis; mais quelques coups de canon les firent bien tôt retirer.

Je n'ai plus rien à ajoûter, si ce n'est quelques particularitez qui me regardent; mais elles ne sont pas assez importantes pour en

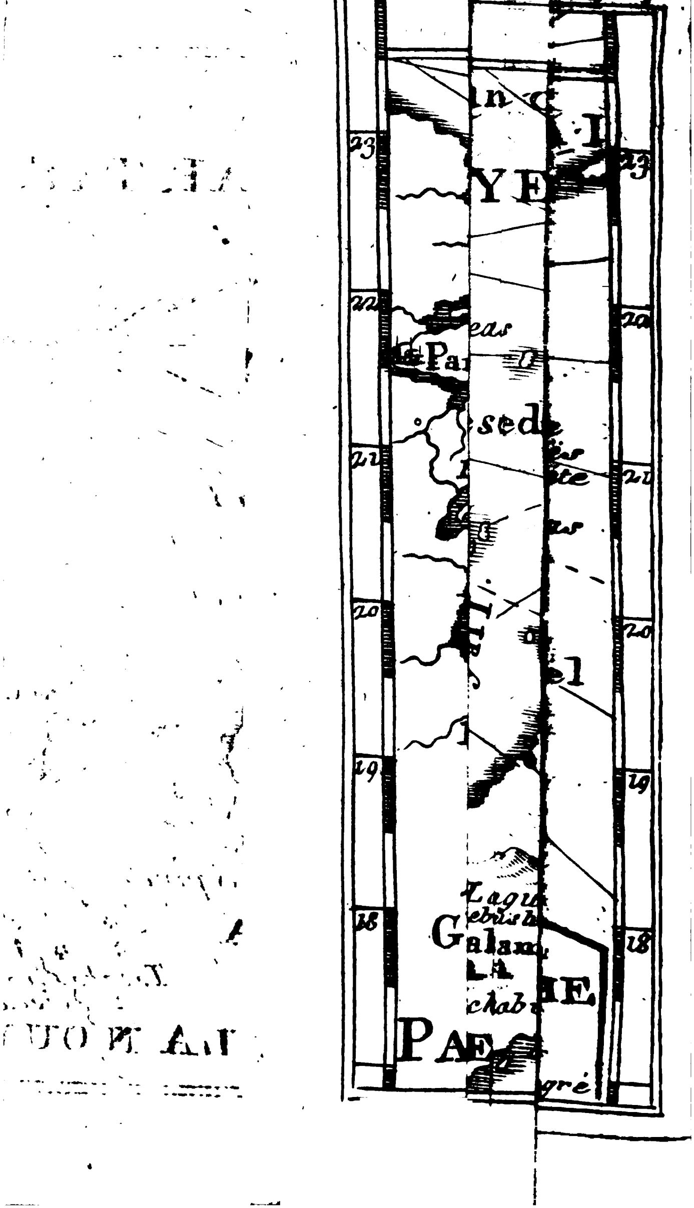
fatiguer le Lecteur. On trouvera dans mon premier Ouvrage Tome II. les raisons qui m'obligerent de quitter Bencouli, & le détail du Voyage que je fis de-là en Angleterre; de sorte que je puis bien finir ici ce Suplément de mon Voyage autour du monde.

Fin de la premiere Partie.









23
YE
22
20
Par
sede
21
ete
20
el
19
18
Galam
LA
HE
chab
PAE
gré

VOYAGES DE GUILLAUME DAMPIER, A LA BAYE DE CAMPECHE.

Troisiéme Volume, & deuxiéme Partie.

Qui contient la description de la Baye de Campêche dans les Indes Occidentales, & des païs voisins.

CHAPITRE I.

L'Auteur va sur mer pour la premiére fois : il passe en France, va en Terre-Neuve, & ensuite aux Indes Orientales. Il part pour les Indes Occidentales. De Sainte Lucie, des Indiens Caribes, & du Capitaine Varner. Il arrive à la Jamaïque : le sejour & les Voyages qu'il y fait, son premier voyage à Campêche. Description de l'Est & du Nord du Jucatan. Kei-Mugere, Cap Catoch, & la maniere dont on coupe le bois de Campêche. Le Mont & sa terre salpêtreuse. Villes des Indiens ; le poisson Tarpom, Pêcheurs, & Gueri-tes. Rio de la Gartos, Etangs salez, Selam,

Sisal, & Cap Condecedo. Sa premiere arrivée à l'Isle Triste, dans la Baye de Campêche. Il met à l'ancre prés d'une petite Isle nommée l'Isle d'un Buisson : Maniere dont il est reçû par les coupeurs de bois de Campêche. Quatre prisonniers Anglois s'échapent de Mexique & de Campêche. Il retourne à la Jamaïque, & deux Vaisseaux Espagnols lui donnent la chasse. Le danger qu'il courut dans ce retour ; le Vaisseau donne tout d'un coup sur les Isles Alcranes. On y trouve des Boubies & des oiseaux de la grosseur d'un œuf, &c. Des Poissons l'Empereur, & le Chien marin. Naufrage qu'y fit le Capitaine Long avec quelques autres. Profondeur des environs. Il passe par les bas fonds de Colorado, & met à l'ancre auprés du Cap saint Antoine dans l'isle de Cuba ; il côtoye tout le long de l'Isle des Pins, & moüille à l'Isle de Grand Kaiman. Il s'en retourne en arriere, & met à l'ancre à l'Isle des Pins ; son produit, Racouns, Cancres de terre ; furieux Crocodiles, bétail, &c. Il se remet en mer, & par le moyen d'un bon vent de Nord, aprés bien des difficultez il arrive à la Jamaïque.

J'Ai promis dans mon premier Volume de donner une desctiption de la Baye de Campêche, où j'ai demeuré en tout prés de trois ans. Je m'en vais presentement dégager ma promesse ; mais parce que le voyage que j'ai fait dans cette Baye a précedé celui que j'ai fait autour du monde, cela m'engage à reprendre les choses d'un peu plus haut, & à dire deux mots de mon premier embarquement, & des courses que je fis jusqu'à mon départ pour Campêche.

Mes parens ne m'avoient pas d'abord destiné pour la mer ; ils me tinrent ainsi à l'Ecole jusqu'à ce que je fusse parvenu à un âge propre à embrasser quelque profession. Mais aprés la

mort de mon pere & de ma mere, ceux qui devoient disposer de moi, pritent d'autres mesures; ils me retirerent de l'Ecole Latine pour me faire aprendre à écrire & l'Arithemetique, & ils ne tarderent guere ensuite à me placer chez le Maître d'un Vaisseau à Weimoth; ce qui s'accordoit bien avec la passion que j'avois eûë dés mon enfance de voir le monde. Je fis avec lui un petit voyage en France, & aprés nôtre retour nous allâmes en Terre-neuve; je pouvois alors être âgé de dix-huit ans, ou environ. J'employai un Eté dans ce voyage, mais je fus si penetré du froid rigoureux de ce climat, qu'aprés mon retour je ne voulus plus repasser dans ces Quartiers-là; de sorte que je m'en retournai chez mes parens. Je n'y eus pas été long-tems que je me rendis à Londres, où la proposition qu'on me fit d'un voyage assez long, dans des païs chauds (deux choses que j'avois toûjours souhaitées) m'engagea de me remettre encore une fois sur mer. Averti donc qu'il y avoit un vaisseau freté pour les Indes Orientales; savoir le Jean, & Marthe de Londres, commandé par le Capitaine Earning, je m'engageai sur son bord, & je fus employé devant le mât, à quoi mes deux premiers voyages m'avoient rendu assez propre. Nous allâmes tout droit à Bantam dans l'Isle de Java, & aprés y avoir demeuré deux mois ou environ, nous retournâmes en Angleterre au bout d'un peu plus d'une année: En allant nous touchâmes à Saint Jaques des Isles du Cap vert, & au retour à l'Ascension. Ce Voyage me donna de nouvelles lumieres dans la naviguation, mais je ne tins aucun Journal. Nous arrivâmes à Plimouth prés de deux mois avant que le Chevalier Robert Holms, partit pour aller prendre la flote Hollandoise de Smirne: Ceci alluma la

seconde guerre avec les Hollandois, & m'empêcha d'aller en mer de tout l'Eté, ainsi je me retirai chez mon frere dans Sommerset-shire; mais ennuyé d'être à terre, je pris parti dans le Prince Royal, commandé par le Chevalier Edoüard Sprag, & je servis sous lui l'an 1673. qui fut le dernier de la Guerre avec la Hollande. Nous eûmes trois combats cet Eté-là: je me trouvai à deux; mais attaqué d'une rude maladie un jour ou deux avant le troisiéme, je fus mis à bord d'un Vaisseau qui servoit d'hôpital, d'où je ne pûs que le voir de loin, & le Chevalier Edoüard Sprag y fut tué. On m'envoya bien-tôt aprés à Harwich avec le reste des malades & des blessez, & j'y avois déja langui assez long-tems lors que je m'en allai chez mon frere pour rétablir ma santé.

La Guerre avec la Hollande fut bien-tôt finie, & je n'eus pas plûtôt recouvré ma santé, que mon ancienne inclination pour la mer me reprit. Un Gentilhomme du voisinage nommé le Colonel Helliar d'Est Coker dans Sommerset-shire, qui étoit la Paroisse où j'étois né, me fit une offre assez raisonnable, qui étoit de m'envoyer dans la Jamaïque, pour y avoir soin d'une plantation qu'il y avoit sous la direction d'un certain Monsieur Whallei: J'acceptai l'offre & partis avec le Capitaine Kent, dans son Vaisseau, nommé le Content de Londres.

Je pouvois avoir alors vingt-deux ans, & je n'avois jamais été dans les Indes Occidentales; c'est pourquoi de peur qu'on ne me joüat quelque mauvais tour, & qu'on ne me vendit pour le service de la Compagnie d'abord que je serois arrivé dans la Jamaïque, je convins avec le Capitaine Kent de servir sur le pié de Matelot pour mon passage, & j'en tirai un Ecrit signé

de sa main qu'il me déchargeroit à nôtre arrivée. Nous partimes de la Thamise au commencement de l'année 1674. les vents nous furent si favorables que nous attrapâmes bien-tôt les vents alisez, qui nous conduisirent gaillardement vers l'Isle des Barbades. Lors que nous l'eûmes découverte le Capitaine Kent dit à ses Passagers que s'ils vouloient payer le droit d'ancrage il moüilleroit à la rade de cette Isle, & qu'il s'arrêteroit jusqu'à ce qu'ils eussent pris des rafraichissemens. Mais les Marchands n'eurent point envie de rien tirer de leur bourse à cette occasion; de sorte qu'il continua sa route vers la Jamaïque.

La seconde Isle que nous rencontrâmes fut sainte Lucie. Elle est éloignée d'environ trente lieuës des Barbades, & trés-fertile en grands & beaux arbres de bois de Charpente qui est propre à toute sorte d'usages. C'est pour cette raison-là qu'elle est souvent visitée des Anglois, qui s'y fournissent de bois pour faire des Cabestans, & autres choses. On a essayé d'y établir une Colonie Angloise, mais on n'a pû y réüssir jusqu'à present à cause des Indiens Caribes.

Les Caribes sont une sorte d'Indiens belliqueux, adonnez à la piraterie, qu'ils font sur mer dans leurs Pirogues, ou grands canots. Leur principale demeure est la terre ferme; mais en certaines saisons de l'année ils visitent les Isles pour se divertir. Ils frequentoient beaucoup autrefois les Barbades; mais depuis que les Anglois s'y sont établis ils ont été forcez de les abandonner, & de se contenter dans leurs courses de n'aller que dans les Isles qui n'ont pas été possedées par les Européens, excepté celles dont ils esperent de se rendre les Maîtres, comme ils ont fait de sainte Lucie.

Tabago est située tout auprés du Continent,

où demeurent ces Indiens, qui l'infectoient beaucoup lors que les Hollandois commencerent à s'y établir. J'ai oüi dire que ces Indiens avoient autrefois des plantations dans la plûpart des Isles Caribes; que dans leurs Voyages ils demeuroient trois semaines ou un mois dans une, alloient ensuite dans une autre, & qu'ils faisoient ainsi la revûë de presque toutes ces Isles avant que de regagner le Continent.

Saint Vincent, une autre de ces Isles, est située auprés de sainte Lucie. Nous passâmes entr'elles d'eux, & voyant de la fumée dans sainte Lucie, nous y envoyâmes nôtre Esquif. Nos gens y trouverent quelques Indiens Caribes dont ils acheterent des Plantains, des Bananes, des Pommes de Pin, & des canes de sucre, & lors qu'ils revinrent à bord un canot les suivit avec trois ou quatre de ces Indiens. Ils repeterent souvent le nom de Capitaine Warner, & il sembloit qu'ils étoient en peine de lui. Nous ne comprimes pas alors ce qu'ils vouloient dire; mais j'apris dans la suite que ce Capitaine Varner, dont ils parloient, étoit né à Antego, une de nos Isles Angloises, & qu'il étoit fils du Gouverneur Warner, qui l'avoit eû d'une Indienne. Son pere l'avoit élevé dans les manieres Angloises,& il avoit apris l'Indien de sa mere; mais sur ce qu'il se vit méprisé de ses parens Anglois, il abandonna la maison de son pere, & se retira dans l'Isle de sainte Lucie, où il vécut parmi ceux des Indiens Caribes qui étoient ses parens du côté de sa mere. Il prit si bien leurs manieres qu'il devint un de leurs Capitaines, & qu'il alloit pirater avec eux d'une Isle à une autre. Quelque tems aprés les Caribes firent quelque degât dans nos plantations Angloises à Antego; là-dessus le fils legitime du Gouverneur Warner y fut envoyé avec un

Parti pour réduire ces Indiens à la raison; & il passa dans le quartier où son frere l'Indien Warner demeuroit. Il y eut en aparence de grandes démonstrations de joye à leur entrevûë; mais l'évenement fit bien voir qu'elles n'étoient rien moins que réelles; car le Warner Anglois se pourvût d'une bonne quantité de liqueur, & il invita son frere de pere à se venir divertir avec lui. Au milieu de la fête il donna ordre à ses gens, par un signal qu'il leur fit, de le tuër, & tous les Indiens qui étoient avec lui; ce qui fut executé sur le champ. On raporte d'une maniere differente les raisons qu'il eut de faire cette action barbare: Il y en a qui disent que ce Warner l'Indien avoit causé tout le degât qu'on avoit fait aux Anglois, & que ce fut à cause de cela que son frere le fit massacrer, lui & tous ses Indiens. D'autres soûtiennent au contraire qu'il étoit grand ami des Anglois, & qu'il ne vouloit pas permettre à ses gens de leur faire aucun mal, mais qu'il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les porter à vivre de bonne amitié avec eux, & que son frere le tua parce qu'il avoit honte d'être parent d'un Indien. Quoi qu'il en soit il fut mis en justice pour ce meurtre, & obligé de passer en Angleterre pour y recevoir son jugement. On peut dire que ces sortes de perfidies, outre la bassesse qu'il y a de les commettre, sont un grand obstacle à l'établissement de nôtre crédit parmi les Indiens.

Aprés être partis de ces Isles nous fimes route plus avant vers l'Oüest, & lors que nous eûmes atteint le bout Oriental de l'Espagnole, nous rangeâmes tout du long de la côte du Sud jusques au Cap Tiburon, qui est l'extrêmité Occidentale de cette Isle. Alors on mit à l'ancre, & nous envoyâmes nôtre Esquif à terre;

parce que le Capitaine Kent avoit oüi dire qu'il y avoit auprés de ce Cap de grands bocages d'Orangers, mais nos gens n'en trouverent point, d'où il conclut que c'étoit un faux raport; cependant j'ai sçû moi-même depuis, par la relation de plusieurs personnes qui avoient été sur les lieux, qu'on en trouve une assez grande quantité là autour. D'ici nous fîmes route vers la Jamaïque, où nous arrivâmes dans peu de tems, & y portâmes les premieres nouvelles qu'on y eut de la Paix concluë avec les Hollandois.

Je ne fus pas plûtôt arrivé ici que le Capitaine me déchargea du service, suivant mon acord, & le lendemain je partis pour une ville Espagnole qui s'apelle sant Jago de la Vega; j'y rencontrai Monsieur Whallei, & nous allâmes ensemble à la plantation du Colonel Helliar, qui est située dans un endroit qu'on nomme la promenade de seize milles. Nous passâmes par la plantation du Chevalier Thomas Muddiford, dans le quartier des Anges, comme on l'apelle, où les arbres d'Otta & de Cacao croissoient alors, & aprés avoir passé à gué une riviere assez large, qui coule entre de hautes montagnes qu'il y a de chaque côté, nous marchâmes sur son bord deux ou trois miles en remontant vers sa source. Le chemin pour aller à la promenade de seize miles étoit auparavant beaucoup plus long; il falloit faire le tour d'une grande montagne, jusqu'à ce que Monsieur Cani Helliar, frere du Colonel, eut trouvé celui dont nous venons de parler. Dans le dessein qu'il avoit de l'abreger, s'il étoit possible, il suivit avec quelques autres le long de la riviere, jusqu'à ce qu'ils virent qu'elle passoit au travers d'un rocher, qui s'élevoit perpendiculairement d'un côté & d'autre, & qui étoit

fort escarpé. Ils grimperent dessus avec beaucoup de peine ; mais un chien qu'ils avoient passa par un trou à travers la montagne ; ce qui leur fit conjecturer qu'il y avoit un passage creux ; de sorte qu'il fit sauter une partie du roc avec de la poudre, & agrandir le chemin jusqu'à ce qu'il fut assez large pour donner le passage libre à un cheval de bât avec sa charge, & assez haut pour un Cavalier. Il aplanit d'ailleurs quelques autres endroits & rendit ce passage assez commode. On l'apelle à cause de cela le rocher creux.

Ce Gentilhomme au reste avoit beaucoup d'esprit, & il n'y a nul doute qu'il n'eût rendu de trés-grands services à cette Isle s'il avoit vécu. Il avoit une fois essayé de faire du salpêtre au quartier des Anges, mais il ne pût en venir à bout. Je ne sai point si cela venoit de ce que la terre n'y étoit pas propre ; mais il y a quelque apparence qu'il se trouve de la terre salpêtreuse dans les autres endroits de l'Isle, sur tout auprés du Fort du Passage, où j'ai apris que les canes ne produisent pas de bon sucre, à cause du terroir nitreux & salé.

Je demeurai prés de six mois avec Monsieur Whallei à la promenade de seize miles, & j'entrai ensuite au service du Capitaine Heming, pour avoir soin de la plantation qu'il avoit à sainte Anne au Nord de l'Isle, où je me rendis à cheval de sant Jago de la Vega.

Cette route n'est guere commode pour les Voyageurs. Je couchai la premiere nuit dans la hutte d'un pauvre chasseur, au pié du Mont Diabolo, du côté du Sud, où j'eus beaucoup de froid durant la nuit, lors que le vent de terre se leva, parce qu'il n'y avoit point de couvertures pour mettre sur moi.

Cette montagne fait partie de cette longue

chaîne, qui s'étend tout le long de l'Isle, de l'Est à l'Oüest; du côté de l'Est, où elle est plus haute qu'ici, on l'apelle la montagne bleuë. Le lendemain aprés avoir traversé le Mont Diabolo, j'eus un fort méchant gîte au bas, du côté du Nord, & trois jours aprés je me rendis à la plantation du Capitaine Heming.

Mais je me trouvai là hors de mon élement; c'est pourquoi le Capitaine Heming n'y fut pas plûtôt arrivé que je me dégageai de son service. & m'embarquai sur le Vaisseau de Monsieur Statham, qui avoit accoûtumé de négocier autour de l'Isle, & qui alors avoit moüillé ici pour passer à Port-Royal.

Je partis ensuite de Port-Royal avec Monsieur Fishook, qui trafiquoit au Nord de cette Isle, & quelquefois tout autour; de sorte qu'en rangeant ainsi les côtes je vins à connoître tous les Ports & toutes les Bayes de la Jamaïque, aussi-bien que leurs manufactures, & l'avantage qu'on tire des vents de terre & de mer. Car nôtre affaire étoit de porter des marchandises à ceux qui avoient des plantations dans l'Isle, ou de raporter de leurs denrées à Port-Royal; ils nous recevoient toûjours avec beaucoup d'honnêteté dans leurs logis & dans leurs plantations, où ils nous permettoient de nous promener & de voir tout. Ils nous donnoient aussi des Plantains, des Yames, des Patates, &c. pour mettre à bord, & nous ne mangions presque autre chose dans tout nôtre voyage.

Mais six ou sept mois aprés je quittai cet emploi, & me mis sur le bord du Capitaine Hudsel, qui devoit aller à Campêche pour y charger du bois de teinture. Nous partîmes donc de Port-Royal au commencement d'Août de l'an 1675. avec le Capitaine Wren, qui montoit une petite Barque de la Jamaïque, & le Capi-

taine Johnson, maître d'une Quesche de la Nouvelle Angleterre.

On a le vent en poupe dans tout ce Voyage, de sorte qu'on le fait d'ordinaire en douze ou quinze jours; aussi n'y employâmes-nous pas plus long-tems, parce que nous eûmes le vent favorable, & que nous ne touchâmes en aucun endroit jusqu'à ce que nous vinmes à l'Isle Triste dans la Baye de Campêche, qui est le seul endroit où l'on aborde. En y allant nous passâmes à la vûë du petit Caimanes, que nous laissâmes à nôtre bas bord, aussi bien que de Kei-Monbrax, qui sont deux petites Isles situées au Sud de Cuma. La seconde terre que nous découvrîmes fut l'Isle des Pins; & faisant toûjours route à l'Oüest, nous doublâmes le Cap Corientes. Aprés cela nous fimes voiles au Sud de Cuba, jusqu'à ce que nous vinmes au Cap Antonio, qui est à son bout du côté de l'Oüest; d'ici nous continuâmes vers la Peninsule de Jucatan, jusqu'à ce que nous eussions attrapé le Cap Catoch, qui est à l'extrémité de ce Promontoire vers l'Est.

La terre depuis ce Cap s'étend vers le Sud environ quarante lieuës, jusqu'à ce qu'on vienne à l'Isle Cozumel; & d'ici elle continuë au Sud-Oüest jusques à la Baye de Honduras, environ dix lieuës du Cap Catoch. Entre ce Cap & Cozumel, il y a une petite Isle que les Espagnols apellent Kei-Muger, ou l'Isle des femmes, à cause, dit-on, que lors qu'ils s'établirent dans ces quartiers ils y laisserent leurs femmes, pendant qu'ils s'avancerent plus loin dans le Continent pour y chercher une meilleure habitation. Cependant ils n'ont aujourd'hui aucun établissement par là, quoi qu'ils puissent y en avoir eû autrefois.

A trois lieuës du Cap Catoch, justement vis-

à-vis il y a une petite Isle nommée Loggerhead-Kei ; parce, sans doute, qu'il y va souvent une sorte de tortuës à grosse tête que les Anglois apellent de ce nom ; d'ailleurs on trouve toûjours prés de cette Isle une grande agitation de petites vagues qui s'entre-coupent, & que nos Matelots apellent Rip-raps. Quoi qu'il semble qu'elle tienne au Continent, elle en est pourtant separée par une petite crique, qui est à peine assez large pour donner passage à un canot, mais qui ne laisse pas d'en faire une Isle. Je tiens ceci de quelques personnes dignes de foi, qui m'ont assuré même qu'elles avoient eû assez de peine à y passer avec un canot.

Le Cap est un terrein fort bas prés de la mer, mais il s'éleve un peu plus à mesure qu'il s'en éloigne. Il est tout couvert d'arbres de differentes sortes, mais sur tout de bois de teinture : C'est pour cela qu'il étoit autrefois bien frequenté par ceux de la Jamaïque, qui s'y rendoient avec leurs petits Vaisseaux pour les charger de ce bois ; jusqu'à ce que tous les arbres qui se trouvoient auprés de la mer furent coupez ; mais ils n'y vont plus aujourd'hui à cause que ces arbres donneroient plus de peine à porter jusqu'au rivage de la mer, qu'il n'en faut pour les couper, les réduire en pieces, & en faire des fagots. D'ailleurs ils trouvent à present de meilleur bois que celui-là dans les Bayes de Campêche & de Honduras, & ils n'ont que trés-peu de chemin à faire pour le porter au bord de la mer ; il n'y avoit pas plus de trois cens pas lors que j'y étois ; au lieu que sur le cap Catoch ils étoient obligez de le porter plus de quinze cens pas avant qu'ils discontinuassent d'y en aller prendre.

Du Cap Catoch nous rangeâmes la côte au Nord du Jucatan, vers le Cap Condecedo. La

côte approche assez de l'Oüest, & la distance qu'il y a entre ces deux Caps peut être de quatre-vingt lieuës. Le rivage est assez égal, & il n'y paroît aucune pointe ni aucun enfoncement considerable. Il y a des forêts tout du long, & quantité de Mangles fort hauts, & de Bayes sablonneuses.

Le premier endroit remarquable à l'Oüest du Cap Catoch, est une Colline auprés de la mer, qu'on appelle simplement le Mont, & qui en est éloignée d'environ quatorze lieuës. On la remarque d'autant plus; que c'est la seule hauteur qu'il y ait sur toute cette côte. Je n'ai jamais pris terre dans cet endroit ci, mais j'ai vû quelques personnes qui le connoissoient trés-bien, & qui croyoient tous que cette Colline étoit un ouvrage de l'art. Il y a même assez d'apparence qu'elle étoit habituée autrefois, puis qu'on y trouve quantité de grandes citernes, qu'on croit avoir été faites pour recevoir l'eau de la pluye, parce qu'il n'y a point de source d'eau douce, & que la terre est toute sablonneuse & fort salée. J'ai même apris d'une personne fort intelligente, que les Espagnols en vont chercher pour faire du salpêtre. Il me dit aussi qu'il s'étoit trouvé là dans un Vaisseau de Pirate, qui mit quelques-uns de ses gens sur cette Baye, où ils virent prés de cent balots de terre envelopée dans des feüilles de Palmite, & un Mulatre Espagnol qui les gardoit. Les Boucaniers crurent d'abord que ces balots étoient pleins de Maïs, ou Blé des Indes, dont ils manquoient, mais aprés les avoir ouverts ils n'y trouverent que de la terre; là-dessus ils demanderent au Mulatre ce qu'on en vouloit faire? Il répondit que c'étoit pour faire de la poudre, & qu'il attendoit une barque de Campêche qui devoit les venir chercher. D'ailleurs

cette personne m'assura qu'il en avoit goûté, & qu'elle étoit salée, de même que la terre des environs. De sorte qu'il est assez probable qu'on avoit fait ces citernes pour servir à des salpêtrieres. Mais quelque dessein que l'on ait eu d'abord, il est tout-à-fait abandonné à l'heure qu'il est; du moins elles ne sont plus d'aucun usage, & il n'y a même personne qui demeure aux environs.

Entre le Mont & le Cap Condecedo, tout auprés de la mer, il y a plusieurs petits bois de ces arbres qu'on apelle Mangles, qui ressemblent de loin à de petites Isles; mais lors qu'on s'en aproche, & que les autres arbres qui sont plus bas viennent à paraître, le terrain semble tout rompu & raboteux, quoi qu'enfin tout le païs se presente à la vûë plein & uni.

La seconde chose remarquable qu'on voit le long de cette côte c'est Rio de la Gartos, qui se trouve presque à mi-chemin entre le Cap Catoch & le Cap Condecedo. Cet endroit est aussi fort beau, car il y a deux petits bois de Mangles fort hauts, de chaque côté de la riviere, par où il est aisé de la reconnoître. La riviere est petite, mais assez profonde pour les canots. L'eau en est bonne, & je ne sache pas qu'il y ait aucune autre riviere ou ruisseau d'eau douce, sur tout cette côte, depuis le Cap Catoch jusqu'à trois ou quatre lieuës de la Ville de Campêche.

Il se fait une grande pêche un peu à l'Est de cette riviere, & il y a une ou deux petites cabanes à l'Indienne dans les bois; c'est-là où les pêcheurs Indiens, sujets du Roi d'Espagne, couchent durant les saisons de la pêche; mais leurs maisons & leurs familles sont plus avancées dans le païs. Ils ont ici des pieux pour y tendre leurs filets, & de petites couches pour y faire

faire fecher leur poiſſon. Quand ils vont en mer ils s'éloignent juſqu'à trois ou quatre lieuës du rivage, pour pêcher à la ligne des Snappers & des Gropers, dont j'ai fait la deſcription dans mon Voyage autour du monde, Chapitre IV.

Depuis que les Vaiſſeaux des Boucaniers, & ceux qui vont charger le bois de Campêche ont pris cette route, ces Pêcheurs ſont devenus fort timides, parce qu'ils ont ſouvent été enlevez par ces gens-là. De ſorte qu'ils ne découvrent pas plûtôt un Vaiſſeau en mer, qu'ils enfoncent leurs canots à fleur d'eau; car lorſque les canots ſont pleins d'eau ils ne vont pas plus bas, & ils ne montrent eux-mêmes que la tête juſqu'à ce que le Vaiſſeau qu'ils avoient vû ait paſſé, ou que la nuit ſoit venuë. Je les ai vûs quelquefois à la voile, & diſparoître ainſi tout d'un coup: Les poiſſons qu'ils prennent auprés du rivage avec leurs filets, ſont des Snouks, des Chiens marins, & des Tarpoms.

Le Tarpom eſt un gros poiſſon à écailles qui aproche de la figure du Saumon, mais qui eſt un peu plus plat. Il eſt d'une couleur d'argent pâle, & ſes écailles ſont de la grandeur d'un demi écu. Un gros Tarpom peſera juſqu'à vingt-cinq ou trente livres. C'eſt un manger ſain & agreable, & la chair en eſt ferme & ſolide.

On trouve dans ſon ventre deux gros pelotons de graiſſe qui peſent deux ou trois livres chacun. Je n'ai jamais oüi dire qu'on en prenne à la ligne: c'eſt toûjours avec des filets, ou avec un harpon, à quoi les Moſkites ſont fort adroits. Les filets qui ſervent à cet uſage ſont faits d'une bonne fiſſelle double & forte, & les mailles ont cinq ou ſix pouces en quarré. Car ſi elles ſont trop petites, & que le poiſſon n'y

soit pas pris & embarrassé, il ne fait que se retirer un peu en arriere, & puis il saute par dessus le filet; cependant j'en ai vû prendre avec une seine, dont les mailles étoient petites, & voici de quelle maniere. Aprés qu'on avoit enfermé un grand nombre de ces poissons, l'on tiroit les deux bouts du filet vers le rivage, & il y avoit dix ou douze hommes tout nuds dans l'eau qui le suivoient; aussi-tôt qu'un poisson sautoit contre le filet, l'homme qui en étoit le plus prés empoignoit d'abord le poisson & le filet entre ses bras, & les tenoit bien ferme, jusqu'à ce que les autres fussent venus à son secours. Nous avions outre cela trois hommes dans un canot qui alloient toûjours de côté aprés le filet; de sorte que plusieurs des poissons qui sautoient par dessus le filet tomboient dans le canot; & nous en prenions ainsi deux ou trois, toutes les fois qu'on tiroit le filet à terre. On trouve une grande quantité de ces poissons le long de ce rivage, depuis le cap Catoch jusqu'à Trist, sur tout dans l'eau claire auprés des Bayes sablonneuses; mais on n'en voit point dans un fond vasart, ou de roche. On en trouve aussi à la Jamaïque, & dans toutes les côtes du Continent, sur tout auprés de Carthagene.

A l'Oüest de Rio de la Gartos il y a une guerite apellée Selam. C'est un poste qui est sur le bord de la mer, & que les Espagnols ont accommodé pour y faire tenir leurs Indiens en Sentinelle. Il y a plusieurs de ces guerites sur la côte; les unes sont bâties à terre avec du bois de charpente, & d'autres sont placées sur des arbres comme des cages, mais assez grandes pour recevoir un ou deux hommes, & il y a une échelle pour y monter & en décendre. Ces guerites ne sont jamais sans un ou deux Indiens

qui s'y tiennent tout le jour, & ceux qui demeurent prés de là sont obligez de se relever les uns les autres.

A trois ou quatre lieuës de Selam, vers l'Oüest, il y a une autre échauguéte sur un arbre fort haut, laquelle se nomme Linchanchi, du nom d'une grande Ville Indienne qui est à quatre lieuës plus avant dans le païs; & à deux lieuës au-delà il y a une autre Ville qui s'apelle Chinchanchi. J'ai pris terre vers ces guerites, & j'ai parcouru toute cette côte, soit par mer dans un canot, ou par terre à pié, depuis Rio de la Gartos jusqu'au cap Condecedo. Cependant je n'ai jamais vû de Villes ou de Villages auprés de la mer, ni d'autres maisons sur toute cette côte, que des cabanes de Pêcheurs, excepté Sisal. Il y a plusieurs petits reservoirs salez entre Selam & Linchanchi; ils sont d'une figure assez reguliere, & separez les uns des autres par de petites levées de terre; le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, & six de large.

Les habitans de ces deux Villes se rendent à ces reservoirs dans les mois de Mai, Juin, & Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tout le païs d'alentour, & il y a une orée de bois entre la mer & ces reservoirs, qui empêche que l'on les voye, ou les gens qui y travaillent, jusqu'à ce qu'on ait mis pié à terre.

Au delà de ces reservoirs, à trois ou quatre lieuës plus avant vers l'Oüest, il y a une guerite apellée Sisal. C'est la plus haute & la plus remarquable qu'il y ait sur la côte; elle est bâtie de bois de charpente, & située tout auprés de la mer. C'est aussi le premier objet qu'on cherche à découvrir lors qu'on arrive en ces quartiers; on la prend même quelquefois pour un Vaisseau jusqu'à ce qu'on s'en aproche de plus

prés, & qu'on vient à entrevoir les hauts Mangles, qui paroissent en petites toufes à des distances differentes de Sisal.

Il y a un Fort tout prés de-là avec quarante ou cinquante Soldats qui gardent la côte, & un grand chemin qui conduit de ce Fort à Merida. C'est la Ville la plus considerable qu'il y ait dans tout le Jucatan, & presque toute habitée par des Espagnols. Il s'y trouve pourtant plusieurs familles Indiennes qui vivent dans une grande sujetion, de même que les autres Indiens de ce païs. La Province de Jucatan, sur tout cette partie qui est au Nord, & celle qui est la plus Orientale n'est que médiocrement fertile en comparaison du riche terroir que l'on trouve à l'Oüest. Elle ne laisse pas d'être assez bien peuplée d'Indiens, qui vivent ensemble dans des Villes ou Bourgs; mais il n'y en a pas un qui ne soit éloigné de cinq ou six milles de la mer, à l'exception, comme je l'ai déja dit, de deux ou trois endroits qui sont propres pour la pêche, & encore les Indiens n'y vont-ils pêcher que dans de certaines saisons de l'année. C'est pourquoi lors que les Boucaniers viennent sur cette côte ils ne font aucune difficulté de prendre terre & de s'y promener comme s'ils étoient chez eux. Ils vont à la chasse de toute sorte de gibier, tant des oiseaux que des bêtes fauves, dont il s'y en trouve une grande quantité, sur tout de ces dernieres; mais il leur en coûte quelquefois bien cher. Voici ce qui leur est arrivé: Un petit capre de la Jamaïque débarqua une fois six ou sept hommes auprès de cette guerite de Sisal, lesquels sans se défier de la moindre chose laisserent trois ou quatre de leurs compagnons dans le canot, avec ordre de voguer le long du rivage pour les recevoir lors qu'ils leur en donneroient le signal par

un coup de fuſil. Mais à peine avoient-ils été démie heure à terre qu'ils ſe virent attaquez par quarante ſoldats Eſpagnols qui leur avoient coupé le chemin vers le rivage ; de ſorte qu'ils furent obligez de ſe rendre priſonniers. Les Eſpagnols les menerent en triomphe au Fort, & leur demanderent enſuite qui étoit leur Capitaine ? Cette queſtion les rendit tous muets, parce que le Capitaine n'étoit pas avec eux, & ils n'oſoient pas le dire aux Eſpagnols de peur qu'ils ne les pendiſſent tous comme des bandits & des gens ſans aveu. Il ne ſe trouva d'abord aucun d'eux qui voulut prendre cette qualité, parce qu'ils n'avoient point de Commiſſion en original, ni même une Copie ; car les Capitaines ne vont jamais à terre ſans avoir du moins une Copie de leur Commiſſion ; ce qui les met en ſureté eux & leurs hommes. A la fin un certain Jean Hullock retrouſſa ſon petit chapeau teigneux, & leur dit qu'il étoit lui-même le Capitaine. Là-deſſus les Eſpagnols lui demanderent ſa Commiſſion ? A quoi il repliqua qu'il l'avoit laiſſée ſur ſon bord, parce qu'il n'étoit ſorti que pour chaſſer, & qu'il n'avoit crû trouver aucun ennemi. Les Eſpagnols furent ſatisfaits de cette réponſe, & dans la ſuite ils le traiterent comme le Capitaine ; ils lui donnerent un plus beau logement & de meilleures proviſions qu'aux autres, & le lendemain lors qu'on les fit paſſer à la ville de Merida, qui eſt à douze ou treize lieuës de-là, Monſieur le Capitaine Hullock eut un cheval, pendant que les autres marchoient à pié. Ils furent tous mis dans une forte étroite priſon ; mais Hullock avoit ſouvent l'honneur d'être apellé à la maiſon du Gouverneur pour y être examiné, & on le régaloit preſque toûjours avec du Chocolate, &c. D'ici on les tranſporta dans la Ville de

Campêche, où le Capitaine Hullock fut toûjours mieux entretenu que ses camarades. Enfin je ne sais comment ils obtinrent tous leur liberté, & Hullock eut depuis ce tems-là le nom de Capitaine Janot.

Il y a environ huit lieuës de Sisal au cap Condecedo; & à vingt lieuës de là vers le Nord, on trouve une petite Isle que les Espagnols appellent Islas des Arenas; mais les Matelots Anglois ont extrêmement défiguré ce nom, suivant leur loüable coûtume, les uns l'apellent Defatts, & d'autres Desarcusses; mais je n'ai jamais vû cette Isle, ainsi je n'en puis rien dire de particulier.

Toute cette côte depuis le cap Catoch jusques au cap Condecedo, est un terrain bas, si vous en exceptez le Mont. Ce sont presque par tout des Bayes sablonneuses auprés de la mer, quoi qu'il y en ait quelques-unes où l'on voit des Mangles, & où il se trouve quelques morceaux de Savanas arides, avec de méchans petits arbres entremêlez de buissons courts & épais. La mer devient plus profonde peu à peu à mesure qu'on s'éloigne du rivage, & les Vaisseaux peuvent moüiller sur le sable à toute sorte de profondeur, depuis sept ou huit pieds jusqu'à dix ou douze brasses d'eau.

Dans quelques endroits sur cette côte on juge de l'éloignement où l'on est du rivage par la profondeur de la mer, à compter quatre brasses pour la premiere lieuë, & ensuite pour chaque brasse une lieuë de plus.

Mais quoi que j'en sois venu au cap Condecedo, je renvoyerai une plus ample description de ces quartiers-ci, savoir depuis ce Cap au Sud & à l'Oüest, jusqu'au païs montagneux de saint Martin, (ce qui fait proprement la Baye de Campêche) & de là encore plus avant vers

l'Oüest, jusqu'à que je parle du second voyage que je fis sur cette côte où je m'arrêtai alors si long-tems. Pour continuër donc à parler de mon premier voyage aprés avoir passé le cap Catoch, le Mont, Rio de la Gartos, Sisal, & le cap Condecedo, nous primes au Sud, tout droit vers Trist, qui est le havre de nos coupeurs de bois de Campêche, & nous y arrivâmes bien tôt, parce qu'il n'y avoit pas plus de soixante lieuës de naviguation à faire jusques à cet endroit-là.

La route de Trist n'est que pour les gros Vaisseaux; les petits, qui ne tirent que peu d'eau, en passent à trois lieuës de distance, & traversent un grand bras de mer qui court depuis cette Isle vers le Continent, où ils moüillent à un endroit qu'on nomme l'Isle d'un buisson. Nous demeurâmes trois jours à Trist pour faire de l'eau, & nous en partimes ensuite avec nos deux Vaisseaux de conserve, à la faveur du flot de la mer, qui nous conduisit jusques à la petite Isle d'un buisson. Elle n'a pas plus de quarante pas de long, & cinq ou six de large; il n'y a qu'un seul petit arbre tortu, ce qui lui a fait donner ce nom-là. On diroit, à la voir, que ce n'est qu'un monceau de coquillage, dont l'Isle est presque couverte, sur tout d'écailles d'huitres. Il y a une grande quantité d'huitres dans ce Golfe & dans les criques voisines; mais il n'y a point d'endroit où l'on en trouve de plus grosses ni de meilleures que sur le banc qui est autour de cette Isle. Dans la saison pluvieuse les huitres de tous ces quartiers sont dessalées par les courans d'eau douce qui débordent du païs; mais elles ont toûjours assez de saleure dans le tems sec. Elles sont plus petites dans les criques, mais en plus grande quantité, & les racines des Mangles qui croissent au bord de

ces criques en ſont toutes chargées ; de même que les branches qui pendent dans l'eau.

L'Iſle d'un buiſſon eſt éloignée de prés d'un mille du rivage ; & il y a vis-à-vis une petite crique qui s'étend un mille plus loin, & qui ſe forme enſuite en un grand bras de mer. C'eſt par cette crique qu'on porte le bois de Campêche dans les Vaiſſeaux qui ſont à l'ancre devant la petite Iſle. Entre ces bancs d'huitres qui ſont autour & le Continent ; il y a un bon moüillage d'environ douze pieds d'eau. Le fond eſt d'une vaſe mole ; de ſorte qu'on eſt obligé de brider les ancres pour les faire tenir. La terre des environs eſt baſſe & remplie de Mangles ; elle eſt inondée à chaque marée, & dans la saiſon pluvieuſe elle eſt toute couverte d'eau. Ce fut ici où nous demeurâmes à l'ancre pour recevoir nôtre charge.

Ce que nous avions pris à bord pour troquer avec du bois de Campêche, conſiſtoit en rum * & en ſucre, qui ſont de fort bon debit auprés des coupeurs de bois. Ils étoient alors au nombre de deux cens cinquante hommes, la plûpart Anglois, qui s'étoient établis en divers endroits des environs : Ces chalands ne tarderent guere à nous rendre viſite. Nous n'étions à bord que ſix hommes & un Mouſſe ; ce qui ſuffiſoit à peine pour répondre à tous, & leur fournir ce qu'ils demandoient ; car outre le rum que nous leur vendimes par Gallons, ou par ¶ Firkins, nous leur en vendimes auſſi d'autres dont nous avions fait du Punch, & qui les rendit bien gaillards. Il n'y avoit à bord que de petites armes à feu pour tirer à chaque

* *C'eſt une ſorte de boiſſon extrémement forte, qui ſe fait aux Barbades.*

¶ *Le Firkin eſt un petit tonneau qui contient huit ou neuf Gallons.*

santé qu'ils bûvoient, de sorte qu'on n'en pouvoit pas entendre le bruit de fort loin, mais on en fit assez sur les Vaisseaux pendant que nôtre liqueur dura. Nous ne primes point de leur argent pour cette vente, & nous n'en attendions pas non plus, puisque nous étions venus ici pour avoir du bois de Campêche: Ils nous en donnerent en échange de nos denrées sur le pié de cinq livres sterling par tonneau, payables sur les lieux où ils le coupent. Nous en allames d'abord chercher à diverses reprises dans nôtre barque longue; mais parce que cela nous auroit tenus trop long-tems, nous loüames une Pirogue des coupeurs de bois, pour nous aider à le porter sur nôtre bord, & par ce moyen nous eûmes plûtôt fait nôtre charge. Je fis deux ou trois tours à leurs cabanes, où je fus toûjours bien reçû avec les personnes qui m'y accompagnerent; on nous y régala avec du porc & des pois, ou du bœuf & de ces boudins boüillis, que les Anglois apellent Dough-bois. Ils prennent les bœufs à la chasse dans les Savanas. Tant que la boisson qu'ils avoient achetée de nous dura, ils nous en régalerent; tantôt ils nous la donnoient toute pure, & quelquefois ils en faisoient du Punch. Mais pour ce qui regarde un détal plus exact de ces coupeurs de bois, j'en parlerai dans la relation du second voyage que j'y fis, bien tôt aprés mon retour à la Jamaïque; parce que j'avois vû qu'il y auroit quelque profit considerable si on vouloit être actif & vivre de ménage.

Pour revenir donc à cette premiere course, nous partimes de l'Isle d'un Buisson avec le reflux de la mer, sur la fin de Septembre 1675. & nous moüillames avec cette même marée à Trist, où nous fimes aiguade, dans le dessein de remettre plûtôt à la voile. Ceci fut executé

en deux jours, & le troisiéme nous partimes de Trist pour la Jamaïque. Ce Voyage fut long & ennuyeux, & nous y courumes beaucoup de danger, parce que nôtre vaisseau étoit si pesant à la voile qu'il tomboit sous le vent, & qu'il nous forçoit à dériver sur plusieurs bas-fonds, que nous aurions pû éviter sans cela : de sorte que nous employâmes treize semaines dans ce Passage, qu'on fait d'ordinaire en six ou sept.

Nous avions à bord, en qualité de Passager, un Matelot de la Jamaïque qui se nommoit Guillaume Wooders ; les Espagnols l'avoient pris avec trois autres de ses Camarades, & ils les avoient envoyez à Mexique, où aprés les avoir tenus sept ou huit mois en prison ils les renvoyerent à la Vera-Cruz, & delà on les conduisit par mer à Campêche. Ils n'y furent pas emprisonnez, mais on se contenta de les faire travailler sur le vaisseau qui les y avoit menez, ce qui leur fournit bien-tôt le moyen de s'échaper, & voici de quelle maniere. On les avoit occupez à terre tout le jour, & quand on les renvoya la nuit à bord du vaisseau, ils consulterent ensemble s'ils pourroient se sauver avec la chaloupe ; mais sur ce qu'ils manquoient de tout ce qui leur étoit necessaire pour le Voyage, ils resolurent de retourner au vaisseau pour s'en fournir du mieux qu'il leur seroit possible ; ils crurent même qu'ils en viendroient d'autant plus facilement à bout, qu'il n'y avoit que quelques Indiens à bord. Ils s'y rendirent donc, & aprés avoir saisi & garroté ces Indiens, ils prirent une boussole, du pain & de l'eau, & se mirent en mer ; de sorte qu'ils arriverent à Trist une semaine avant nous. Et je puis dire que ce Wooders fut la cause, aprés Dieu, de la conservation de nôtre vaisseau.

Le troisiéme jour aprés nôtre départ de Trist,

vers les huit heures du matin, lors que nous étions à treize ou quatorze lieuës Oüest-Sud-Oüest de Campêche, nous vîmes deux Voiles à prés de trois lieuës de distance, qui venoient tout droit sur nous avec le vent arriere. Le Capitaine crût d'abord que c'étoient des vaisseaux de la Jamaïque, & sur cette supposition il vouloit les attendre pour savoir quelques nouvelles d'eux, & en acheter du Brandevin, ou du Rum; car il n'en restoit à bord que peu de bouteilles enfermées dans une petite caisse, & que le Capitaine reservoit pour son usage. Mais Wooders s'oposa à la proposition du Capitaine, & lui dit que lors qu'il étoit venu de Campêche, il y avoit deux petits bâtimens tout prêts de mettre à la voile pour la riviere de Tobasco, qui n'est qu'à onze ou douze lieuës de Trist, & qu'il y avoit plus d'apparence que c'étoient les mêmes, que des vaisseaux de la Jamaïque. Là-dessus nous primes un peu plus le large, & ils changerent aussi-tôt de route pour venir directement sur nous; ce qui nous confirma que c'étoient les Espagnols; de sorte que pour nous éloigner davantage nous primes le vent de quartier & fimes route par Nord-Oüest, & quoi qu'ils vinssent sur nous fort vite, cependant pour faire plus de diligence ils détacherent une de leurs Chaloupes, qui étoit si bonne voiliere qu'elle vint à une portée de mousquet de nôtre bord. Mais Dieu permit que le vent de terre vint à cesser tout d'un coup, & que la brise de mer ne se levât pas aussi-tôt.

Pendant que le vent dura nous nous regardions comme à la veille d'être faits prisonniers: mais nous n'avions guere plus d'esperance d'échaper à cette heure, parce que nôtre Quesche, lors même qu'elle n'avoit point de charge, étoit mauvaise voiliere, & qu'elle étoit pire à pre-

sent qu'elle se trouvoit fort chargée. Quoi qu'il en soit, nous eûmes le tems d'aplester nôtre voile d'avant, & de la border pour recevoir la brise de mer lors qu'elle se leveroit. Ceci fut expedié dans un moment, & en moins d'une heure aprés une brise fraiche se leva, & nous mîmes vent en poupe. Nous avions d'ailleurs cet avantage que toutes nos voiles nous servoient, au lieu que ceux qui nous donnoient la chasse, qui étoient des vaisseaux à trois mâts, ne pouvoient pas employer toutes les leurs, parce que celles de l'arriere rendoient inutiles celles de l'avant : ainsi nous tinmes ferme deux ou trois heures, sans gagner n'y perdre aucune avance. Enfin le vent fraîchit à l'occasion d'un houragan qui se leva, & alors nous gagnames beaucoup sur eux; de sorte qu'aprés avoir tiré un coup de canon ils abandonnerent leur proye: mais nous continuâmes à forcer de voiles jusques à la nuit ; nous nous aprochames ensuite du vent, & nous ne les vîmes plus paroître.

Environ quinze jours aprés nous arrivâmes à l'Est de Rio de la Gartos, où nous fumes rencontrez par une petite barque des Barmudes qui apartenoit à la Jamaïque, & qui étoit venuë de Trist en dix jours de tems, parce qu'elle étoit meilleure voiliere que nous. C'est ce qui obligea nôtre Marchand à se mettre dessus, car il vit bien que selon toutes les aparences nôtre voyage seroit long, & que d'ailleurs nos provisions commençoient à diminuër; ce qu'il ne pouvoit pas suporter aussi facilement que nous.

Quoiqu'il en soit, nous devions faire route contre le vent alisé. Toute nôtre esperance étoit qu'un bon vent de Nord pourroit se lever, puisque c'est la seule saison de l'année où il régne. En effet nous vimes bien-tôt aprés au Nord-

Oüest une nuée noire, qui est un signe du vent de Nord, dont je parlerai plus au long dans mon Traité des Vents, & qui parut deux jours de suite soir & matin. Le troisiéme jour il commença à soufler & il fraîchit fort vîte. Nous nous préparames d'abord à le recevoir & nous ferlames toutes nos voiles, excepté celle de Maître, dans le dessein d'en tirer avantage avec celle-ci. Mais tout cet apareil ne nous servit pas de grand' chose, du moins une heure aprés, pendant laquelle un vent frais de Nord-Oüest dura, la nuée disparut, & le vent revint Est-Nord-Est, qui est le vent réglé de ces endroits-là. De sorte qu'il nous fallut servir des brises de mer & de terre, comme nous avions deja fait : nous étions alors à la hauteur des Bancs, où il y a cette grande Pêche dont j'ai parlé ci-dessus, & qui sont au Nord du Jucatan ; ainsi nous avançames par le moyen des vents de terre jusques à ces Bancs-là : où durant le calme qu'il y avoit entre les vents de terre & les brises de mer, nous pêchions à la ligne & nous prenions quantité de poissons tous les matins. Mais il arriva un jour que nôtre Capitaine, aprés avoir tiré un bon poisson, trop ardent à cet exercice, jetta sa ligne si fort à la hâte que le hameçon se prit à la paume de sa main ; de sorte que le poids du plomb, qui s'en étoit éloigné à prés de six pieds, fit enfoncer la pointe tout au travers.

Peu de tems aprés nous vinmes à la hauteur du Mont, & alors nous nous éloignames environ trente lieuës de la terre, dans l'esperance que nous tirerions plus d'avantage du vent, qu'à demeurer le long de la côte ; parce qu'il souffloit Est-Sud-Est, ou Sud Est-quart-à-l'Est, & que c'étoit un petit vent frais qui dura deux ou trois jours. Nous primes donc vers le Nord pour atendre une brise de mer à Est-Nord-Est,

& le troisiéme jour nous l'eûmes à souhait. Alors nous virames de bord, & fimes route par Sud-Est pour la côte de Jucatan. Nôtre Quesche, comme je l'ai déja dit, étoit fort pesante à la voile, sur tout quand il faisoit un gros vent; car elle étoit extrêmement courte, elle avoit d'ailleurs les flancs si arquez & si gros, qu'à la rencontre d'une tourmente comme nous l'avions à cette heure, elle enfonçoit & fatiguoit beaucoup, sans aller de l'avant; de sorte qu'elle étoit balotée en mer ni plus ni moins qu'une coquille d'œuf. C'étoit mon tour de tenir le gouvernail depuis six heures du soir jusqu'à huit. Pendant les deux premieres empoulettes nôtre Vaisseau alla fort mal, chaque coup de mer le rendoit presque immobile; il s'éloignoit ensuite de deux ou trois points du vent, quoi que le gouvernail lui fut oposé, & aprés qu'il avoit fait un peu de chemin de cette maniere il reprenoit le vent, jusqu'à ce qu'un autre coup de mer l'en écartât. Il ne se fut pas écoulé trois ampoulettes que la mer devint plus calme, & alors nôtre Quesche obeït fort bien au gouvernail, & avança chemin. Je fus un peu surpris de voir que la mer, qui étoit si agitée, fut devenuë tout d'un coup si tranquille, c'est pourquoi je regardai deux ou trois fois par dessus le bord, car nous étions à découvert, & il faisoit si beau que tous nos gens s'étoient endormis sur le tillac. Mon Capitaine étoit aussi derriere moi où il dormoit profondement, sans craindre non plus que les autres qu'il y eût aucun danger, parce qu'à midi nous étions à trente lieuës de terre, & qu'il n'y avoit aucune Isle prés de nous, à ce que nous croyions.

Mais pendant que je ruminois sur ce changement si soudain de la mer, nôtre Vaisseau don-

na contre un rocher avec une telle force, que la manuelle du gouvernail me renversa sur le dos. La peur que j'en eus me fit jetter un grand cri, & dire à nos gens de sortir au plûtôt, parce que le Vaisseau avoit touché. Le saut qu'il fit sur le roc les éveilla presque tous, & leur fit demander ce que c'étoit; mais un second choc répondit bien-tôt à leur question, & nous obligea tous à travailler pour sauver nos vies. Ce fut un bonheur que le Vaisseau ne s'arrêta point & qu'il continua sa route; il y avoit de plus une grande bonace, & on peut dire que sans cela nous étions perdus, puisque nous vimes distinctement la terre sous nos piez. Quoi qu'il en soit nous jettames l'ancre à deux brasses d'eau sur un fond de sable pur & blanc; nous ferlames nos voiles, & aprés qu'on eut assez filé du cable, pour la commodité du moüillage, nôtre Capitaine encore tout étonné de cette avanture, entra dans sa cabane pour examiner la carte; nous le suivimes pour la plûpart, & nous fumes bien-tôt convaincus que nous avions échoüé sur les Alcranes.

Ce sont cinq ou six Isles basses & sablonneuses, à vingt-trois degrez ou environ de latitude Septentrionale, & à prés de vingt-cinq lieuës de la côte de Jucatan; la plus grande n'a pas plus d'un mille ou deux de circuit. Elles sont à deux ou trois milles l'une de l'autre, non pas sur une même ligne, mais dispersées çà & là avec de bons canaux de vingt ou trente brasses de profondeur entre-deux, où les Vaisseaux peuvent commodement passer. Elles ont toutes de fort bons ancrages du côté de l'Oüest, où l'on peut moüiller à telle profondeur qu'on veut, depuis dix brasses d'eau jusqu'à deux, sur un sable bien net. On trouve dans quelques-unes des buissons bas & en petite quantité,

qu'on apelle de bois de Burton; mais la plûpart sont steriles & sablonneuses ; ne produisent rien du tout qu'une herbe sauvage , nommée du Moron , & il n'y a pas même de l'eau douce. Pour les animaux terrestres , on n'y voit que de gros Rats ; mais ils sont en grand nombre. A l'égard des oiseaux il y a une prodigieuse quantité de Boubies , de Guerriers , & des Oiseaux de la grosseur d'un œuf. Tous ces oiseaux habitent dans celles de ces Isles qui sont les plus Septentrionales, sans se mêler ensemble les uns avec les autres; mais chaque espece a son canton à part, & ils occupent ainsi deux ou trois de ces Isles. Les Boubies tiennent plus de terrain que les autres , parce qu'ils sont plus nombreux. Les oiseaux de la grosseur d'un œuf, quoi qu'ils soient aussi en grande quantité, n'occupent pas beaucoup de place à cause de leur petitesse. Cependant ils dominent tout seuls dans le petit quartier qu'ils habitent , sans être inquietez par leurs voisins. Les oiseaux de ces trois especes ne sont point du tout farouches , & en particulier les Boubies ; d'ailleurs il y en a une si grande foule qu'on ne sauroit passer dans leurs quartiers sans être à portée de leur bec , dont ils vous donnent continuellement des coups. Je pris garde qu'ils étoient rangez par couples , ce qui me fit croire d'abord que c'étoit mâle & femelle ; mais lorsque je les frapai il y en eut un qui s'envola de chaque endroit, & celui qui resta derriere de chaque couple me parut aussi malin que les autres qui s'étoient enfuïs. J'admirois la hardiesse de ceux qui ne s'envolerent point, malgré même les efforts que je fis pour les y contraindre; mais je remarquai ensuite que c'étoient des jeunes qui n'avoient pas encore apris à se servir de leurs aîles , quoi qu'ils fussent aussi gros & aus-

si fournis de plumes que leurs meres: Ils les avoient seulement un peu plus blanches & plus nouvelles. Je m'aperçûs aussi qu'il y en avoit toûjours un des vieux qui se tenoit auprés des petits pour les garder ; peut-être que sans cela ces oiseaux se feroient la guerre les uns aux autres, les forts contre les foibles ; du moins ceux de differente espece pourroient attaquer leurs voisins. Les Guerriers & les Boubies, lors qu'ils alloient faire leurs provisions sur la mer, laissoient des gardes auprés de leurs petits, de crainte qu'ils ne fussent affamez par leurs voisins ; car il y avoit grand nombre de ces Guerriers qui étoient vieux ou estropiez, & hors d'état d'aller chercher eux mêmes leur pâture à la mer. Ceux ci ne demeuroient pas avec leurs semblables, mais où ils étoient exclus de leur Communauté, ou bien ils avoient choisi de se tenir à quelque distance du reste ; ils n'étoient pas même associez entr'eux, & on les voyoit dispersez d'un côté & d'autre, là où ils pouvoient piller plus impunément. J'en vis un jour prés de vingt sur une de ces Isles, qui faisoient de tems en tems des sorties en plate campagne pour chercher du butin, mais ils se retiroient presqu'aussi-tôt, soit qu'ils eussent pris quelque chose ou non. Si un de ces oiseaux estropiez trouvoit un jeune Boubie sans gardes, il lui donnoit d'abord un grand coup de bec sur le dos pour lui faire rendre gorge ; ce qu'ils font tout d'un coup, & rejettent quelquefois un poisson ou deux aussi gros que le poignet ; les vieux Guerriers l'avalent dans un clin d'œil, & passent outre pour chercher quelque autre capture. Les Guerriers qui se portent bien joüent quelquefois le même tour aux vieux Boubies lors qu'ils les trouvent en mer. J'ai vû moi-même un de ces Guerriers voler tout

droit contre un Boubie, & lui donner un coup de bec qui lui a fait rendre un gros poiſſon, ſur lequel le Guerrier fondoit avec tant de viteſſe, qu'il l'attrapoit en l'air avant qu'il fut tombé dans l'eau.

Il y a une grande quantité de poiſſons à quelque diſtance de ces Iſles, & c'eſt ce qui fournit tous les jours de la nourriture aux oiſeaux qui ſe trouvent ici. Les poiſſons qu'on pêche auprés des Iſles ſont l'Empereur, le Goulu, & la Nourriſſe; trois ſortes de poiſſon qui aiment à ſe tenir autour des Bayes ſablonneuſes. Ceux que je vis ici n'étoient pas fort gros. L'Empereur n'avoit pas plus d'un pied & demi ou deux pieds de long; les Goulus n'étoient guere plus grands, & les Nourriſſes avoient à peu prés la même longueur. La Nourriſſe reſſemble tout-à-fait au Goulu, ſi ce n'eſt qu'elle a la peau plus rude, & l'on s'en ſert pour faire d'excellentes rapes. On trouve ici pluſieurs chiens marins qui ne viennent ſe mettre au Soleil que ſur deux ou trois de ces Iſles, je ne ſai pas s'ils ſont exactement de la même eſpece que ceux qu'on voit dans d'autres climats froids, mais ils demeurent toûjours, comme je l'ai remarqué dans mon premier Volume, dans les endroits où il y a une grande quantité de poiſſon.

On voit à trois lieuës de ces Iſles vers le Nord une chaîne de rochers qui ſe courbent en forme d'arc; ils paroiſſent avoir dix ou douze verges de hauteur, & environ quatre lieuës de long. Ils ſortent hors de l'eau, & ils ſont bien joints les uns avec les autres, excepté en un ſeul endroit ou deux, où il y a de petites ouvertures de neuf ou dix verges de large. Ce fut par un de ces endroits que la Providence nous fit paſſer durant l'obſcurité de la nuit; car le matin nous vimes ces briſans à prés d'un quart de

lieuë de nous vers le Nord, & il y avoit une petite ouverture vis-à-vis de nous par où nous avions passé ; nous l'examinames ensuite de plus prés avec nôtre chaloupe, mais nous n'osames point sortir par le même chemin. Une des raisons pourquoi nous voulions prendre du côté du Nord étoit, que du haut de nôtre mât de misaine nous voiyons les Isles à nôtre Sud, & que l'ignorance où nous étions à l'égard du Parage nous rendoit incertains si nous trouverions quelque canal entre deux pour y pouvoir passer : l'autre raison qui nous obligeoit à prendre ce parti, étoit l'esperance de gagner plus aisément le rivage si nous pouvions doubler la pointe Orientale de ces roches. Dans cette vûë nous levâmes l'ancre & nous courumes le long de ce ressif jusques à son extrêmité qui regarde vers l'Oüest, c'est-à-dire une lieuë ou environ de l'endroit où nous avions moüille. Nous portames ensuite le cap au Nord, & nous fumes trois jours à virer d'un côté & d'autre sans pouvoir jamais doubler le bout Oriental de ce ressif, à cause d'un gros courant qu'il y avoit : ainsi nous retournames par Nord-Oüest à l'extrémité Occidentale de ces roches, & nous fimes voile vers les Isles. Nous y jettames l'ancre & y passames trois ou quatre jours ; ce qui nous donna le loisir de les visiter presque toutes, & d'y voir cette infinité d'oiseaux & de poissons dont j'ai parlé-ci-dessus,

Quoi qu'il y eût ici une grande abondance de vivres, & que nous en pouvions manquer dans la suite, cependant on n'en sala point du tout, & on ne mangea pas même de ces viandes fraîches pour épargner nos provisions. Je trouvai tous nos gens, excepté un seul, contraires à ce bon ménage ; mais j'aurois bien voulu qu'ils eussent été d'un autre avis, parce que je crai-

gnois que les vivres ne nous manquassent avant que nous eussions fini nôtre voyage. Et il n'y avoit aucune necessité de nous exposer à ce risque puisqu'il y avoit ici une prodigieuse quantité d'Oiseaux & de Chiens-marins. On y trouve sur tout de ces derniers en si grande abondance, que les Espagnols y viennent souvent pour faire de l'huile de leur graisse; c'est aussi dans la même vûë que les Anglois de la Jamaïque y ont été, & entr'autres le Capitaine Long, qui commandoit une petite barque, y vint pour faire de cette huile, & se mit à l'ancre au Nord de l'une de ces Isles sablonneuses, qui étoit l'endroit le plus commode pour son dessein. Aprés donc avoir débarqué les tonneaux qu'il vouloit remplir d'huile, & dressé une tente pour s'y mettre à couvert avec tout son attirail, il commença la tuërie des Chiens-marins; mais à peine y avoit-il travaillé trois ou quatre jours, qu'un furieux vent de Nord jetta la barque sur la terre. Par bonheur elle ne fut pas endommagée, mais ils étoient si peu de monde, que sans esperance de la pouvoir remettre à flot, ils s'escrimerent à chercher les moyens de sortir de là. Il n'étoit pas facile d'en venir à bout, puisqu'il y avoit vingt-quatre ou vingt-cinq lieuës jusqu'à l'endroit du continent le plus proche, & plus de cent pour aller à Trist, qui étoit la Colonie Angloise la moins éloignée. Mais au lieu de penser à leur retraite le Capitaine Long leur ordonna de continuër à tuër des Chiens-marins & à faire de l'huile, en leur disant qu'il s'engageoit à ses risques de les conduire sûrement à Trist. Quoi que cette proposition ne fut point du tout de leur goût, il fit si bien par ses belles paroles qu'il les engagea de nouveau à continuër la tuërie des Chiens-marins, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli toutes leurs barriques

d'huile. Mais le plus difficile restoit à faire, savoir par quel moyen ils pourroient passer à la Terre-ferme, & côtoyer ensuite avec le vent en poupe jusqu'à Trist. Leur Esquif n'étoit pas assez grand pour les transporter si loin, de sorte qu'ils resolurent de couper les mâts de la barque, & d'en découdre le tillac, pour en faire une espece de radeau.

Cette resolution prise ils devoient l'executer le lendemain de grand matin, & mettre leur Vaisseau en pieces; mais la même nuit qu'ils firent ce projet, deux Quesches de la Nouvelle Angleterre qui alloient à Trist, vinrent à donner sur le Ressif, & à s'y engager un peu. Le Capitaine Long & ses hommes ne les apperçûrent pas plûtôt dans cet embaras qu'ils prirent leur chaloupe pour aller à leur secours, & les aider à décharger leurs Marchandises & à les porter à terre, de sorte qu'en reconnoissance de ce bon office ils fournirent à ce Capitaine des cordages & d'autres choses dont il avoit besoin; ils l'aiderent à mettre sa barque à l'eau & à charger son huile, & par ce moyen il s'en retourna fort joyeux à Trist de conserve avec les deux Quesches. L'Equipage de ce Capitaine ne pouvoit se lasser de s'entretenir de cet heureux accident; mais lors que ceux des autres vaisseaux eurent apris toute l'histoire, ils en furent si outrez que si leurs Commandans l'avoient voulu permettre ils n'auroient pas manqué de jetter ce Capitaine dans la mer, pour prevenir qu'il fit plus de mal dans la suite: parce qu'ils croyoient fortement qu'il étoit seul la cause qu'ils avoient échoüé tout-à-fait. C'est le Capitaine Long lui-même qui m'a raporté cette avanture d'un bout à l'autre.

Depuis le Continent jusqu'à ces Isles, la profondeur de la mer augmente peu à peu, & par

degrez, jusqu'à ce qu'on vienne à trente brasses d'eau, ou environ; & lors qu'on est à vingt-cinq ou vingt-six lieuës du rivage à l'Est de ces mêmes Isles, si l'on fait route à l'Oüest; & que l'on garde toûjours cette profondeur, on ne sauroit les manquer. Il faut observer la même regle pour trouver les autres Isles, comme les Triangles, les Isles des Arenas, &c. car le banc s'étend tout le long du rivage, où on trouve la même profondeur, & l'eau y paroît bourbeuse & d'une couleur pâle; mais lors qu'on passe au Nord de ce banc la mer reprend sa couleur verdâtre, & on ne sauroit en toucher le fond avec la sonde, jusqu'à ce qu'on soit à trente lieuës au Nord de la Baye de Mexique, où il y a un autre banc semblable, à ce que j'ai oüi dire, qui est fertile en huitres, & qui va tout le long du rivage. Mais il est tems de revenir à nôtre premier sujet.

Aprés avoir passé deux ou trois jours aux Isles Alcranes, nous remîmes à la voile, & virames vers le Sud pour gagner la terre. Avec un vent d'Est-Nord-Est, qui soufloit alors, nous la découvrîmes un peu à la gauche du Cap Catoch, & nous la côtoyames ensuite jusqu'à ce que nous eussions atteint ce Cap. D'ici nous courumes vers le Sud, par un vent d'Est-quart-au-Sud. La premiere terre où nous souhaitions d'arriver étoit le Cap saint Antonio, qui est la pointe la plus Occidentale de l'Isle de Cuba, & qui est éloigné d'environ quatre lieuës du Cap Catoch.

Il y a des Mariniers qui à la sortie de cette Baye de Catoch, rangent la terre de Jucatan, jusqu'à ce qu'ils soient venus à l'Isle de Cozumel, & delà ils tirent tout droit vers Cuba, de sorte que si le vent leur est un peu favorable ils poussent même jusqu'à la hauteur du Cap Corrientes, avant que de rencontrer Cuba. Ils sui-

vent cette route, parce que dans leur trajet ils ne courent pas tant de risque d'être emportez vers le Nord par le courant qui est entre ces deux Caps, ni d'être forcez vers la pointe Septentrionale de l'un & de l'autre, comme nous le fumes. Car aprés avoir fait route au Nord jusqu'à vingt-deux degrez trente minutes de latitude, nous reviràmes de bord : le vent étoit à l'Est, & nous navigeames par Sud-Sud-Est pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles, aprés avoir pris la hauteur du Soleil, comme nous avions fait le jour précedent, il se trouva que nous étions à vingt-trois degrez, & qu'ainsi nous avions reculé de trente milles dans vingt-quatre heures. Nous étions alors devant le canal qui est entre ces deux Caps, mais au Nord de l'un & de l'autre : neanmoins nous gagnames à la fin la côte Septentrionale de l'Isle de Cuba, à sept ou huit lieuës du Cap Antonio. Nous vîmes en cette occasion les Basses de Colorado, & même nous passames au travers, mais il y avoit un fort bon canal, parmi quantité de Brisans qui paroissoient hors de l'eau. D'ailleurs engagez dans ces bas fonds nous trouvames d'ici à Cuba un canal assez large & sans batture, où il y avoit un bon ancrage; nous avançames jusques à une lieuë du Cap, & nous mouillames pour aller à terre faire de l'eau, mais on n'en trouva point. Le soir même lors que le vent de terre se leva, nous remîmes à la voile, & aprés avoir doublé ce Cap nous rangeames la côte Meridionale de l'Isle, à la faveur des vents de terre & de mer. Car quoi que nous eussions demeuré prés de deux mois à venir de Trist ici, & que ce fut la veritable saison de l'année pour les vents du Nord, neanmoins ils n'avoient pas encore souflé, à nôtre grand regret, & d'ailleurs nôtre Quesche étoit

si dure, & si pesante à la voile, comme je l'ai déja dit, que nous ne croyions pas pouvoir gagner la Jamaïque, malgré le secours que nous avions quelquefois des vents de mer & de terre. Sept ou huit jours aprés nous atteignimes l'Isle des Pins, & nous la côtoyames pendant sept ou huit lieuës; nous courumes ensuite au large, & le troisiéme jour au matin nous arrivames à l'Oüest du grand Caimanes.

Cette Isle est éloignée d'environ quarante lieuës au Sud de celle des Pins, & à prés de quinze à l'Oüest du petit Caimanes; nous moüillames à son Oüest à prés de demi-mille du rivage. Nous n'y trouvames ni eau ni provisions, mais nous vîmes quantité de Crocodiles dans la Baye, dont quelques-uns vouloient à peine s'écarter pour nous faire passage. Nous n'en tuames aucun, quoi que nous eussions pû en venir facilement à bout, & que les vivres même commençassent à nous manquer. Si nous avions été dans les mois de Juin ou de Juillet, peut-être que nous y aurions trouvé des tortuës, parce qu'il y a des années où elles frequentent cette Isle, aussi bien que le petit Caimanes. Nous ne demeurames ici que trois ou quatre heures, & nous en partimes pour retourner à l'Isle des Pins, dans la vûë d'y chasser aux bœufs ou aux cochons, qu'on y trouve en abondance. Le deuxiéme jour au matin nous arrivames à l'Oüest de cette Isle, d'où nous courumes environ quatre ou cinq milles vers le Nord, & nous moüillames à quatre brasses d'eau, sur un fond de sable net, à prés de deux mille du rivage, & vis-à-vis d'une petite crique, qui passe au travers de quantité de Mangles, pour se rendre dans une espece d'étang salé qui est assez large.

L'Isle des Pins est située vers le Sud, & à l'Oüest de Cuba, dont elle est éloignée de

trois

trois ou quatre lieuës. Le cap Corrientes dans Cuba est à cinq ou six lieuës à l'Oüest de l'Isle des Pins. Entre celle-ci & Cuba il y a plusieurs petites Isles couvertes de forêts, & dispersées d'un côté & d'autre; mais il y a des canaux entre-deux par où les Vaisseaux peuvent passer, & on assure même qu'il y a bon ancrage auprés de toutes. Les petits bâtimens de la Jamaïque passent quelquefois entre Cuba & l'Isle des Pins lors qu'ils vont contre le vent; parce que la mer y est toûjours calme & tranquile: D'ailleurs ils sont assurez d'y trouver de bons vents de terre, outre l'avantage qu'ils ont de pouvoir moüiller quand il leur plaît, & de profiter par-là du secours de la marée. Lors qu'ils ont passé la pointe Orientale de l'Isle des Pins, ils peuvent alors se mettre au large, ou bien s'ils connoissent la route qui est entre les petites Isles à l'Est de celle des Pins, & qu'on nomme les Isles Meridionales de Cuba, ils peuvent les ranger du côté de l'Est, & tirer aussi plus d'avantage des vents de terre, & de la commodité qu'il y a d'y donner fond. D'un autre côté s'ils manquent de vivres, ils trouvent là d'ordinaire des pêcheurs de la Jamaïque qui prennent des tortuës, ou bien ils en peuvent darder eux-mêmes, à quoi plusieurs d'entr'eux sont fort experts. On y trouve aussi quantité de poisson de differente espece; mais s'ils n'ont ni lignes ni harpons, ni aucun autre instrument pour la pêche, ou qu'ils ne rencontrent pas les pêcheurs de tortuës, Cuba peut leur fournir des cochons & des bœufs. La grande incommodité qu'il y a de passer entre l'Isle des Pins & celle de Cuba, vient d'une Garnison Espagnole d'environ quarante soldats, qui sont postez au cap Corrientes, & qui ont une grande Pirogue bien apareillée avec des rames

& des voiles; ils sont toûjours prêts à se mettre en mer pour saisir tous les petits Vaisseaux qui passent par là, & ils ne font guere plus de quartier à ceux qui tombent entre leurs mains, qu'à leurs marchandises; de peur d'être découverts s'ils leur donnoient la vie. Cette inhumanité ne se pratique pas seulement ici, mais en divers autres endroits des Indes Occidentales, même à l'égard de ceux qui vont negocier avec leurs Compatriotes; mais les Marchands & les Gentilshommes n'ont aucune part à ces actions barbares; il n'y a que les soldats & la lie du peuple qui en soient coupables; & ceux-ci sont presque tous Mulatres, ou bien quelque autre sorte d'Indiens basanez, de couleur de cuivre, qui passent pour être fort barbares & cruels.

L'Isle des Pins a onze ou douze lieuës de longueur, & trois ou quatre de largeur. Son Oüest est un païs bas & plein de Mangles; il y a un lac de trois ou quatre mille de large, qui s'étend du côté de l'Est; mais je ne sai pas jusqu'à quelle distance, avec une petite crique de deux ou trois pieds d'eau qui se jette dans la mer. Ce lac a si peu de profondeur, sur tout auprés de l'Isle, qu'on ne sauroit y conduire un Canot à vingt ou trente pas du rivage. Le Sud de l'Isle est bas, plat, & pierreux; les rochers sont escarpez & perpendiculaires du côté de la mer, de sorte qu'on ne sauroit moüiller de ce côté-là; mais il y a un fort bon ancrage à l'Oüest sur un fond de sable. Le corps de l'Isle est un païs élevé, & on y voit plusieurs petites collines, tout autour d'une haute montagne qui est au milieu. Il croît ici quantité d'arbres de differente espece, dont la plûpart me sont inconnus. Les Mangles rouges viennent dans le païs bas & marécageux auprés de la mer; mais les

collines sont presque toutes couvertes de Pins; il y en a même des forêts entieres, où ils sont d'une hauteur considerable, fort droits & assez gros pour servir de grands mâts sur les petits Vaisseaux. On trouve à l'Oüest une riviere d'eau douce assez large, mais il n'y a pas moyen d'en aprocher du côté de la mer, à cause des Mangles rouges qui sont si prés les uns des autres sur ses bords, qu'on ne sauroit y penetrer.

Les animaux de terre sont les taureaux, les cochons, les daims, &c. Il y a ici de petites Savanas où les taureaux & les daims paissent, & il se trouve du fruit dans les bois pour les cochons. On voit encore ici une espece de Racons ou Lapins des Indes, & dans quelques endroits on trouve des tortuës de terre en abondance, & deux sortes de cancres de terre, des blancs & des noirs. Les uns & les autres font des trous dans la terre comme les Lapins, où ils se renferment tout le jour, & la nuit ils en sortent pour chercher à paître. Ils vivent de verdure, d'herbages, ou de fruits qu'ils trouvent sous les arbres; ils devorent même avidement le fruit qu'on apelle Manchanil, sans en recevoir aucun mal, quoi qu'il n'y ait ni bêtes ni oiseaux qui en veüillent goûter. Aussi ces cancres qui se nourrissent de Manchanil, sont-ils venimeux tant à l'égard des hommes que des bêtes qui en mangent; mais les autres sont fort bons & sains. Les cancres blancs sont les plus gros, & il y en a de la grosseur des deux poings mis ensemble. Ils ont la figure des écrevisses de mer, & deux bras, avec lesquels ils pincent si fortement qu'on ne sauroit leur faire lâcher prise, quand même on les mettroit en pieces, à moins qu'on ne leur rompe un des bras: Mais si par hasard ils vous attrapent les doigts, le

plus court eſt de mettre d'abord la main toute plate contre terre avec le cancre, & auſſi tôt il lâche priſe & s'enfuït. Ces cancres blancs font leurs trous dans les endroits ſales & marécageux auprés de la mer; de ſorte que la marée y entre & les lave; mais les noirs ſont beaucoup plus propres; ils aiment un terrain ſec & ſablonneux, & c'eſt-là où ils bâtiſſent leurs nids; ils ſont auſſi d'ordinaire gras & pleins d'œufs,& on compte qu'ils ſont meilleurs que les autres, quoi que les deux eſpeces ſoient fort bonnes.

On trouve encore ici quantité d'Alligators & de Crocodiles, qui raudent autour de cette Iſle, & qui ſont, à ce qu'on aſſûre, les plus hardis de tous ceux des Indes Occidentales. J'ai oüi raconter pluſieurs de leurs tours, & entr'autres qu'ils ont pourſuivi quelquefois un Canot, & qu'ils ont mis leur muſeau ſur le bord avec la gueule beante, comme s'ils étoient prêts à devorer les hommes qu'il y avoit deſſus; que d'autres fois, lors que les Voyageurs ſe trouvent la nuit à terre auprés de la mer, ces Crocodiles viennent hardiment au milieu d'eux, les obligent à quitter le feu qu'ils ont allumé, & leur enlevent la viande qu'ils mangeoient. Auſſi lors que les Boucaniers chaſſent ſur cette Iſle, ils ont toûjours des ſentinelles pour être en garde contre ces animaux carnaciers, ni plus ni moins qu'ils en ont en d'autres lieux pour ſe garantir de la ſurpriſe des ennemis. C'eſt la nuit ſur tout qu'ils obſervent cette regle, de peur d'être devorez pendant qu'ils dorment.

Les Eſpagnols de Cuba ont ici quelques troupeaux de cochons, & quelques Indiens ou Mulatres pour les garder. Il y a de plus des chaſſeurs qui gagnent leur vie à tuër des cochons ſauvages & des bœufs.

On assure que cette Isle est fort humide, & j'ai oüi dire à plusieurs personnes qu'il pleut ici plus ou moins tous les jours de l'année; mais je croi qu'ils se trompent, car il ne tomba point du tout de pluye dans nôtre voisinage pendant que nous y demeurâmes, & je n'en vis aucune aparence dans les autres endroits de l'Isle.

Nous n'eûmes pas plûtôt jetté l'ancre, que nous allames tous à terre, excepté le Cuisinier & le Mousse. Nous primes deux méchans fusils qu'il y avoit à bord, dans le dessein de tuër des cochons. Nous entrames dans le lac où il y avoit assez d'eau pour nôtre canot, quoi qu'en certains endroits il n'y en eût pas de reste. Nous ne l'avions pas encore passé, que nous vimes huit ou dix bœufs ou vaches qui paissoient sur le rivage de la mer; ce qui nous fit esperer une bonne chasse. Nous voguâmes donc à quelque distance de ces animaux, & nous primes terre dans une Baye sablonneuse, à un demi mille de cet endroit-là. Nous y remarquames des pas d'hommes & de jeunes garçons, qui paroissoient être faits depuis huit ou dix jours; & nous crûmes que c'étoient les traces des Chasseurs Espagnols. Cela nous fit d'abord quelque peine, mais comme nous étions à Noël, nous conclumes qu'ils seroient allez à Cuba pour y passer les Fêtes; ainsi nous continuames nôtre chasse. Le Contre-maître & nôtre Passager Guillaume Wooders avoient un fusil à eux deux, & sur ce qu'ils se croyoient fort habiles à tirer, nous leur permimes d'aller tenter fortune avec le bétail que nous avions vû avant que d'aborder: Le Capitaine & moi armez de l'autre fusil, allames tout droit dans le bois. Le cinquiéme de nôtre bande, qui avoit plus d'inclination pour la

pêche que pour la chaſſe, demeura dans le Canot, & s'il s'étoit muni d'un harpon il auroit pû prendre plus de poiſſon, que nous n'attrapames de gibier; du moins ce bétail ſentit nos deux hommes avant qu'ils fuſſent à portée de le tirer, & prit d'abord la fuite; ce qui les obligea d'entrer plus avant dans le païs pour en chercher d'autre.

Le Capitaine & moi n'eûmes pas fait demi-mille que nous tombames ſur une troupe d'environ quarante cochons ſauvages, tant gros que petits. Le Capitaine tira ſon coup, & en bleſſa un; mais ils s'enfuïrent tous, & quoi que nous ſuiviſſions aſſez loin la trace du ſang, nous ne pûmes point l'attraper, ni aucun autre pour tirer une ſeconde fois; cependant les traces des cochons qu'il y avoit par tout dans ces bois, nous engagerent à battre la campagne d'un côté & d'autre, dans l'eſperance que nous en pourrions tuër quelqu'un avant la nuit; mais tout cela fut inutile, puiſque nous n'en revimes pas un ſeul de tout ce jour. Le ſoir nous retournames vers nôtre chaloupe, fatiguez & chagrins d'avoir ſi mal réüſſi. Le Quartier-maître & ſon camarade n'étoient point encore revenus; de ſorte que nous les attendîmes juſqu'à ce qu'il fût obſcur, & enſuite nous nous retirames ſur nôtre bord ſans eux. Le lendemain nous retournames à terre de bon matin, tant pour chaſſer de nouveau, que pour retrouver nos deux hommes que nous croyions pouvoir être de retour à l'endroit où ils avoient abordé. Mais ils ne parurent point; ainſi le Capitaine & moi nous engageames dans les forêts pour chaſſer, & nous revinmes à la nuit ſans avoir été plus heureux que le jour précedent; nous ne vimes pas même un ſeul taureau ni cochon de tout le jour, quoi qu'il

y eut beaucoup de traces fraiches. Cependant nôtre homme qui gardoit la chaloupe, tua un jeune Empereur avec le croc; il y en avoit une grande quantité, aussi-bien que de Nourrices & de chiens marins, qui se joüoient dans les endroits où l'eau étoit basse. Il découvrit aussi une source d'eau douce; mais elle étoit si entourée de Mangles rouges qu'il n'y avoit pas moyen d'en aprocher pour remplir des barriques, & à peine y pûmes-nous atteindre pour en boire un peu nous-mêmes. Nos deux hommes qui étoient partis le jour précedent, n'étoient pas encore de retour; ainsi quand il fut nuit close nous repassames à nôtre bord, quoi que toûjours bien inquiets pour eux, dans la crainte qu'ils ne fussent tombez entre les mains des Chasseurs Espagnols. Si nous en avions été seurs nous aurions mis incessamment à la voile, puis que nous ne pouvions pas attendre de les retirer, & que nous courions risque d'être pris nous-mêmes par ces chasseurs, ou par les soldats du Cap Corrientes, dont j'ai parlé ci-dessus. Il faut avoüer que la pensée du danger où nous étions les uns & les autres, m'empêcha de dormir de toute la nuit. Cependant le lendemain de bon matin nous remîmes pied à terre, & avant que nous fussions entrez dans le lac nous entendîmes tirer un coup de fusil, ce qui nous fit connoître que nos gens étoient de retour. Nous en tirames un autre pour leur répondre, & voguames vers eux le plus vîte qu'il nous fut possible, dans le dessein de mettre à la voile aussi-tôt que nous serions revenus sur nôtre bord. Du moins l'inconstance des vents du Sud & du Sud-Oüest qui souffloient, acompagnée d'un Ciel clair & serain, nous faisoit esperer que nous aurions un vent de Nord. La terre nous déroboit la vûë

de l'horison au Nord-Oüest ; ainsi nous n'y aperçûmes pas un nuage noir, qui est un signe assuré du vent de Nord. Quoi qu'il en soit, à nôtre arrivée nous trouvames nos deux hommes sur le rivage. Ils avoient tué un cochon le premier jour, & s'étoient égarez ensuite; de sorte qu'ils furent contraints de marcher tout le jour suivant comme des enragez, pour nous retrouver, & de jetter même la plus grande partie de leur cochon pour aller plus vîte ; cependant il étoit déja nuit lors qu'ils arriverent sur le bord du lac, & il y avoit encore trois ou quatre milles de cet endroit au lieu où nous étions : Ils s'arrêterent donc là, ils firent du feu, rôtirent leur viande, & aprés s'en être bien remplis la pance, ils s'endormirent ; mais ils n'avoient pas tout mangé, & il y en eut un petit reste pour nous. Enfin nous retournames tous ensemble sur nôtre Vaisseau, où nous fimes bonne chere des restes de leur rôti : Aprés nous être ainsi refaits, nous levames l'ancre, & nous primes vers le Sud, terre à terre de l'Isle. Aprés en avoir doublé la pointe qui est au Sud-Oüest, nous fimes route Est-Sud-Est ; nous avions un petit frais d'Oüest lors que nous mîmes à la voile ; mais il se tourna vers le Nord, & devint Nord-Oüest quand nous eûmes attrapé cette pointe du Sud-Oüest ; il étoit même alors forcé, & il dura de cette maniere deux jours ; il se mit ensuite au Nord-Nord-Oüest toûjours fort violent, & de-là il passa tout-à-fait au Nord. Nous serrames donc le vent au Sud-Est, parce qu'il étoit gros & que nous ne pouvions pas mener nôtre Vaisseau plus prés du vent. Du Nord il se rangea au Nord-Nord-Est, & nous connumes alors qu'il avoit perdu sa force, quoi qu'il en eût encore beaucoup : Ensuite il vint au

Nord-Eſt, & aprés avoir duré quatre heures, il molit peu à peu, & ſe tourna plus à l'Eſt, juſqu'à ce qu'il devint Eſt-quart-au-Nord, & c'eſt-là où il ſe fixa. Nous avions eu bonne eſperance d'arriver à la Jamaïque, pendant que le vent du Nord ſouffloit; mais nous étions chagrins de nous voir fruſtrez de nôtre attente; car nous ne pouvions pas découvrir cette Iſle, quoi que ſelon nôtre calcul nous n'en duſſions pas être fort éloignez, & que par l'obſervation du parage que nous fimes à midi, nous fuſſions â la latitude de cette Iſle.

Nous n'avions pas alors la moindre proviſion; c'eſt pourquoi le Capitaine nous demanda nôtre ſentiment ſur ce que nous devions faire, & quel chemin étoit le plus court pour gagner quelque terre, ſi c'étoit d'aller à la Jamaïque, ou de ſe mettre vent arriere pour les Iſles du Sud. Tous nos Mariniers, excepté moi ſeul, furent de ce dernier avis; ils alleguoient pour leur raiſon que nôtre Vaiſſeau étoit ſi méchant voilier, qu'il ne pourroit jamais tenir au vent ſans le ſecours des briſes de mer & de terre, & que nous ne pouvions pas les attendre à la diſtance où nous étions des côtes, puis qu'il ne nous paroiſſoit aucune terre. Ils ajoûtoient que nous pourrions arriver aux Iſles du Sud dans trois ou quatre jours, ſi nous voulions prendre cette route, & qu'il ne nous manqueroit pas là de vivres, ſoit chair ou poiſſon. Je leur répondis que la difficulté conſiſtoit à les attraper, & qu'il y avoit autant d'aparence que nous en chaſſerions auſſi peu ici que nous en avions pris à l'iſle des Pins; où, quoi qu'il y eût quantité de bœufs & de cochons, nous ne ſavions comment faire pour les prendre: Que d'ailleurs nous pourrions bien demeurer ſix ou ſept jours dans nôtre paſſage à ces Iſles; qu'il

faudroit donc jeûner tout ce tems-là, & qu'une si longue abstinence, supofé même qu'elle ne durât que deux ou trois jours, nous mettroit si bas, que nous ne serions guere en état de chasser à nôtre arrivée : Qu'au contraire, s'ils vouloient tenir la mer un ou deux jours de plus, & chercher la Jamaïque, il y avoit toutes les apparences du monde que nous pourrions la découvrir & en approcher assez pour y envoyer nôtre chaloupe faire des provisions, quoi que le Vaisseau ne pût point venir au moüillage ; puisque d'un autre côté nous n'en étions pas si éloignez, suivant nôtre calcul, que nous ne pussions la voir si le tems avoit été serain, & que les nuées, qui étoient fort basses, pouvoient bien nous la cacher. Quoi qu'il en soit, quelques-uns aprouverent mon avis ; cependant il fut résolu de partir pour les Isles du Sud ; ainsi nous virames de bord, nous aplestames nos voiles, & nous fimes route par Nord-Nord Oüest. Pour moi j'étois si faché de cette résolution, que je me retirai dans ma cabane, & leur dis que nous allions tous mourir de faim.

Quoi que je me fusse couché, il ne me fut pas possible de dormir. La pensee qu'il me faudroit jeûner trois ou quatre jours, ou peut-être une semaine entiere, aprés avoir assez pâti déja, me causoit une grande inquietude. C'étoit même par un simple hasard que nos vivres nous avoient duré jusqu'ici, car nous avions pris à bord deux barils de bœufs pour le vendre ; mais il se trouva si méchant que personne n'en voulut acheter ; ce qui nous fit beaucoup de bien, puis qu'aprés avoir consumé toutes nos provisions, nous eumes recours à ce bœuf. Nous en faisions boüillir tous les jours deux pieces, & parce que nous avions mangé tous

nos pois, & qu'il ne nous restoit presque plus de farine, nous coupions nôtre bœuf en petits morceaux aprés qu'il avoit boüilli; nous le faisions ensuite reboüillir dans de l'eau épaisse avec un peu de farine, & nous mangions tout ensemble à la cuillier. Ces petites pieces de bœuf ressembloient aux raisins secs que nous mettons dans nos salmigondis, & à la verité il n'étoit pas possible de le manger accommodé d'une autre maniere; car quoi qu'il ne sentit pas mauvais, il étoit pourtant noirâtre, & avoit un fort méchant goût, sans qu'il y eût un brin de graisse; d'ailleurs nous avions si peu de pain & de farine, que nous ne pouvions pas faire des boudins pour manger avec ce bœuf. Mais pour revenir à mon discours, je n'eus pas été guere plus d'une heure & demie dans ma cabane, qu'un de nos hommes qui étoit sur le tillac, cria *Terre! Terre*! Cette nouvelle me réjoüit beaucoup, & nous la vimes d'abord trés-distinctement. La premiere que nous découvrimes étoit une terre haute, que nous reconnumes pour être la montagne de Blew-fields, c'est-à-dire du champ bleu, par un enfoncement qu'il y a au sommet, avec deux petites pointes de chaque côté. Elle étoit au Nord-Est-quart-à-l'Est, & nous avions le vent à l'Est. De sorte que nous changeames d'abord de rumb, & primes au Nord-Nord-Est; ainsi nous vimes bien-tôt aprés toute la côte, dont nous n'étions pas à plus de cinq ou six lieuës. Nous tâchames d'avancer tant que nous pûmes tout l'aprés-midi sans nous proposer aucun endroit particulier pour le moüillage; mais nous avions résolu de jetter l'ancre dans le premier lieu commode que nous pourrions atteindre. Le lendemain nous étions assez prés de terre, entre la pointe de Blew-fields & celle de Nigril,

& il faisoit assez de vent pour gagner cette derniere. Nous tournames donc tout droit de ce côté-là, & à la vûë d'un petit Vaisseau qui étoit à deux lieuës ou environ de nous à nôtre Nord-Oüest, & qui nous faisoit signe en ferlant & deferlant sa grande voile, qu'il souhaitoit de nous parler. Nous craignimes que ce ne fut quelque ennemi; de sorte que nous tirâmes un peu plus vers le rivage, & qu'à nôtre grande consolation nous moüillames à Negril sur les trois heures aprés-midi, aprés avoir demeuré treize semaines dans nôtre Voyage. Enfin je ne croi pas qu'aucun Vaisseau ait jamais fait tant de traversées que le nôtre autour de la Baye de Campêche, puis que nous passames d'abord sur le ressif des Alcranes, & qu'aprés avoir visité ces Isles nous entrames dans les bas fonds de Colorado; que d'ici nous fimes un tour au grand Caimanes, & qu'ensuite nous parcourumes l'isle des Pins, quoi que fort inutilement. On peut dire neanmoins que nous aquimes autant d'experience dans toutes ces courses, que si on nous avoit envoyez exprés pour ce but-là.

Nous n'eumes pas plûtôt mis à l'ancre, que nous envoyames nôtre chaloupe à terre pour acheter des vivres, afin de nous regaler un peu aprés avoir essuyé tant de fatigues, & jeûné si long-tems. Nous étions fort occupez à préparer une cuvette de Punch, lorsque le Capitaine Rawlins, Commandant d'un petit Vaisseau de la nouvelle Angleterre, que nous avions laissé à Trist, & un certain Monsieur Jean Hooker qui avoit demeuré une année à la Baye de Campêche pour y couper du bois, & passoit à cette heure à la Jamaïque pour le vendre, arriverent tout d'un coup sur nôtre bord. Nous les invitames d'entrer dans la cabane pour

boire avec nous de nôtre Punch, où on n'avoit pas encore touché. La cuvette que nous en avions fait, pouvoit bien tenir six quartes; mais Monsieur Hooker, à qui le Capitaine Rawlins porta une santé, aprés en avoir fait raison au Capitaine Hudswel, n'eût pas plutôt la cuvette entre les mains, & dit qu'il avoit fait serment de ne boire que trois coups d'une liqueur forte le jour, qu'il y mit le nez dedans & la vuida toute d'un seul trait. Il en fut saoû, & il nous priva par ce moyen de nôtre attente, jusqu'à ce que nous en eussions fait une autre cuvette pleine. Le lendemain nous arrivâmes à Port-Royal par un vent frais de Nord Oüest, qui aprochoit de celui que les Matelots de la Jamaïque apellent Nord-Chocolata, & nous finimes ainsi ce penible voyage.

CHAPITRE II.

Second Voyage de l'Auteur à la Baye de Campêche. Il arrive à Trist & s'y établit avec les coupeurs de bois. Description de la côte depuis le cap Condecedo jusqu'à Trist. Salines. Sel que les Indiens amassent pour les Espagnols. Hina Mont remarquable. Pied de cheval sorte de poisson. Isles du Triangle. Ville de Campêche prise deux fois. Le coton est son principal negoce. Riviere de Champeton, son bois de teinture est une très-bonne marchandise. Havre & Isle de Port-Royal. Herbe remplie de pointes. Arbres de Sapadillo. Description de l'Isle Trist. Buissons qui portent les prunes de coco. Arbre qui produit des raisins. Des animaux & des lezards. Laguna Termina, & ses fortes marées. Riviere de Summasenta. Ville de Chucquebull. L'Isle de Serles. Avanture du Capitaine Serles. Lacs de l'Est & de l'Oüest avec leurs branches, habitées par les coupeurs de bois de teinture. Des chênes qu'il y croît, & nulle autre part entre les Tropiques. Origine du negoce du bois de Campêche. Des saisons pluvieuses, & des grandes inondations que les vents du Nord y causent. De la saison seche. De la plante du Pin sauvage. De l'arbre du bois de teinture nommé Logwood par les Anglois. De ceux qu'ils apellent Bois-de-sang, bois de Stockfiche, & bois de Cam. Description de quelques animaux; des Squashes, des gros Singes à longue queuë; d'une espece d'Ours qui vit de fourmis; d'un animal qu'on nomme le Paresseux, des Armadillos, des Chats qui ressemblent à des Tigres. Serpens de trois sortes; des Galliguêpes, grosses araignées, grosses fourmis & leurs nids; de celles qui sont coureuses: oiseaux bourdonnans, Merles, Tourterelles, Quams, Corresos, Corneilles qui vivent de charogne, d'au-

tres qu'on nomme subtiles. Oiseaux dont le bec est presque aussi gros que le corps ; Cockreccos, Canards de plusieurs sortes, Corlieux, Herons ordinaires, de ceux qui vivent de Cancres, Pelicans, Cormorans, Faucons qui vivent de poissons. Tenpounders, Parricoutas, Garrs, Maquereaux d'Espagne, Rayes, Alligators, Crocodiles ; quelle est la difference des uns aux autres. Avanture d'un Irlandois qui échapa heureusement de la gueule d'un Alligator.

PEu de tems aprés nôtre arrivée à Port-Royal nous fûmes payez & congediez. Là-dessus il se trouva que le Capitaine Johnson de la nouvelle Angleterre s'en retournoit à la Baye de Campêche ; ainsi je profitai de l'occasion pour m'en aller avec lui en qualité de passager, résolu d'employer quelques mois au négoce du bois de Campêche. Dans cette vûë je me fournis de tout ce qui pouvoit m'être necessaire, comme de haches, de grands couteaux longs, de scies, de coins, &c. d'une tente pour coucher, d'un fusil avec du plomb & de la poudre, &c. D'ailleurs aprés avoir laissé une procuration à Monsieur Fleming, Marchand à Port-Royal, tant pour disposer de tout ce que je pourrois lui envoyer, que pour me faire tenir ce que je lui demanderois, je pris congé de mes amis & je m'embarquai.

Nous partimes de la Jamaïque vers le milieu de l'année 167⅚. & par un bon vent & le beau tems qu'il faisoit, nous eumes bien-tôt gagné le cap Catoch où nous trouvames un Nord assez frais qui dura deux jours ; ensuite le vent reglé se remit à l'Est-Nord-Est, qui nous mena promptement à l'Isle Trist. Je ne tardai guere à m'établir dans la crique Occidentale du lac de l'Oüest, avec quelques vieux coupeurs

de bois pour travailler avec eux. Mais je n'entrerai point ici dans le détail de mes propres affaires, jusqu'à ce que j'aye fait une description du païs & de son produit, & que j'aye donné quelques particularitez des coupeurs de bois, de la chasse qu'ils font des bœufs, & de la maniere dont ils préparent les cuirs, &c.

J'ai décrit dans mon premier Voyage toute la côte depuis le cap Catoch jusqu'au cap Condecedo; ainsi je m'en vais reprendre là où j'en étois demeuré, & continuër, selon la même methode, à décrire la côte maritime de la Baye de Campêche, je ne puis qu'en être assez bien informé par plusieurs petites courses que j'y ai faites. La Baye de Campêche est un enfoncement assez considerable, qui est renfermé entre le cap Condecedo du côté de l'Est, & une pointe qui s'élance du païs montagneux de saint Martin à l'Oüest. La distance qu'il y a entre ces deux places peut être de cent vingt lieuës, où il se trouve plusieurs grandes rivieres navigables, de grands lacs, &c. Je traiterai de tout cela par ordre, aussi-bien que du païs qui est sur la côte, de son terroir, du produit, &c. J'ajoûterai quelques observations sur les arbres, les plantes, les vegetables, les animaux & les habitans du païs.

Le cap Condecedo est éloigné de quatorze ou quinze lieuës des Salines, la côte s'étend vers le Sud: La Baye est toute sablonneuse entre-deux; le terrain du païs est aussi couvert de sable, il est sec, & ne produit rien que de méchans petits arbres. A moitié chemin entre ces deux places on peut creuser dans le sable, au-dessus de la marque de haute marée, & on y trouve de trés-bonne eau douce.

La Saline est un petit havre fort commode pour les Barques; mais il n'y a pas plus de six

ou ſept pieds d'eau, & tout prés de la mer on voit un grand étang ſalé, qui apartient à la ville de Campêche, & qui raporte quantité de ſel. Dans le tems que le ſel ſe grene, ce qui arrive aux mois de Mai & de Juin, les Eſpagnols ordonnent aux Indiens du païs de s'y rendre, pour le ramaſſer ſur le bord, & en faire un gros monceau en forme de piramide, large par le bas & pointu vers le ſommet, de même que le faîte d'une maiſon : Ils le couvrent enſuite avec de l'herbe ſeche & des roſeaux, aprés quoi ils y mettent le feu ; par ce moyen toute la ſuperficie du ſel eſt brûlée, & il ſe forme une croute noire, qui eſt avec tout cela ſi dure, qu'elle garantit le ſel contre les pluyes qui commencent alors, & tient le monceau fort ſec dans la ſaiſon la plus humide. Les Indiens qui ſont obligez, comme je l'ai déja dit, d'amaſſer ainſi le ſel en monceaux, y travaillent tour à tour, & il n'y a pas moins de quarante ou cinquante familles chaque fois. Il ne ſe trouve pourtant point ici de maiſons pour les loger ; auſſi ne s'en mettent-ils guere en peine ; car ils ſont relevez chaque ſemaine par une nouvelle troupe de leurs Compatriotes. Ils dorment tous à découvert en pleine campagne, quelques-uns couchez à terre, & d'autres dans de méchans branles attachez à des arbres ou à des pieux qu'ils plantent eux-mêmes. Leur nourriture n'eſt pas meilleure que leurs logemens ; car ils ne mangent autre choſe pendant qu'ils demeurent ici, que des Tattillos & des Poſoles. Les Tartillos ſont une eſpece de petits gâteaux faits avec de la farine de bled des Indes, & le Poſole eſt auſſi du bled Indien boüilli, dont ils font leur breuvage. Mais j'en parlerai plus au long dans la ſuite lorſque je traiterai des Naturels du païs, & de leurs manieres de

vivre. Quand la saison du sel est passée, les Indiens s'en retournent à leurs habitations ordinaires sans se mêler davantage du sel. Mais les Espagnols de Campêche qui sont les proprietaires de ces Salines, y envoyent souvent leurs Barques pour prendre du sel, afin d'en charger les Vaisseaux qui sont dans la rade de Campêche, & qui le transportent ensuite dans tous les Ports de la Baye de Mexique, & en particulier à Alvarado & à Tompeck, deux Villes où il se fait un grand commerce de poisson : Je croi même qu'on en fournit à toutes les Villes du voisinage, parce que sur toute la côte il n'y a d'autres Salines que celle-ci, & celles dont j'ai parlé. Ce havre de la Saline étoit souvent visité par les Anglois coupeurs de bois lorsqu'ils passoient de la Jamaïque à Trist. S'ils y trouvoient même quelque Barque, soit vuide ou chargée, ils ne faisoient pas scrupule de s'en saisir & de les vendre avec les Indiens qui les montoient. Ils alleguoient pour leur raison que c'étoit par droit de represaille pour quelques mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs autrefois des Espagnols; quoi qu'au bout du compte ce ne fut qu'un prétexte, du moins les Gouverneurs de la Jamaïque n'en savoient rien, & les Espagnols n'osoient pas s'en plaindre, parce qu'alors ils enlevoient eux-mêmes tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pouvoient attraper dans ces quartiers, sans épargner même ceux qui étoient chargez de sucre, & qui venoient de la Jamaïque pour aller en Angleterre, sur tout s'ils portoient du bois de Campêche. Cela se faisoit ouvertement, puis qu'ils amenoient les Vaisseaux à la Havana, où on les vendoit, & où l'équipage étoit mis en prison sans aucun retour.

Depuis les Salines jusqu'à la ville de Campê-

che il y a prés de vingt lieuës : La côte s'étend au Sud-quart-à-l'Oüest. Durant les quatre premieres lieuës tout du long de la côte, le païs est submergé & couvert de Mangles; mais à deux milles ou environ au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la mer, il y a une source d'eau douce que les Indiens qui passent par ici, soit en Barque ou en Canot, vont toûjours visiter, parce qu'il n'y a point d'autre fontaine dans tout le voisinage. On trouve un petit sentier plein de bouë qui conduit à cette source au travers des Mangles. Aprés qu'on les a passez la côte s'éleve de plus en plus, & on y voit quantité de Bayes sablonneuses où les chaloupes peuvent aborder commodément; mais on ne trouve plus d'eau fraiche, jusqu'à ce qu'on soit venu à une riviere qui est auprés de la ville de Campêche. Le païs qui est au-delà toûjours le long de la côte, est en partie couvert de Mangles; mais le terroir y est en general sec & peu fertile; il ne produit que trés-peu de méchans buissons, & il ne croît point du bois de teinture nommé Logwood sur toute cette côte, même depuis le cap Catoch jusqu'à la ville de Campêche.

A six lieuës avant que d'être à Campêche, il y a une colline apellée Hina, où les Armateurs mettent d'ordinaire à l'ancre, & font sentinelle sur le sommet pour découvrir les Vaisseaux qui vont à la voile. On y trouve quantité de bon bois pour le chaufage; mais point d'eau, & sur la superficie de la mer, tout contre le rivage, on peut amasser une infinité de poissons à coquilles que les Anglois apellent Pieds de cheval, à cause que le dessous du ventre du poisson est plat, & ressemble à la corne du pied d'un cheval, tant par sa figure que par sa grosseur; mais leur dos est rond comme celui

d'une tortuë; l'écaille en est mince & fragile comme celle d'une écrevisse de mer; ils ont aussi plusieurs petits bras, & on dit que c'est une trés-bonne viande, mais je n'en ai jamais goûté.

Il y a trois petites Isles basses & sablonneuses à vingt-cinq ou vingt-six lieuës de Hina, vers le Nord, & à trente lieuës de Campêche. On trouve un fort bon ancrage au Sud de ces Isles; mais il n'y a ni bois ni eau, & pour les animaux nous n'en vimes aucun, si ce n'est un nombre prodigieux de gros Rats, & quantité de Boubies & de Guerriers. Ces Isles sont appellées le triangle, à cause qu'elles forment cette figure par leur situation. Il n'y a à quelque distance du bord que celles-ci & les Alcranes dont j'ai parlé dans le Chapitre précedent; du moins ce sont les seules que j'aye vûës sur toute cette côte.

De Hina à Campêche il y a, comme je l'ai déja dit, environ six lieuës. Campêche est une fort belle Ville située au bord de la mer dans un petit enfoncement, & c'est la seule Ville qu'il y ait sur toute cette côte depuis le cap Catoch jusqu'à la Vera-Cruz qui donne sur la mer. Elle est toute bâtie de bonnes pierres; ce qui la fait paroître beaucoup. Les maisons n'y sont pas hautes, mais les murailles en sont trés-fortes, les toits en sont plats à l'Espagnole, & couverts de tuiles. A l'une de ses extrêmitez il y a une bonne Citadelle ou Forteresse, munie de plusieurs canons; le Gouverneur y demeure avec une petite Garnison pour la défendre. Quoi que cette Forteresse commande la Ville & le Fort, elle a pourtant été prise deux fois. La premiere par le Chevalier Christophle Mins vers l'année 1659. Il somma d'abord le Gouverneur de se rendre, & aprés avoir attendu trois jours sa ré-

ponse avant que de mettre ses gens à terre, il la prit d'assaut avec de la simple mousqueterie, sans tirer un coup de canon. J'ai ouï dire que sur ce que les Boucaniers de la Jamaïque lui conseilloient de la prendre de nuit par un stratagême, il avoit répondu que c'étoit une chose indigne de lui de vouloir dérober une victoire : Aussi lors qu'il s'avança vers cette Place, il avertit les ennemis de son aproche, par le bruit de ses tambours & de ses trompettes; malgré tout cela il emporta le Fort d'emblée, & se rendit aussi-tôt Maître de la Ville.

Des Boucaniers Anglois & François le prirent une seconde fois vers l'année 1678. & cela par surprise. Ils aborderent la nuit à deux lieuës de la Ville, & dans leur marche ils trouverent un sentier qui les y conduisit tout droit. Ils y entrerent ainsi le matin à la pointe du jour lorsque plusieurs des habitans commençoient à se remuër dans leurs maisons, lesquels à l'oüi du bruit qu'il y avoit dans les ruës, mirent la tête aux fenêtres pour voir ce que c'étoit; mais à la vûë d'hommes armez qui marchoient vers le Fort, ils crurent que c'étoit quelques soldats de leur Garnison qui revenoient de la campagne; en effet il y avoit quinze jours ou trois semaines qu'on y avoit envoyé un Parti, pour réduire quelques Indiens qui s'étoient soulevez, ce qui n'est pas rare dans ce païs. A la faveur de cette suposition les Boucaniers traverserent toutes les ruës & se rendirent jusqu'au Fort sans trouver le moindre obstacle. Au contraire les Bourgeois leur souhaitoient le bon jour, & les felicitoient de leur heureux retour, sans soupçonner le moins du monde qu'ils fussent leurs ennemis, jusqu'à ce que ceux-ci tirerent aux Sentinelles, qui étoient sur la muraille du Fort, & qu'ils commencerent

aussi-tôt aprés à y donner une furieuse attaque. Ainsi avec deux petits canons qu'ils avoient trouvez dans la place d'armes, & qu'ils pointerent contre la porte du Fort, ils s'en rendirent bien-tôt les maîtres. La Ville n'est pas fort riche, quoi qu'elle soit, comme je l'ai déja dit, le seul Port de mer qu'il y ait sur cette côte. La principale manufacture du païs est de la toile de coton; les Indiens s'en habillent, & les Espagnols qui sont pauvres ne portent autre chose. On s'en sert aussi pour faire des voiles de Navire, & on l'envoye dehors pour le même usage.

Outre ces toiles de coton & le sel qu'on tire des Salines, je ne sache pas qu'on transporte autre chose de ce païs. Il est vrai que cette Ville étoit autrefois l'échelle de tout le trafic qui se faisoit en bois de teinture, & que c'est pour cette raison qu'on la nomme encore aujourd'hui Palo de Campeachi, c'est-à-dire bois de Campêche, quoi qu'il n'y en eût point à plus de douze ou quatorze lieuës de-là.

Les Espagnols le coupoient alors auprés d'une riviere apellée Champeton, à dix ou douze lieuës de la ville de Campêche tout à l'oposite, & au Sud de cette place dans un terrain assez haut & pierreux. Les Indiens qui demeuroient dans le voisinage étoient employez à le couper à une reale par jour, & il valoit alors quatre-vingt dix, cent, ou cent dix livres sterling par tonneau.

Aprés que les Anglois eurent pris la Jamaïque, & commencé de croiser dans cette Baye, ils y trouvoient plusieurs Barques chargées de ce bois; mais comme ils n'en savoient pas alors le prix, ils mettoient ces Barques à la dérive, ou bien ils les brûloient, aprés en avoir tiré les cloux & toute la ferrure qu'il y

avoit, (ce qui se pratique encore aujourd'hui parmi les Boucaniers) sans se mettre du tout en peine de la charge. Cette coûtume dura jusqu'à ce que le Capitaine Jacques eut pris un gros Vaisseau chargé de ce bois, & qu'il l'eût conduit en Angleterre pour l'armer en course. Il y vendit son bois fort cherement contre son attente, car il en avoit fait si peu de cas qu'il ne brûla pas d'autre bois durant tout son voyage. Aprés son retour à la Jamaïque, les Anglois qui frequentoient cette Baye découvrirent le lieu où il croissoit, & lors qu'ils ne faisoient aucune prise en mer ils alloient à la riviere de Champeton, où ils étoient sûrs de trouver de grandes piles de ce bois tout coupé, & transporté au bord de la mer tout prêt à être embarqué. Ce fut leur pratique constance jusqu'à ce que les Espagnols y envoyerent des soldats pour prévenir les courses de ces avanturiers.

Mais les Anglois connoissoient déja ces arbres, & ils n'en ignoroient pas la valeur ; de sorte qu'ils se mirent à visiter les autres côtes du Continent pour voir s'il y en auroit, & enfin suivant leurs desirs, ils en trouverent de grands bocages entiers. Ce fut d'abord au cap Catoch, (qui comme je l'ai déja dit, fut la premiere place où nos coupeurs de bois s'établirent,) d'où ils en tirerent la charge de plusieurs Vaisseaux pour le transporter à la Jamaïque & ailleurs ; mais lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent le lac de Trist dans la Baye de Campêche, où ils continuërent le même negoce, & où ils le faisoient encore dans le tems que j'y étois.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à mon discours, depuis la riviere de Champeton jusqu'à Port-Royal, il y a environ dix-huit lieuës : La côte est au Sud-Sud-Oüest, ou Sud-Oüest-

quart-au-Sud ; le terrain est bas tout contre la mer, où il y a une Baye sablonneuse, & quelques arbres auprés du rivage ; d'ailleurs on voit de petites Savanas mêlées de buissons tout le long du chemin. Il n'y a qu'une seule riviere entre Champeton & Port-Royal, que l'on appelle Porto Escondedo.

Port-Royal est une grande entrée dans un lac salé, qui peut avoir neuf ou dix lieuës de long & trois ou quatre de large, avec deux embouchures, une à chaque bout. Celle de Port-Royal a une barre, sur laquelle il y a neuf ou dix pieds d'eau. On trouve beaucoup plus de fond au delà de cette barre, & l'ancrage y est bon de l'un & de l'autre côté. L'entrée peut avoir un mille de large & deux de long, & il y a de fort joyes Bayes sablonneuses à droit & à gauche, où l'on peut aborder commodement.

Les Vaisseaux moüillent d'ordinaire du côté de l'Est aprés Champeton, tant à cause de quelques puits que les Boucaniers & les Coupeurs de bois ont creusez sur les Bayes, que pour être plus à l'abri du courant de la marée, qui est ici trés-violente. Cet endroit est assez remarquable, parce que la terre se détourne ici tout d'un coup vers l'Oüest, & s'étend ainsi l'espace de soixante & cinq ou soixante & dix lieuës.

Il y a une petite Isle basse à l'Oüest de ce havre, que nous apellons l'Isle de Port Royal, & qui fait un des côtez de l'embouchure, de même que le Continent fait l'autre. Elle a environ deux milles de large & trois lieuës de long, & s'étend à l'Est & à l'Oüest. La partie Orientale de cette Isle est sablonneuse, il n'y a presque point de bois, mais on y trouve une espece de Bardane qui porte de petits boutons de la grosseur d'un pois gris, qui sont fort incommodes pour ceux qui marchent nuds pieds, comme il arrive

arrive souvent à ceux qui demeurent sur la Baye. Il y a quelques buissons de bois de Burton, & un peu plus avant vers l'Oüest on voit de grands Sapadillos, dont le fruit est long & fort agreable. Le reste de l'Isle est plus garni d'arbres, sur tout au Nord, où le païs est couvert de Mangles blancs jusques au rivage.

A l'Oüest de cette Isle il y en a une autre petite & basse qu'on nomme Trist : Une crique salée les separe; mais elle est si étroite, qu'à peine un Canot y peut-il nager. L'Isle Trist est en quelques endroits large de trois milles, & longue de prés de quatre, & s'étend vers l'Est & l'Oüest. Sa partie Orientale est marécageuse & pleine de Mangles blancs; son Sud est à peu prés de même; l'Oüest est sec & sablonneux, & produit une sorte d'herbe longue, qui vient en touffes assez minces. C'est une espece de Savana où il croît quelques grands Palmetos. Le Nord de l'Oüest est rempli de buissons de prunes de coco, & de quelques arbres qui portent des raisins.

Le buisson des prunes de coco a huit ou neuf pieds de haut, & plusieurs branches qui s'étendent de chaque côté; l'écorce en est noire & unie, ses feüilles sont assez grandes, ovales, & d'un verd enfoncé. Le fruit est à peu prés de la grosseur d'une grosse prune, mais rond; les unes sont noires, les autres blanches, & il y en a de rougeâtres. La peau de ce fruit est trés-mince & unie; le dedans est blanc, moû & spongieux, plus propre à être sucé que à être mordu, & il renferme un gros noyau mol dans le milieu. Ce fruit croît le plus souvent sur le sable auprés de la mer; j'ai même goûté quelques-unes de ces prunes qui étoient salées; mais pour l'ordinaire elles sont douces & assez agreable, & on compte qu'elles sont

fort ſaines. Le tronc de l'arbre qui porte des raiſins peut avoir deux ou trois pieds de circonference ; il monte juſqu'à ſept ou huit pieds de haut, & enſuite il pouſſe quantité de branches dont les rejettons ſont gros & épais : Ses feüilles aprochent aſſez de la figure du lierre, mais elles ſont plus larges & plus fermes ; le fruit eſt de la groſſeur des raiſins ordinaires, & il y a quantité de grapes qui croiſſent d'un côté & d'autre par tout l'arbre, ce fruit devient noir quand il eſt mûr, le dedans eſt rougeâtre, & il y a un gros noyeau dur au milieu. Il eſt agreable & fort ſain ; mais il y a peu de ſubſtance à cauſe de la groſſeur du noyeau. Le corps & les branches de cet arbre fourniſſent un bon chauſage, le feu en eſt clair & ardent ; auſſi les Boucaniers s'en ſervent-ils d'ordinaire pour durcir les canons de leurs fuſils lors qu'il y a quelque defaut.

Les animaux qu'on trouve dans cette Iſle ſont des Lezards, des Guanos, des Serpents & des Daims. Outre les petits Lezards ordinaires, il y en a une autre eſpece de gros qu'on apelle Lezards-Lions, ils ſont faits à peu prés comme les autres, mais preſque auſſi gros que le bras d'un homme ; ils ont une grande crête ſur la tête qu'ils dreſſent lors qu'on les attaque ; mais autrement elle eſt abatuë. Il y a ici deux ou trois ſortes de ſerpents, dont quelques-uns ſont fort gros, à ce que j'ai oüi dire.

A l'Oüeſt de l'Iſle, tout contre la mer, on peut creuſer cinq ou ſix pieds dans le ſable, & trouver de trés-bonne eau douce. Il y a d'ordinaire des puits tout faits, que les Mariniers ont creuſez pour faire aiguade, mais ils ſont bientôt comblez ſi on n'a pas le ſoin de les nettoyer. On trouve même l'eau ſalée ſi on aprofondit trop avant. Il y avoit toûjours quelques per-

fonnes qui residoient dans cette Isle lorsque les Anglois frequentoient la Baye pour en tirer du bois de teinture , & les plus gros Vaisseaux moüilloient toûjours ici à six ou sept brasses de fond , tout auprés du rivage ; mais ceux qui étoient plus petits poussoient trois lieuës plus haut jusques à l'Isle d'un buisson, dont j'ai parlé dans le premier Chapitre.

La seconde embouchure qui conduit dans ce lac est entre l'Isle Trist & l'Isle des Bœufs, & peut avoir trois mille de large. Elle est pleine de bancs de sable au dehors, & il n'y a que deux canaux pour y entrer ; le plus profond a vingt-deux pieds d'eau dans le tems des hautes marées, il est vers le milieu de l'embouchure ; la barre est d'un fond de sable dur. Le canal de l'Oüest a prés de dix pieds d'eau , & il n'est pas fort éloigné de l'Isle des bœufs, on y entre par une brise de mer, la sonde toûjours à la main, & il faut sonder du côté de l'Isle des bœufs. Le fond est de vase, & on y trouve plus d'eau insensiblement & par degrez. Quand on est avancé jusqu'à la pointe de l'Isle des bœufs, on a trois brasses d'eau, alors on peut tourner vers Trist jusqu'à ce qu'on soit venu auprés du rivage ; & là vous pouvez moüiller à vôtre choix. L'ancrage est bon par tout au-delà de la barre entre Trist & l'Isle des bœufs ; mais la marée y est beaucoup plus forte qu'à Port-Royal. C'est donc ici l'autre embouchure qui conduit au lac salé dont j'ai parlé ci-dessus. Les Espagnols le nomment Laguna Termina, ou le lac des marées, parce qu'elles y sont extrêmement fortes. Les petits Vaisseaux, comme les Barques, les Pirogues, & les Canots, peuvent naviguer sur tout ce lac, & traverser d'une embouchure à l'autre, ou bien aller dans les criques, rivieres, ou autres petits lacs qui se déchargent

N 2

dans celui-ci, & dont il y a grand nombre. La premiere riviere considerable qu'on trouve à l'Est de ce lac lors qu'on entre à Port-Royal, est celle de Summasenta.

Quoi que cette riviere soit petite, elle est neanmoins assez grande pour donner entrée aux Pirogues. Elle se décharge du côté du Sud vers le milieu du lac. Il y avoit autrefois un Village Indien nommé Summasenta, tout auprés de l'embouchure de cette riviere, & une grande Ville Indienne nommée Chucquebul, à sept ou huit lieuës dans le païs. Cette derniere place fut prise une fois par les Boucaniers, de qui j'ai sçû qu'il y avoit environ deux mille familles d'Indiens, deux ou trois Eglises, & autant de Moines Espagnols, sans qu'il y eût d'autres Blancs. Le païs autour de cette riviere est fertile en bois de teinture.

Il y a quatre ou cinq lieuës de la riviere de Summasenta jusqu'à l'isle d'un Buisson, & le rivage s'étend vers l'Oüest. J'ai déja fait la description de cette petite Isle, & de la crique qui est vis-à-vis, dont j'ai même dit qu'elle est fort étroite, & qu'elle n'a pas plus d'un mille de long avant que de se jetter dans un autre grand lac qui est plus prés du Nord & du Sud, & qu'on nomme le lac de l'Est. Il a prés d'une lieuë & demie de large & trois de long, & il est environné de Mangles. On trouve à son Sud-Est une autre crique qui a prés d'un mille de large à son embouchure, & qui s'avance six ou sept milles dans le païs. Il y a quantité de bois de teinture qui croît sur l'un & l'autre de ses bords; aussi les Anglois s'y étoient-ils habituez par petites bandes, les unes de trois hommes, les autres de plus, jusqu'au nombre de dix ensemble, & ils se fixerent dans les lieux les plus commodes pour la coupe du bois. A la

pointe de cette crique, ils avoient fait un petit sentier qui conduisoit dans une grande Savana, remplie de bœufs noirs, de chevaux, & de daims, & ils la visitoient souvent lors que l'occasion le demandoit.

Au bout Septentrional, & vers le milieu du lac de l'Est, il y a une autre petite crique semblable à celle qui est vis-à-vis de l'Isle d'un buisson, mais qui est plus petite & moins profonde. Elle se décharge dans Laguna Termina, vis-à-vis d'une petite Isle sablonneuse que les Anglois apellent l'Isle de Serles, du nom d'un Capitaine qui amena d'abord son Vaisseau ici, & fut tué ensuite dans le lac de l'Oüest par un de sa troupe lors qu'ils coupoient ensemble du bois de teinture. Ce Capitaine Serles étoit un des Commandans du Chevalier Henri Morgan, au pillage de Panama, le même aussi qui fut envoyé avec un petit Vaisseau pour croiser dans la mer du Sud, & qui surprit à Tobasco le Quartier-Maître & la plus grande partie de l'équipage du Vaisseau Espagnol nommé la Trinité, sur lequel il y avoit les Moines & les Religieuses, avec tous les vieillards & Matrones de la Ville, au nombre de quinze cens ames, outre des richesses immenses en or & en argent. Mais il ne poursuivit pas ce Vaisseau, dont il n'auroit pû manquer de faire la capture, à ce que le Capitaine Peralta qui le commandoit alors, & qui fut pris dans la suite sur le même bâtiment par le Capitaine Sharp, m'a raporté de sa propre bouche.

On trouve à l'Oüest du lac de l'Est une petite orée de Mangles qui le separe d'un autre lac qui lui est paralelle, & qu'on nomme le lac de l'Oüest, lequel est à peu prés de la grandeur du premier. Vers le Nord de ce lac il coule une petite crique qui sort du lac de l'Est, &

qui est assez profonde pour les petites barques. Au Sud de ce même lac il y a une crique qui est large d'environ un mille à son embouchure, & demi-mille plus haut elle se divise en deux branches, dont l'une est apellée la branche de l'Est, & l'autre celle de l'Oüest, toutes deux sont assez profondes pour porter de petites barques à sept ou huit milles au-delà. L'eau en est douce dix mois de l'année; mais au milieu de la saison seche elle devient somache. A quatre milles de l'embouchure le terrein est marécageux sur les bords de ces deux branches, & ne produit que des Mangles le long des criques; mais à leur source on trouve de gros chênes, qui sont les seuls que j'aye vûs entre les Tropiques, & à vingt pas de-là il y croît quantité de bois de teinture, ce qui a engagé les coupeurs de ce bois à s'y établir.

A l'Oüest de la branche Occidentale il y a un grand pâturage pour le bétail à trois milles de la crique; les coupeurs de bois avoient fait de petits chemins qui s'y rendoient depuis leurs cabanes, afin d'y aller à la chasse des bêtes à cornes, qu'on y voit toûjours en grand nombre, & qui sont d'ordinaire plus grasses que celles des Savanas voisines, aussi appelloit-on cette prairie la Savana grasse. D'ailleurs cette crique de l'Oüest étoit presque toûjours la plus habitée par les coupeurs de bois de Campêche.

Le trafic du bois de Campêche étoit devenu trés-commun avant que j'arrivasse en ce païs, il y avoit, comme je l'ai déja dit, environ deux cens soixante ou deux cens soixante-dix hommes qui s'y étoient adonnez, & qui demeuroient autour du lac, ou dans l'Isle des bœufs, de laquelle je parlerai dans la suite. Ce négoce doit son origine à la décadence de la Piraterie. Car aprés que les Anglois se furent

bien établis dans la Jamaïque, & que la paix eut été concluë avec l'Espagne, les Boucaniers qui n'avoient vécu jusqu'alors que du pillage des Espagnols, se trouverent dans un grand embarras. Ils avoient dépensé avec la derniere prodigalité tout ce qu'ils avoient attrapé; de sorte que n'ayant plus dequoi vivre, ils furent obligez d'aller au petit Guaves, où la piraterie subsistoit encore, ou bien de s'établir dans la Baye pour couper du bois de Campêche. Ceux qui avoient le plus d'industrie se retirerent en ce quartier; mais ceux-ci même, quoi qu'ils pussent bien travailler s'ils avoient voulu, trouverent que c'étoit une pauvre occupation que de s'amuser à couper du bois. Cependant, comme ils étoient bons tireurs, ils aimoient mieux se divertir à la chasse, quoi qu'au bout du compte ni l'un ni l'autre de ces métiers ne leur plaisoit pas tant que la piraterie; aussi faisoient-ils souvent des courses dans les Villes des Indiens les plus voisines, où ils alloient piller par petites troupes, & ramenoient avec eux les femmes Indiennes pour les servir dans leurs cabanes, & envoyoient vendre leurs maris à la Jamaïque. D'ailleurs ils n'avoient pas oublié leurs anciennes débauches, & ils dépensoient encore quelquefois trente ou quarante livres sterlin dans une seance à bord des Vaisseaux qui venoient de la Jamaïque, où ils faisoient carrousse & tiroient des coups de fusil durant trois ou quatre jours entiers. Et quoi que dans la suite il y eût quantité de personnes sages qui se rendirent à la Baye pour y couper du bois, cependant les vieux débauchez les gâterent jusques à un tel point, qu'ils ne pûrent jamais se réduire sous un Gouvernement civil, mais se plongerent dans leurs desordres, jusqu'à ce que les Espa-

gnols, encouragez par le peu de soin qu'ils prenoient d'eux-mêmes au milieu de leurs excés, se jetterent sur eux, & les prirent presque tous chacun dans sa Cabane. On les mena prisonniers à Campéche, ou à la Vera-Cruz, d'où ils furent envoyez à Mexique, & vendus aux négocians de cette Ville. Deux ou trois années aprés, lorsqu'ils sçûrent parler Espagnol, la plûpart d'entr'eux s'enfuïrent, & retournerent par de petits chemins écartez à la Vera-Cruz, où ils s'embarquerent sur la flote pour passer en Espagne, & delà se rendirent en Angleterre. J'ai parlé à plusieurs de ces gens-là depuis, & ils m'ont tous dit qu'on n'en avoit envoyé aucun travailler aux mines d'argent, mais qu'on les avoit toûjours tenus dans la Ville ou aux environs, sans leur permettre d'aller avec leurs Caravanes au nouveau Mexique, ni de prendre cette route-là. Je remarque ceci, parce que c'est un bruit commun que les Espagnols envoyent d'ordinaire leurs prisonniers aux mines, & qu'ils les traitent avec beaucoup de cruauté; mais je n'ai jamais pû apprendre qu'ils en ayent usé de cette maniere envers aucun Européen, soit qu'ils craignent qu'on ne découvrit leur foiblesse, ou pour quelque autre raison, c'est ce que je ne sai pas. Mais pour revenir à mon discours, il est trés-certain que les coupeurs de bois qui étoient à la Baye de mon tems, ont tous été enlevez ou mis en déroute; c'est aussi ce que j'avois toûjours aprehendé, & qui me détermina enfin à la retraite, quoi que ce fut un endroit où l'on pouvoit gagner beaucoup de bien.

Aprés avoir ainsi parlé du premier établissement de mes Compatriotes dans ce païs, je m'en vais dire quelque chose des saisons de l'année, & donner quelques particularitez du

païs, de ses animaux, du négoce du bois de Campêche, de la maniere dont on y chassoit, & enfin je rapporterai quelques avantures considerables qui arriverent ici pendant mon sejour.

Cette partie de la Baye de Campêche est à prés de dix-huit degrez de latitude Septentrionale. Lors qu'il fait beau tems les brises de mer sont au Nord-Nord-Est, ou au Nord: Les vents de terre sont Sud-Sud-Est, & Sud; mais dans le mauvais tems ils tournent à l'Est-Sud-Est, & le vent est forcé deux ou trois jours de suite. La saison seche commence en Septembre, & dure jusqu'en Avril ou Mai; alors la saison pluvieuse arrive, & commence par des Houragans; d'abord il n'y en a qu'un dans un jour, ils augmentent ensuite peu à peu jusqu'au mois de Juin, & aprés on a des pluyes continuelles jusques vers la fin d'Août. C'est ce qui enfle les rivieres & les fait déborder, alors les Savanas commencent à se couvrir d'eau: & quoi qu'il y ait quelque intervale de beau tems, il y a toûjours de grosses pluyes, de sorte que l'eau ne croît ni ne diminuë, mais demeure dans le même état jusqu'à ce que les vents de Nord soient fixez, & qu'ils souflent avec violence: c'est alors que les Savanas sont tout à fait inondées durant l'espace de plusieurs milles, & qu'on les prendroit pour une partie de la mer. Les vents de Nord se fixent d'ordinaire vers le mois d'Octobre, & continuënt par intervales jusques au mois de Mars; mais j'en traiterai plus au long dans le Chapitre des Vents. Quoi qu'il en soit, ces vents de Nord souflent avec tant de violence vers la terre, qu'ils y poussent la mer, & empêchent que les marées ne suivent leur cours réglé tout le tems qu'ils régnent, ce qui dure quelquefois deux ou trois jours de suite.

Par ce moyen les rivieres ſont arrêtées dans leur cours, & débordent beaucoup plus qu'elles ne faiſoient auparavant, quoi qu'il y ait moins de pluye. Ils ſouflent avec plus d'impetuoſité en Decembre & en Janvier, mais enſuite ils moliſſent, ils ne ſont pas ſi frequens ni de ſi longue durée; & enfin les inondations commencent à s'écouler des endroits les plus bas, de ſorte que vers le milieu de Février le païs eſt tout ſec, & qu'au mois de Mars à peine trouvera-t'on quelquefois de l'eau pour boire, même dans ces Savanas, qui reſſembloient à une mer ſix ſemaines devant. Vers le commencement d'Avril tous les étangs des Savanas ſont à ſec, & une perſonne qui n'auroit pas d'autre reſſource pour trouver de l'eau peut fort bien mourir de ſoif: mais ceux qui connoiſſent un peu le païs ſe retirent alors dans les bois, pour ſe rafraichir de l'eau qu'ils trouvent dans les pommes de Pin ſauvage.

Le Pin ſauvage eſt un arbre ainſi nommé, parce qu'il reſſemble en quelque maniere à celui qui porte les veritables pommes de Pin: les ſauvages viennent d'ordinaire ſur les boſſes, les nœuds, ou les excreſcences de l'arbre où elles prennent racine, & pouſſent tout droit en haut. La racine eſt courte & épaiſſe, & les feüilles en ſortent envelopées les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe: Elles ſont d'une bonne épaiſſeur, & longues de dix ou douze pouces. Les feüilles exterieures ſont ſi bien ſerrées les unes auprés des autres, qu'elles retiennent l'eau de la pluye lors qu'elle tombe. Elles en renferme juſqu'à une pinte & demie, ou une quarte, & cette eau rafraîchit les feüilles & nourrit la racine. Quand on trouve de ces pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feüilles un peu au deſſus de la ra-

cine, ce qui en fait sortir l'eau de pluïe qu'on reçoit sur son chapeau pour la boire : c'est ce que j'ai pratiqué moi-même plusieurs fois, à ma grande satisfaction.

Le païs prés de la mer ou des lacs est chargé de Mangles, & toûjours humide, mais un peu plus avant il est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison pluvieuse. Le terroir est d'une argile forte & jaunatre, mais le dessus ou la superficie est d'une terre noire, qui n'est pas profonde. Il croît ici quantité d'arbres de differente espece qui ne sont ni hauts ni fort gros : ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle bois de Campêche, & profitent le mieux, & il y en a une grande abondance : aussi le terroir est-il le plus propre qu'il y ait pour ces arbres, qui ne réüssissent point du tout sur un fond sec, & on n'en trouve pas non plus dans les endroits où la terre est noire & fort grasse. Ils ressemblent assez à nos Aubépines d'Angleterre, mais ils sont generalement beaucoup plus gros ; l'écorce des jeunes branches est blanche & polie, & il y a quelques pointes qui sortent d'un côté & d'autre, de sorte qu'un Anglois qui n'en sauroit pas la difference les prendroit pour des Aubépines, mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & il n'y a que peu ou point de piquans. Les feüilles sont petites, & faites comme celles de nos Aubépines ordinaires, & la couleur est d'un verd pâle. On choisit pour la coupe les arbres vieux qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de seve, & qu'ils ne donnent presque point de peine à couper ou à réduire en morceaux. La séve est blanche & le cœur rouge : on se sert beaucoup du dernier pour la teinture : aussi abat-on toute la séve blanche jusqu'à ce qu'on vienne au cœur, &

alors il eſt en état d'être envoyé en Europe: Aprés qu'il a été coupé quelque tems il devient noir, & ſi on le met dans l'eau il lui donne la couleur d'ancre; on s'en ſert même quelquefois pour écrire. Il y a de ces arbres qui ont cinq ou ſix pieds de circonference, & on a beaucoup de peine à en faire des buches qui n'excedent pas la charge d'un homme; auſſi eſt-on obligé de les faire ſauter avec de la poudre. Ce bois eſt fort peſant, il brûle trés-bien, & fait un feu clair, ardent, & de longue durée. Nous endurciſſons toûjours les canons de nos *fuſils*, lors qu'il s'y rencontre quelque defaut, au feu de ce bois de Campêche, s'il s'en trouve à l'endroit où nous ſommes; autrement nous y employons, comme je l'ai déja dit, du bois de Burton, ou de l'arbre qui porte des raiſins. Je croi que le veritable bois de Campêche ne vient que dans le Jucatan; & que même on n'y en trouve que dans quelques endroits auprés de la mer. Les principaux où il y en a ſont celui-ci, le Cap Catoch, & la Baye de Honduras, dans la partie Meridionale de Jucatan. Il y a quelques autres ſortes de bois qui aprochent aſſez de la couleur de celui-ci, & dont on ſe ſert auſſi pour la teinture: les uns ſont plus eſtimez, les autres moins. Entre ceux ci le Bloodwood, c'eſt à dire bois de ſang, & le bois de Stockfiche, ſont proprement du cru de l'Amerique.

Le Golphe de Nicaragua, vis-à-vis de l'Iſle de la Providence, eſt le ſeul endroit que je ſache dans les mers du Nord qui produiſe le bois de ſang: Et la terre qui eſt vis-à-vis, de l'autre côté du Continent, dans les mers du Sud, en porte auſſi de la même eſpece.

Ce bois eſt d'un rouge plus éclatant que le bois de Campêche. On le vendoit trente li-

vres sterlin par tonneau, pendant que celui de Campêche n'en valoit que quatorze ou quinze, & le bois de Stockfiche n'en coutoit alors que sept ou huit. Cette derniere sorte croît dans le païs, qui est auprés de Rio de la Hacha, à l'Est de sainte Marthe, sur les bords des rivieres & dans un terrein bas: c'est une espece de bois plus petit que le premier. J'ai vû un arbre qui ressembloit beaucoup à celui de Campêche, dans la riviere de la Conception aux Sambalos; je sai qu'il est bon pour la teinture, mais je suis incertain s'il est de l'une ou de l'autre de ces deux sortes. Outre ce dernier endroit, & les autres dont j'ai parlé ci-dessus, je n'en ai point trouvé dans l'Amerique où il y eût de semblable bois.

A Cherbourg dans l'Afrique, auprés de Sierra Leone, on trouve du bois de Cam, qui ressemble fort au bois de sang, si ce n'est pas le même. Il y en a de semblable à Tonquin dans les Indes Orientales; d'ailleurs je n'ai pas oüi dire qu'il y en eût en aucun autre lieu du monde.

Mais pour revenir à la Baye de Campêche, à mesure qu'on s'éloigne de la mer, le terrain s'éleve toûjours davantage, & s'y trouve plus propre pour les arbres: Il y en croît aussi beaucoup d'une autre espece, & ils y deviennent plus gros & plus hauts que ceux du bois de teinture, ou les autres des environs. Au-delà de ce quartier on entre toûjours dans de grandes Savanas remplies d'herbe longue, & qui ont deux ou trois milles de large: Il y en a même qui en ont beaucoup plus.

La terre des Savanas est en general noire & profonde, & porte une espece de glayeul fort gros. Vers la fin de la saison seche on y met le feu, qui se répand aussi-tôt comme un feu vo-

sage, & brûle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de matiere combustible, à moins qu'une grosse pluye ne l'éteigne: Cette herbe n'est pas plûtôt brûlée qu'il en renaît d'autre à sa place plus vite qu'on ne sauroit se l'imaginer. Les Savanas sont entourées de l'un & de l'autre côté par des Colines, dont la terre est d'une couleur de brun clair, profonde & fertile, & qui portent de gros arbres fort hauts. Durant l'espace de dix ou vingt milles depuis la mer, le païs est composé tantôt de petites chaînes de ces colines, chargées d'arbres, & tantôt de vastes prairies fort agreables. Les animaux de ce païs sont les Chevaux, les Bœufs, les Daims, les Warris, les Pecarts, les Squashes, les Possums, les Singes, les Ours qui vivent de fourmis, les Sloths ou Paresseux, les Armadillos, les Porc-épics, les Tortuës de terre, les Guanos, & plusieurs sortes de Lezards.

Le Squash est un animal à quatre pieds, plus gros qu'un chat, sa tête ressemble assez à celle du renard, il a les oreilles courtes & le museau long. Ses jambes sont courtes & il a des griffes aiguës qui lui servent à escalader sur les arbres, tout comme un chat. Il a la peau couverte d'un poil court, fin, & jaunâtre. La chair en est trés-bonne & fort saine. On les écorche & on les fait rôtir, & alors on les apelle des cochons de lait; je trouve même qu'ils ont bien aussi bon goût. Ils ne mangent que de trés-bons fruits, aussi les trouve-t'on d'ordinaire parmi les arbres nommez Sapadillos. Ils ne s'écartent pas beaucoup, & si on les prend jeunes ils s'aprivoisent avec la même facilité qu'un chien, mais ils sont aussi espiegles qu'un singe.

Les singes qui se trouvent dans ces quartiers sont les plus laids que j'aie vûs de ma vie. Ils sont beaucoup plus gros qu'un liévre, & ont de

grandes queuës de prés de deux pieds & demi de long. Le dessous de leur queuë est sans poil, & sa peau en est dure & noire ; mais le dessus, aussi bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir, & herisse. Ils vont vingt ou trente de compagnie roder dans les bois, où ils sautent d'un arbre à l'autre. S'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir devorer. Lors même que j'ai été seul je n'ai pas osé les tirer, sur tout la premiere fois que je les vis. Il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par dessus ma tête, craquetoient des dents, & faisoient un bruit enragé ; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille postures grotesques. Quelques-uns rompoient des branches seches & me les jettoient, d'autres répandoient leur urine & leur ordure sur moi, à la fin il y en eut un plus gros que les autres qui vint sur une petite branche, justement au-dessus de ma tête, & sauta tout droit contre moi ; ce qui me fit reculer en arriere ; mais il se prit à la branche avec le bout de sa queuë, & il demeura-là suspendu à se brandiller & à me faire la mouë. Enfin je me retirai, & ils me suivirent jusqu'à nos hutes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leurs queuës aussi-bien que de leurs pates, & ils tiennent aussi ferme avec elles. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble ils s'enfuïoient de nous. Les femelles sont fort embarassées pour sauter aprés les mâles avec leurs petits, car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur leur dos se tient acroché à leur coû avec ses deux pates de devant. Ces singes sont les plus farouches que j'aye vûs de ma vie, & il ne nous fut jamais

possible d'en aprivoiser aucun, quelque artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout. Il n'est guere plus aisé de les avoir quand on les a tirez, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelque branche avec la queuë ou avec les pates, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre soufle de vie. Aprés en avoir tiré un quelquefois, & lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie blessée & la tourner d'un côté & d'autre. Ces singes sont fort rarement à terre, & il y en a même qui disent qu'ils n'y vont jamais.

L'Ours qui vit de fourmis est une bête à quatre pieds, de la grosseur d'un chien de bonne taille, & il a le poil rude, & d'un brun qui tire sur le noir; il a les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite, & une langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal se nourrit de fourmis; aussi le trouve t-on toûjours auprés des fourmilieres: voici de quelle maniere il les prend. Il met son museau tout plat sur la terre, auprés du sentier où les fourmis passent & repassent, (& il y en a grand nombre dans ce païs) ensuite il met sa langue au travers du sentier, & lors que les fourmis qui vont & viennent sans cesse y arrivent, elles s'y arrêtent un peu, de sorte que sa langue en est toute couverte en deux ou trois minutes de tems; alors il la retire & les avale: Cela fait il recommence de nouveau le même exercice pour en attraper davantage. Ces animaux sentent beaucoup l'odeur des fourmis, & leur chair, dont j'ai aussi mangé, en a bien plus le goût encore. J'en ai vû en divers endroits de l'Amerique, aussi-bien qu'ici aux Sambalos,

& sur le Continent Mexicain, dans les Mers du Sud.

Le Sloth ou le Pareſſeux eſt auſſi une bête à quatre pieds, couverte de poil d'une couleur brune : Il n'eſt pas tout-à-fait ſi gros que l'Ours mangeur de fourmis, ni ſi heriſſé; il a la tête ronde, les yeux petits, le muſeau court, les dents fort aiguës, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il ſe nourrit de feüilles, mais je ne ſai point s'il en mange indifferemment de toutes les ſortes, ou de quelques arbres particuliers. Quoi qu'il en ſoit, ces animaux font beaucoup de mal aux arbres qu'ils attaquent, & ils ſont ſi lents à ſe remuër, qu'aprés avoir mangé toutes les feüilles d'un arbre, ils employent cinq ou ſix jours à décendre de celui-là & à monter ſur un autre, quelque proche qu'il ſoit, & ils n'ont que la peau & les os avant que d'arriver à ce ſecond gîte, quoi qu'ils fuſſent gras & dodus à leur décente du premier. Ils n'abandonnent jamais un arbre qu'ils ne l'ayent tout mis en pieces, & auſſi dépoüillé qu'il le pourroit être au cœur de l'Hiver. Il leur faut huit ou neuf minutes pour avancer un pied à la diſtance de trois pouces, & ils ne les remuënt qu'un aprés l'autre avec la même lenteur; les coups ne ſervent de rien pour leur faire doubler le pas; j'en ai feſſé moi-même quelques-uns pour voir ſi cela les animeroit, mais ils paroiſſent inſenſibles, & on ne ſauroit les épouvanter, ni les contraindre à marcher plus vite.

L'Armadillo, qu'on apelle ainſi à cauſe de l'armure dont il eſt revêtu, eſt de la groſſeur d'un petit cochon de lait, & il a le corps aſſez long. Cet animal eſt renfermé dans une écaille épaiſſe qui lui couvre tout le dos, & ſe rejoint ſous le ventre, où elle ne laiſſe que la place

qu'il faut pour les quatre jambes. Il a la tête petite, le groin d'un cochon, & le coû d'une longueur assez considerable: Il sort la tête quand il marche, mais s'il craint quelque danger il la cache sous sa coquille, il y retire en même tems ses pieds, & il demeure aussi immobile qu'une tortuë de terre, on a beau le baloter d'un côté & d'autre, il ne remuë pas pour cela. Son écaille est partagée en deux au milieu du dos & en travers, où il y a des jointures qui lui servent à tourner le devant de son corps de tous les côtez, & de la maniere qu'il veut. Ses pieds ressemblent à ceux d'une tortuë de terre, & il a des ongles fortes, avec lesquelles il creuse des trous dans la terre comme font les lapins. La chair en est trés bonne, & a le même goût que celle des Tortuës de terre.

Le Porc-épic est si connu que je ne m'arrêterai point à le décrire. Les bêtes farouches qui se trouvent dans ce païs sont le Chat-Tigre; &, à ce que disent nos gens, le Lion. Le Chat-Tigre est de la grosseur d'un de nos chiens, qu'on fait battre avec les taureaux; il a les jambes courtes, le corps ramassé, & à peu prés comme celui d'un mâtin; mais pour tout le reste, c'est-à-dire la tête, le poil, & la maniere de quêter la proie, il ressemble fort au Tigre, excepté qu'il n'est pas tout-à fait si gros. Il y en a ici une grande quantité; ils devorent les jeunes veaux, ou d'autre gibier qu'on y trouve en abondance. Aussi sont-ils moins à craindre par cela même qu'ils ne manquent pas ici de pâture. Cependant je les aurois souhaitez bien loin de moi lors que je les ai rencontrez dans les bois, tant ils ont la mine altiere & le regard farouche. D'ailleurs je n'ai jamais vû aucun Lion dans ce païs, quoi que deux ou trois personnes m'ayent dit qu'elles y en avoient vû;

mais je suis certain qu'ils n'y sont pas en grand nombre.

On trouve ici quantité de bêtes venimeuses, sur tout des Serpents de plusieurs sortes : Il y en a de jaunes, de verds, de couleur brune, mêlée de quelques taches de blanc & de jaune. Les Serpents jaunes sont d'ordinaire aussi gros que la partie inferieure de la jambe d'un homme, & longs de six ou sept pieds. Ils sont lâches & paresseux ; ils demeurent en repos, & ne vivent que de Lezards, de Guanos, ou de quelques autres petits animaux qui passent dans leur chemin.

On dit pourtant qu'ils se cachent quelquefois sur les arbres, & qu'ils ont une force si prodigieuse, qu'ils arrêtent un bœuf par une de ses cornes lors qu'il vient assez prés de l'arbre, & qu'ils peuvent s'entortiller tout d'un coup autour de la corne & de quelque branche. Il y a des personnes qui en estiment beaucoup la chair, & qui en mangent souvent ; j'ai voulu aussi en goûter par pure curiosité, mais je ne l'ai pas trouvée fort bonne. J'ai oüi dire à quelques-uns de nos gens établis à la Baye, qu'ils en avoient vû d'aussi gros que le corps d'un homme ordinaire, mais je n'en ai jamais vû de semblables.

Les Serpents verds ne sont guere plus gros que le pouce, quoi qu'ils ayent quatre ou cinq pieds de long ; leur dos est d'un verd fort vif, mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se tiennent d'ordinaire entre les feüilles vertes des buissons, & ils vivent des petits oiseaux qui s'y viennent percher ; c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois, & peu s'en fallut même un jour qu'un ne me mordit avant que je l'eusse découvert : Un Oiseau battoit des ailes & crioit tout auprés de moi, sans pourtant

qu'il s'envolât ; je ne ſavois que m'imaginer, ni quelle en pouvoit être la cauſe, juſqu'à ce que j'étendis la main pour le prendre. Alors je vis la tête du ſerpent tout contre lui, & je m'aperçûs enſuite qu'il étoit entortillé autour de ce pauvre oiſeau. Je ne ſai pas ce qu'ils mangent outre les oiſeaux, mais on aſſure qu'ils ſont très venimeux.

Le Serpent brun eſt un peu plus gros que le verd, mais il n'a pas plus d'un pied & demi, ou deux pieds de long; il en venoit ſouvent autour de nos cabanes, où ils entroient même quelquefois, mais nous ne les tuyons point parce qu'ils détruiſoient les Souris, & qu'ils ſont ſubtils à les prendre. Outre les Serpens il y a ici quantité de Scorpions & de Centapes. On y trouve auſſi des Gualliguêpes. Ce ſont des animaux qui reſſemblent un peu aux Leſards, mais ils ſont plus gros ; ils ont le corps de la groſſeur du bras d'un homme, quatre jambes courtes, & une petite queuë qui eſt auſſi courte ; leur peau eſt d'un brun obſcur. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, on les trouve d'ordinaire dans les endroits marécageux, & on dit qu'ils ont beaucoup de venin.

Il y a ici une ſorte d'araignées d'une prodigieuſe groſſeur : on en trouve qui ſont preſque auſſi groſſes que le poing d'un homme, & qui ont de longues jambes, déliées comme les araignées d'Angleterre : Elles ont deux dents, ou plûtôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, ou de deux, & groſſes à proportion ; noires comme du jayet, polies comme du verre, & auſſi pointuës au bout qu'une épine ; elles ne ſont pas toutes droites, mais courbées. On garde preſque toûjours ces dents lors qu'on tuë les araignées : Quelques-uns les portent dans leurs bourſes à tabac pour nettoyer leurs pipes,

d'autres les conservent pour curer leurs dents, sur tout ceux qui sont sujets à y avoir mal, parce qu'elles ont la vertu, à ce qu'ils croient, de le chasser, mais je n'en ai point fait moi-même l'experience. Le dos de ces araignées est couvert d'un duvet jaunatre, aussi doux que du velours. Il y en a qui disent qu'elles sont venimeuses, & d'autres qu'elles ne le sont pas; pour moi je ne puis rien déterminer là-dessus, ni pour ni contre.

Quoique ce païs soit exposé souvent aux inondations, il est neanmoins rempli de fourmis de diverses sortes; il y en a de grosses, de petites, de noires, de jaunes, &c. La morsure, ou la piqueure des grosses fourmis noires est presque aussi dangereuse que celle du Scorpion: Les petites fourmis jaunes ne font guere moins de mal, leur aiguillon perce comme une étincelle de feu, & il y en a une si grande foule en certains endroits sur les branches des arbres, qu'on s'en trouve quelquefois tout couvert avant qu'on s'en soit aperçû. Elles font leurs nids sur les grands arbres; & les placent sur le tronc entre les branches: il y en a qui sont aussi gros qu'on tonneau de soixante & trois galons: c'est-là où elles passent l'hiver, & d'abord que la saison pluvieuse arrive, elles se retirent toutes dans ces petits bourgs, où elles conservent leurs œufs. Les Européens qui se sont transplantez dans les Indes Occidentales, n'estiment pas moins ces œufs pour en nourrir leurs poulets, que nous estimons le gruau d'avoine en Angleterre pour le même usage. Dans la saison seche, lors qu'elles sortent de leurs nids, elles couvrent les lieux où il y a des arbres, mais elles ne vont jamais dans les Savanas: On voit alors par tout des sentiers qu'elles font dans les bois, larges de trois ou quatre pouces, & aussi battus

que nos grands chemins en Angleterre. Elles partent fort legeres, mais elles retournent à leur rendez-vous avec de pesants fardeaux sur le dos, tous de la même matiere & d'une égale grosseur. Je n'ai jamais observé qu'elles portassent autre chose que des morceaux de feüilles vertes, mais si gros qu'à peine pouvois-je voir l'Insecte qui étoit dessous. Cependant elles marchoient fort vîte, & il y en avoit une si longue file qui s'empressoient à se devancer les unes les autres, que c'étoit un plaisir de voir ce manége; & le sentier tout rempli de verdure.

Il y a une autre sorte de fourmis qui sont noires & assez grosses, & qui ont les jambes longues; elles marchent par troupes, & on diroit à les voir qu'elles sont occupées à chercher quelque chose; elles paroissent toûjours empressées, & suivent regulierement leurs Capitaines quelque part qu'ils aillent; elles n'ont point de sentiers batus comme les autres, mais elles courent de tous côtez, à la maniere des Chasseurs. Il en passoit quelquefois une bande par nos hutes, où elles montoient sur nos lits ou nos pavillons, & entroient même dans nos coffres, où elles furetoient & pilloient de tous côtez; par tout où leurs Guides alloient toutes les autres ne manquoient pas de les suivre: nous ne les détournions jamais de leur route; au contraire nous leur laissions la liberté de chercher par tout où elles vouloient, & aprés qu'elles avoient fini leur quête elles se retiroient toutes avant la nuit. Ces bandes étoient si nombreuses qu'elles employoient deux où trois heures à passer, quoi qu'elles marchassent fort vîte.

Les Oiseaux de ce païs sont les bourdonnans, les merles, les tourterelles, les pigeons, les perroquets, les perruches, les quames, les corresos, les coqs-d'inde, les corneilles qui vivent

de charogne, celles qu'on nomme subtiles, les oiseaux tout-bec, les coqrecos, &c. L'oiseau bourdonnant est une petite creature dont le plumage est fort joli, & qui n'est pas plus gros qu'une des plus grosses guêpes, il a le bec noir & aussi délié que la pointe d'une aiguille fine, avec des jambes & des pieds proportionnez au reste de son corps. Quand il vole il ne bat pas les ailes comme les autres oiseaux, mais il les tient étenduës dans un mouvement égal & continuël, comme font les abeilles & les autres mouches, dont il a aussi le bourdonnement perpetuel lors qu'il vole. Il se meut avec beaucoup de vitesse, & il hante les fleurs & les fruits de même que l'abeille qui en forme son miel; il aproche souvent de ces agreables objets, il voltige tout autour, & les examine tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, quelquefois il y pose un pié, ou tous les deux, & puis il se retire tout d'un coup; il y revient ensuite avec la même promtitude, & il demeure ainsi autour d'une fleur cinq ou six minutes, ou même davantage. Il y en a de deux ou trois sortes, dont les uns sont plus gros que les autres, mais ils sont tous fort petits, & ils n'ont pas le même plumage; les plus gros sont noirâtres.

Les merles d'ici sont un peu plus gros que les nôtres en Angleterre, ils ont la queuë plus longue, mais du reste ils se ressemblent pour la couleur. On les apelle quelquefois corneilles jaseuses, parce qu'ils caquettent comme une pie. Il y a trois sortes de tourterelles; les unes ont le jabot blanc, les autres sont de couleur brune, & les troisiémes d'un gris fort sombre, on les nomme aussi tourterelles de terre. Celles du jabot blanc sont les plus grosses, & le reste de leur plumage est d'un gris qui tire sur le bleu; elles sont bonnes, rondes & doduës, &

de la grosseur presque d'un pigeon. Celles de la deuxiéme espece sont de couleur brune par tout le corps, mais plus petites & moins grasses que les premieres. Celles de terre sont beaucoup plus grosses qu'une aloüette, fort rondes & bien dodues, elles vont par couples sur la terre, & c'est delà sans doute qu'elles ont tiré leur nom. Les deux autres sortes volent par paires, & vivent des baïes qu'elles cueillent sur les arbres, où elles croissent; d'ailleurs toutes les trois especes sont un fort bon mangé.

Les pigeons ne sont pas ici fort communs, ils sont plus petits que nos ramiers, & la chair en est bien aussi bonne.

Le quam est de la grosseur d'une poule d'inde ordinaire: il est d'un brun noirâtre, & son bec ressemble à celui d'un coq-d'inde; il vole d'un côté & d'autre dans les bois, il se nourrit de baïes, & c'est un trés bon manger.

Le corresso est plus gros que le quam: le mâle est noir & la femelle d'un brun obscur. Le mâle a une hupe de plumes noires sur la tête, & il a l'air fort majestueux. Ces oiseaux se nourrissent aussi de baïes, & ils sont trés-bons à manger: mais on dit que leurs os sont venimeux, c'est pourquoi on les brûle, ou on les enterre, ou bien on les jette dans l'eau, de peur que les chiens n'en mangent & ne s'empoisonnent.

Les corneilles qui vivent de charogne sont noirâtres, & à peu prés de la grosseur des corbeaux. Elles ont la tête chauve & sans plumes, de même que le coû, qui est rouge comme celui des coqs-d'inde, aussi les Européens nouvellement arrivez en ce païs les prennent-ils souvent pour tels. Elles ne vivent que de chair, & c'est pour cela qu'on leur donne le nom de corneilles à charogne. On trouve ici quantité de ces oiseaux, mais ils sont lourds & pesans, & ils

& ils demeurent si long-tems perchez à un même endroit, qu'on diroit à les voir qu'ils doivent être fort paresseux, malgré tout cela ils sont assez actifs à quêter leur proye; car lors que nous chassions dans les bois où les Savanas, nous n'avions pas plûtôt tué une bête qu'ils venoient en foule autour de nous, & qu'en moins d'une heure il y en avoit deux ou trois cens, quoi que d'abord il n'en parut pas un seul. Je me suis quelquefois étonné d'où il en pouvoit tant venir tout d'un coup, puis qu'on n'en voit pas plus de deux ou trois ensemble à un endroit avant qu'ils se rendent à quelque curée.

Il y a quelques-unes de ces Corneilles qui sont tout à fait blanches, mais on diroit que leurs plumes sont sales, d'ailleurs elles ont la tête & le coû chauves, de même que les autres; elles sont aussi grosses & ont la même figure à tous égards, sans qu'il y ait aucune difference que pour la couleur. On n'en void jamais plus d'une ou deux de ces blanches à la fois, & il y a rarement une troupe de noires ensemble, qu'il ne s'y trouve une blanche avec elles.

Les coupeurs de bois de Campêche apellent ces Corbeaux blancs les Rois de toute l'espece; ils disent même qu'ils sont beaucoup plus gros que les autres; & que lors qu'ils sont assemblez en grand nombre autour d'une carcasse, s'il y a un de ces Rois dans la troupe, il commence à donner dessus le premier de tous, sans qu'aucun des autres en tâte le moindre petit morceau, jusqu'à ce qu'il ait bien rempli son jabot, & qu'il se soit retiré: Ils ajoûtent même qu'ils se tiennent autour de lui perchez sur les arbres, sans aprocher de la carcasse jusqu'à ce qu'il ait pris le vol, & qu'alors ils fondent

tous ensemble & en un instant sur la proie. J'ai vû moi même de ces Rois, mais je ne me suis point apperçû qu'ils fussent plus gros que les autres, ni que les noirs, leurs compagnons, ayent l'incivilité de les laisser manger tout seuls. Ces Corbeaux en general sont fort carnassiers, & ils dépêchent une charogne dans un moment. C'est pour cette raison que les Espagnols ne les tirent jamais, & qu'ils mettent à l'amende ceux qui les tuënt. Il me semble aussi que dans la Jamaïque il y a un ordre qui défend de les détruire, & quoi que les coupeurs de bois ne soient pas obligez à s'y soûmettre, ils sont neanmoins si superstitieux à cet égard, qu'ils n'oseroient leur faire aucun mal, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque desastre dans la suite.

Les Corneilles qu'on nomme subtiles sont de la grosseur d'un pigeon; le plumage de la plûpart est noirâtre; mais le bout de leurs ailes tire sur le jaune aussi-bien que leur bec. Elles ont une méthode toute particuliere & fort artificieuse de bâtir leurs nids: Ils sont suspendus aux branches des arbres les plus hauts, & dont le tronc n'a point de branches jusqu'à une hauteur considerable; elles choisissent même pour cet usage l'extrêmité des branches qui s'éloignent le plus du corps de l'arbre. Lors qu'elles en trouvent un à quelque distance des autres, c'est sur celui-là où elles bâtissent tout autour; mais s'il y en a plusieurs ensemble, elles préferent celui qui est proche d'une Savana, d'un étang ou d'une crique, y suspendent leurs nids aux arbres qui donnent sur la Savana, l'étang ou la crique, & negligent les autres qui tournent vers les arbres voisins. Ces nids sont à deux ou trois pieds des branches où ils sont suspendus, & ils ont la figure d'un saladier rempli de

foin. Le fil qui attache le nid à la branche, aussi-bien que le nid même, est fait d'une herbe longue fort adroitement entrelassée ; il est assez délié tout contre la branche ; mais il devient plus gros à mesure qu'il s'aproche du nid. Il y a un trou à l'un des côtez du nid pour donner entrée à l'oiseau, & c'est un plaisir de voir vingt ou trente de ces nids suspendus autour d'un arbre. Cette maniere si peu commune de bâtir a fait que nos Anglois leur ont donné le nom de Corneilles subtiles.

Il y a deux ou trois sortes d'oiseaux tout-bec, que nous apellons ainsi, parce que leur bec est presque aussi gros que le reste de leur corps. Le plus gros que j'aye vû de ma vie étoit de la grosseur d'un de nos Pic-verds, & à peu près de la même figure. Il y en a de plus petits, mais on n'en rencontre pas souvent ; je n'en ai vû moi-même que fort peu.

Les Cockrecos sont des oiseaux qui ont les ailes courtes, de la couleur des perdrix, mais pas tout-à-fait si gros ; ils ne sont pas même si dodus ni si ronds. Ils ont les jambes longues, & ils se plaisent à courir sur la terre dans les bois, ou dans les endroits marécageux, ou auprès des criques. Ils font un grand bruit soir & matin, & ils se répondent fort joliment les uns aux autres ; d'ailleurs c'est un très bon manger & bien délicat.

Les oiseaux d'eau sont les Canards, les Corlieux, les Herons, les mangeurs d'écrevisses, les Pelicans, les Cormorants, les Faucons pêcheurs, les Guerriers, les Boubies, &c.

Il y a trois sortes de Canards, le Moscovite, le Siflant, & le commun. Les Moscovites sont plus petits que les nôtres, mais du reste ils leur ressemblent en tout. Ils se perchent sur les vieux arbres secs, ou sur ceux qui n'ont point

de feüilles, & ils ne vont presque jamais à terre que pour manger. Les Siflants ne sont pas tout-à-fait si gros que nos Canards ordinaires, mais ils n'en different point, soit pour la couleur ou la figure: Lors qu'ils volent ils font une espece de siflement avec leurs ailes qui est assez agreable, & ils se perchent aussi sur les arbres comme les premiers. Pour les autres ils ressemblent à ceux de chez nous, tant pour la grosseur que pour le plumage, & je n'en ai jamais vû percher sur les arbres. Quoi qu'il en soit, tous ces Canards sont fort bons à manger.

Il y a deux sortes de Corlieux qui different en grosseur aussi-bien qu'en couleur. Les plus gros sont de la grosseur d'un Coq-d'Inde; ils ont les jambes longues & le bec long & crochu, comme celui des Becassines, mais proportionné en longueur & grosseur au reste de leur corps. Ils sont d'une couleur obscure, leurs ailes sont mêlées de noir & de blanc, leur chair est noire, mais bonne & fort saine; Nos Anglois les apellent doubles Corlieux, parce qu'ils sont le double plus gros que les autres.

Les petits Corlieux sont d'un brun obscur, ils ont les jambes longues aussi-bien que le bec, de même que les précedens, ils sont plus estimez que les autres, parce que leur chair est beaucoup plus délicate.

Les Herons d'ici ressemblent tout-à-fait à ceux que nous avons en Angleterre, soit par raport à la grosseur, à la figure, ou au plumage.

Les mangeurs d'Ecrevices sont faits comme les Herons, & de la même couleur, mais ils sont plus petits: ils vivent de petites écrevices de la grosseur du pouce, dont il y a ici une grande quantité.

Les Pelicans sont des oiseaux à pied plat, presque aussi gros que les oyes, & de la même couleur; ils ont les jambes courtes, le coû long, & le bec large d'environ deux pouces & long de dix-sept ou dix-huit; le devant de leur coû est ras & couvert d'une peau mole, unie & branlante, comme celle des Coqs-d'Inde: Cette peau est de la même couleur que le plumage, tachetée d'un gris clair & obscur, si exactement entremêlez qu'il n'est rien de plus joli. Ces oiseaux sont fort pesans, ils ne volent pas loin d'ordinaire, & ils ne s'élevent pas beaucoup au dessus de l'eau; ils se tiennent presque toûjours sur les rochers à quelque distance du rivage, d'où ils peuvent regarder tout autour. Il semble à les voir percher de cette maniere tout seuls, qu'ils sont fort mélancoliques: Quand ils sont couchez à terre on diroit qu'ils dorment: Ils ont la tête levée, & ils reposent la pointe de leur bec sur le jabot; leur chair est meilleure que celle des Boubies ou des Guerriers.

Les Cormorans ressemblent pour la figure à de jeunes Canards; ils ont les pieds & le bec faits de la même maniere: Leur plumage est noir, ils ont le jabot blanc, & ils vivent de petits poissons qu'ils attrapent auprés du rivage, ou de vers qu'ils trouvent dans la vase lors que la marée est basse. Leur chair a furieusement le goût de poisson; malgré tout cela elle est assez bonne parce qu'ils sont fort gras.

Les Faucons pêcheurs ressemblent à nos plus petits Faucons pour la couleur & pour la figure, ils ont le bec & les ergots faits tout de même: Ils se perchent sur les troncs des arbres ou sur les branches seches qui donnent sur l'eau, dans les criques, les rivieres, ou au bord de la mer; & dés qu'ils voyent quelque petit poisson

son auprès d'eux, ils y volent à fleur d'eau, l'enfilent avec leurs ergots, & s'élevent aussi tôt en l'air sans toucher l'eau de leurs aîles. Ils n'avalent pas le poisson tout entier, comme font les autres oiseaux qui en vivent, du moins tous ceux que j'ai vûs; mais ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux.

Les Lacs, les Criques & les Rivieres, abondent en toutes sortes de poissons, savoir en Muges, Snouks, Tenpounders, Tarpons, Cavallies, Parricotas, Garrs, Rayes, Maquereaux d'Espagne, & plusieurs autres.

Les Tenpounders sont faits comme les Muges, mais ils sont si pleins de petits arêtes roides, & entrelassees avec la chair, qu'il est presque impossible d'en manger.

Les Parricotas sont des poissons longs, & leur corps a la rondeur du maquereau. Ils ont le museau fort long & les dents aiguës: Ils peuvent avoir huit ou dix pouces de circonference, & trois pieds & demi de long. Ils se tiennent d'ordinaire dans les bras de mer qui sont entre les Isles, ou dans la mer auprés du rivage. Ils flotent sur l'eau, & prennent le hameçon avec avidité; ils tâchent même de mordre les hommes s'ils en trouvent dans l'eau. Nous les prenons souvent lors que nous sommes à la voile; par le moyen d'un hameçon qui est suspendu à la poupe. Leur chair est ferme & de bon goût, mais il est dangereux d'en manger, car quelques personnes en ont été empoisonnées.

Plusieurs croyent que ces poissons n'ont du venin que dans quelques endroits, & en certains tems de l'année. Je sai bien qu'en divers endroits des Indes Occidentales il y a eu des personnes qui se sont trouvées mal d'en avoir mangé, quoi que ce fut en differentes saisons de l'année; aussi les Matelots en goûtent-ils

d'abord le foie avant que de passer outre, & s'ils y trouvent un goût piquant comme celui du poivre, ils jugent que le poisson est mal-sain, mais s'il n'a pas ce goût ils le mangent; avec tout cela j'ai vû par experience que cette régle n'étoit pas toûjours sûre. Je croi que la tête & les parties voisines sont ce qu'il y a de plus venimeux dans ce poisson.

Les Garrs sont ronds, mais non pas si gros ni si long que les précedens; ce qu'ils ont de particulier est un museau long & ossu, de même que l'Empereur, avec cette difference, qu'au lieu que celui-ci a le museau plat & dentelé des deux côtez en forme de scie, le Garr au contraire a le sien fait comme une lance, rond, uni, & pointu au bout, & d'environ un pied de longueur. C'est aussi une espece de poisson qui flote ou voltige sur l'eau; car il s'élance un ou deux pieds au dessus de la superficie, & parcourt ainsi vingt ou trente verges; alors il retombe & il se releve tout d'un coup pour faire le même saut; ce qu'il continuë plusieurs fois de suite avant que de s'arrêter. Ces Garrs s'élancent avec une telle force, que leur museau perce quelquefois les côtez d'un canot fait de l'arbre qui porte le coton, & les hommes même craignent souvent d'en être percez au travers du corps. D'ailleurs c'est un poisson fort délicat.

Les Maquereaux d'Espagne ont la même figure & la même couleur que les nôtres, mais ils sont beaucoup plus gros, puis qu'ils ont trois pieds, ou trois pieds & demi de long, & neuf ou dix pouces de circonference : On estime en general ce poisson, & il passe pour être excellent.

La Raye est un poisson plat, comme la Limande; j'en ai vû de trois sortes, qu'on apelle

en Anglois Stingrai ; c'est-à-dire la Raye piquante, Rasprai, ou la Raye dont la peau sert à faire des rapes, & Whiprai, ou la Raye qui saute. Les deux premieres se ressemblent beaucoup pour la figure ; mais la Stingrai a quatre piquans fort pointus, & longs d'environ deux pouces, qui sont, à ce qu'on dit, trés-venimeux ; pour tout le reste de sa peau il est bien uni. La Rasprai a la peau rude & pleine de nœuds ; on s'en sert aussi pour faire des rapes ; la peau des plus grosses est si rude que les Espagnols s'en servent en quelques endroits pour raper leur Cassave, qui est une racine fort commune dans toutes les Indes Occidentales, & dont les Espagnols & les Anglois font souvent leur pain, mais on employe les plus belles de ces peaux à couvrir les étuits des instrumens de Chirurgie, & les autres petites boëtes de cette nature, quoi qu'on se soit amusé depuis peu à les contrefaire. J'ai oüi dire qu'on met en Turquie les peaux d'ânes à la presse, avec de petites graines dures dessus ; ce qui leur donne le même grain qu'on voit à la peau de ces Rayes dont je viens de parler.

Les Whiprais different des autres deux sortes en ce qu'elles ont la queuë petite, mais plus longue, & qui se termine par un nœud semblable à un harpon. Ces trois sortes de Rayes sont bien larges d'un pied & demi. Cependant il y en a de cette derniere espece qui sont d'une grosseur prodigieuse ; elles n'ont pas moins de trois ou quatre verges en quarré, & leurs queuës sont de la même longueur ; aussi les appellons-nous Diables marins ; elles ont beaucoup de force, & on les voit joüer quelquefois sur l'eau, mais elles font une étrange figure quand elles sautent & qu'elles se roulent plusieurs fois de suite.

Il ne manque pas de Tortuës ni de Veaux-marins dans ce lac; il y en a quelques-unes de celles qu'on nomme Tortuës à bec de Faucon; mais les vertes y sont en plus grand nombre. Elles sont d'une taille moyenne, cependant on y en a pris une qui étoit d'une grosseur extraordinaire, comme je l'ai dit dans mon Voyage autour du monde. Pour des Veaux-marins on y en trouve aussi en quantité qui sont gros & de bon goût.

Les Alligators ne sont pas moins nombreux dans toutes les criques, rivieres, & lacs de la Baye de Campêche, & je ne croi pas qu'il y ait un endroit au monde qui en soit mieux fourni.

L'Alligator est si bien connu par tout que je n'en parlerois point si ce n'étoit pour marquer la difference qu'il y a entre lui & le Crocodile; car ils se ressemblent tant, soit à l'égard de leur figure & de leur naturel, qu'on les prend d'ordinaire pour être de la mesme espece, & qu'on se contente de supposer que l'un est le mâle & l'autre la femelle: Je laisse au Public à juger par les observations suivantes, si cela est vrai ou non. Pour ce qui est de la grosseur & de la longueur des Alligators, je n'en ai jamais vû d'aussi grands que ceux dont j'ai oüi parler, ou dont j'ai lû la description dans l'histoire; mais, quoi que j'en aye vû des milliers, je n'en ai jamais rencontré aucun, autant que je puis en juger, qui eût plus de seize à dix-sept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure du Lezard, sa couleur est d'un brun fort sombre, il a une grosse tête, les machoires longues, de grosses dents bien fortes, dont il y en a deux d'une longueur considerable, qui sont au bout de la machoire inferieure à l'endroit le plus retreci, une de chaque côté; d'ailleurs il y a

deux trous à la machoire superieure pour les recevoir, autrement il ne pourroit pas fermer la gueule. Il a quatre jambes courtes, des pates larges, & la queuë longue. Il est couvert sur le dos, depuis la tête jusques au bout de la queuë, d'écailles assez dures, qui sont jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux il a deux bosses dures & couvertes d'écailles, de la grosseur du poing, & depuis la tête jusques à la queuë, tout du long de l'épine du dos, il y a tout plein de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas, comme celles des poissons, mais qui sont si bien unies & attachées à la peau qu'elles ne font qu'un tout ensemble, & qu'il n'est pas possible de les en separer qu'avec un coûteau bien tranchant. Depuis l'épine du dos en bas sur les côtes & vers le ventre (qui est d'un jaune obscur, comme celui des grenoüilles) il y a plusieurs de ces écailles, mais elles ne sont ni si épaisses ni si ramassées que les autres. Aussi ne l'empêchent-elles pas de se tourner; ce qu'il fait avec une extrême vitesse, eû égard à la longueur de son corps. Quand il marche sa queuë traîne à terre aprés lui.

La chair de ces animaux a une odeur forte de musc, sur tout quatre glandes qu'ils ont toûjours; il y en a deux qui viennent dans l'aîne auprés de chaque cuisse; & les deux autres se trouvent vers la poitrine, sous chaque jambe de devant; elles sont de la grosseur de l'œuf d'une jeune poule, & quand nous avons tué un Alligator nous en tirons ces glandes, & aprés les avoir fait secher nous les portons dans nos chapeaux pour nous servir de parfum. On ne mange de leur chair que rarement & en cas de necessité à cause de cette senteur forte qu'elle a.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes,

& leur chair ne sent point du tout le musc, aussi en fait-on plus de cas que de l'autre. Il est d'une couleur jaune, & il n'a pas ses dents longues à la machoire inferieure, de même que l'Alligator. Les jambes du Crocodile sont aussi plus longues ; & lors qu'il court il tient sa queuë retroussée & il la recoquille par le bout en forme d'arc ; d'ailleurs les nœuds des écailles qu'il a sur le dos sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes que ceux de l'Alligator. Ils ne hantent pas aussi les mêmes lieux ; car dans quelques endroits, comme ici à la Baye de Campêche, il y a quantité d'Alligators, quoi que je n'y aye jamais vû aucun Crocodille, ni même oüi dire qu'il y en eut : Tout au contraire il y a des Crocodiles dans l'Isle du grand Caimanes, mais on n'y trouve point d'Alligators. A l'Isle des Pins prés de Cuba il y a bon nombre de Crocodiles, mais je n'oserois nier qu'il y eût des Alligators, quoi que je n'y en aye point vû. Les Espagnols les apellent Caimanes les uns & les autres, ce qui me fait conjecturer qu'ils les prennent pour être de la même espece ; voila toute la difference que j'y trouve : Du reste ils font des œufs qui se ressemblent si bien qu'on ne sauroit les distinguer à la vûë, & qui sont de la grosseur des œufs d'oye, mais beaucoup plus longs, & trés-bons à manger, quoi que ceux des Alligators ayent le goût fort musqué. Ils se nourrissent tout de même dans l'un & l'autre Element ; ils aiment la chair aussi-bien que le poisson, & ne demeurent pas moins dans l'eau douce que dans la salée. De tous les animaux je n'en connois aucun qui puisse mieux vivre par tout, & manger de toute sorte de viande que ceux-ci. On dit qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment autant que celle des chiens. Quoi qu'il

en soit, j'ai vû de mes propres yeux que nos chiens en avoient si grand peur, qu'ils ne bûvoient pas fort volontiers dans les grandes rivieres & criques où ces animaux pouvoient se tenir cachez, à moins que la soif ne les y obligeât, alors même ils s'arrêtoient à cinq ou six pieds du bord de la crique ou de la riviere, & aboyoient assez long-tems avant que d'en aprocher tout à fait. Aprés qu'ils s'étoient hasardez à boire, la vûë de leur ombre dans l'eau les faisoit reculer jusqu'à leur premier poste, où ils redoubloient leurs aboyemens ; de sorte qu'au milieu de la saison seche, qu'il ne se trouve de l'eau douce que dans les étangs & les criques, nous allions prendre nous-mêmes pour la donner à nos chiens, il nous est aussi arrivé souvent lors que nous étions à la chasse, & qu'il nous falloit traverser à gué une grande crique ; que nos chiens ne vouloient pas nous suivre, & que nous étions obligez de les porter entre nos bras jusqu'à l'autre bord.

Outre la difference que je viens de remarquer entre l'Alligator & le Crocodile, on assure que le dernier est plus feroce, & plus hardi que l'autre: En effet, lorsqu'on va chasser à l'Isle des Pins ou au Grand Caimanes, on est souvent incommodé, sur tout la nuit ; mais dans la Baye de Campêche, où il n'y a que des Alligators, je n'ai jamais apris qu'ils ayent fait aucun mal, si ce n'est par accident, lors qu'on se jette, pour ainsi dire, entre leurs pates. Il me souvient d'un exemple de cette nature que je m'en vais raporter ici.

Au plus fort de la saison seche sept ou huit Anglois & Irlandois allerent à la chasse dans l'Isle des bœufs, à un endroit qu'on nomme l'Etang-Pies. Cet étang n'étoit jamais sec ; ainsi tout le bétail des environs s'y rendoit en foule ;

mais aprés deux ou trois jours de chasse il prenoit l'épouvante & n'y venoit plus que la nuit, & alors quand une armée d'hommes auroit voulu s'y oposer, on ne les auroit pas empêchez de boire. Nos chasseurs, qui n'ignoroient pas cette coûtume, se tenoient en repos tout le jour, & la nuit ils faisoient la revûë de l'étang où ils tuoient autant de bœufs qu'ils vouloient. Ils avoient déja fait ce manége une semaine entiere, & ils y avoient bien trouvé leur compte. Enfin il arriva qu'un Irlandois qui alloit de nuit vers l'étang, marcha sur un Alligator, qui étoit dans son chemin. L'Alligator le saisit au genouil, ce qui le fit crier à haute voix, *Au secours, au secours.* Ses camarades qui ne sçavoient pas dequoi il s'agissoit s'enfuïrent aussi-tôt de leurs hutes, dans la crainte qu'il ne fut tombé entre les mains de quelques Espagnols, qu'ils aprehendoient toûjours durant la saison seche. De sorte que le pauvre malheureux, abandonné de tout secours, fut obligé d'attendre que l'Alligator ouvrit la gueule pour mieux serrer sa proie, ce qui est ordinaire à ces animaux, & alors il retira son genouil & glissa la couche de son fusil à la place, que l'Alligator saisit avec tant de force qu'il le lui arracha des mains & s'en alla. Cet homme grimpa d'abord sur un petit arbre qu'il y avoit auprés de lui, pour se mettre hors de la portée de l'Alligator, & ensuite il se mit à crier à ses camarades de venir à son secours: Ceux-ci qui n'étoient pas loin de là, & qui attendoient de voir l'issuë de cette allarme, coururent d'abord à lui avec des torches allumées, & le porterent dans sa hute, car il étoit dans un état si déplorable, & il avoit le genoüil si froissé par les dents de l'Alligator, qu'il ne pouvoit pas se tenir debout.

Le lendemain on trouva son fusil à dix ou douze pas de l'endroit où il avoit été saisi, & il y avoit deux gros trous à la couche, un de chaque côté, de la profondeur d'un pouce ou environ : Je le vis moi-même dans la suite. Cette avanture interrompit leur chasse pour quelque tems, parce qu'ils furent obligez de porter leur homme blessé à l'Isle Trist, où ils avoient leurs vaisseaux, & qui étoit à six ou sept lieuës de l'Isle des bœufs.

Cet Irlandois se rendit ensuite à la nouvelle Angleterre pour s'y faire guerir, & il y passa dans un Vaisseau qui apartenoit à Boston. Neuf ou dix mois aprés il revint à la Baye, assez bien rétabli de sa blessure, quoi qu'il ait toûjours un peu boité depuis ce tems-là.

Voilà tout le mal que les Alligators ont jamais fait dans la Baye de Campêche, du moins qui soit venu à ma connoissance.

CHAPITRE III.

Maniere de vivre des Coupeurs de bois. Ils chassent aux Bœufs dans des Canots. Alligators. L'Auteur s'établit avec les Coupeurs de bois. Il s'égare à la chasse. Malheur du Capitaine Hall & de ses gens. Maniere de préparer les peaux de bœuf. Deux Vers velus viennent aux jambes de l'Auteur. Ces sortes de Vers sont fort dangereux dans les Indes Occidentales. Maniere surprenante dont l'Auteur fut gueri d'un de ces Vers. Tempête violente. Description de l'Isle des Bœufs : ses Fruits & ses Animaux. Comment les Espagnols chassent aux Bœufs. Le soin qu'ils ont de conserver leur bétail. Le dégât prodigieux qu'en ont fait les Boucaniers Anglois & François. L'Auteur risque beaucoup de tomber entre les griffes d'un Alligator.

LEs Coupeurs du bois de Campêche demeurent par petites bandes, comme je l'ai déja dit, sur les Criques des Lacs de l'Est & de l'Oüest ; ils bâtissent leurs hutes tout le long de ces Criques, pour avoir la commodité des brises de mer, & aussi prés qu'il leur est possible des bocages où vient le bois de Campêche, ce qui les oblige à se transporter souvent d'un endroit à un autre pour en avoir toûjours à la main. Cependant lors qu'ils sont une fois établis dans un lieu commode, & qui est exposé à l'air, ils aiment mieux faire un demi-mille dans leurs Canots pour aller chercher de l'ouvrage, que de perdre cette commodité. Quoi que la batisse de leurs cabanes soit fort legere, ils ont un soin tout particulier de les bien couvrir avec des feüilles de Palmier ou de Palmeto,

pour se garantir des pluyes qui sont ici trés violentes.

Leurs Lits sont de petites Couches de bois, qu'ils élevent à trois pieds & demi de terre dans un des côtez de la hute ; & où ils fichent des bâtons à chacun des quatre coins pour y étendre leurs Pavillons dessus, hors desquels il n'est pas possible de dormir en ce païs à cause des Moucherons qu'il y a. Ils font un autre chassis de bois, qu'ils remplissent de terre, & qui leur sert de foyer pour cuire leurs viandes : Ils en ont enfin un troisiéme pour s'asseoir dessus lors qu'ils prennent leur repas.

Pendant la saison pluvieuse, le terrein où le bois de Campêche croît, & où les Coupeurs habitent, est si rempli d'eau qu'au sortir du lit ils en ont peut-être deux pieds de hauteur, & ils y demeurent tout le jour exposez à l'humidité jusqu'à ce qu'ils se recouchent : Malgré tout cela ils trouvent que c'est la meilleure saison de l'année pour faire de bonnes journées.

Les uns fendent les arbres, d'autres les scient & les mettent en billots d'une grosseur raisonnable;il y en a un aussi qui ôte la seve,& celui-là d'ordinaire est le maître ou le premier de tous ; d'ailleurs quand l'arbre est si gros qu'aprés même l'avoir réduit en buches il s'en trouve un morceau trop pesant pour la charge d'un homme, on le fait sauter avec de la poudre.

Les Coupeurs de bois sont en general forts & robustes, & ils portent quelquefois des fardeaux de trois ou quatre cens livres pesant, mais on laisse à chacun la liberté de porter ce qu'il veut, & d'ordinaire ils s'accordent trés-bien là dessus, parce qu'ils travaillent tous vigoureusement.

Mais lors que les Vaisseaux arrivent de la Jamaïque avec du Rum & du Sucre, ils ne

sont que trop prêts à perdre leur tems & à dépenser leur argent. Si les Capitaines de ces vaisseaux sont genereux, & qu'ils les régalent tous avec du Punch le premier jour qu'ils vont sur leur bord, ils ont beaucoup d'égard pour eux, & ils payent ensuite fort honnêtement tout ce qu'ils boivent; mais s'il se trouve quelqu'un de ces Commandans qui soit un avare & un vilain, ils le payent de leur plus méchant bois qu'ils ont toûjours en reserve pour cette occasion: Bien plus, ils poussent la tromperie jusqu'à lui donner du bois creux au dedans, qu'ils remplissent de terre,& dont ils bouchent les extremitez avec des morceaux du même bois, qu'ils y font entrer par force; ils le scient ensuite si proprement qu'il est trés-difficile de découvrir la fraude: mais si quelqu'un vient acheter de leur bois sur des Billets payables à la Jamaïque, ils lui donnent toûjours du meilleur qu'ils aient.

Dans quelques endroits, sur tout à la Crique Occidentale du Lac de l'Oüest, ils vont à la chasse tous les Samedis, afin de faire provision de bœuf pour toute la semaine suivante.

Le bétail de ce païs est gros & gras aux mois de Février, Mars & Avril. Dans les autres saisons de l'année il est assez charnu, mais il n'est pas gras, quoique la chair ait toûjours assez bon goût. Lors qu'ils ont tué un bœuf ils le mettent en quatre quartiers, & aprés en avoir ôté tous les os, chaque homme fait un trou au milieu de son quartier, assez gros pour y passer la tête, il le charge ainsi sur ses épaules en guise de sur-tout, & il s'en retourne chez lui avec cet équipage: Mais si par hasard il se trouve trop pesant, il en coupe des morceaux & les jette à terre.

Dans la saison pluvieuse c'est un divertisse-

ment assez agreable d'aller à la chasse en Canot, quoi qu'il y ait quelque danger à courir: alors les bœufs ne sauroient paître que sur les bords des Savanas, qui sont un peu plus hauts que le milieu, & ils sont ainsi contraints quelquefois d'y passer à la nage, de sorte qu'on les peut tirer facilement. Mais lors qu'un Taureau est si vivement poursuivi qu'il ne sauroit échaper, il se retourne & vient tout droit contre le Canot, il donne un coup de tête à la proüe, le fait reculer vingt ou trente pas en arriere & puis il décampe; mais s'il a reçu quelque blessure il est d'ordinaire aux trousses des Chasseurs jusques à ce qu'on l'ait assommé. Nôtre plus grand soin alors est de prendre garde que l'avant du Canot soit toûjours vis-à-vis de lui, parce que s'il venoit à heurter un des flancs il pourroit le renverser, & nous faire moüiller ainsi nos armes & nôtre munition; outre que les Savanas fourmillent d'Alligators en cette saison, ce qui augmente beaucoup le danger.

Ces derniers animaux abandonnent les Rivieres dans la saison pluvieuse, & vont habiter les Savanas inondées pour y faire quelque butin, car ils s'accommodent de toute sorte de chair, morte ou vive. Leur principale nourriture en ce tems est du jeune bêtail, ou les carcasses des bœufs que les Chasseurs tuënt: Les Corneilles qui vivent de charogne se repaissent de celles-ci dans la saison seche, mais elles deviennent la proïe des Alligators durant la saison humide. Ils demeurent ici jusqu'à ce que l'eau se soit écoulée, & alors ils se confinent dans les étangs; & quand ceux-ci viennent à secher ils vont dans quelque Crique ou Riviere.

Les Alligators ne sont pas si furieux dans cette baïe, qu'ils le sont, à ce qu'on dit, en d'autres quartiers; du moins je ne sache pas qu'ils

aient jamais poursuivi personne, quoi que nous en aions rencontré souvent. Au contraire ils nous fuioient, & j'ai bû moi-même à un étang durant la saison seche qui en étoit rempli, & où il n'y avoit pas assez d'eau pour couvrir leur dos : D'ailleurs l'étang étoit si petit que je ne pouvois pas puiser de l'eau sans être à deux verges du nez des Alligators, qui avoient leurs têtes tournées vers la mienne tout le tems que je bûvois, & qui me regardoient fixement. Je n'ai pas oui dire non plus qu'ils aient jamais mordu personne dans l'eau, quoi qu'il y a grande aparence que si un homme se trouvoit sur leur chemin ils ne manqueroient pas de le saisir.

Aprés avoir fait cette courte relation du païs, je m'en vais parler de mon établissement avec les coupeurs de bois, & raporter plusieurs évenemens qui se passerent durant mon sejour en ces quartiers-là.

Quoi que j'ignorasse tout-à-fait leur métier & leur maniere de vivre, & que je ne fusse connu que de ce petit nombre d'entr'eux, de qui nous avions acheté du bois dans mon premier voyage; cependant ce peu de connoissance que j'y fis alors m'encouragerent à les visiter la seconde fois que j'arrivai en ce païs, dans l'esperance de m'associer avec eux. Ils étoient six de compagnie, qui avoient cent tonneaux de bois tout coupé & préparé, mais qu'ils n'avoient pas encore porté au bord de la Crique; ils attendoient un vaisseau de la Nouvelle Angleterre, qui devoit arriver dans un mois ou deux pour le prendre.

A mon arrivée en ce païs ils commençoient justement à le transporter vers la Crique. Et comme c'est l'ouvrage le plus penible, ils me loüerent pour leur aider, à raison d'un tonneau de bois de Campêche par mois, avec promesse

de m'associer avec eux d'abord qu'ils auroient fini cette rude tâche, parce qu'ils étoient obligez par écrit à fournir tous ensemble cette partie de cent tonneaux, mais non pas au delà.

Ce bois étoit disperse d'un côté & d'autre dans la circonference de cinq ou six cens verges, au milieu d'une Forêt épaisse, où il n'étoit presque pas possible de marcher avec un fardeau sur le dos, & il y avoit environ trois cens verges de cet endroit là jusqu'au bord de la Crique. La premiere chose que nous fimes ce fut de le ramasser tout en un monceau, & de là nous coupames un sentier assez large qui conduisoit à la Crique, pour y transporter le bois avec plus de facilité. Nous travaillions vigoureusement à cet ouvrage cinq jours de la Semaine, & le Samedi nous allions tuër des bœufs dans les Savanas. Lorsque nous avions tué un bœuf, si nous étions plus de quatre, les surnumeraires alloient chercher du nouveau gibier, pendant que les autres accommodoient celui qu'on avoit pris.

J'allai en campagne le premier Samedi, & je satisfis assez bien à l'ordre de mes nouveaux Maîtres, qui consistoit seulement à leur aider à chasser les Bœufs des Savanas dans les bois, où deux ou trois hommes étoient en embuscade pour les tirer. Aprés que nous eumes fait nôtre chasse nous nous en retournames au logis avec nos fardeaux sur le dos. Le Samedi suivant je sortis dans le dessein de tuër moi-même un bœuf; persuadé qu'il y avoit plus d'honneur à faire cet exercice qu'à donner la chasse au betail pour les autres. Nous allames dans un endroit qu'on nomme la Savana d'enhaut, nous fimes quatre milles dans nos Canots, & aprés avoir mis pied à terre nous marchames un mille à travers les bois avant que d'arriver à la Sa-

vana ; rendus ici nous fumes obligez d'y marcher environ deux milles avant que de trouver aucun bétail. Je me dérobai ensuite de mes camarades, & je m'écartai si bien dans les bois que je me perdis, sans pouvoir retrouver le chemin de la Savana, & qu'au lieu de m'en approcher je suivis une route par de petites prairies, & des orées de bois qui m'en éloignoit de plus en plus. Ceci m'arriva dans le mois de Mai, & ce fut à quelque heure du matin, depuis dix jusqu'à une aprés midi que je commençai à m'apercevoir de mon égarement, & que je me trouvai si loin qu'il m'étoit impossible d'entendre les coups de fusil de mes camarades. Cela me surprit un peu, mais au bout du compte je savois qu'il me seroit facile de m'orienter d'abord que le Soleil décendroit plus bas. De sorte que je m'assis pour me délasser de ma fatigue, résolu du moins de ne m'écarter pas davantage de la bonne route, car le Soleil étoit si prés du Zenith que je ne pouvois pas découvrir le chemin qu'il me falloit suivre. Accablé de lassitude, & sur le point de tomber en foiblesse pour n'avoir pas de l'eau à boire, je fus obligé d'avoir recours aux Pins sauvages, où je trouvai par bonheur dequoi me rafraîchir, car sans cela je serois mort de soif. Vers les trois heures je pris tout droit au Nord, autant qu'il m'étoit possible d'en juger, parce que la Savana s'étendoit à l'Est & à l'Oüest, & que je me trouvois à son Sud.

Au coucher du Soleil je me rendis dans cette vaste Savana, qui a presque par tout deux lieuës de large, mais dont j'ignore la longueur. Elle est toûjours bien remplie de taureaux, quoique les chasses continuelles qu'on y fait les rendent timides, & les oblige à se retirer plus avant dans le païs. Je me trouvai ici à quatre ou cinq mil-

les à l'Oüest de l'endroit où je m'étois séparé de mes Compagnons. Je m'acheminai d'abord vers nos hutes en toute diligence, mais surpris par la nuit je me couchai sur l'herbe à une bonne distance des bois, afin de me garantir des moucherons à la faveur du vent, mais cette précaution ne me servit pas de grand chose, puis qu'en moins d'une heure j'en fus si cruellement persecuté, que malgré la peine que je me donnois pour les éloigner avec des branches d'arbre qui me servoient en guise d'éventail, & qu'aprés avoir changé trois ou quatre fois de place ils me poursuivirent avec tant d'opiniâtreté qu'il me fut impossible de dormir. Je me levai à la pointe du jour & allai tout droit vers la Crique où nous avions pris terre, & dont je pouvois être alors à deux lieües. Je ne vis pas une seule bête à corne dans tout ce chemin, quoi que j'eusse vû le jour précedent plusieurs jeunes veaux qui ne pouvoient pas suivre leurs meres; mais à cette heure ils avoient tous disparu, à mon grand regret, car j'étois bien affamé. Après avoir fait un mille je découvris dix ou douze Quams perchez sur les branches d'un coton. Ils ne prirent pas l'épouvante à ma vûe, de sorte que j'arrivai sous l'arbre où ils étoient, & que j'eus le tems d'en coucher un en joüe à bale seule au defaut de la dragée; mais je manquai mon coup, quoi que j'en eusse tué souvent de cette maniere. Je rencontrai ensuite cinq ou six Coqs-d'Inde sur lesquels je tirai, sans mieux reüssir que la premiere fois. Ainsi je fus obligé de continuer ma route du côté de la Crique; & lors que je vins au sentier qui méne à cette grande prairie à travers les bois, je trouvai avec un plaisir extrême un chapeau perché sur un pieu, & quand je fus à la Crique j'y en trouvai un autre. C'étoient des signeaux que mes

camarades avoient mis là exprès avant que de se retirer la nuit précedente, pour m'avertir qu'ils viendroient me chercher. Je m'assis donc, bien résolu de les attendre ; car quoi qu'il n'y eût pas plus de trois lieues par eau de cet endroit à nos cabanes, cependant il m'auroit été fort difficile, pour ne pas dire impossible, de m'y rendre par terre, à cause de la grande quantité de buissons épais qui se trouvent par tout le long de la Crique : J'ai connu des gens qui s'y sont empêtrez deux ou trois jours de suite, sans avancer un demi-mille, quoi qu'ils fatiguassent terriblement chaque jour. Mais je ne fus pas trompé dans l'atente où j'étois à l'égard de mes camarades, puisqu'ils se rendirent à la Crique demie heure après que j'y fus arrivé, chacun avec sa bouteille d'eau & son fusil, tant pour aller à la chasse que pour m'avertir de leur venuë par quelque coup qu'ils auroient tiré, du moins je sai qu'il y a eu bien des gens qui se sont perdus de cette maniere, & dont on n'a jamais entendu parler depuis.

Peu s'en fallut qu'un certain Capitaine Hall de la Nouvelle Angleterre n'eût un pareil sort avec quelques-uns de ses Matelots : Il étoit venu ici pour charger du bois de Campêche dans un Vaisseau de Boston, que deux Ecossois & un Irlandois Monsieur Guillaume Cane avoient freté ; celui-ci qui étoit à bord & qui vouloit porter des Marchandises de la Jamaïque à la nouvelle Angleterre, n'eut pas plûtôt chargé son bois qu'il se rendit avec le vaisseau à Trist, où il alloit tous les deux ou tous les trois jours à la chasse aux bœufs pour allonger un peu sa provision de chair salée. Un matin le Capitaine voulut être de la partie, & il prit quatre de ses hommes avec lui, son Contre-maître & son Marchand Monsieur Cane. Ils aborderent à

l'Est de l'Isle, où le terrain est bas & couvert de Mangles. La Savana est fort éloignée de la mer, de sorte qu'on n'y peut arriver qu'avec peine. Malgré tout cela ils ne pouvoient pas choisir un endroit plus commode, à moins qu'ils n'eussent voulu ramer quatre ou cinq lieuës plus avant, d'ailleurs ils ne doutoient pas que Monsieur Cane ne connut assez bien le païs pour les conduire. Aprés donc qu'ils l'eurent suivi un mille ou deux dans les bois, le Capitaine ne s'aperçût pas plûtôt qu'il faisoit alte pour examiner la route qu'il devoit prendre, comme s'il en étoit incertain, qu'il lui dit en se moquant qu'il étoit un pauvre guide, & qu'il ne voudroit que le faire pirouetter deux fois, pour le desorienter d'une telle maniere qu'il ne retrouveroit plus l'issuë de la forêt: Ces mots prononcez il passa outre, & ordonna à ses Matelots de le suivre. Monsieur Cane, aprés avoir un peu rapellé ses idées, se tourna d'un autre côté, & les pria tous d'aller avec lui; mais il n'y en eut pas un seul qui voulut abandonner le Capitaine. Monsieur Cane ne tarda guere à sortir des bois & à trouver la Savana, où il tua d'abord une vache bien grasse, il la mit en quartiers, & en état d'être emportée, dans l'esperance que le Capitaine & sa troupe le joindroient bien-tôt. Mais ennuyé d'avoir attendu trois ou quatre heures, & tiré plusieurs coups de fusil sans qu'on lui en rendit aucun, il prit sa charge sur le dos & s'en retourna vers le rivage, où il donna le signal ordinaire, & la chaloupe du vaisseau vint pour le mener à bord. Cependant le Capitaine & ses Matelots, aprés avoir couru par les bois quatre ou cinq heures de suite, commencerent à se trouver bien las & fatiguez, & alors le Contre-maître se fiant plus à sa propre conduite qu'à

qu'à celle de son Capitaine, le quitta brusquement avec ses quatre hommes, & vers les quatre ou cinq heures du soir, presque mort de soif, il sortit des bois & attrapa le bord de la mer : malgré la foiblesse où il se trouvoit il tira un coup de fusil pour faire venir la chaloupe; ce qui fut executé à l'instant.

Dés qu'il fut à bord il raconta dans quel endroit & en quel état il avoit laissé le Capitaine & ses gens ; mais comme il étoit trop tard pour les aller chercher, le lendemain de bon matin Monsieur Cano avec deux Matelots, bien informé du Contremaître [qui étoit si las qu'il ne pouvoit pas se remuër] de l'endroit où il avoit quitté le Capitaine, se rendit à terre, & aprés avoir couru long-tems, ils le trouverent enfin couché dans des brossailles; il lui restoit encore assez de vie pour crier de tems en tems, mais il n'avoit pas la force de se tenir debout; de sorte qu'ils furent obligez de le porter au bord de la mer. Aprés qu'ils l'eurent un peu rafraichi avec du brandevin & de l'eau, il leur dit que ses gens avoient enduré une si cruelle soif, qu'ils étoient tombez en défaillance les uns aprés les autres, quoi qu'il les exhortât à ne perdre pas courage, & à se reposer un peu, jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'eau pour les remettre; qu'ils avoient témoigné beaucoup de patience; que deux de ses hommes avoient tenu bon jusqu'à cinq heures du soir, & qu'ensuite ils avoient succombé de même que leurs camarades; mais qu'il avoit marché jusques à la nuit pour voir s'il trouveroit son chemin, & qu'accablé de soif & de lassitude il étoit enfin tombé dans l'endroit où ils l'avoient trouvé. Les deux Matelots le conduisirent à bord du Vaisseau, pendant que Monsieur Cano s'arrêta pour chercher les autres, mais en vain; de sorte qu'il

fut obligé de revenir tout ſeul, ſans que depuis on ait jamais entendu parler de ces gens-là. Cette avanture me ſervoit de leçon, & m'aprenoit à ne m'écarter pas trop de mes camarades lors que nous étions à la chaſſe.

Mais pour continüer mon premier ſujet, quand j'eus achevé mon mois de ſervice, il ſe trouva que nous avions porté tout le bois ſur le bord de la crique, & on me paya le tonneau qu'on m'avoit promis. Avec ce bois, & quelque peu davantage qu'il me falut emprunter, je fis ma petite proviſion de tout ce qui m'étoit neceſſaire, & je me joignis à quelques-uns de mes anciens Maîtres pour travailler de compagnie avec eux. Leur ſocieté finit alors, & ils laiſſerent-là leur bois, juſqu'à ce que Monſieurs Weſt le vint charger ſuivant ſon contract, ou qu'ils en puſſent diſpoſer d'une autre maniere. Quelques-uns partirent auſſi-tôt pour aller tuër des bœufs à l'Iſle qui en porte le nom, & en conſerver les peaux, qu'ils étendent bien ferme ſur la terre avec de bonnes chevilles. Ils expoſent d'abord à l'air le côté charnu, & enſuite celui où eſt le poil, juſqu'à ce qu'elles ſoient bien ſeches. On employe trente-deux chevilles de la groſſeur du bras, pour bien tendre une de ces peaux. Lors qu'elles ſont ſeches ils les plient par le milieu de la tête à la queuë, avec le poil en dehors; enſuite ils les mettent en double ſur un gros pieu qui eſt aſſez haut pour prévenir que leurs bouts ne touchent pas à terre. Ils les entaſſent ainſi quarante ou cinquante les unes ſur les autres, & une fois en trois ou quatre ſemaines ils les batent avec de gros batons pour en faire tomber les vers qui s'engendrent dans le poil, & le rongent; ce qui gâte la peau. Quand on les doit charger ſur quelque Vaiſſeau, on les trempe dans l'eau ſalée pour

faire mourir le reste des vers, & pendant qu'elles sont encore noires, on les plie en quarré, & on les étend de nouveau à l'air pour les faire secher. Aprés qu'elles sont bien seches, on les replie & on les envoye à bord. Comme je ne savois pas encore ce métier, je demeurai avec trois de nos vieux compagnons, pour couper du bois. Ils étoient Ecossois les uns & les autres; l'un d'eux qui s'appelloit Price Morrice, avoit demeuré ici quelques années, & il avoit une assez grosse pirogue; car à moins que d'avoir ici quelque espece de bâteau, il n'y a pas moyen de voyager. Les deux autres étoient deux jeunes hommes qui avoient été élevez dans le negoce, savoir Monsieur Duncan Champbell, & Monsieur George..... Ils ne se plaisoient point du tout dans cet endroit, ni à mener cette vie; de sorte qu'ils n'attendoient que l'occasion de s'embarquer dans le premier Vaisseau qui viendroit prendre du bois de Campêche. Peu de tems aprés le Capitaine Hall de Boston, dont je viens de parler, s'y rendit dans cette vûe, & ils mirent quarante tonneaux de bois sur son bord. Ils étoient convenus que George demeureroit pour couper du bois, & que Champbell iroit vendre sa charge à la nouvelle Angleterre, d'où il devoit raporter de la farine & autres marchandises propres à troquer à la Baye avec des peaux & du bois de teinture. Cela retarda nos affaires, & je trouvai que Price Morrice n'étoit pas fort attaché à son ouvrage, dans la pensée peut-être qu'il avoit assez bonne provision de bois. J'ai même remarqué en plusieurs endroits, & ici en particulier, que ceux qui avoient eu quelque éducation employoient toûjours mieux leur tems, & qu'ils avoient beaucoup d'industrie & de frugalité lors qu'il y avoit quelque apparence de

faire un gain considerable ; mais qu'au contraire ceux qui avoient été endurcis dés leur enfance à un travail rude & penible, & qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ne se trouvoient pas plûtôt dans l'abondance, qu'ils étoient prodigues de leur tems & de leur argent, & qu'ils employoient l'un & l'autre à se saouler & à faire bien du fracas.

Pour couper court, je m'attachai tout seul à mon ouvrage, jusqu'à ce qu'il me vint à la jambe droite une tumeur dure & enflamée, à peu prés comme une apostume, elle me faisoit tant de mal qu'à peine pouvois-je m'apuyer sur cette jambe. On me conseilla de prendre des oignons de lis blancs, dont il y a ici grande quantité tout le long de la crique, de les faire griller, & de les mettre ensuite sur ma playe pour la réduire à supuration. J'y en apliquai trois ou quatre jours sans en ressentir aucun soulagement. A la fin j'aperçus deux marques blanches au milieu de l'ulcere, je le pressai avec les doigts de l'un & de l'autre côté, & il en sortit deux petits vers blancs. Je les pris tous deux dans la main & je vis que chacun étoit ceint de trois rangs de poil noir, court, & rude. Il y en avoit un à chaque bout, & un autre au milieu ; chaque rang étoit bien distingué de l'autre, & ils étoient tous fort reguliers & uniformes. Les vers pouvoient être aussi gros que le tuyau d'une plume de poule, & avoir trois quarts d'un pouce de longueur.

Je n'avois jamais vû de ces vers dans le corps d'aucun homme. Il est vrai que les vers de Guinée sont fort communs en quelques endroits des Indes Occidentales, sur tout à Curacao, où ils viennent aux Blancs, aussi-bien qu'aux Negres ; mais parce que cette Isle étoit autrefois le Magasin des Negres, pendant que les

Hollandois en faisoient commerce avec les Espagnols, & que les Negres y étoient les plus sujets à cette vermine, on conclut d'abord qu'ils en avoient infecté les autres. Pour moi je croirois plûtôt qu'ils s'engendrent par la méchante eau que l'on y boit; & il y a quelque aparence que l'eau des autres Isles, Aruba & Buenos-Aires, peut aussi produire le même effet; car plusieurs de ceux qui passerent avec moi de ces Isles à la Virginie, & dont j'ai parlé dans mon premier volume, en furent attaquez à nôtre retour; j'en eûs un moi-même à la cheville du pied, cinq ou six mois aprés mon arrivée.

Ces vers ne sont pas plus gros que du fil brun retors; mais ils ont, à ce que j'ai oüi dire, cinq ou six verges de longueur, & s'ils viennent à se rompre lors qu'on les tire, la partie qui reste dans la chair se pourrit, cause de grandes douleurs, & souvent met en danger la vie du malade, ou l'expose du moins à perdre l'usage du membre qui est attaqué; j'ai connu même quelques personnes qu'on a sacrifiées & déchiquetées d'une terrible maniere pour leur tirer ce ver. Quoi qu'il en soit, je souffris de cruelles peines avant que le mien fut dehors; la cheville du pied s'enfla, & il y avoit une grande inflammation; j'y mis un emplâtre pour faire meurir l'apostume, & enfin quand je l'ôtai il en sortit prés de trois pouces du ver, & aussi-tôt la douleur diminua. Je n'avois pas sçu jusqu'alors quel étoit mon mal, & la maîtresse du logis où je demeurois, crût que c'étoit un nerf; mais je reconnus bien-tôt ce que c'étoit, & je roulai d'abord cette partie du ver autour d'un petit bâton. Ensuite j'ouvrois ma plaie soir & matin, & j'en tirois tout doucement environ deux pouces du ver à chaque

fois; mais non pas sans quelque peine, jusqu'à ce qu'enfin j'en eus dévidé presque deux pieds de long.

Un jour que j'étois à cheval en compagnie avec Monsieur Richardson qui alloit trouver un Negre pour lui faire guerir son cheval d'une écorchure sur le dos; je demandai à ce Negre s'il vouloit entreprendre la guerison de ma jambe? Il répondit d'abord qu'oui. Cependant je remarquai la methode qu'il suivoit pour faire son operation sur le cheval, & voici de quelle maniere il s'y prit. Il passa d'abord la main tout doucement sur la plaie, ensuite il y mit d'une grosse poudre qui sembloit être faite de feüilles de tabac seches & réduites en petits brins; il marmota quelques paroles entre les dents, il soufla trois fois sur la playe, & aprés avoir tournoyé les mains dessus un pareil nombre de fois, il prononça que le cheval seroit bien tôt gueri. Il devoit avoir un coq blanc pour cette cure.

Cela fait il vint à moi, & aprés avoir regardé fixement le ver de ma cheville du pied, il promit de me guerir en trois jours, à condition que je lui donnerois aussi un coq blanc pour sa peine. Il fit à tous égards le même manege qu'il avoit observé pour le cheval, & me recommanda de ne pas ouvrir ma plaie de trois jours; mais je ne demeurai pas si long-tems, car dés le lendemain matin la bande avoit glissé; de sorte que je la défis, & il se trouva que le ver étoit rompu, & le trou tout-à-fait consolidé. Je craignois d'abord que la partie qui avoit resté dans la chair ne causât de la douleur; mais depuis ce jour-là jusqu'à present je n'y en ai ressenti aucune.

Pour revenir donc à mon discours, j'ai déja raporté que les deux vers qui s'étoient formez

dans ma jambe avoient interrompu le train de mon ouvrage ; mais pour comble de malheur nous eûmes presque aussi-tôt la tempête la plus violente qu'on ait jamais vûë en ces quartiers, & qui dura plus de vingt-quatre heures. Je n'en toucherai ici que peu de circonstances, parce que j'ai dessein d'en discourir au long dans mon traité des vents. J'ai déja dit que nous étions quatre de compagnie qui coupions du bois ; cette tempête nous causa de grandes incommoditez ; car pendant qu'elle dura il nous fut impossible de préparer aucune viande, ni même aussi-tôt qu'elle fut passée, à moins que de le faire dans nôtre Canot, parce que le païs des environs, même le plus élevé, étoit presque trois pieds sous l'eau, & que la plûpart de nos provisions furent gâtées, si vous en exceptez le bœuf & le porc, qui ne s'en ressentirent pas beaucoup.

Nous avions un bon Canot qui étoit assez grand pour nous porter tous : Ainsi nous n'eûmes pas plutôt vû que c'étoit en vain de vouloir demeurer ici plus long-tems, que nous nous y embarquames tous pour passer à l'isle d'un Buisson, qui se trouvoit éloignée de nos Cabanes de près de quatre lieuës. Il y avoit quatre Vaisseaux à la rade de cette Isle lors que la tempête commença ; mais nous n'y en trouvames qu'un seul à nôtre arrivée, & au lieu des rafraichissemens que nous esperions d'en tirer, l'équipage ne nous fit qu'une froide reception, & il n'y eut pas moyen d'en obtenir ni pain, ni Punch, ni même une goute de Rum, quoi que nous leur en offrissions de l'argent. Ce procedé venoit de ce qu'ils se trouvoient déja surchargez d'un grand nombre de malheureux, qui réduits à l'extrêmité par la tempête s'étoient refugiez sur ce bord. Quand nous vi-

mes donc qu'il n'y avoit aucun secours à esperer de leur part ; nous leur demandames quelle route avoient pris les autres Vaisseaux ? Ils répondirent que le Capitaine Prout de la nouvelle Angleterre avoit tourné vers Trist, & que selon toutes les apparences il avoit été entraîné en pleine mer, à moins qu'il n'eût échoüé sur un banc de sable, apellé Middle Groud, c'est-à-dire terre du milieu ; que le Capitaine Skinner aussi de la nouvelle Angleterre avoit dérivé du côté de l'Isle aux bœufs, & que le Capitaine Chandler de Londres avoit poussé vers le lac des oiseaux qu'on nomme Guerriers.

L'Isle des bœufs est au Nord de celle d'un buisson ; mais les autres deux endroits sont un peu à ses côtez, l'un à l'Est & l'autre à l'Oüest. Nous allames donc à l'Isle des bœufs, & à la distance d'une lieuë nous vimes un pavillon dans les bois attaché au bout d'une perche, & posté à la cime d'un arbre fort haut. Quand nous en fumes venus plus prés, nous découvrimes enfin un Vaisseau dans les bois à deux cens verges, ou environ, du bord de la mer. Nous voguames directement vers cet endroit-là, & arrivez à l'endroit du bois nous aperçumes que le Vaisseau s'étoit fait un passage à travers les arbres, & il y avoit environ trois pieds d'eau dans tout cet espace. Nous y fimes donc nager nôtre Canot, & allames à bord du Vaisseau, dont l'équipage nous reçût trés-bien : mais le Capitaine avoit passé au bord du Capitaine Prout, qui étoit engravé sur le banc de sable dont j'ai parlé ci-dessus. Cependant son Vaisseau fut remis à flot, mais celui du Capitaine Skinner eût le cu si percé par les troncs des arbres qu'il n'y eut aucune esperance de le pouvoir sauver. Quoi qu'il en soit, nous eumes ici des vivres & du Punch ; & nous n'y avions pas été plus dé-

deux heures que le Capitaine vint, & nous pria d'y passer toute la nuit; mais à l'ouïe de quelques coups de canon qu'on tiroit dans le lac des Guerriers, nous conclumes que le Capitaine Chandler y étoit, & qu'il avoit besoin de secours, de sorte que nous y allames d'abord, puis sur tout que nous ne pouvions rendre aucun service au Capitaine Skinner, & avant la nuit nous trouvames qu'il étoit aussi engravé sur la pointe d'un banc de sable. La prouë de sa quesche étoit à sec, & il y avoit plus de quatre pieds d'eau à la poupe. Nous vinmes fort à propos pour le Capitaine Chandler, avec qui nous demeurames deux jours, pendant lesquels nous lui aidames à décharger toutes ses marchandises, à tirer ses ancres & plusieurs autres choses; cela fait il n'y eut plus d'ouvrage pour nous, du moins à cette heure; ainsi nous le quittames pour aller à la chasse dans l'Isle des bœufs.

De ces quatre Vaisseaux donc qui étoient à Trist avant la tempête, il y en eut un qui fut poussé en pleine mer, & dont on n'a jamais eû de nouvelles. Un autre fut jetté sur le rivage, où il demeura à sec, sans qu'on pût le retirer, mais le troisiéme tint bon à l'ancre où il essuya toute la bourrasque. Pour le quatriéme qui avoit moüillé hors de la barre de Trist, il se mit au large & gagna la nouvelle Angleterre, quoique fort delabré. Trois jours avant que la tempête se levât, un petit Vaisseau commandé par le Capitaine Valli, partit d'ici pour la Jamaïque. Tous les coupeurs de bois le croyoient perdu; mais quatre mois aprés il revint, & le Capitaine dit qu'il n'avoit rien senti de cet orage; mais qu'à trente lieües de Trist, il avoit eu un vent frais de Summasenta, qui l'avoit mené jusques à la hauteur du Cap Condecedo, & que

pendant tout ce tems-là il avoit vû des nuës fort noires du côté de l'Oüest.

L'Isle des bœufs a sept lieuës de long & trois ou quatre de large. Sa longueur s'étend de l'Est à l'Oüest. La partie Orientale regarde l'Isle de Trist ; c'est un terrain bas & inondé qui ne produit auprés de la mer que des Mangles blancs & noirs. Le côté du Nord donne sur la haute mer & s'étend tout droit de l'Est à l'Oüest. La partie la plus avancée de l'Est vers Trist est un païs bas, & couvert de Mangles, durant l'espace d'environ trois lieuës, & on trouve au bout une petite Crique salée, qui est assez profonde en haute marée pour porter des bâteaux.

Depuis cette Crique jusqu'à la partie Occidentale il y a quatre lieuës, la Baye est par tout sablonneuse, & fermée sur le derriere d'un petit banc de sable, couvert de buissons épais & piquans comme l'aubépine, qui portent un fruit à coquille dur & blanchâtre, aussi gros qu'une prune sauvage, & à peu prés de la figure d'une calebasse ; cette partie Occidentale est lavée par la riviere de saint Pierre & de saint Paul, & couverte de Mangles rouges. A trois lieuës au-dessus de l'embouchure de cette riviere il y a une petite branche qui coule vers l'Est, separe l'Isle des bœufs du Continent au Sud, & fait ensuite un grand lac d'eau douce qui porte ce même nom. Il se jette aprés dans un Lac salé qu'on nomme le lac des Guerriers, & celui-ci se décharge à son tour dans Laguna Termina, à deux lieües de la pointe Sud-Est de l'Isle.

Le milieu de cette isle est une Savana, bordée autour d'arbres, dont la plûpart sont des Mangles noirs, blancs, ou rouges, avec quelques arbres de bois de Campêche. La partie Meridionale entre les Savanas & les Mangles

eſt très-fertile, & il y a en quelques endroits des rangées de colines qui ſont plus hautes que les Savanas. Ces prairies produiſent quantité d'herbe longue, & les colines portent de très-beaux arbres de differentes ſortes, & d'une hauteur conſiderable.

Les fruits de cette Iſle ſont les Penguins rouges & jaunes, les Guavas, Sapadillos, Limons, Oranges, &c. Ces dernieres n'y ont été plantées que depuis peu par une Colonie d'Indiens qui s'établirent ici, aprés avoir ſecoué le joug des Eſpagnols.

C'eſt une choſe aſſez ordinaire aux Indiens dans ces quartiers de l'Amerique remplis de forêts, de s'enfuir des Villes entieres tout à la fois, & de s'établir dans les bois les plus reculez pour y joüir paiſiblement de leur liberté: s'il arrive même par hazard qu'ils ſoient découverts, ils ſe tranſportent dans un autre endroit; ce qu'ils peuvent faire aiſément, puiſque tous leurs meubles ne conſiſtent preſque en autre choſe qu'en leurs branles de coton & leurs calebaſſes. Chacun bâtit ſa maiſon, & cependant ils attachent leurs branles entre deux arbres, où ils couchent juſqu'à ce que leurs maiſons ſoient finies. Les bois leur fourniſſent quelque gibier, comme des Pecaris & des Warris; mais ceux qui rodent de cette maniere ont des allées de plantains en des endroits écartez que perſonne ne ſait qu'eux-mêmes; & c'eſt de-là qu'ils tirent leur ſubſiſtance juſqu'à ce que leurs Plantations autour de leur nouvelle Ville y puiſſent fournir. Ils ne defrichent point de terre au-delà de ce qu'il leur en faut pour ſupléer à leurs beſoins, & ils ne font point de ſentiers batus; mais quand ils s'éloignent beaucoup de leurs maiſons, ils rompent de tems en tems une branche qu'ils laiſſent pen-

dre; ce qui leur sert de marque pour les guider à leur retour. S'ils viennent à être découverts par d'autres Indiens qui demeurent encore avec les Espagnols, ou qu'ils en ayent quelque soupçon, ils changent d'abord leur quartier, & passent dans un autre. Ce pays leur fournit d'assez bonne terre; il est d'ailleurs si vaste & si rempli de grandes forêts, que ce ne peut être qu'un asile fort commode pour eux.

Quelques-uns de ces Indiens fugitifs vinrent habiter dans l'Isle des bœufs, & outre qu'ils se delivrerent par-là de la tyrannie des Espagnols, ils eurent le plaisir d'y voir de leurs Compatriotes que les Boucaniers avoient enlevez depuis quelque tems, & vendus aux coupeurs de bois avec qui quelques-unes des femmes étoient encore, quoi qu'ils en eussent ramené d'autres à leurs anciennes demeures. Celles ci ne manquerent pas aprés leur retour de publier le bon traitement qu'elles avoient reçû des Anglois, & de persuader à leurs amis d'abandonner le voisinage des Espagnols pour se retirer sur cette Isle. Cela fut executé, & ils y avoient demeuré prés d'une année avant que les Anglois s'en fussent aperçus; ce qui n'arriva même que par accident, puisque nos Chasseurs les rencontrerent à l'occasion de quelque gibier qu'ils poursuivoient. Il me sembla qu'ils n'étoient pas trop farouches, ni craintifs, durant le sejour que je fis à cette Isle; mais je suis certain qu'ils auroient décampé sur la moindre avanie qu'on leur eut fait.

Les animaux de cette Isle, sont les Squashes que l'on y trouve en abondance, les Porc-épics, les Guanos, les Possoms, les Pecaris, les Daims, les Chevaux, les Bêtes à corne.

Cette Isle appartient proprement à Jean d'Acosta, un Espagnol de la ville de Campêche,

qui en étoit en possession dès la premiere fois que les Anglois y allerent pour couper du bois. Il faisoit alors sa residence à la ville de Campêche; mais durant la belle saison il se rendoit à l'Isle sur une barque avec six ou sept valets, & y passoit deux ou trois mois à tuër du bétail pour en avoir seulement la peau & la graisse.

Il arriva un jour que les coupeurs de bois y vinrent pendant qu'il y étoit, & qu'à l'oüie de leurs coups de fusil il marcha vers eux, & les pria de ne plus tirer, parce que cela éfarouchoit le bétail; mais il leur dit que toutes les fois qu'ils auroient besoin de bœufs, ils n'avoient qu'à le lui faire savoir; qu'il en feroit tuër à la course avec une espece d'épieu autant qu'ils en voudroient, & qu'il leur en envoyeroit la chair dans leurs Canots. Les Anglois accepterent son offre avec beaucoup de reconnoissance, & depuis ce tems-là ils ne tirerent plus sur son bétail; mais lors qu'ils en avoient besoin ils l'en avertissoient, & il ne manquoit pas de leur en fournir, suivant la parole qu'il leur avoit donnée. Cette maniere obligeante & honnête gagna si bien leur amitié, qu'ils avoient dessein, quand ils seroient de retour à la Jamaïque, de lui en raporter un present, & de se munir même de marchandises pour negocier avec lui, ce qui auroit été fort avantageux pour les uns & les autres, mais quelques-uns de ses domestiques en informerent les Bourgeois de Campêche à son retour à la Ville. Ceux-ci jaloux du commerce des Anglois, & envieux de la prospérité d'Acosta, s'en plaignirent au Gouverneur, qui le fit d'abord mettre en prison, où il demeura plusieurs années: ce fut en 1671. ou 1672. que ceci arriva, & c'est ainsi qu'avorta le projet que cet Espagnol avoit formé de trafiquer avec les Anglois: il se vit

forcé d'abandonner les droits qu'il avoit sur cet agreable & utile sejour, dont les Anglois demeurerent seuls les maîtres; du moins ni lui ni aucun autre Espagnol n'y sont venus depuis ce tems-là pour couper le jarret des bêtes à corne.

Cette maniere de tuer les Bœufs semble être affectée aux Espagnols, & sur tout à ceux qui demeurent dans le voisinage, qui s'en aquittent avec beaucoup d'adresse. Il y en a qui s'y occupent toute l'année, & c'est ce qui les rend si experts à ce métier. Celui qui fait le coup est monté sur un bon cheval élevé à ce manége, & qui sait si bien avancer ou reculer, selon l'occasion, que le Cavalier n'a presque aucun embaras pour le conduire. Ses armes sont un fer qui a la figure d'une demi Lune, dont le trenchant est fort aigu, & qui peut avoir six ou sept pouces de large d'une corne à l'autre.

Ce fer est enchassé par une doüille au bout d'une hampe, qui a quatorze ou quinze pieds de long. Lors que le Jouteur est à cheval, il met son épieu sur la tête de sa monture, avec le fer devant, & il court ensuite aprés le taureau: il ne l'a pas plutôt joint qu'il lui enfonce son fer tout juste au-dessus du jarret, & en coupe s'il peut les ligamens. D'abord le cheval fait un tour à gauche, parce que le taureau qui est blessé, court aussi-tôt sur lui de toute sa force; mais il décampe au plus vite, & il s'en éloigne à une bonne distance avant que de revenir à la charge. S'il arrive que les ligamens ne soient pas tout-à-fait rompus du premier coup, le taureau ne manque presque jamais de les rompre à force d'agiter sa jambe en l'air, & alors il ne peut marcher que sur trois jambes; malgré tout cela il avance toûjours en boitant pour se vanger de son ennemi. Le Cavalier s'en ap-

proche ensuite à petit pas, & lui assene un coup de son fer sur le genou d'une des jambes de devant, ce qui le renverse aussi-tôt par terre; cela fait il décend de cheval, il tire un gros couteau bien pointu, & le lui enfonce si adroitement dans la nuque, un peu derriere les cornes, qu'il lui abat la tête de ce seul coup. C'est ce qu'ils apellent décapiter. Le Jouteur remonte d'abord à cheval, & va poursuivre un autre bœuf, pendant que les écorcheurs qui sont là tous prés dépoüillent celui-ci.

L'oreille droite du cheval, qui sert à cette chasse est toûjours abatuë; ce qui vient de la pesanteur de l'épieu qu'on y repose lors qu'il est en faction; c'est aussi par-là qu'on le peut distinguer des autres chevaux.

Les Espagnols ne tuent jamais que les taureaux & les vieilles vaches, & laissent multiplier le jeune bétail; de sorte qu'ils conservent par ce moyen leurs troupeaux entiers. Au contraire les Anglois & les François tuent tout indifferemment, & même les jeunes bêtes plûtôt que les vieilles, sans avoir aucun égard à la conservation de l'espece. La Jamaïque peut fournir là-dessus un exemple de nôtre folie. Du moins lors que les Anglois s'en rendirent les maîtres, les Savanas étoient remplies de bétail; mais il fut bien-tôt détruit par nos Soldats, qui en souffrirent beaucoup dans la suite, & ce degât ne fut reparé que sous le gouvernement du Chevalier Thomas Linch. Il envoya d'abord à Cuba pour en tirer un renfort de bêtes à corne qui ont bien multiplié depuis, parce que chacun sait aujourd'hui ce qui lui apartient de droit, au lieu qu'autrefois tout étoit commun, & chaque particulier tuoit le plus de bétail qu'il lui étoit possible : cependant je croi que les François sont encore plus grands destructeurs que les Anglois.

Si les Espagnols n'avoient pris un soin extraordinaire de peupler les Indes Occidentales de bœufs & de cochons, il y a grande apparence que les Boucaniers seroient morts de faim; mais aujourd'hui le Continent en est très-bien fourni, de même que les Isles, sur tout la Baye de Campêche, l'Isle de Cuba, celle des Pins, l'Espagnole, saint Jean de Porto-Rico, &c. où sans parler des cochons sauvages, on y en voit une si grande quantité de privez qu'il y a des Fermes, à ce que j'ai ouï dire, qui en ont plus de quinze cens. C'est delà que les Boucaniers tiroient aussi presque toute leur subsistance.

Mais pour revenir à l'Isle des bœufs, nos chasseurs Anglois y ont fort diminué le nombre des bêtes à corne; & celles même qu'ils y ont laissées sont devenües si sauvages & si feroces, par le feu continuel qu'on a fait sur elles, qu'il y a du danger pour un homme seul de les tirer, ou de s'exposer dans les Savanas, parce que les vieux taureaux qui ont eu quelque blessure auparavant se ruent d'abord contre lui. Quand on aproche de ces bêtes pour les attaquer elles se rangent en bataille & se tiennent sur la défensive; les vieux taureaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite, & le jeune bétail est à la queuë. Et si on fait un tour à droit ou à gauche pour donner sur l'arriere-garde, les taureaux ne manquent pas de tourner en même-tems, & de faire volte-face à l'ennemi. C'est pourquoi on ne tire presque jamais sur eux lors qu'ils sont ainsi en troupe; mais on va dans les bois tout au bord d'une Savana où l'on en trouve quelques-uns d'écartez, & c'est là où on fait son coup; si on blesse mortellement un de ces bœufs il ne manque pas de courir tête baissée sur le Chasseur, comme j'en ai fait moi-même

l'experience, mais s'il n'est blessé que legerement, il s'enfuit d'ordinaire. Les vieux Chasseurs rapportent qu'une vache est alors plus dangereuse qu'un taureau ; parce, disent-ils, qu'elle attaque son ennemi les yeux ouverts, au lieu que l'autre ferme les siens, & que de cette maniere on le peut facilement éviter. Mais je ne puis rien dire de positif là-dessus : je douterois même plûtôt de la verité du fait, puisqu'un homme de ma connoissance a été cruellement meurtri par un taureau. Il étoit l'associé de Monsieur Barker, & il demeuroit avec lui sur le lac de l'Oüest ; aprés s'être bien fatiguez à couper du bois de Campêche, ils prirent un jour leur Canot, & s'en allerent à l'Isle des bœufs pour s'y rafraichir l'espace de quinze jours ou de trois semaines, parce qu'il y avoit là beaucoup de fruit de toutes les sortes, & quantité de choux dont ils vouloient manger avec du bœuf frais, qui ne pouvoit pas leur manquer non plus. Ils aborderent à un endroit qu'on nomme la Crique Salée, & ils y bâtirent une hute. Vers les quatre heures du matin pendant que Monsieur Barker dormoit, son camarade se rendit à la Savana, qui étoit à un mille ou environ de leur hute, & il ne fut pas plûtôt à la portée d'un taureau, qu'il tira dessus & lui donna un coup mortel ; le taureau qui n'avoit pas tout-à-fait perdu sa force, courut aussi-tôt sur lui, l'ateignit, le foula aux pieds, & lui meurtrit tellement la cuisse, qu'il le mit hors d'état de se relever. Le taureau neanmoins s'affoiblit peu aprés, & tomba mort à côté de cet homme, qui n'auroit pas manqué de perir lui-même, si dés le lendemain matin Monsieur Barker ne se fut mis en campagne pour le chercher : Il le trouva étendu par terre, & en fort mauvais état, il le prit sur son dos & le trans-

porta du mieux qu'il pût à leur cabane. Le jour suivant il le conduisit dans le Canot à bord d'un Vaisseau où il y avoit un Chirurgien qui l'eut bien-tôt gueri.

J'ai deja dit que nous avions laissé le Capitaine Chandler pour aller à l'Isle des bœufs, & y passer quelque tems à la chasse auprés de l'étang Pies, dont j'ai aussi parlé ci-dessus. Mais avant que d'arriver à ce quartier-là nous primes terre afin de tuer un bœuf pour nôtre souper, & il m'arriva un accident assez singulier en cette rencontre. Nous passions à travers une petite Savana, où il y avoit trois ou quatre pieds d'eau; nous sentimes tout d'un coup l'odeur forte d'un Alligator, & presque aussitôt je heurtai contre un, & culbutai dans l'eau. Je criai au secours; mais tous mes camarades au lieu de venir à mon aide, s'enfuïrent vers le bois. Je me relevai donc pour les suivre, mais je bronchai de nouveau sur cet animal, ce qui m'arriva encore une troisiéme fois; & il me sembloit à tous les coups que j'allois être devoré. Cependant je m'en tirai à la fin sans y avoir laissé la peau; mais si effrayé, que durant mon sejour à la Baye je n'eus plus envie de marcher dans les Savanas qui étoient inondées.

CHAPITRE IV.

La riviere de saint Pierre & de saint Paul. La vache des montagnes, & l'Hippopotame. Isle de Tobasco, Guavers, riviere de Tobasco. Veaux marins. Villa de Mosa. Estapo. Halapo. Tacatalpo de Sierra. Petites Abeilles. Indiens. Tartillos. Posole. Habits de coton. Mariages. Villes; Fêtes. Taille des Indiens, & traits de leurs visages.

LA riviere de saint Pierre & de saint Paul prend sa source dans les hautes montagnes de Chiapo, qui sont avancées prés de vingt lieuës dans le païs, & qui portent le nom d'une Ville qui n'en est pas fort éloignée. Elle coule d'abord assez loin vers l'Est, jusqu'à ce qu'elle trouve des montagnes de ce côté-là qui la font tourner au Nord jusqu'à douze lieuës de la mer, & enfin elle se divise en deux branches. La branche de l'Oüest se jette dans la riviere de Tobasco, l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieuës de la mer, & alors elle se divise de nouveau. La branche la plus avancée vers l'Est, separe l'Isle des bœufs du Continent, & se jette dans le Lac des Guerriers, comme je l'ai deja remarqué. L'autre garde son cours & son nom, jusqu'à ce qu'elle se jette dans la mer, entre l'Isle des Bœufs & l'Isle de Tobasco, où elle n'est pas plus large que la Thamise vis-à-vis de Gravesend. Il y a une barre à son entrée dont la profondeur m'est inconnuë; mais les petits Vaisseaux y peuvent assez bien passer avec le secours de la marée. Lors qu'on est au delà, elle est plus large & plus profonde, car il y a quinze ou seize pieds d'eau, & un trés-bon ancrage. Les Boucaniers qui ont re-

monté cette riviere, disent qu'elle est fort large avant que de se diviser, & que plus loin dans le païs il y a plusieurs grandes Villes Indiennes bâties sur ses bords, dont la principale est Summasenta; qu'on y trouve aussi quantité de vastes allées de Cacaos & de Plantains, & que le païs est extrêmement fertile de l'un & de l'autre côté; la terre inculte y est chargée d'arbres fort hauts & de plusieurs especes, sur tout de cotons & de ceux qui portent le chou; on y voit même des bocages entiers de ces derniers arbres, & dans quelques endroits, sur tout à une mediocre distance du bord de la riviere il y a de grandes Savanas remplies de bœufs, de chevaux, & d'autres bêtes, entre lesquelles la vache montagnarde est la plus remarquable.

Cette bête est de la grosseur d'un taureau de deux ans, elle ressemble à une vache pour la figure du corps; mais sa tête est beaucoup plus grosse, plus ramassée & plus ronde, & sans cornes; elle a le mufle court, les yeux ronds, pleins, & d'une grandeur prodigieuse, elle a de grosses babines, mais non pas si épaisses que celles d'une vache ordinaire. Ses oreilles sont plus larges à proportion de sa tête, que celles de la vache commune. Elle a le col épais & court, ses jambes sont plus courtes que celles de nos vaches, sa queuë est assez longue, peu garnie de poil & sans touffe au bout. Elle a le corps tout couvert d'un gros poil clair semé; sa peau est de l'épaisseur de deux pouces ou environ. Elle a une chair rouge dont le grain est fort menu, sa graisse est blanche, & tout ensemble c'est un manger sain & de bon goût. Il y en a qui pesent jusqu'à cinq ou six cens livres.

On trouve toûjours cette vache dans les bois auprés de quelque grande riviere; elle se nour-

rit d'une sorte d'herbe ou mousse longue & deliée, qui croît en abondance sur les bords des rivieres; mais elle ne paît jamais dans les Savanas, ni dans les pâturages où il y a de bonne herbe, comme font les autres bœufs. Lors qu'elle est bien rassasiée elle se couche pour dormir tout au bord de la riviere, & au moindre bruit elle se jette dans l'eau, où elle plonge jusqu'au fond, quelque quantité d'eau qu'il y ait, & là elle marche comme sur un terrain sec. Elle ne sauroit courir fort vite, aussi ne s'éloigne-t-elle jamais beaucoup de la riviere, dont elle fait toûjours son asile en cas de danger; de sorte qu'il n'y a pas moyen de la tirer à moins qu'elle ne soit endormie.

On trouve aussi de ces vaches dans les rivieres de la Baye de Honduras, & sur tout le Continent depuis cet endroit jusqu'à la riviere de Darien. Plusieurs de mes camarades y en ont tué, & ils connoissoient bien leurs traces que je vis moi-même à l'Isthme de Darien, mais que je n'aurois pas remarquées s'ils ne m'y avoient fait prendre garde; du moins je n'ai vû de ma vie aucune de ces bêtes, ni de leurs traces que cette seule fois. L'empreinte de leur pied sur le sable, ressembloit beaucoup à celle des vaches ordinaires; mais j'étois bien seur qu'elles ne pouvoient pas vivre dans cet endroit-là; aussi n'en approchent-elles point de plusieurs milles.

Mes camarades m'aprirent alors tout ce que je viens de raporter sur le chapitre de cette vache; mais la même chose m'a été confirmée depuis par d'autres Anglois aussi-bien que par des Espagnols.

Aprés avoir montré cette description à une personne de merite, elle voulut bien l'envoyer en Hollande à un savant de ses amis, qui lui fit la réponse suivante.

MONSIEUR,

VOici ce que le Ministre Anglois, qui est à Leide, m'a écrit sur la relation que vous m'avez envoyée. » La description de vôtre vache marine quadre si bien à l'Hippopotame
» que l'on garde ici avec tant de soin, que je
» les prens l'un & l'autre pour être de la même
» espece. La seule difference que j'y trouve, est
» que celui-ci est plus gros qu'aucun bœuf
» qu'il y ait. On ne peut rien dire à l'égard
» des yeux, des oreilles & du poil, parce que
» tout cela manque à la peau que nous avons
» ici. Mais les dents meritent d'être remarquées; elles sont fort grosses, bien fermes,
» & aussi belles que de l'ivoire.

» J'ai parlé moi-même au parent du Bourguemestre de cette Ville, qui est une personne fort intelligente, & qui aprés avoir reçû
» cet Hippopotame, comme on l'apelle, en
» fit present à l'Université. Il m'a donc dit
» qu'aprés avoir bien consideré cette peau,
» il la trouve beaucoup plus grande que celle
» de l'animal dont vous parlez, & que l'Hippopotame ne sauroit moins peser d'un millier de livres.

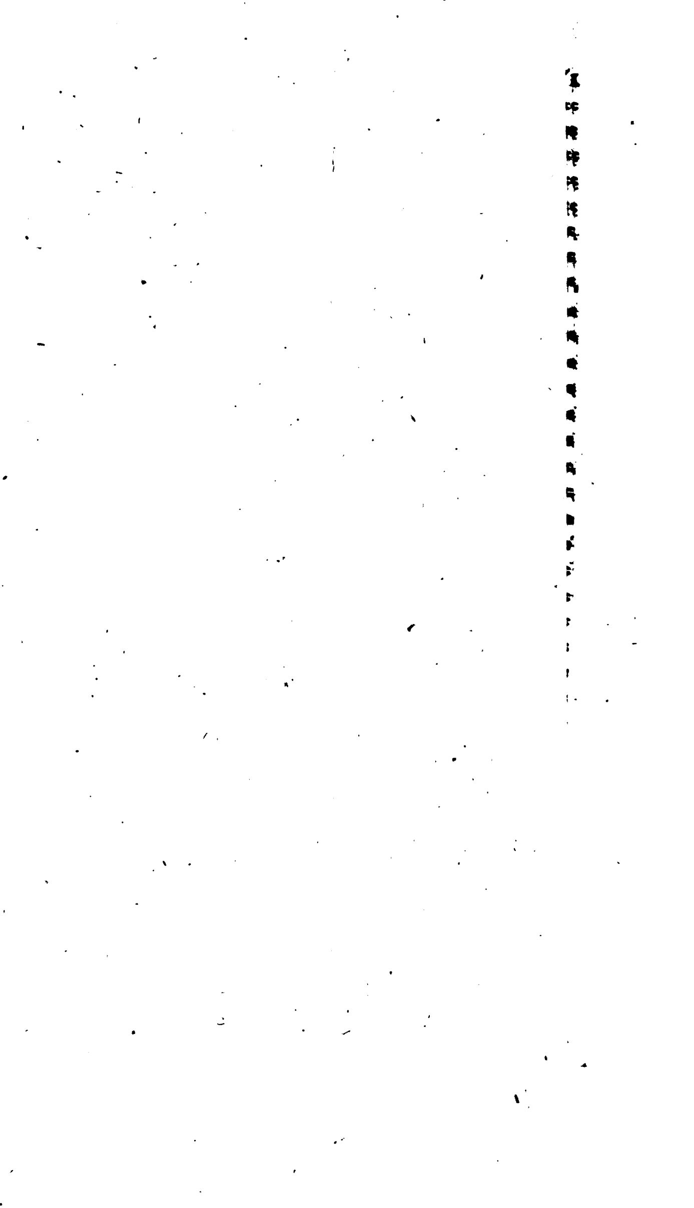
» Permettez-moi d'ajoûter ici de mon propre chef, que peut-être ces animaux sont
» plus gros vers le Cap de Bonne-Esperance,
» d'où la peau qu'on voit à Leide est venuë.
» Et puis qu'ils n'ont point de cornes on pourroit peut-être aussi-bien les apeller chevaux
» marins, que vaches marines; mais à cet égard-là il faut leur donner les noms que leur
» imposent les habitans des endroits où ils se
» trouvent, & qui peuvent être differens en
» Afrique & en Amerique.

Pour ce qui est de la circonstance raportée « par vôtre Auteur, que cette vache plonge « jusqu'au fond de la riviere, & qu'elle y mar- « che; s'il ajoûte, ce qu'il me semble devoir « suposer lui-même, qu'elle sort à terre, je « doute beaucoup de la verité du fait. Je ne « saurois du moins m'imaginer qu'un corps « aussi lourd & aussi pesant que celui-là, puisse « revenir sur l'eau, [quoi que les Baleines & « les autres gros poissons le fassent] & j'a- « voüe ingenuëment que cela est au-dessus de « la conception de J. H. «

Je tombe d'acord qu'il y a quelque ressemblance entre la vache montagnarde de l'Amerique, & l'Hippopotame de l'Afrique; mais je croi malgré tout cela qu'ils sont d'une differente espece, parce qu'on n'a jamais vû que la vache montagnarde aille nager dans la mer, & qu'on ne la trouve pas même aux environs; outre qu'elle n'est pas la moitié si grosse, & n'a point les dents longues. Mais pour en donner des preuves plus convaincantes je vais inserer ici deux descriptions de l'Hippopotame. Le Capitaine Covent de Porburi dans le voisinage de Bristol, homme fort capable d'une grande experience & d'une integrité reconnuë, qui negocioit à Angola, en a communiqué l'une à cette personne d'honneur & de merite dont j'ai parlé ci-dessus; l'autre m'a été envoyée à moi-même par mon illustre ami le Capitaine Rogers, qui avoit vû de ces animaux dans la riviere Natal, à la latitude de 30. degrez, à l'Est du Cap de Bonne-Esperance. Voici la premiere de ces deux Relations.

A l'égard de la tête, des oreilles & des na- « seaux, le cheval marin ressemble assez aux « nôtres; mais il a la queuë & les jambes cour- « tes. Ses traces sur le sable approchent aussi «

„ beaucoup de celles de nos chevaux ordinai-
„ res, & il fiente de même qu'eux ; mais il a le
„ corps deux fois plus gros. Il paît sur le riva-
„ ge, son poil est d'un brun obscur, mais qui
„ reluit beaucoup dans l'eau. Il marche assez
„ lentement sur le bord des rivieres, mais il
„ va plus vite dans l'eau. Il y vit de petits pois-
„ sons & de tout ce qu'il peut attraper, & il
„ décend jusqu'au fond à trois brasses d'eau ;
„ car je l'ai observé moi-même, & je l'y ai
„ vû demeurer plus de demie heure avant que
„ de revenir au-dessus. Il est d'ailleurs grand
„ ennemi des hommes blancs. Une fois je lui
„ ai vû ouvrir la gueule, planter une dent sur
„ le bord d'un bâteau, & une autre au second
„ bordage depuis la quille, c'est-à-dire à qua-
„ tre pieds de distance l'une de l'autre, percer
„ la planche de part en part, faire couler ainsi
„ le bâteau à fond, & se retirer ensuite en
„ secouant les oreilles. Il a une force de reins
„ incroyable ; j'en ai vû du moins un le long
„ du rivage de la mer sur lequel les vagues
„ pousserent une chaloupe Hollandoise, char-
„ gée de quatorze muids d'eau qui demeura
„ sur son dos à sec ; un autre coup de mer vint
„ qui l'en retira, sans qu'il parut du tout avoir
„ senti le moindre mal. Je ne pûs jamais bien
„ observer de quelle maniere ses dents étoient
„ disposées ; mais je pris seulement garde qu'el-
„ les étoient courbes en forme d'arc, longues
„ d'environ seize pouces, & qu'elles en a-
„ voient plus de six de circonference, à l'en-
„ droit le plus gros. Nous lui tirames plu-
„ sieurs coups de fusil ; mais sans rien avan-
„ cer, parce que les bales ne faisoient que lui
„ éfleurer la peau, & ne le perçoient pas plus
„ que si nous eussions tiré contre une muraille.
„ Les Naturels du pays l'apellent Kittimpungo,
„ &




Tom. III. Pag. 361.
L' Hipp
Cheva

» disent qu'il est Fetisso, c'est-à-dire une »
espece de Divinité ; car rien au monde, »
ajoûtent-ils, ne sauroit le tuër, & s'ils en »
usoient envers lui de la même maniere que »
les Européens le traitent, il ne manqueroit »
pas de renverser leurs Canots & détruire »
leurs filets. Quand il aproche de leurs Ca- »
nots ils lui jettent du poisson, & alors il »
passe son chemin sans troubler davantage »
leur pêche. Il fait le plus de mal lors qu'il »
peut s'apuyer contre terre ; mais quand il »
flote sur l'eau, il ne peut que mordre. Une »
fois que nôtre chaloupe étoit auprés du riva- »
ge, je le vis se mettre dessous, la lever avec »
son dos au-dessus de l'eau, & la renverser »
avec six hommes qu'il y avoit dedans, mais »
par bonheur il ne leur fit aucun mal. Pendant »
que nous demeurames à la rade nous en eû- »
mes trois qui infectoient cette Baye à chaque »
renouvellement de Lune, & lors qu'elle étoit »
en son plein. Les gens du païs disent que ce- »
la est ordinaire, & que deux ou trois jours »
aprés ils vont ensemble deux mâles & une fe- »
melle. Leur cri aproche beaucoup du meu- »
glement d'un gros veau. «

Cette observation sur le cheval marin a été faite à Loango en l'année 1695.

Lettre du Capitaine Roger.

MONSIEUR,

L'Hippopotame ou cheval marin vit aussi- »
bien à terre que dans la mer ou dans les rivie- »
res : il ressemble beaucoup à un bœuf, mais »
il est plus gros, & pese jusqu'à quinze ou sei- »
ze cens livres. Cet animal a le corps bien ra- »
massé, & couvert d'un poil couleur de sou- »

» ri, qui est épais, court, & d'un poil fort
» agreable à la vûë quand il sort de l'eau. Sa tê-
» te est plate sur le sommet, il n'a point de
» cornes, mais il a de grosses babines, la gueu-
» le large, & des dents bien fortes, dont il y
» en a quatre plus longues que les autres, sa-
» voir deux à la machoire d'enhaut, une de
» chaque côté, & deux à celle d'en bas. Les
» dernieres ont quatre ou cinq pouces de long;
» mais les deux autres sont plus courtes. Il a
» de grandes oreilles larges, de gros yeux de
» bœuf, la vûë trés-perçante, le coû épais, les
» jambes fortes, mais le pâturon foible. Il a le
» pied fourchu, & deux petites cornes au-
» dessus du pâturon, qui plient contre terre
» quand il marche; de sorte qu'il laisse une
» empreinte sur le sable, qu'on diroit être cel-
» le de quatre grifes. Il a la queuë courte, &
» qui va en diminuant comme celle d'un co-
» chon, mais elle n'a point de houpe au bout.
» Cet animal est d'ordinaire gras & un fort bon
» manger. Il paît sur le bord des étangs ou des
» rivieres, dans les endroits humides & maré-
» cageux, & il se jette dans l'eau si on le pour-
» suit. Lors qu'il est dans l'eau il plonge jus-
» qu'au fond, & là il marche de même que
» sur un terrain sec. Il court presque aussi vite
» qu'un homme; mais s'il est vivement pour-
» suivi, il se retourne & lance des regards fu-
» rieux comme le Sanglier, tout prêt à se dé-
» fendre si on l'attaque. Les Naturels du païs
» n'ont jamais guerre avec ces animaux, mais
» nous avons été souvent aux prises avec eux,
» soit le long du bord des rivieres, ou dans
» l'eau même. Et quoi que nous eussions pres-
» que toûjours le dessus, qu'il en restât d'or-
» dinaire quelqu'un sur la place, & que nous
» missions les autres en fuite, cependant nou-

n'osions pas les irriter dans l'eau depuis une « avanture qui pensa être funeste à trois hom- « mes. Ils étoient allez avec un petit canot pour « tuër un de ces chevaux marins dans une rivie- « re où il y avoit huit ou dix pieds d'eau ; aprés « l'avoir découvert au fond où il marchoit se- « lon sa coûtume, ils le blesserent avec une lon- « gue lance ; ce qui le mit en une telle furie, « qu'il remonta d'abord sur l'eau, les regarda « d'un air terrible, ouvrit la gueule, emporta « d'un coup de dent une grosse piece du rebord « du canot, & peu s'en falut même qu'il ne « le renversât ; mais il replongea presqu'aussi- « tôt au fond de l'eau. Ces hommes en furent si « épouvantez, qu'ils se retirerent au plus vite « de peur qu'il ne revint. «

Aprés que la branche Occidentale de la riviere de saint Pierre & de saint Paul, a parcouru huit ou neuf lieuës vers le Nord-Oüest, elle se perd dans la riviere de Tobasco, à quatre lieuës ou environ de la mer, & forme par ce moyen l'Isle de Tobasco, qui a douze lieuës de long, & à son Nord quatre de large ; du moins on compte quatre lieuës depuis la riviere de saint Pierre & de saint Paul, jusqu'à l'embouchure de celle de Tobasco, & le rivage s'etend à l'Est & à l'Oüest. Durant la premiere lieuë vers l'Est, le terrain est couvert de Mangles, & il y a quelques Bayes sablonneuses, d'où les tortuës vont à terre poser leurs œufs.

La côte de l'Oüest est aussi une Baye sablonneuse jusqu'à la riviere de Tobasco. Mais parce que la mer est ici fort grosse, il n'est pas facile d'aborder, à moins qu'on ne soit entré dans la riviere. Le Nord-Oüest est plein d'arbres, appellez Guavers, dont on trouve ici plus de sortes que j'en aye vû aucune autre part, & dont

le fruit est le plus gros & le meilleur que j'aye goûté de ma vie ; c'est en un mot un endroit fort délicieux. Il y a encore ici quelques prunes de coco, & des raisins, quoi qu'en petite quantité. Les Savanas y sont environnées naturellement par des bocages de Guavers, produisent de bonne herbe pour le bétail, & sont trés bien fournies de taureaux gras : Je croi même que le fruit des Guavers qu'ils mangent, est la cause qu'il y a une si grande quantité de ces arbres, parce que le fruit est plein de petites graines que les bœufs avalent toutes entieres, & qu'ils rendent de même ; ensuite elles prennent racine dans leur fiente, & par ce moyen multiplient beaucoup l'espece.

On y trouve aussi bon nombre de daims, qui paissent presque toûjours dans les Savanas, soir & matin. Cela me fait souvenir d'une triste avanture qui arriva ici pendant que j'y étois. Deux ou trois hommes partirent un soir pour aller à la chasse, & lors qu'ils furent dans les Savanas, ils se préparerent pour chercher du gibier. A la fin il y en eut un qui tira un daim & le tua ; mais à mesure qu'il l'écorchoit un de ses camarades le prit pour un daim, lui tira dessus, & l'étendit mort sur la place. Le pauvre homme qui fit le coup, fut bien marri de ce desastre, & il n'osa jamais plus retourner à la Jamaïque, de peur que les parens du mort ne l'inquietassent.

La riviere de Tobasco est la plus remarquable de toutes celles qu'il y a dans la Baye de Campêche, & prend aussi sa source sur les hautes montagnes de Chiapo ; mais beaucoup plus à l'Oüest que celle de saint Pierre & de saint Paul. De-là elle coule vers le Nord-Est, jusqu'à ce qu'elle soit à quatre lieuës de la mer, où elle reçoit la branche, dont nous avons par-

lé, de la riviere de saint Pierre & de saint Paul; ensuite elle va vers le Nord, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer. Son embouchure a prés de deux milles de large, & il y a un peu au-delà une barre où l'on ne trouve qu'onze ou douze pieds d'eau; mais à un mille ou deux plus loin, vis-à-vis d'un enfoncement qu'on voit sur le bord de la riviere à l'Est, il y a trois brasses d'eau & un bon ancrage, sans qu'on ait rien à craindre de la force du courant. Le flot de la marée monte prés de quatre lieuës dans la saison seche; mais dans le tems des pluies elle ne va pas si loin; car alors les torrens d'eau douce rendent l'Ebe fort rapide.

Pendant que les vents de Nord durent elle inondent tout le païs-bas, jusqu'à quatorze ou quinze lieuës en la remontant, & alors on peut trouver de l'eau fraiche au-delà de la barre.

Cette riviere abonde en chats marins auprés de son embouchure, où l'on voit aussi quelques Snouks; mais il y a quantité de veaux marins qui trouvent de bonne pâture dans plusieurs de ses criques, sur tout à deux lieuës ou environ de la mer, dans un endroit à stribord qui s'avance deux ou trois cens pas dans la terre, s'élargit ensuite beaucoup, & où l'eau est si basse, qu'on voit paroître leur dos sur la superficie lors qu'ils y paissent l'herbe; ce qui est si rare, que j'ai oüi dire à nos Moskites qu'ils ne l'avoient jamais vû qu'ici. Au moindre bruit que ces veaux marins entendent, ils se retirent tous dans la riviere; mais les Moskites malgré tout cela, ne manquent guére d'en darder quelqu'un. C'est une espece de poisson d'eau douce qui n'est pas tout-à-fait si gros que le franc veau marin qui vit dans la mer; mais du reste

il a le même goût & la même figure, & s'il en differe en quelque chose, c'est que peut-être il est plus gras. Le terrain auprés de la riviere, sur tout à la droite, est marécageux & chargé de quantité d'arbres.

D'ailleurs on trouve ici beaucoup de tortuës de terre, les plus grosses que j'eusse vûës de ma vie avant que d'avoir été aux Isles de Gallopagos dans la mer du Sud: On y voit aussi des Mangles, des Macaws, & plusieurs autres arbres qui me sont inconnus. Dans quelques endroits autour de la riviere, plus avant dans le païs il y a une suite de petites collines, dont le terrain est sec & couvert de cotons & d'arbres à chou; ce qui fait un païsage fort agreable. On ne trouve aucune habitation à huit lieuës de l'embouchure de la riviere; mais on rencontre aprés cela un petit parapet, où il y a d'ordinaire un Espagnol & huit ou neuf Indiens postez de l'un & de l'autre côté de la riviere pour veiller sur les bâteaux qui prennent cette route. Et parce qu'il y a plusieurs criques qui répondent aux Savanas, quelques-unes de ces sentinelles sont postées de telle maniere dans les bois, qu'elles peuvent voir dans les Savanas pour se garantir d'être surprises par derriere. Cependant avec toutes leurs précautions le Capitaine Nevil, qui commandoit un petit Brigantin, les enleva dans la seconde expedition qu'il fit pour prendre Villa de Mose. Il manqua son coup la premiere fois, parce qu'il fut découvert; mais la seconde il entra dans une crique à une lieuë au dessous de ce Corps-de-garde, fit passer tous ses canots au-dessus d'une estacade de quelques arbres qu'on avoit mis exprés pour empêcher son passage, tomba de nuit sur le dos de ces sentinelles, dans les differens postes qu'elles occupoient, & prit par

ce moyen la Ville sans aucune resistance, parce que les sentinelles ne pûrent point tirer pour l'avertir de son aproche.

Villa de Mose est une petite Ville située sur le côté droit de la riviere, à quatre lieuës au-delà de ce parapet. Elle est presque toute habitée par des Indiens, & il n'y a que peu d'Espagnols : On y trouve une Eglise au milieu, & un Fort à son Oüest qui commande sur la riviere. Les Vaisseaux vont jusques-là porter leurs marchandises, sur tout celles qui viennent d'Europe, comme des Draps, Serges, Perpetuana, Carsayes, Bas de fil, Chapeaux, Ozenbrigs, blancs & bleus, Ghentins, Platillos, Britannias, Hollandillos, ouvrage de fer, &c. Ils arrivent ici en Novembre ou Décembre, & y demeurent jusqu'au mois de Juin ou de Juillet pour vendre leurs marchandises, & ensuite ils prennent du Cacao pour leur charge, avec quelque peu de Silvester. Tous les Negocians & Merciers des Villes du païs s'y rendent vers Noël pour trafiquer, ce qui fait que cette Ville est la plus considerable de tous ces quartiers, si vous en exceptez Campêche, quoi qu'il y ait peu de riches Marchands domiciliez. Lors que les Vaisseaux qui viennent ici ne trouvent pas à charger du Cacao, ils prennent des peaux & du suif. Cependant le principal endroit pour les peaux est une Ville située sur une branche de cette riviere, qui commence à une lieuë plus bas que le parapet, où les Barques Espagnoles vont charger une fois tous les ans; mais c'est-là tout ce que j'en puis dire. Estapo est à quatre lieuës au-delà de Villa de Mose en montant la riviere; elle est habitée en partie d'Espagnols & d'Indiens, quoi que ces derniers y soient en plus grand nombre, de même que dans presque toutes les autres Villes de ce païs. On dit

qu'elle est assez riche; elle est située sur le bord de la riviere à son Sud, & bâtie de telle sorte entre deux criques, qu'il n'y a qu'une seule avenuë pour y entrer; elle est d'ailleurs si bien défenduë par un parapet, qu'un Armateur nommé le Capitaine Hewet, qui avoit prés de deux cens hommes sous lui, y fut repoussé avec perte de plusieurs des siens, & y reçût lui même une blessure à la jambe. Il avoit pris en y allant Villa de Mose, où il avoit laissé un parti pour favoriser sa retraite. S'il eût pris Estapo, il avoit dessein d'aller jusqu'à Halpo, ville riche, qui est à trois lieuës plus haut sur la riviere, & de passer ensuite à Tacatalpo, qui est encore trois ou quatre lieuës plus avant, & qu'on tient pour la plus riche des trois. Les Espagnols l'apellent de Sierra, je ne sai si c'est pour la distinguer d'une autre Ville de même nom, ou pour marquer seulement qu'elle est située auprés des montagnes. Quoi qu'il en soit, c'est la plus considerable de toutes les Villes qu'on trouve sur cette riviere; il y a trois Eglises, & plusieurs riches Marchands. Entre cette Place & Villa de Mose, on voit quantité de vastes allées de Cacaos de chaque côté de la riviere.

J'ai vû une espece de Cacao blanc qu'on avoit porté d'ici, & que je n'ai jamais trouvé ailleurs. Il est de la même grosseur & de la même couleur au dehors, & couvert d'une coquille mince aussi-bien que l'autre; mais le dedans est blanc comme de la fleur de farine, & lors que l'écorce exterieure est rompuë, cette substance blanche s'émie toute. Ceux qui frequentent cette Baye l'apellent Spuma, & disent que les Espagnols s'en servent beaucoup dans ces quartiers pour faire mousser leur chocolate, & qu'ils l'estiment infiniment à cause de cela; mais je n'ai trouvé personne en Angle-

terre qui connût ce Cacao, si ce n'est Monsieur le Comte de Carberi, qui m'a dit qu'il en avoit vû.

Le païs qui est au Sud de la riviere est bas & plein de Savanas ou de pâturages. Le côté où l'on a bâti Villa de Mose est une espece de terre grise & sablonneuse, & tout le haut païs paroît être de même; mais le terroir du païs bas est de couleur noire & profonde: on y voit aussi quelques endroits où il est d'une argile extrêmement forte, & on ne sauroit trouver une pierre dans tout le païs. Le terrain sec & où l'on respire un bon air est rempli de forêts; excepté dans les lieux habitez, ou qu'on cultive. Il y a un assez grand nombre de Villes Indiennes qui ont toutes un Padre ou deux, & un Cacique ou Gouverneur pour y entretenir la paix. L'arbre de Cacao vient trés-bien ici, mais ses noix sont plus petites que celles de Caraques: elles sont neanmoins grasses & huileuses, pendant qu'elles sont fraiches. On ne les plante pas ici auprés de la mer, comme on fait sur la côte de Caraques, mais du moins à la distance de huit ou dix milles. Les allées de Cacaotiers apartiennent sur tout aux Espagnols, mais il n'y a que les Indiens qu'ils loüent exprés pour cela, qui les plantent & qui les cultivent, cependant les Indiens ont en leur propre des allées de Plantains, du Maïz qu'ils sement, & quelques petites allées de Cacaotiers, & c'est à l'entretien de tout cela qu'ils employent la plûpart de leur tems. Quelques-uns s'occupent à chercher les abeilles dans les bois, où elles nichent dans les arbres creux, & ils gagnent trés bien leur vie à vendre leur miel & leur cire. Il y en a de deux sortes, les unes sont assez grosses, mais les autres ne sont pas plus grosses qu'une mouche noire & commune, mais elles sont plus lon-

gues ; du reste elles ressemblent parfaitement à nos abeilles ordinaires, excepté qu'elles sont d'une couleur plus brune. L'aiguillon de celles-ci n'est pas assez fort pour penetrer la peau d'un homme ; mais si on les inquiete elles se jettent sur les personnes avec autant de furie que les grosses, quoi qu'elles ne puissent que chatoüiller sans faire aucun mal : leur miel est blanc, & elles en font beaucoup. Les Indiens ont de ces abeilles privées, & ils creusent des troncs d'arbres pour leur servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, aprés l'avoir scié bien uniment, & y laissent un trou afin qu'elles puissent entrer & sortir : le haut est couvert d'un autre ais qui bouche fort juste. Les jeunes Indiens qui ont de la vigueur & qui manquent d'ouvrage, se loüent aux Espagnols. Ils travaillent à bon marché, & les Espagnols leur donnent d'ordinaire en payement des marchandises dont ils ne font aucun cas eux-mêmes. J'ai oüi dire de plus qu'ils sont obligez de travailler un jour de la semaine pour leurs maîtres ; mais je ne sai pas si ce privilege n'apartient qu'aux Padres, ou s'il s'étend aussi aux Laïques. Les Indiens de ces villages vivent comme des Gentilshommes, en comparaison de ceux qui sont auprés de quelque grande Ville, comme Campêche ou Merida. Car dans ces endroits-ci la canaille & les plus pauvres d'entre les Espagnols, qui n'ont pas le moyen de loüer un de ces malheureux, les contraignent à faire leurs ouvrages les plus serviles, sans leur donner un soû, & aprés même qu'ils ont travaillé tout le jour pour leurs Maîtres ; bien plus, ils les enlevent quelquefois du marché où ils font leurs petites affaires, ou du moins ils leur ordonnent de se rendre chez eux d'abord que le marché sera fini, ce qu'ils n'oseroient refuser.

Ce païs est trés-fertile, & produit d'abondantes recoltes de Maïz, qui fait leur principale subsistance. Aprés qu'ils l'ont fait boüillir ils le broyent sur une pierre, comme celle dont on se sert pour faire le Chocolate. Ils en reduisent une partie en petits gâteaux minces, apellez Tartillos; ils mettent le reste dans une * Jarre jusqu'à ce qu'il ait aigri, & lors qu'ils ont soif, ils en mêlent une poignée avec une calebasse pleine d'eau, ce qui lui donne un goût piquant & agreable; ensuite ils passent le tout dans une grande calebasse percée de petits trous pour en ôter les cosses du Maïz, & ils boivent cette liqueur. Lors qu'ils en regalent quelque ami, ils y détrempent un peu de miel; car leur habileté à cet égard ne va pas plus loin, & cette drogue leur paroît aussi bonne qu'un verre de vin à nous. S'ils font un voyage des deux ou trois jours, ils prennent un peu de ce Maïz broyé dans une feüille de Plantain, & une calebasse à la ceinture pour faire leur boisson; c'est tout ce qu'ils emportent pour leur viatique, & ils ne mangent ni ne boivent autre chose jusqu'à leur retour chez eux. Ils apellent cela Posole, & les Anglois le nomment par corruption Poorsoul. Les Indiens en font si grand cas qu'ils ne manquent jamais d'en avoir dans leurs maisons.

Une autre maniere dont ils préparent leur boisson, c'est de faire bien secher le Maïz, de le réduire ensuite en poudre, & d'y mêler un peu d'Anatta, qui croît dans leurs plantations, & qu'ils n'employent qu'à cet unique usage. Ils détrempent tout cela dans de l'eau & le boivent d'abord sans le passer par aucune sorte de couleur. Dans les longs voyages ils préferent cette liqueur au Posole.

* *Vaisseau de terre contenant vingt galons ou quatre-vingt pintes.*

Ils nourrissent quantité de coqs d'Indes, de canards & d'autre semblable volaille, dont le Padre tient un compte exact, & dont il retire sa dixme avec tant de rigueur, qu'ils n'oseroient tuër un de ces oiseaux sans avoir obtenu sa permission.

Ils plantent aussi du coton pour s'en faire des habits. Les hommes ne portent qu'une veste courte & des haut-de-chausses. Cet ajustement avec une feüille de Palmeto en guise de chapeau, fait toute leur parure du Dimanche; car ils n'ont ni bas ni souliers, & ils ne portent pas même leur veste les autres jours. Les femmes ont une jupe de coton, & une espece de grande robe par-dessus qui leur va jusqu'au genou, & dont les manches décendent sur les poignets sans être froncées. Le devant de cette robe est ouvert jusques au sein, & brodé avec de la soie rouge ou noire, ou avec de la filoselle, de l'un & de l'autre côté, & tout autour du coû, peut-être deux pouces de large à chaque endroit. Avec cet équipage & leurs cheveux nouez par derriere, elles se croient fort jolies.

J'ai oüi dire que les Padres obligent les garçons à se marier à quatorze ans, & les filles à douze, & que s'ils ne se trouvent pas pourvûs à cet âge-là, le Prêtre choisit une fille pour le garçon, ou un garçon pour la fille, tous deux d'égale naissance & fortune, & qu'il les unit ensemble.

Les Espagnols donnent plusieurs raisons de cet établissement, comme par exemple, que le mariage les garantit de la débauche & les rend industrieux; que par ce moyen les taxes dûës au Roi & à l'Eglise augmentent beaucoup, parce qu'ils doivent payer les uns & les autres d'abord qu'ils sont mariez, & qu'enfin cela les empêche de sortir de leur Paroisse & de s'aller

établir dans une autre, ce qui diminuëroit toûjours d'autant le profit de los Padres. Quoi qu'il en soit, les maris & les femmes s'entr'aiment bien, & ils vivent tout doucement à la sueur de leur visage. Ils bâtissent de grandes maisons dont les murailles sont faites d'argile ou de bouë, & plâtrées en dedans, & dont le toit est couvert de feuilles de Palmier ou de Palmeto: D'ailleurs ils vivent en societé dans des Villes ou des Bourgs.

Les Eglises sont grandes, beaucoup plus hautes que les maisons ordinaires, & couvertes de tuiles; pour le dedans il est orné de peintures grossieres, d'images de Saints, qu'on represente aussi basanez que les Indiens eux-mêmes. Outre ces ornemens il y a dans les Eglises des flutes, des haut-bois, des tambours, des masques & des perruques, pour se divertir les jours solemnels; car ils n'ont que peu ou point de divertissement en particulier; il ne s'en fait qu'en commun, & encore cela n'arrive-t-il qu'aux fêtes des Saints, & la nuit suivante.

Les Padres qui desservent ici des Eglises, doivent aprendre l'Indien avant que d'obtenir un Benefice. Pour ce qui regarde leurs dixmes & leurs autres revenus, Monsieur Gage Anglois de nation en a parlé fort au long dans sa description des Indes Occidentales. J'ajoûterai neanmoins ici une particularité qui m'est bien connuë, c'est que les Indiens sont fort soûmis à leurs Prêtres, qu'ils observent ponctuellement leurs ordres, & qu'ils se conduisent avec beaucoup de circonspection & de respect en leur presence.

Ils ont en general la taille bien faite, quoi que mediocre, & les membres droits & bien pris. Les hommes sont minces & déliez, mais les femmes sont grasses & doduës; ils ont le visa-

ge rond & plat, le front bas, de petits yeux, le nez de moyenne grandeur, quoi qu'un peu écrasé, de grosses levres, la bouche assez petite, les dents blanches, & le corps d'un basané obscur, de même que les autres Indiens. Ils dorment dans des branles faits de petites cordes comme un filet, & qu'ils attachent par les bouts à des pieux. Leur ustencille est trés-peu de chose; elle se réduit à quelques pots de terre pour y faire boüillir leur Maïz, & à un grand nombre de calebasses. Ce sont de fort bonnes gens qui n'ont point de malice, & qui sont civils envers tous les Etrangers, même à l'égard des Espagnols, quoi qu'ils en soient plus oprimez que s'ils étoient en esclavage: Il n'est pas jusques aux Negres qui ne les maîtrisent, & les Espagnols le souffrent, ou plûtôt les apuyent dans cette maniere d'agir. Ce mauvais traitement qu'ils reçoivent de toutes parts, les rend mélancoliques & pensifs; malgré tout cela ils sont fort tranquiles, & pourvû qu'ils puissent passablement subsister, ils s'acommodent de leur état, & l'endurent; mais quelquefois quand on les accable, & qu'on pousse leur patience à bout, les Villes entieres desertent & ils s'en vont hommes, femmes & enfans tous ensemble, comme nous l'avons déja raporté ci-dessus.

CHAPITRE V.

La riviere de Checapeque. Riviere de Dos Boccas. Villes au-dedans du païs. Halpo ; son negoce. Vieux chapeaux bonne marchandise. Malheur arrivé à la chasse. Riviere de Tondelo. Cousins incommodes sur cette côte. Riviere de Guasickwalp. Celle de Teguantepeque. Il y a peu de mines d'or sur cette côte maritime. Ville de Teguantepeque. Kei booca, & son negoce de Cacao. Vinellos. Alvarado riviere ; ses branches, son Fort, sa Ville & son negoce. Poivre en gousse. La Vera Cruz. Le Fort de saint Jean d'Ulloa. Flote de Barra la Venta, & sa navigation vers les côtes des Indes Occidentales. La ville de Tispo. Panuk riviere & ville. Lac & ville de Tompeque. Isle d'Huniago ; son trafic de Chevrettes. Retour de l'Auteur à Trist pour y couper du bois. Le Capitaine Gibbs y est tué par quelques Indiens qu'il y avoit amenez de la nouvelle Angleterre. Le départ de l'Auteur pour la Jamaïque, & son retour en Angleterre.

APrés avoir donné une relation des Indiens qui habitent autour de la riviere de Tobasco ; je m'en vais presentement décrire la côte Occidentale de cette Baye, avec ses rivieres, & tout ce qu'il y a de plus remarquable. Depuis la riviere de Tobasco jusqu'à celle de Checapeque il y a sept lieuës. La côte s'étend à l'Est & à l'Oüest, le terrain y est bas & couvert d'arbres, la Baye est sablonneuse, & il y a bon ancrage ; mais le ressac y est si fort qu'on a de la peine à y aborder ; cependant les canots le peuvent entreprendre, si l'on a beaucoup de soin, & si les hommes se tiennent prêts à sauter à terre d'abord que le ca-

not touche le fond. D'ailleurs on doit se retirer au plus vîte de l'impetuosité des houles, & il faut qu'ils ayent la même précaution & la même adresse lors qu'ils s'en retournent. Il n'y a point d'eau douce entre la riviere de Tobasco & celle de Checapeque. Cette derniere est plûtôt une crique salée qu'une riviere; car son embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, & on ne trouve qu'environ huit ou neuf pieds d'eau sur la barre; mais au-delà il y en a douze ou treize en basse marée, & à un demi mille de l'embouchure il y a bon ancrage pour les Barques.

Cette crique s'étend deux milles à l'Est-Sud-Est, & aprés elle tourne vers le Sud & s'avance dans le païs. Entre son embouchure & la mer il y a une pointe de terre sablonneuse & sterile; c'est ici que sur le côté joignant la riviere, tout auprés du bord, & nulle autre part, on peut creuser avec les mains dans le sable, qui est gros & de couleur brune, & trouver de l'eau douce; mais si on aprofondit guere, l'eau salée vient aussi-tôt. Demi-mille au-delà de l'embouchure, quand on a passé cette pointe sablonneuse le païs est humide & marécageux, & ne produit que des Mangles de l'un & de l'autre côté, durant l'espace de quatre ou cinq lieuës; on voit ensuite un terrain ferme & sec, où il y a un courant d'eau douce qu'on ne trouve aucune autre part jusqu'à ce qu'on soit arrivé ici. Une lieuë plus loin il y a une ferme de bêtes à corne qui apartient à un Village Indien. Dans les bois qui sont de chaque côté de la riviere il y a quantité de Guanos, de Tortuës de terre, de Quams, de Corresos & quelques Perroquets. Mais il n'y paroît aucune habitation plus proche que cette ferme de bœufs, ni autre chose de remarquable que j'aye du moins aperçû.

A une lieuë de Checapeque & à son Oüest il y a une autre petite riviere apellée Dos Boccas qui ne peut porter que des canots ; elle a une barre à son entrée, & c'est ce qui la rend un peu dangereuse. Mais les Boucaniers ne s'en mettent guere en peine; car ils sont fort adroits à gouverner un canot. Cependant les Capitaines Rives & Hewet, tous deux Armateurs, perdirent quelques uns de leurs hommes à la sortie de cette riviere, parce qu'un vent de Nord avoit presque comblé la barre, & qu'ainsi la plûpart de leurs canots y furent renversez ; ce qui fit noyer quelques personnes.

Cette riviere ne sauroit porter un canot qu'à un mille de son embouchure, & l'eau en est salée jusqu'à cet endroit; mais on trouve ensuite un joli courant d'eau douce & bien claire qui s'avance une lieuë dans le païs; on voit au-delà de grandes Savanas d'herbe longue, environnées de vastes campagnes, dont le terroir paroît aussi fertile qu'aucun autre qu'il y ait au monde; du reste il est à peu prés de la même nature que celui que nous avons déja décrit ; il est égal & uni, jusques aux montagnes de Chiapo.

Il n'y a point de Villes Indiennes à quatre ou cinq lieuës de la mer ; mais on en trouve en assez grand nombre au delà, qui sont éloignées d'une, de deux, ou de trois lieuës les unes des autres : la principale se nomme Halpo.

Les Indiens ne cultivent pas plus de terre qu'il leur en faut pour entretenir leurs familles de Maïz & payer les taxes. Ainsi la campagne qui s'étend d'une Ville à l'autre demeure inculte.

On nourrit dans ce païs une grande quantité de Volaille, comme des Coqs-d'Inde, des Canards, Poules, &c. Mais quelques-uns ont des allées de Cacao. La plûpart de celui qu'on re-

cueille en ces quartiers est envoyé à Villa de Mose, où on l'embarque pour être transporté ailleurs. On en vend une partie à des Voituriers qui voyagent avec leurs Mules, & qui viennent ordinairement ici aux mois de Novembre ou Décembre, & y demeurent jusques aux mois de Février ou de Mars. Ils passent une quinzaine de jours dans chaque Village pour y vendre leurs marchandises, qui consistent en Couperets, Couteaux fort longs, Haches, Couteaux de toutes les sortes, Ciseaux, Eguilles, Fil, Soye pour coudre, Garde-robes de femmes; petits Miroirs, Chapelets, Bagues d'argent ou de cuivre dorées, où au lieu de pierres il y a du verre enchassé, de petits Portraits des Saints & autres Babioles de cette nature propres pour les Indiens. A l'égard des Espagnols ils leur vendent du Linge & des Habits de laine, des Etofes de Soye, des Bas, & de vieux Chapeaux racommodez qu'on estime ici beaucoup, & dont les gens de la premiere qualité se parent; de sorte qu'un Castor d'Angleterre ainsi rajusté vaudroit vingt écus, tant il y a peu de commerce dans ce païs. Lorsqu'un de ces Voituriers a vendu ses marchandises on le paye d'ordinaire en Cacao, qu'il transporte à la Vera Cruz.

Depuis Dos Boccas jusqu'à la riviere de Palmas il y a quatre lieuës: le terrein est bas entredeux, & la baye sablonneuse.

De Palmas à Halover il y a deux lieuës. Halover est un petit Isthme qui separe la Mer d'un grand Lac. Les Boucaniers l'apellent ainsi, parce qu'ils y tirent leurs Canots à terre, & que le mot Anglois signifie hâler dessus.

De Halover jusqu'à sainte Anne il y a six lieuës. Sainte Anne est l'embouchure du Lac dont nous venons de parler, il n'y a pas plus de

six ou sept pieds d'eau ; cependant les Barques y vont souvent pour se mettre en carene.

De sainte Anne à Tondelo il y a cinq lieuës. La côte s'étend toûjours à l'Oüest ; le païs est bas & la Baye sablonneuse du côté de la mer. A quelque distance de cette Baye il y a des Dunes assez hautes & couvertes de buissons remplis de piquans, & de la nature de ceux que j'ai déja décrits dans l'Isle des bœufs.

Tout contre la mer, & presqu'au bout Occidental de la côte entre les Dunes, le terrein y est plus bas ; les Forêts n'y sont pas hautes, & l'on y voit quelques morceaux de Savanas où il y a quantité de bêtes à corne bien grasses. Ce fut à la chasse de ces bœufs qu'un François perdit malheureusement la vie : ses compagnons s'étoient éloignez de lui pour chercher du bétail, dont ils mirent en fuite un troupeau fort nombreux, qui le rencontra sur son passage dans les bois, où les arbres étoient d'ailleurs si serrez, qu'il n'y avoit pas moyen de marcher autre part que dans le petit sentier que les bêtes font elles-mêmes, de sorte qu'il lui fut impossible de les éviter, & que le chef de cette troupe furieuse aprés lui avoir donné de ses cornes dans le dos, le balota une centaine de pas dans la Savana, où il tomba mort avec ses entrailles par terre.

La riviere Tondelo est assez étroite, cependant elle peut porter des barques de cinquante ou soixante tonneaux : il y a une barre à son entrée, & le canal est plein de détours. A l'Oüest de la Barre il y a un monceau de sable qui paroît au dehors ; ainsi pour l'éviter au passage il faut tenir le côté de l'Est à bord, mais lorsque l'on est une fois entré on peut avancer deux ou trois lieües plus haut : Pour le côté de l'Est, à un quart de mille de l'embouchure, on peut

moüiller en sureté. Ce qu'il y a de facheux sur cette côte, & en particulier sur la riviere, c'est que les Cousins y fourmillent en si grand nombre qu'il n'est pas possible d'y dormir.

Cette riviere est guéable à quatre ou cinq lieües de son embouchure, & c'est-là où passe le grand chemin. Ce fut aussi à cet endroit que deux Canots François intercepterent la Caravane de Mulets, qui s'en retournoient à la Vera Cruz chargez de Cacao, dont ils prirent autant qu'ils en pûrent emporter.

De la riviere de Tondelo jusqu'à celle de Guasickwalp il y a huit lieuës de plus, la côte toûjours à l'Oüest, la Baye est sablonneuse tout du long, & il y a des Dunes, de même qu'entre sainte Anne & Tondelo, si ce n'est que vers l'Oüest, le bord est plus bas & les arbres y sont plus hauts. C'est une des principales rivieres de cette côte, quoi qu'elle ne soit pas la moitié aussi large que la riviere de Tobasco; mais elle est plus profonde. Sa barre est une des moins dangereuses de cette côte, puis qu'il y a quatorze pieds d'eau par-dessus & peu de mer. Quand on l'a passée, on trouve beaucoup d'eau, & un fonds de vase. Les bords de l'un & de l'autre côté sont bas; il y a de grands bois sur celui de l'Est, & des Savanas sur l'autre. On trouve ici quelque bétail, mais depuis que les Boucaniers ont frequenté ces côtes, les Espagnols ont fait passer la plûpart de leurs bœufs plus avant dans le païs. Cette riviere prend sa source auprés de la mer du Sud, & d'ailleurs elle est naviguable un fort long espace de chemin, sur tout pour les chaloupes ou les petites barques.

La riviere de Teguantepeque qui se décharge dans les mers du Sud, prend sa source aupres de celle de Guasickwalp, & l'on dit même que

les premiers agrets pour les Vaisseaux de Manilla furent envoyez par terre de la mer du Nord à celle du Sud, par le moyen de ces deux rivieres, dont les sources ne sont qu'à dix ou douze lieuës l'une de l'autre. J'avois entendu parler de ceci aux Boucaniers long-tems avant que je visitasse les mers du Sud, & il leur prenoit quelquefois envie de tenter fortune de ce côté-là; dans la croyance où ils étoient & où plusieurs sont encore, que le rivage de la mer du Sud n'est qu'or & argent; mais j'ai déja fait voir qu'ils se trompent grossierement. Pour ce qui regarde ce quartier du païs, quoi que le terroir en soit trés-fertile, il n'y a pas la moindre aparence qu'il s'y trouve des mines, & les Espagnols n'y sont pas en grand nombre. Je serois même fort trompé, ou les Indiens qui habitent dans le cœur du païs ne sont guere de leurs amis.

Teguantepeque est la ville la plus remarquable sur la mer du Sud, & sur celle du Nord, Keihooca est la principale auprés de cette riviere. Tout le reste du païs n'est habité que par les Indiens; aussi n'y a-t-il point de Vaisseaux qui le frequentent.

Keihooca est une grande ville de commerce & bien riche, située à quatre lieuës de la riviere Guasickwalp, à son Oüest. Elle est habitée de quelque peu d'Espagnols, & d'un grand nombre de Mulatres. Ceux-ci sont la plûpart voituriers; pour cet effet ils ont quantité de mules avec lesquelles ils visitent souvent la côte où croît le Cacao, pour en acheter, & ils parcourent ainsi tout le païs, qui est entre Villa de Mose & la Vera Cruz.

Ce païs est assez agreable dans la saison seche; mais lorsque les vents impetueux du Nord souflent sur la côte, & qu'ils y poussent la mer

avec violence ; il en souffre beaucoup, & les inondations sont si grandes qu'il n'y a pas moyen de voyager. C'étoit dans la saison pluvieuse que les Capitaines Rives & Hewet firent une expedition sur des Canots depuis l'Isle Trist jusques à la Riviere Guasickwalp, & c'est-là qu'ils débarquerent leur monde, dans le dessein d'attaquer Keihooca ; mais le païs étoit si plein d'eau qu'il leur fut impossible d'y marcher, quoi qu'il n'y en eût pas assez pour porter un Canot. D'ailleurs on trouve ici quantité de Vinelos.

Depuis la Riviere de Guasickwalp, la côte s'étend deux ou trois lieües vers l'Oüest ; le terrein y est bas, la Baye sablonneuse, & le païs couvert d'arbres. A trois lieües, ou environ, à l'Oüest, la terre coupe vers le Nord, & pousse de ce côté-là peut-être l'espace de seize lieües ; elle s'éleve peu à peu depuis le rivage, & fait un Promontoire fort haut, qu'on nomme la terre de saint Martin ; mais qui se termine par une pointe assez large ; c'est ce qui borne d'ailleurs la Baye de Campêche à son Oüest.

Il y a prés de vingt lieües de cette Pointe jusques à Alvarado ; durant les quatre premieres le rivage est haut & pierreux ; les roches sont escarpées du côté de la mer, & le païs est rempli de forêts. On voit ensuite de hautes collines de sable tout auprés de la mer, & le ressac y est si grand, qu'il n'est pas possible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà de ces collines le païs est bas, passablement uni, & assez fertile en gros arbres.

La riviere d'Alvarado a plus d'un mille de large à son embouchure, cependant son entrée est pleine de bas fonds, qui continuent prés de deux milles à quelque distance du bord, & qui traversent d'un côté à l'autre ; mais avec

tout cela il y a deux canaux entre ces Basses : le plus commode est celui du milieu, où l'on trouve douze ou quatorze pieds d'eau. Sur l'un & l'autre bord, vis-à-vis de l'embouchure il y a des Dunes qui ont plus de deux cens pieds de hauteur.

Cette riviere coule à travers le païs, divisée en trois branches, qui se rejoignent justement à son embouchure, où elle est fort large & profonde. Une de ces branches vient du côté de l'Est, une autre de l'Oüest, & la troisiéme qui est la plus grande & la veritable Riviere d'Alvarado, vient directement du païs oposé aux Dunes, à un mille ou environ à l'Oüest de l'embouchure : Cette derniere branche s'éloigne beaucoup de la mer, & arrose un païs bien fertile, & rempli de bourgs Espagnols & Indiens. Sur le côté de l'Oüest, vis-à-vis de l'embouchure, les Espagnols ont un petit Fort muni de six canons sur le penchant de la Dune, mais qui est bien élevé au-dessus de la Riviere; il commande aussi une petite ville Espagnole qui est bâtie dans une plaine tout contre la riviere. C'est ici où l'on fait une grande pêche, sur tout de Snonks qu'ils prennent dans le Laç; lors qu'ils sont secs & salez ils en font un grand trafic, & les échangent contre du sel & d'autres marchandises. Outre le poisson salé on transporte encore d'ici une grande quantité de poivre sec en gousse, & quelque peu d'autre confit au sel & au vinaigre, & mis dans des Jarres. Ce poivre est connu sous le nom de Poivre de Guinée. Cependant avec tout ce negoce la Ville est assez pauvre, & malgré sa misere elle a été souvent prise par les Boucaniers, qui ne l'occupoient à la verité que pour y mettre leurs Vaisseaux à l'abri; résolus d'aller avec leurs Canots au pillage des Villes riches, qui sont avan-

cées dans le païs, mais ils n'ont jamais osé l'entreprendre à cause de la Vera Cruz qui en est si voisine, qu'ils ont toûjours craint d'être attaquez de ce côté-là par mer & par terre.

A six lieuës d'Alvarado vers l'Oüest, il y a une autre grande ouverture ou bouche qui se joint à la mer, on dit même qu'elle a communication avec cette riviere d'Alvarado par le moyen d'une petite Crique, & que les Canots peuvent traverser par-là d'une riviere à l'autre. Tout auprés de cette ouverture il y a un petit Village habité par des Pêcheurs. Le bord de la mer n'est qu'une haute colline de sable continuée, & la mer y est si grosse qu'il est impossible d'y aborder en canot ou en chaloupe.

Il y a encore six lieuës de cette riviere jusqu'à la Vera Cruz, & la côte toûjours à l'Oüest. Il y a un Ressif qui s'étend depuis Alvarado jusqu'à Vera Cruz; mais le canal est assez bon pour les petits Vaisseaux, entre ces roches & le rivage. A deux lieuës ou environ de l'Est de Vera Cruz il y a deux Isles, qu'on nomme les Isles des Sacrifices. Je compte qu'il y a douze lieuës entre Alvarado & la Vera Cruz, selon la supputation ordinaire, que je croi la meilleure, quoi que nos Cartes y en mettent vingt-quatre. Le terrain le long de la mer est à peu prés de même rempli de rochers. La Vera Cruz est une belle Ville, située au fonds de la Baye de Mexique, à la pointe ou au coin qui est au Sud-Oüest; car la terre s'étend jusques là vers l'Oüest, où elle tourne ensuite vers le Nord. Il y a un bon havre devant cette Place, formé par une petite Isle, ou plûtôt un Rocher, qui se trouve justement à son entrée, & qui le rend bien commode. C'est là-dessus que les Espagnols ont bâti un trés-bon Fort qui commande le havre; & il y a de gros anneaux de fer attachez à la muraille

muraille du Fort, qui fait face au Havre pour y passer les cables des Vaisseaux & les retenir là, parce que les vents de Nord souflent avec tant de violence en certaines saisons de l'année, que les Vaisseaux n'y sont pas en sûreté à l'ancre.

Ce Fort est apellé saint Jean d'Ulloa, & les Espagnols donnent souvent ce même nom à la Vera-Cruz. Cette Ville est une Place de grand commerce; aussi sert elle de Port à la Ville de Mexique, & à la plûpart des grandes Villes & Bourgs de ce Royaume. L'on y débarque toutes les marchandises de l'Europe qui se consument dans ces quartiers, & l'on en transporte les denrées du païs qu'on y amasse de toutes parts. Ajoûtez à cela que tous les tresors qui viennent de Manilla dans les Indes Orientales, se rendent par Accapulca à cette Ville à travers le païs.

La flote d'Espagne vient ici tous les trois ans, outre les marchandises & les denrées du crû du païs, & ce que l'on apporte des Indes Orientales qu'on charge à bord de ses Vaisseaux; l'argenterie pour le Roi que l'on amasse dans tout ce Royaume, avec ce qui apartient aux Marchands, monte à des sommes immenses. La flote de Barlovento vient encore ici tous les ans au mois d'Octobre ou Novembre, & y demeure jusqu'à Mars. Elle forme une petite escadre de six ou sept bons vaisseaux, depuis vingt jusqu'à cinquante pieces de canon. Ils ont ordre de visiter une fois l'an tous les ports de mer qui apartiennent aux Espagnols, sur tout pour prévenir le commerce des étrangers, & détruire les Armateurs. De ce Port ils vont à la Havana, qui est au Nord de Cuba, pour y vendre leurs marchandises. Delà

ils passent par le Golfe de la Floride; ils tirent vers le Nord, jusqu'à ce qu'ils soient hors de la portée des vents alisez, qui regnent d'ordinaire entre le trente & le quarantiéme degré de latitude; alors ils se trouvent dans la route des vents variables, & ils prennent à l'Est jusqu'à ce qu'ils ayent atteint Porto-Rico, s'ils y ont des affaires, autrement ils font toûjours route à l'Est, jusqu'à ce qu'ils viennent à Trinidado, qui est une Isle assez proche du Continent, habitée par les Espagnols, & l'endroit de quelque consideration le plus à l'Est qu'on trouve dans les mers du Nord. La flote de Barlovento y touche, & ensuite elle fait voiles vers Margarita, qui est une Isle Espagnole assez considerable, & prés du Continent. D'ici ils rangent la côte jusqu'à Comana & La Guiari, d'où ils passent à la côte de Carraques, & naviguent vers le golfe de Mericaia; ils doublent ensuite le Cap la Vell, & poussent jusqu'à Rio de la Hache, sainte Marthe, & Carthagene. S'ils trouvent en chemin quelque Vaisseau Marchand Anglois ou Hollandois, qui trafique en ces quartiers, ils lui donnent la chasse & le prennent, à moins qu'il n'aille trop vite pour eux. A l'égard des Armateurs ils ne se rencontrent guere sur la route de cette flote, parce qu'ils sont toûjours bien avertis des endroits où elle est.

De Carthagene ils vont à Portobello, d'ici à Campêche, & enfin ils se rendent à la Vera-Cruz. C'est-là le Voyage qu'ils font tous les ans autour de la côte des Indes Occidentales.

La Vera-Cruz fut prise par les Boucaniers vers l'année 1685. sous la conduite d'un certain Jean Russel, vieux coupeur de bois de Campêche, que les Espagnols avoient pris autrefois,

& envoyé à Mexique où il aprit l'Espagnol ; ce qui lui donna le moyen de se sauver à la Vera-Cruz, & aprés avoir été relâché de cet endroit il ménagea cette grande expedition.

Il y a cinq lieuës d'ici à la vieille Vera-Cruz; qui fut d'abord apellée de ce nom; mais parce qu'il n'y avoit pas un bon Havre, on donna le même nom à la Ville qui le porte aujourd'hui.

De la vieille Vera-Cruz jusqu'à Tispo il y a environ quinze lieuës; la côte s'étend au Nord & au Sud. Tispo est une assez jolie petite Ville située au bord de la mer, & arrosée par un petit ruisseau; mais elle n'a nul commerce du côté de la mer, parce qu'elle n'a point de Havre.

De Tispo jusqu'à la riviere Panuk il y a vingt lieuës, ou environ, la côte est Nord & Sud au plus prés. C'est une grande riviere qui décend du cœur du païs, & qui aprés avoir coulé vers l'Est se jette dans le golfe Mexique, à 21. degré 80. minutes de latitude. Il y a dix ou douze pieds d'eau sur sa barre, & les barques la remontent souvent jusqu'à la ville de Panuk, qui est située à prés de vingt lieuës de la mer. C'est la Capitale de ce païs en qualité de Siege Episcopal. Il y a deux Eglises, un Convent & une Chapelle, avec environ cinq cens familles d'Espagnols, de Mulatres & d'Indiens. Les maisons sont grandes & fortes, bâties de pierre, & couvertes de feüilles de Palmeto.

Une des branches de cette riviere sort du lac de Tompeque, & se mêle avec ses eaux trois lieuës avant que de se jetter dans la mer. C'est à cause de cela qu'on l'apelle quelquefois la riviere de Tompeque. Le lac de ce nom est au Sud de la riviere; on y trouve quantité de poissons, & sur tout de chevrettes. Il y a

une Ville aussi de ce même nom qui est bâtie sur son bord, & dont la plûpart des habitans sont pêcheurs. Au delà de ce Lac on en voit une autre d'une grande étenduë, dans lequel il y a une Isle avec un Bourg apellé Haniago, dont les habitans sont tous presque pêcheurs, & s'exercent sur tout à prendre des chevrettes. Ils les font boüillir avec de l'eau & du sel dans de grandes chaudieres faites exprés pour cela; ensuite ils les sechent au Soleil, ils les empaquettent, & les envoyent de cette maniere dans toutes les bonnes Villes du païs, sur tout à Mexique, où l'on en fait beaucoup de cas, quoi que ce soit un manger fort maigre.

La relation que j'ai donnée des rivieres de Campêche, est un résultat des observations que j'ai faites en croisant autour de cette côte durant l'espace d'onze ou douze mois. Car lorsque la violente tempête, dont j'ai déja parlé, nous surprit, je ne faisois que commencer à travailler: Et sur ce que je n'avois pas assez de bois pour acheter toutes les provisions necessaires que l'on envoye ici de la Jamaïque, comme font les vieux coupeurs, je me vis obligé avec bien d'autres qui se trouvoient dans le même état de brusquer fortune, en la compagnie de quelques Boucaniers qui étoient alors à la Baye. Nous visitames dans nos courses toutes les rivieres depuis Trist jusqu'à Alvarado, & fimes plusieurs décentes aux villages qu'il y avoit dans le païs où nous prenions du blé des Indes pour manger avec le bœuf, ou toute autre chair que nous trouvions en passant, ou même avec des veaux marins & des tortuës, qui nous étoient d'un grand secours.

Alvarado est l'endroit le plus proche de

l'Oüest où j'aye été. Nous y allâmes dans deux Barques qui avoient trente hommes chacune, dont nous eûmes dix ou douze tuez ; ou mortellement blessez à la prise du Fort : cette action dura quatre ou cinq heures, & les habitans qui avoient bon nombre de bâteaux & de Canots, profiterent de cet intervale pour mettre à quartier leurs richesses & tout ce qu'ils avoient de meilleur. Le Fort tint bon jusqu'aprés le coucher du Soleil ; de sorte que l'obscurité nous empêcha de les poursuivre, & que nous passames tranquillement toute la nuit; le lendemain nous tuames vingt ou trente bœufs que nous envoyames à bord aprés les avoir salez, avec quantité de poisson salé, & du blé des Indes, autant que nous en pûmes fourrer dans nos barques. Pour des cochons il n'y en avoit que trés peu, & nous n'en fimes aucun cas, parce qu'ils avoient le goût du poisson, mais nous emportames grand nombre de coqs, de poules, & de canards. Les perroquets apprivoisez que nous y trouvames étoient les plus gros & les plus beaux que j'aye vûs de ma vie dans les Indes Occidentales. Leur plumage étoit jaune & rouge, fort joliment entremêlé, & ils caquetoient à merveille; de sorte qu'il n'y eut presque aucun de nous qui n'en prît un ou deux à bord. Nos barques ainsi chargées de provisions, de caisses, de cages pour les poules, & d'autres pour les perroquets, nous avions dessein de mettre à la voile avec tout cet attirail; mais le second jour aprés que nous eûmes emporté le Fort, un vent d'Oüest accompagné de pluye régna tout le matin, & un Armadille de sept Vaisseoux qu'on envoyoit de la Vera-Cruz, parut en vûë à un mille de la barre : ils venoient sur

nous à pleines voiles, quoi qu'ils pussent resister à peine au courant de la riviere, ce qui fut un bonheur pour nous qui n'étions pas peu surpris de leur aproche. Cependant nous mimes à la voile pour aller à leur rencontre, & aprés avoir jetté dans la mer tout l'embarras que nous avions sur le tillac, nous passames la barre avant qu'ils y fussent arrivez: mais comme ils avoient le vent sur nous, cela nous obligea d'essuier quelque volée de leur canon, & de leur rendre la pareille. Le vaisseau de leur Amiral se nommoit le Toro, il étoit monté de dix canons & de cent hommes: un autre avoit quatre pieces de canon & quatre-vingt hommes: les autres qui étoient sans grosse artillerie avoient chacun soixante ou soixante & dix hommes, armez de mousquets: & tous ces vaisseaux étoient garnis de cuirs de bœuf en guise de Paviers, à la hauteur de l'estomac. Pour nous nous n'avions pas plus de cinquante hommes dans nos deux barques, avec cinq canons sur l'une & deux sur l'autre. Dés que nous eûmes passé la barre nous virames de bord & nous primes à l'Est le plus prés qu'il nous fut possible. Là-dessus les Espagnols vinrent sur nous par un quart de vent; & comme le vaisseau où j'étois se trouva le plus avancé, le Toro s'en aprocha dans le dessein de venir à l'abordage. Nous ne discontinuames point de tirer sur lui dans l'esperance d'endommager ses Mats ou ses Vergues: mais aprés avoir manqué nôtre coup, & lorsqu'il étoit sur le point de nous aborder nous fimes une bonne décharge sur lui, nous donnames un coup de gouvernail pour revirer de bord, & nous tinmes à l'Oüest: ce fut ainsi que nous quittames le Toro, mais il nous fallut

essuyer en passant une salve de toute la mousqueterie des autres vaisseaux qui se tenoient à l'Est à la queuë du Toro, qui se trouvoit alors à portée de nos camarades, & les serroit de bien prés. Nous continuames nôtre route à l'Oüest jusqu'à ce que nous fumes vis-à-vis de l'embouchure de la riviere; nous mîmes ici à l'autre bord, & à la faveur du courant qui venoit de la riviere nous nous trouvâmes à prés d'un mille au vent d'eux tous: nous fimes voiles ensuite pour aller au secours de nos camarades, qui avoient beaucoup de peine à se défendre; mais à nôtre aproche le Toro prit du côté du rivage avec toute sa suite, & se retira vers Alvarado. Pour nous, ravis de cette délivrance, nous fimes route à l'Est, & visitames toutes les rivieres en nous en retournant à Trist. Nous cherchames aussi du Munjack dans les Bayes, pour nous en servir à espalmer nos barques, de même que nous l'avions employé autrefois à cet usage pour les Vaisseaux & les Canots.

Le Munjack est une sorte de poix ou de bitume, qu'on trouve par blocs de trois ou quatre livres pesant, jusqu'à trente: La mer le jette sur toutes les Bayes sablonneuses de cette côte, où il demeure à sec: Il est en substance de la même nature que la poix, mais il est plus noir; il se fond au Soleil, & coule de même que feroit la poix si elle étoit exposée à l'ardeur de ses rayons: Il ne sent pas si bon que la poix, ni ne tient pas si ferme, & il se détache souvent des fentes & de la caréne du Vaisseau, malgré tout cela on trouve qu'il est d'une grande utilité en ce païs où l'on manque de poix; il est d'ordinaire mêlé de sable, parce qu'il reste sur les Bayes; c'est pour cela

qu'on le fond & qu'on le rafine avant que de s'en servir ; on y ajoûte même de l'huile ou du suif pour le corriger un peu, car quoi qu'il fonde au Soleil, il est neanmoins plus aigre que la poix. Je n'en ai jamais vû en aucun autre endroit du monde, & je ne sai point du tout d'où il vient, ni de quelle maniere il se forme.

A present que nous avions presque tout-à-fait oublié les suites fâcheuses de la derniere tempête, les coupeurs de bois se remirent à leur ouvrage, & moi entr'autres je repris le mien sur le lac de l'Est, où je demeurai jusqu'à mon départ pour la Jamaïque.

J'ajoûterai seulement ici en general, à l'égard de ce trafic du bois de Campêche, qu'il me paroît un des plus avantageux pour l'Angleterre, & qu'il aproche beaucoup de celui de Terre-neuve, puisque ce qui vient de l'un & de l'autre est un pur effet du travail des mains, & que ceux qui s'y occupent sont entretenus par le produit de leur païs natal.

Ce n'est pas à moi à déterminer jusqu'où s'étend le droit que nous avons de couper du bois dans ces quartiers là ; mais je puis bien dire que tous ceux qui suivent cette vacation ne font jamais si peu de mal aux Espagnols que lors qu'ils sont attachez à leur ouvrage.

Pendant que j'étois ici cette derniere fois, le Capitaine Gibs y arriva dans un Vaisseau du port d'environ cent tonneaux, & amena vingt Indiens vigoureux de la Nouvelle Angleterre, qu'on y avoit pris durant les guerres passées. Il avoit tenté de les vendre à la Jamaïque, mais sur ce qu'on ne voulut pas lui en donner ce qu'il en demandoit, il les transporta ici pour leur faire couper du bois, & il

loüa un certain Richard Dawkins pour avoir inspection sur eux : Il s'en retourna lui-même à l'Isle d'un Buisson, où il avoit son Vaisseau à l'ancre. Une semaine aprés il revint ici avec sa chaloupe, & l'Inspecteur de ses Indiens lui demanda deux ou trois jours de congé pour vâquer à quelques affaires qu'il avoit. D'abord que ce Dawkins & les Matelots furent partis, les Indiens trouverent l'occasion de tuër le Capitaine & de s'enfuïr, dans le dessein de retourner chez eux par terre. A un mois delà on les vit encore dans le païs, & il y en eut un qui fut saisi tout auprés de la riviere de Tondelo.

Quand j'eus employé dix ou douze mois au commerce du bois de Campêche, & que je fus assez bien instruit de la maniere dont on le fait, j'abandonnai cette occupation, dans le dessein pourtant de revenir ici aprés avoir été en Angleterre. Je partis donc pour la Jamaïque avec le Capitaine Chambers de Londres; nous fîmes voiles de Trist au commencement d'Avril 1678. & nous arrivâmes au mois de Mai à la Jamaïque, où je ne fis que peu de sejour; delà je passai en Angleterre avec le Capitaine Loader de Londres, & rendu ici au mois d'Août. Je me rembarquai au commencement de l'année suivante pour la Jamaïque, d'où je devois aller à Campêche, mais au lieu d'en prendre la route je fis un Voyage autour du monde, dont le public a déja vû la relation dans le premier & le second volume de cet Ouvrage.

FIN.

TABLE DES MATIERES,

CONTENUES DANS CE TROISIE'ME TOME.

A

E

F

G

H

I

L

M

S

T

V

W

Fin de la Table du troisiéme Tome.



